Clélie,

Histoire Romaine

Tome 2 - Tarquin

Madeleine de Scudéry



Éditions l'Escalier

Clélie,
histoire romaine

Un roman précieux
par Madeleine de Scudéry

1660

Tome deuxième sur dix
Texte intégral

Tarquin



L'ensemble des dix tomes de Clélie, histoire romaine, a été publié entre 1654 et 1660, signé par le frère de Madeleine de Scudéry. Celui-ci ne semble avoir participé à l'élaboration de cette œuvre qu'en tant que conseiller (pour les scènes de guerre, notamment), mais il était à l'époque préférable d'être édité sous un nom masculin.

Cette présente édition de 2022 rassemble le texte intégral de ce roman précieux publié en plein âge baroque. Seuls certains termes ont été actualisés (après-dîner pour après-dînée, par exemple) ; et certains aspects de la structure du texte modernisés (comme la présentation des dialogues avec usage de tirets).

Pour le reste (comme pour le féminin de « amour »), rien n'a été changé.

Note de l'éditeur

LIVRE SECOND

Comme l'amour était la plus forte dans le cœur d'Aronce, il en revenait toujours à Clélie et trouvant son intérêt à tout ce qu'il avait à faire, on peut dire qu'il pensait toujours à elle, sans pouvoir presque penser à autre chose. Le Prince de Numidie de son côté, ne songeait non plus que lui, qu'à l'admirable Clélie, et il souhaitait avec passion de pouvoir revoir Aronce, pour tâcher de se consoler en l'entretenant de son amour. Pour la Princesse des Léontins, elle avait tant de divers sujets de s'entretenir elle-même, que si elle n'eût pas été infiniment généreuse, elle n'eût pu trouver le temps de penser aux malheurs d'Aronce comme elle faisait. Célère, en son particulier, n'ayant alors nulle passion violente dans le cœur et étant plus capable d'amitié que d'amour, ne songeait qu'à soulager le malheureux Aronce, de sorte que se joignant à Sicanus, à Aurélie, à Nicius et à Marcia, qui n'avaient autre pensée, ils ne faisaient tous ensemble que raisonner sur l'état présent des choses. Mais à la fin, les amis de Porsenna qu'on attendait étant arrivés, Sicanus les présenta à Aronce, après que Nicius et Marcia leur eurent appris toutes les choses qui leur pouvaient faire voir avec certitude qu'il était effectivement fils de Porsenna. Si bien que, regardant alors l'état des affaires, il y eut une assez grande contestation entre eux. Il y en avait qui disaient qu'on ne pouvait trop tôt faire connaître Aronce à Mézence après le service qu'il lui avait rendu, mais, pour Sicanus, il disait au contraire qu'on ne le pouvait faire sans exposer Aronce, et que pour agir prudemment, il fallait attendre que le Prince de Pérouse l'aimât pour son propre mérite, et qu'il était même à propos de ne le faire pas connaître qu'ils ne fussent en état de se pouvoir opposer à Mézence, s'il voulait être injuste. Un autre de la compagnie qui raisonnait d'une autre sorte, voulait qu'Aronce s'allât jeter dans Clusium, qu'il s'y fît reconnaître et qu'après s'en être emparé, il envoyât dire à Mézence qui il était, et qu'il envoyât lui demander la vie et la liberté du Roi son père.

Mais Aronce n'eût pas plutôt entendu cet avis qu'il s'y opposa, parce qu'il lui sembla qu'il mettait trop sa vie en sûreté et qu'il exposait trop celle de Porsenna. Joint qu'étant persuadé que Clélie était dans les États du Prince de Pérouse, il eût eu bien de la peine à s'en éloigner. De sorte qu'après avoir examiné la chose avec soin, il fut résolu que dès qu'Aronce serait guéri, il irait à Pérouse, et qu'il n'oublierait rien pour se faire aimer de Mézence et de toute sa Cour. Qu'en attendant, il s'assurerait tous les amis de Porsenna et les préparerait à s'unir et à prendre les armes s'il en était besoin ! Qu'on entretiendrait quelque intelligence dans Clusium, que la Princesse des Léontins ferait ce qu'elle pourrait pour engager Tiberinus à servir Aronce, quand l'occasion s'en

présenterait, et que pour le pouvoir mieux faire, elle serait suppliée de vouloir quitter son humeur solitaire pour aller à Pérouse dès qu'Aronce serait en état d'y aller. Si bien que, dès que ce conseil secret fut tenu, les amis de Porsenna se séparèrent et furent chacun de leur côté exécuter ce qui avait été résolu, à la réserve de Nicius et de Marcia qui demeurèrent cachés chez Sicanus jusqu'à ce qu'il fût temps qu'ils se montrassent pour pouvoir servir à la reconnaissance d'Aronce.

Cependant, ce prince avait une douleur étrange de ne pouvoir rien apprendre de Clélie, et il était, de plus, en un embarras terrible pour ce qui regardait le Prince de Numidie. Mais malgré toutes ces inquiétudes qui devaient retarder sa guérison, il guérit pourtant beaucoup plus promptement qu'on ne l'avait espéré. Le Prince de Numidie se porta lui aussi mieux qu'on n'avait pensé, si bien que Célère ne voyant plus rien qui pût empêcher ces deux rivaux de se voir, s'en trouva assez inquiété, car il savait que le Prince de Numidie ignorait la passion d'Aronce pour Clélie, et qu'il mourait d'envie d'entretenir son ami de celle qu'il avait dans l'âme. Il savait, au contraire d'Aronce, qu'Aderbal aimant celle qu'il aimait, il ne le pouvait plus aimer. Il jugeait même qu'il y aurait du danger à apprendre au Prince de Numidie la vérité de la chose, et à confier le secret d'un rival à un rival ! Joint qu'il était encore persuadé que cette confiance serait inutile et que quand Aderbal aurait su et la qualité, et l'amour d'Aronce, il n'aurait pas changé de sentiments pour Clélie. De sorte que le conseil qu'il donnait à Aronce était de déguiser ses sentiments avec ce prince, car enfin, lui disait Célère, « que vous importe qu'Aderbal aime Clélie, tant qu'il ne la verra pas et qu'il ne saura pas seulement où elle est ? Souffrez donc qu'il vous raconte son amour pour elle, et, pour l'éloigner de vous, souffrez même que je lui donne quelque faux avis de Clélie afin qu'il l'aille chercher, et que vous soyez délivré de la peine que sa présence vous va donner.

- Quoi ? Célère, me dit-il, vous croyez que je puisse souffrir qu'Aderbal me vienne conter qu'il aime Clélie, qu'il l'aimera toujours, qu'il a dessein de la chercher par toute la Terre, de l'arracher d'entre les bras d'Horace, et de ne la céder à personne ! Quoi ! Célère ! vous voudriez que j'allasse souffrir que vous l'éloignassiez de moi par un faux avis, et que vous le rapprochassiez peut-être de Clélie ? Puisque nous ne savons où elle est, qui vous a dit que vous ne l'enverriez pas du côté où il la pourrait trouver ? Non, non, Célère, ajouta-t-il, j'ai bien des sentiments plus bizarres ! Car encore qu'il y ait des instants où je voudrais ne voir jamais le Prince de Numidie puisqu'il est mon rival, je ne laisse pas de ne vouloir point le perdre de vue, jusqu'à ce que je sache où est Clélie. Cependant, j'ai une répugnance horrible à lui déguiser mes sentiments et je ne sais pourtant ni comment les lui dire, ni même s'il est à propos de les lui faire savoir. C'est pourquoi, il faut, s'il vous plaît, laisser la chose au hasard car peut-être quand je le verrai, lui dirai-je ce que je ne crois pas être capable de lui dire.»

Et en effet Madame, deux jours après cette conversation, quoique le Prince de Numidie fut beaucoup plus faible et plus incommodé qu'Aronce, il vint à sa chambre lui rendre une visite et il y vint si inopinément que personne ne sachant qu'il y dût aller, il trouva Aronce seul, car j'étais alors avec la Princesse des Léontins et Aurélie. Vous pouvez vous imaginer aisément quelle fut la surprise d'Aronce ! Il le reçut pourtant civilement mais ne répondit pas avec sa franchise ordinaire aux caresses que le Prince de Numidie lui fit. Il voulut toutefois commencer de le remercier de la peine qu'il prenait de le venir voir, mais Aderbal l'interrompant obligeamment : « Non, non ! lui dit-il, mon cher Aronce, il ne faut point me remercier de ce que je fais et si vous saviez bien mes véritables sentiments, vous devriez peut-être vous en plaindre car enfin, la visite que je vous rends n'est pas une simple visite d'amitié, puisque l'amour que j'ai pour Clélie la partage avec l'affection que j'ai pour vous, et que je ne vous cherche pas moins pour vous faire le confident de ma passion, que pour être celui de la tristesse que je vis sur votre visage quand vous me fîtes la grâce de me visiter, aussi bien que de celle que je vois encore dans vos yeux !

- Seigneur, reprit froidement Aronce, je suis si peu en état d'être le confident de votre amour, que, si vous m'en croyez, vous ne me choisirez pas pour cela.

- Vous avez pourtant tout ce qu'il faut pour en être un très agréable et très fidèle, répliqua Aderbal, car vous avez infiniment de l'esprit, vous avez le cœur tendre, vous connaissez Clélie aussi bien que moi, vous avez de l'amitié pour elle et vous m'aimez sans doute encore puisque l'absence n'a pas diminué l'affection que j'ai pour vous ! Je veux juger de votre cœur par le mien et croire que vous m'aimez autant que je vous aime, que je puis vous confier tout le secret de mon âme et vous découvrir même toutes mes faiblesses.

- Il est certain Seigneur, reprit Aronce, que j'ai le cœur tendre et que je connais Clélie, mais hélas ! ajouta-t-il par un excès d'amour, de sincérité et de jalousie tout ensemble, il n'est pas également vrai que j'ai de l'amitié pour elle.

- Quoi ? reprit Aderbal, il serait arrivé quelque changement entre vous et vous pourriez haïr cette admirable personne ?

- Non Seigneur, répliqua-t-il, mais je l'aime comme vous l'aimez ! Jugez après cela si je puis être votre confident et si je puis vous donner une preuve plus héroïque de mon amitié que celle que je vous donne, en vous apprenant que j'ai de l'amour pour Clélie !

- Ha ! Aronce ! s'écria le Prince de Numidie, cette preuve d'amitié est bien cruelle car enfin, puisque vous aimez Clélie, je ne demande plus pourquoi je n'en ai pu être aimé ! »

Après cela Aderbal se tut et fut quelque temps sans parler, cependant Aronce sentit alors quelque chose qui le consola, de pouvoir penser que son rival ne le regarderait plus comme le confident de son amour. De

sorte qu'en étant devenu plus hardi : « Je ne sais Seigneur, lui dit-il, si vous devez m'accuser d'être cause que Clélie n'a pas reconnu votre affection, mais je sais bien que je ne suis pas heureux et que selon toutes les apparences, je ne le serai de longtemps. J'ai pourtant cru que connaissant votre générosité, je devais vous dire ingénument que j'aimais Clélie dès que j'étais à Carthage, que je l'ai aimée à Capoue et qu'ayant eu le bonheur de rendre quelques services considérables à Clélius, il m'a donné Clélie que j'étais près d'épouser, lorsqu'un effroyable tremblement de Terre nous sépara. Ainsi pouvant raisonnablement la regarder comme étant à moi, puisque Clélius et Sulpicie me l'ont donnée et qu'elle ne s'est pas opposée à leur volonté, j'ai cru que je devais vous apprendre l'état des choses et que je manquerais à l'exacte générosité si je vous déguisais mes sentiments.

- Quoi ? Aronce, lui dit alors Aderbal, Clélie vous a été promise par Clélius et par Sulpicie ? Et Clélie elle-même s'est donnée à vous ?

- Oui Seigneur, reprit-il, et c'est ce qui me rend encore plus misérable

- Mais vous savez donc que vous êtes Romain ? reprit Aderbal, car quand elle était à Carthage, Clélius ne la voulait donner qu'à un Romain et il parlait comme un homme qui l'aurait refusée à tous les rois de la Terre, pour la donner à un simple citoyen de Rome !

- Il est vrai, répliqua Aronce, que la chose était ainsi quand nous étions à Carthage, mais il est vrai aussi que quoique je ne sois pas Romain, je n'ai pas laissé d'être en état de me voir heureux si la Fortune l'eût voulu.

- Après ce que vous venez de m'apprendre, répliqua Aderbal, je sais bien ce que je devrais vous dire ! Mais à vous parler sincèrement Aronce, je ne sais si je vous le dirai et je me trouve si malheureux de trouver mon rival en la personne de mon ami et d'apprendre que je ne puis raisonnablement prétendre plus rien de Clélie, que je n'oserais répondre de mes sentiments et j'en suis si peu maître, ajouta-t-il en se levant, que de peur de dire quelque chose dans les premiers transports de ma douleur dont je me repentirais toute ma vie, il faut que je vous quitte sans savoir quels seront mes sentiments quand je vous reverrai.

- Ha ! Seigneur ! reprit Aronce, votre vertu me fait honte ! Et ranimant la mienne, je veux faire tout ce que je pourrai pour être tout à la fois votre rival et votre ami.

- J'ai le même dessein, répliqua le Prince de Numidie, mais je ne sais si je le pourrai exécuter et si je ne serai pas tout à la fois et le plus misérable, et le moins généreux.»

Après cela, Aderbal se retira sans savoir lui-même quels étaient les sentiments qu'il avait pour Aronce car il était si affligé d'avoir appris qu'il ne pouvait raisonnablement prétendre plus rien de Clélie, qu'il n'était pas maître de son esprit. Aronce de son côté ne pouvait s'empêcher d'être marri d'avoir un rival si honnête homme, néanmoins, comme Horace était alors le plus légitime objet de sa haine et qu'il ne voyait

nulle apparence qui pût vraisemblablement lui faire craindre que le Prince de Numidie lui pût jamais nuire, sa vertu surmonta à la fin tous les mouvements d'aversion que son amour lui donnait pour ce prince et faisant un grand effort, il fut le visiter le lendemain, au matin. De sorte que le Prince de Numidie étant touché de la générosité de son rival et ne voulant pas lui céder l'avantage d'être plus généreux que lui, il le reçut avec beaucoup de civilité et il se fit entre eux une conversation si pleine de grands sentiments, qu'ils eurent de l'admiration l'un pour l'autre, quoiqu'ils sentissent dans leur cœur une agitation qui les portait secrètement plus à se haïr, qu'à s'aimer. Depuis cela, ces deux rivaux se virent encore à l'appartement de la Princesse des Léontins et à celui d'Aurélie, mais ils ne se virent plus sans témoin. Il est vrai qu'ils ne furent pas longtemps en puissance de se voir, car leur guérison entière avançant tout d'un coup, ils furent contraints de se séparer. Il fallut qu'Aronce allât à Pérouse pour commencer de travailler à la conservation de la vie du Roi son père. Le Prince de Numidie ne trouvant nul espoir raisonnable à avoir, prit la résolution de s'en aller errer par le Monde, sans chercher même Clélie puisqu'il n'y pouvait plus prétendre, et il la prit principalement afin de voir si en changeant de lieu il ne changerait point de sentiment et ne retrouverait point le repos qu'il avait perdu. Mais comme il lui eut été difficile de dire adieu à son rival d'une manière dont sa vertu eut été satisfaite, il ouvrit son cœur à Célère qui, étant bien aise que deux si grands princes ne se brouillassent point, approuva l'intention qu'il avait de partir sans voir Aronce qui se voyait sur le point d'aller à Pérouse, et se trouvait dans un assez grand embarras. Comme il ne savait où était Clélie, il eut volontiers souhaité, quoique la vue d'un rival ne soit pas agréable, que le Prince de Numidie y eût été aussi bien que lui, mais il ne fut pas à la peine de lui faire cette proposition, parce qu'Aderbal fut trouver, le même soir, Sicanus et Aurélie pour leur dire adieu et pour leur rendre grâce de l'assistance qu'il avait reçue chez eux ; qu'ensuite il partit dès la première pointe du jour comme il avait donné ordre à son équipage. Il ne partit pourtant qu'après avoir laissé deux lettres, avec ordre qu'on les donnât à Célère. La première était pour Clélie et la seconde était pour lui, conçue en ces termes :

> *Je vous ai vu si obligeamment touché de mon malheur, quoique vous soyez le plus cher des amis de mon rival, que je ne fais nulle difficulté de vous demander une grâce. Il est vrai que c'est une grâce d'une étrange nature, puisque je souhaite ardemment que vous ne me la puissiez jamais rendre. Je vous conjure donc de vouloir garder la lettre que je vous envoie pour l'admirable Clélie, mais, afin que la fidélité que vous devez à mon rival, ne soit pas offensée de cette commission que je vous donne, je ne vous oblige à la rendre à cette merveilleuse fille, que lorsqu'elle aura rendu mon rival heureux. Après cela, j'ose espérer que vous ne refuserez pas de me*

rendre un office que je ne vous demande que lorsque la Fortune m'aura mis en état de mériter la compassion de mon propre rival. Je ne vous dis rien pour lui car, que vous pourrait dire un homme qui trouve en la personne d'Aronce, tout ce qui peut causer une grande amitié et une grande haine ? Adieu, plaignez-moi puisque vous le pouvez sans offenser votre ami et croyez que vous ne pourrez jamais plaindre personne qui mérite plus d'être plaint que je le mérite.

Quand Célère eût reçu et lu cette lettre, il en fut fort surpris et il le fut d'autant plus que celle qui s'adressait à Clélie était cachetée. Néanmoins, comme il ne l'obligeait à la lui donner que lorsqu'Aronce serait heureux, il ne trouva pas de scrupule à accorder cette sorte de grâce au rival de son ami. Comme il rêvait à cette aventure, Aronce entrant inopinément dans sa chambre sans qu'il l'entendît entrer, vît sur la table la lettre d'Aderbal pour Clélie, si bien qu'en étant fort surpris, il demanda avec précipitation à Célère s'il savait où elle était et d'où venait que le Prince de Numidie lui adressait cette lettre, car il en connaissait l'écriture. De sorte que Célère voyant l'agitation de son esprit et Aderbal ne l'ayant pas obligé à ne parler point à Aronce de la prière qu'il lui avait faite, lui donna à lire la lettre que ce malheureux amant lui avait écrite, et qui lui apprît qu'il était parti, car il n'en savait encore rien. Si bien qu'Aronce se remettant peu à peu en la lisant : « Hélas ! Célère, lui dit-il après l'avoir lu, que je crains que vous ne donniez jamais la lettre de mon rival à Clélie, puisque vous ne la lui devez rendre que quand elle m'aura rendu heureux ! » Mais à peine eut-il dit ces paroles, qu'un nouveau trouble s'emparât de son esprit et il s'affligea de l'absence d'Aderbal dans la pensée que peut-être, le hasard lui ferait-il trouver Clélie. Néanmoins, Célère lui dit tant de choses, qu'il le persuada que l'absence d'Aderbal lui était avantageuse, « car enfin, lui dit-il après plusieurs autres raisons, je ne sache rien de plus insupportable que de voir éternellement un rival, que la vertu veut qu'on aime et que l'amour veut qu'on haïsse !

- Vous avez raison Célère, lui dit-il, mais ce n'est pas la première fois que la passion que j'ai dans l'âme m'a fait penser des choses déraisonnables ».

Pendant que ce prince parlait de cette sorte, il tenait la lettre de son rival pour sa maîtresse et la regardait comme s'il l'eut voulu pénétrer par l'activité de ses regards, ce qui l'empêchait de la pouvoir lire, puis tout d'un coup, la rendant à Célère : « De grâce ! lui dit-il, reprenez cette lettre, de peur qu'une curiosité jalouse ne me forçât de l'ouvrir ! Et pour porter la fidélité aussi loin qu'elle peut aller, je veux être fidèle à un malheureux rival, quelque envie que j'ai de voir ce qu'il dit à Clélie. »

Et en effet, Célère reprenant la lettre d'Aderbal, la serra et dit à son ami qu'il se serait opposé à sa curiosité s'il l'avait voulu ouvrir. Ensuite de quoi, Sicanus étant arrivé et leur ayant appris que la Princesse des

Léontins se préparait à aller le lendemain à Pérouse pour tâcher de servir Aronce, ils furent tous ensemble à son appartement où Célère raconta ce qui venait d'arriver, leur montrant même la lettre du Prince de Numidie, exagérant fort, ensuite, le pouvoir qu'Aronce avait eu sur lui-même de ne vouloir pas ouvrir celle que son rival écrivait à Clélie, quoiqu'il en eût une envie étrange. « Si je pouvais estimer davantage Aronce que je ne l'estime, répliqua la Princesse des Léontins, je le ferais sans doute, car je ne trouve rien de si louable que la fidélité, principalement quand on la garde en certaines choses où il est aisé d'être infidèle ou agréable de l'être et où l'on pourrait même trouver des excuses, et beaucoup d'exemples, pour autoriser l'infidélité. Car combien y a-t-il de personnes qui ne font scrupule aucun d'ouvrir toutes les lettres qui passent par leurs mains et qui apportent un soin extrême à savoir les ouvrir et les refermer sans qu'on s'en aperçoive ? Qui apprennent soigneusement toutes les manières dont on le peut faire et qui ont une curiosité si universelle pour toutes sortes de lettres, qu'elles n'en peuvent jamais voir de formées sans avoir envie de les ouvrir ! »

Comme la Princesse des Léontins disait cela, Aurélie entra, et à peine fut-elle entrée que Sicanus, prenant la parole et s'adressant à la Princesse des Léontins : « Si vous voulez être bien instruite Madame, lui dit-il, de la force de la curiosité de celles qui aiment à ouvrir des lettres, vous n'avez qu'à obliger Aurélie à vous en parler, car elle connaît une très aimable femme, que vous connaissez aussi, qui lui avait donné cette maladie-là durant quelque temps, dans les premières années de sa vie. C'est pourquoi, comme elle vous en est mieux instruire que moi, je veux la laisser dans la liberté de vous dire comment elle s'en est trouvée, et comment elle en a été guérie.»

En effet, Sicanus qui avait à écrire à Pérouse s'en alla et laissa Aurélie à sa place. Elle la remplit admirablement car comme elle avait compris d'abord de quoi il s'agissait, elle demanda en souriant à la Princesse des Léontins s'il fallait ouvrir et refermer quelque lettre, « car si cela est, ajouta-t-elle, et que je ne l'ai point oublié, je puis vous rendre cet office mieux que personne au monde, quoique j'ai renoncé à me servir pour moi de cette dangereuse adresse, qui m'a donné autrefois tant de plaisir et tant de chagrin !

- Il ne s'agit pas d'ouvrir ni de refermer une lettre, répliqua la Princesse des Léontins, il s'agit de savoir si on doit condamner absolument ou excuser ces gens qui ont la curiosité d'en ouvrir, qui se moquent de ceux qui ont une fidélité scrupuleuse et qui ne voudraient pas ouvrir des lettres de leurs propres ennemis, quand même ils penseraient y avoir quelque intérêt.

- En vérité Madame, répliqua Aurélie, je suis encore fort propre à vous dire toutes les fausses raisons qu'allèguent ceux qui ont cette espèce de curiosité, car, cette amie qui me l'avait donnée et qui m'a si bien appris l'art de la contenter, me les a toutes apprises ! »

À peine Aurélie eut-elle dit cela, que la dame dont elle parlait entra. Elle demeurait à trois mille[1] du lac de Thrasymène[2], vis-à-vis de l'île des Saules, et elle venait assez souvent voir Aurélie ; elle avait même vu deux ou trois fois la Princesse des Léontins. Cette princesse n'avait pourtant jamais su la fantaisie qu'elle avait, d'aimer ouvrir des lettres, parce que l'occasion ne s'en était pas présentée. Dès qu'elle fut entrée, Aurélie qui connaissait son humeur et savait qu'elle entendait bien la raillerie, sans penser effectivement faire un grand mal en ouvrant toutes les lettres qui lui passaient dans les mains, se mit à lui dire qu'elle arrivait fort à propos pour aider à soutenir une bonne cause, « car enfin, lui dit-elle, comme je me suis vantée de savoir admirablement ouvrir et refermer des lettres, on m'a voulu persuader que je m'étais donné une peine qui ne me pouvait presque jamais donner un grand plaisir et on m'a même voulu faire croire que c'était faire une chose qui n'était ni équitable, ni généreuse.

- Pour équitable et pour généreuse, reprit cette dame qui se nomme Statilie, il ne me sera peut-être pas bien aisé de prouver fortement qu'elle l'est, mais pour plaisante, ajouta-t-elle, je soutiens qu'il n'y a rien de plus divertissant que de se rendre maîtresse des secrets de quelqu'un sans lui en avoir obligation, et sans qu'on s'en aperçoive, et je suis même persuadée qu'il y a toujours quelque sorte de plaisir à savoir ce que les autres ne savent pas, et ce que l'on ne sait point que l'on sache, de quelque nature que soit la chose.

- Pour moi, dit la Princesse des Léontins, je ne suis pas de votre sentiment ! Puisqu'il est vrai qu'il y a mille sortes de secrets qui ne me donneraient nulle curiosité.

- En mon particulier, ajouta Aronce, je n'ai jamais l'esprit touché d'une forte curiosité pour toutes les choses où je n'ai nul intérêt car comme je ne trouverais pas bon qu'on voulût pénétrer trop avant dans mon cœur, je n'entreprends pas de pénétrer dans celui des autres, et, bien loin d'ouvrir leurs lettres, poursuivit-il en souriant, je pense que je pourrais tenir leurs cœurs entre mes mains que je ne me mettrais pas en état de savoir ce qu'il y aurait, pourvu que celui de ma maîtresse et ceux de mes rivaux n'y fussent pas !

- Pour moi, répliqua Statilie, je n'en userais pas ainsi. C'est pourquoi, comme il est plus aisé d'ouvrir des lettres que des cœurs et que bien souvent en ouvrant les unes, on sait ce qu'il y a dans les autres, je ne perds jamais guère d'occasion de satisfaire ma curiosité. Mais afin qu'on ne m'accuse pas d'avoir une curiosité malicieuse, je puis assurer sans mensonge que quoique j'ai presque ouvert toutes les lettres qui ont passé dans mes mains, je n'en ai jamais fait de querelle à personne ni n'en ai rien redit qui pût nuire notablement à ceux qui les avaient écrites !

1- 1 mille = 1 500m, 10 mille = 15km.

2- Lac de Pérouse.

- Mais de grâce, dit alors la Princesse des Léontins, dites-moi donc à quoi vous sert d'ouvrir des lettres avec tant de peine et tant de soin, pour ne vous servir point de ce que vous y apprenez ? Car encore si vous n'essayiez que quelques galantes malices, je concevrais que vous pourriez trouver quelque plaisir à ce que vous faites ! Mais de se donner toute cette peine pour rien, j'avoue que je ne le comprends pas ! Premièrement, je pose pour fondement indubitable, que de cent lettres que vous ouvrirez, il n'y en aura pas une où vous ayez intérêt, ni où il n'y ait rien de divertissant à voir ! En effet, ceux qui veulent parler de vous, ne vous confient pas leurs lettres, ceux qui ont des intrigues de galanterie ne les font pas trop passer entre les mains de personne qui vous ressemblent, les affaires domestiques ne divertissent pas, les nouvelles générales ne sont pas une matière propre à cette espèce de curiosité puisque vous les savez aussi bien que ceux qui les écrivent, les compliments ordinaires ne vous donnent pas grand plaisir et, pour de belles lettres, on vous les montrerait quand vous ne les ouvririez pas ! Ainsi je conclus que vous faites la chose du monde la plus injuste, pour un fort petit plaisir. Et je crois si fortement qu'il ne doit rien y avoir de si inviolable que la fidélité des lettres, que quand j'en aurais une entre les mains qui viendrait d'un de mes ennemis et qui s'adresserait à quelque personne que je n'aimerais pas et qui ne m'aimerait point, je la lui rendrais sans l'ouvrir. Car enfin, la facilité qu'il y a à faire cette espèce de crime, fait que je suis persuadée qu'on ne le doit jamais commettre et qu'il n'y a rien qui doive être plus inviolable que les lettres !

- Pour moi, dit Statilie en riant, je crois qu'il doit être de cela comme du larcin à Sparte[3], où l'on ne punit que ceux qui dérobent si maladroitement qu'on les surprend en dérobant. De sorte que je conclus que quand on sait l'art de si bien ouvrir des lettres qu'on ne s'en aperçoive point, et qu'on sait, de plus, s'empêcher de dire ce qu'on y a appris en les ouvrant, il n'y a pas grand crime à en ouvrir.

- Mais quand il n'y aurait autre raison de vous en empêcher, reprit Aronce, sinon que bien souvent vous avez beaucoup de peine à ouvrir une lettre où vous n'apprenez rien, ne vous devriez-vous pas rebuter d'employer votre temps et votre peine inutilement ?

- Si cette aventure l'avait pu corriger, répliqua Aurélie, il y aurait longtemps qu'elle serait corrigée car il lui en arriva une, un jour, que je voudrais bien vous raconter si elle le voulait !

- J'y consens, dit Statilie, pourvu que vous enduriez que j'en raconte quelques-unes de celles qui m'ont accoutumée à ouvrir des lettres.

- Cela est si équitable, dit Célère, que je crois qu'Aurélie ne s'y opposera pas !

3- Sparte : Ville grecque, modèle de la cité aristocratique où les citoyens portent tous le nom d'Égaux.

- Je n'ai garde, répondit-elle, de m'opposer à ce qui peut excuser Statilie. Mais puisque je dois parler la première, poursuivit-elle en adressant la parole à la Princesse des Léontins, il faut que vous sachiez Madame, qu'il y a quatre ou cinq ans, il y avait une dame venue à Pérouse, qui était en concurrence de beauté avec Statilie. De sorte qu'après cela, vous concevrez aisément qu'elles ne s'aimaient pas trop. Je ne laisserai pourtant pas de vous dire en général, qu'elles avaient ensemble tout ce que peuvent avoir deux belles qui prétendent partager entre elles tous les cœurs d'une Cour fort galante, qui ne font autre chose que faire des usurpations continuelles l'une sur l'autre et qui ne peuvent jamais convenir des bornes de leurs empires.

- De grâce, interrompit Statilie, hâtez-vous de venir à l'endroit des lettres si vous voulez que je vous laisse faire votre récit !

- J'y viendrai bientôt, reprit Aurélie, mais il faut aussi que vous enduriez que je dise tout ce qui peut faire trouver que vous fûtes assez plaisamment attrapée ! Imaginez-vous donc Madame, poursuivit Aurélie en se retournant vers la Princesse des Léontins, que Statilie ayant pour cette prétendue rivale tout ce qu'il fallait avoir pour souhaiter fortement de savoir jusqu'à ses plus secrètes pensées, reçut une lettre par une voie détournée, qui ne s'adressait point à elle et qui s'était trouvée parmi d'autres lettres qu'on lui écrivait. Dès qu'elle en vit la suscription, elle connut qu'elle était de la main de cette dame qu'elle n'aimait pas et elle vit qu'il y avait au-dessus, le nom d'un homme qui était fort amoureux de Statilie et qu'elle soupçonnait alors de lui avoir fait une infidélité, parce que depuis quelque temps, ils se voyaient un peu moins assidûment qu'à l'ordinaire et qu'il voyait davantage cette autre dame. Si bien que raisonnant alors selon les sentiments qu'elle avait dans l'âme et selon les apparences, elle crut que c'était qu'il était devenu amoureux de cette personne, et elle en tira cent conséquences qu'elle croyait infaillibles, tirées sur des conjectures qu'elle croyait indubitables. Comme j'entrai alors dans sa chambre, elle me dit ce qui lui venait d'arriver, et la résolution qu'elle avait prise d'ouvrir cette lettre. « Mais, me disait-elle, il la faut ouvrir avec beaucoup d'art, car je ne veux pas que les deux personnes qui y ont intérêt sachent que je l'aurai vu. Au contraire ! en la rendant sans qu'on puisse soupçonner que je l'ai ouverte, j'agirai après de sorte que celle qui l'a écrite, pensera que son nouvel amant m'aura révélé son secret et pour celui à qui elle s'adresse, je tâcherai de lui faire croire que je sais ce qu'on lui a écrit par quelqu'un des autres amants de cette dame. C'est pourquoi il faut que j'apporte un soin tout extraordinaire à ouvrir cette lettre sans qu'on s'en aperçoive. »

Et en effet, Statilie, après avoir raisonné deux heures sur cette aventure et en avoir employé deux ou trois à ouvrir des lettres que nous cachetions exprès afin de voir laquelle de toutes les manières dont elle les ouvre était la meilleure, ouvrit enfin cette lettre qui lui donnait tant de chagrin, tant de colère et tant de curiosité. Mais, afin que vous puissiez mieux comprendre son étonnement, il faut que vous sachiez que cette

dame qui l'écrivait avait une très belle maison à la campagne, où il y avait un homme qui avait soin de faire travailler divers ouvriers qui y étaient alors, et que cet homme, par un cas fortuit étrange, portait le même nom de celui qui était amoureux de Statilie, quoiqu'il fût d'une condition bien différente. De sorte, qu'au lieu de trouver dans cette lettre des choses galantes et douces comme elle avait pensé, elle y trouva divers ordres qui regardaient les bâtiments de cette dame et ses jardins. En un endroit, elle marquait à celui à qui elle écrivait, qu'il ne manquât pas de faire planter des orangers ; en un autre, qu'il fit passer le ruisseau d'une fontaine le long d'une palissade de myrte et plusieurs autres choses qui n'avaient nul rapport avec tout ce que Statilie avait imaginé. Cependant, elle ne pensa jamais se désabuser et voulait toujours que ce fût quelque lettre d'intelligence, où il y avait quelque sens caché. Comme vous savez, depuis que cette fameuse Sybille qui était venue à Rome trouver Tarquin avait donné ces livres où il y a certains vers qu'on appelle acrostiches, parce qu'en prenant la première lettre de chaque vers, on trouve un sens parfait en les lisant de côté, et qu'il y avait beaucoup de gens qui s'étaient servis de cette invention, Statilie fut plus d'une heure à tourner cette lettre pour y trouver quelque sens selon sa pensée. Comme elle en était là, l'esclave qui la lui avait apportée avec beaucoup d'autres, vint la lui redemander et lui dire qu'elle s'adressait à un homme qui avait soin des bâtiments et des jardins de cette dame qu'il lui nomma. Si bien qu'ayant approfondi la chose, il se trouva que tous les raisonnements que Statilie avait faits sur cette lettre étaient malfondés, qu'elle avait pris une peine fort inutile et qu'elle n'avait rien appris de ce qu'elle voulait savoir. Du moins, reprit Statilie, tirai-je alors cet avantage de ma curiosité, que je sus qu'il n'y avait rien à savoir, car si j'eusse baillé cette lettre sans l'avoir, j'eusse cru toute ma vie que cette personne avait écrit une lettre de galanterie et que ce prétendu galant était un infidèle. Mais Madame, ajouta-t-elle, pour vous apprendre par quelle aventure j'ai commencé à vouloir ouvrir des lettres, vous saurez que la première personne que j'ai aimée est la plus artificieuse fille qui fut jamais ! Et qu'après lui avoir rendu mille marques d'amitié, je fis un petit voyage à la campagne qui dura huit jours, où nous fûmes presque toujours seules, avec une tante qui est ma parente. De sorte que dans cette solitude, nous étions continuellement ensemble. Comme il n'est rien de si doux en l'amitié que de se dire tout ce que l'on pense des gens qu'on connaît, vous saurez que nous parlâmes de tout ce que nous connaissions de gens au monde, et que nous ne parlâmes de personne dont elle ne me demandât ce que j'en pensais. Si bien qu'étant naturellement assez ingénue et l'aimant tendrement, je lui dis effectivement tout le bien et tout le mal que je pensais de tous ceux qu'elle me nommait, sans lui déguiser mes plus secrets sentiments.

Cependant, comme je m'en retournai à Pérouse et que je la laissai à la campagne, elle me chargea de vingt lettres différentes. Elle m'en montra même plusieurs devant que de les cacheter, sans que je soupçonnasse qu'il pût y avoir rien dans celles qu'elle ne me montrait pas où je

puisse avoir intérêt, car, elle agit avec tant d'adresse, que je crus qu'elle me les eut toutes montrées si j'eusse voulu. Si bien que me chargeant volontiers de toutes ces lettres, dès que je fus à Pérouse, je ne songeai qu'à les faire donner. Mais le hasard ayant fait qu'il s'en était décacheté une, j'avoue que je ne pus me résoudre à la recacheter sans la voir. Il se trouva que c'en était une de celles que je n'avais pas vues, et qu'elle s'adressait à un homme qui ne me haïssait pas en ce temps-là et qui était son parent. De sorte que comme je lui avais dit beaucoup de bien de lui, sans en dire aucun mal, je trouvai qu'elle lui apprenait dans cette lettre tout ce qu'elle savait à son avantage, et qu'elle le lui apprenait d'une manière à lui donner les plus grandes espérances du monde. Si bien que rougissant de colère et de dépit, et trouvant ce que je ne pensais pas trouver, je me résolus d'ouvrir toutes les lettres que je n'avais pas vues et certes ! je ne m'en repends pas, quoiqu'elles me donnassent une extrême colère. Je trouvai dans une qui s'adressait à une de ces femmes qui ont autant de mauvaises qualités que de bonnes, qu'elle lui marquait la plus grande partie de ce que je lui avais dit d'elle ! Je trouvai dans une autre, une raillerie assez fâcheuse qu'elle faisait de moi et je découvris enfin, que c'était la plus artificieuse fille de la Terre, et la moins digne de mon amitié. De sorte que dans les premiers mouvements de ma colère, je lui renvoyai toutes ses lettres ouvertes et je fis un vœu solennel que j'ai fort religieusement observé, qu'il ne passerait jamais de lettres en mes mains que je ne les visse, pour ne me voir plus exposée à la cruelle aventure que j'avais évitée par bonheur et en effet, depuis cela, je me suis si bien trouvée de ma curiosité, que je ne m'en saurais repentir.

- Je vois bien sans doute, reprit la Princesse des Léontins, que vous avez trouvé l'invention de n'être plus trompée, mais ne trouvez-vous pas plus fâcheux de vous pouvoir reprocher que vous trompez les autres, que de reprocher aux autres qu'ils vous trompent ?

- Comme j'ai éprouvé les deux, répliqua Statilie en riant, je puis en parler par expérience et vous assurer Madame, qu'il est beaucoup moins fâcheux en ces rencontres de tromper les autres, que d'être trompée par eux. Véritablement, poursuivit-elle, si je me pouvais reprocher d'avoir fait une méchanceté effective, je serais au désespoir, mais dans les sentiments que j'ai eus en ouvrant des lettres, je ne crois pas que je sois fort criminelle. Car, s'il n'y a rien de considérable, je ne fais mal à personne, s'il y a quelque chose de plaisant qui ne me regarde point, je me contente d'en rire en particulier et s'il y a quelque chose de fâcheux où j'ai intérêt, je ne fais mal qu'à ceux qui m'en ont voulu faire, ainsi je conclus que de toutes les malices que l'on peut commettre, celle dont je parle est la moins criminelle, la plus aisée à faire, et la plus divertissante.

- Quelque esprit que vous ayez, reprit la Princesse des Léontins, vous ne me persuaderez pas que ce ne soit une dangereuse habitude à prendre que celle d'ouvrir des lettres ! Et je suis si persuadée que c'est choquer la justice et la générosité, que je soutiens que c'est violer toutes sortes

de droits et qu'il est même en quelque façon, moins étrange de prendre le bien d'autrui, d'usurper des royaumes, de se venger de ses ennemis par le fer et par le poison, que de manquer de fidélité en ces sortes de choses. Car en prenant le bien d'autrui, on est assuré de s'enrichir, en usurpant un royaume il est certain qu'on satisfait son ambition et en se défaisant de ses ennemis on est aussi assuré de goûter toute la douceur de la vengeance, mais en ouvrant des lettres ! On ne sait quel plaisir ni quelle utilité on en tirera, et on fait bien souvent plusieurs crimes inutilement, devant que d'en faire un qui serve, ni qui plaise. Cependant l'expérience fait voir qu'il y a beaucoup de gens qui s'en trouvent capables et il est même si aisé de s'y accoutumer, que je ne sais comment Aurélie a pu se corriger d'une si dangereuse habitude comme est celle que vous lui aviez donnée.

- Hélas, Madame, reprit Aurélie, il m'a été aisé de m'en corriger car je ne pense pas qu'on puisse jamais être punie plus sévèrement que je l'ai été de ma curiosité ! Mais je suis pourtant bien obligée à la charitable amie qui m'en punit et qui m'en corrigea.

- Eh ! de grâce ! reprit la Princesse des Léontins, apprenez-nous ce qui vous a pu faire résoudre à ne vous servir plus de l'adresse que Statilie vous avait fait acquérir !

- Puisque vous le voulez savoir Madame, reprit Aurélie, il faut que vous sachiez qu'après avoir appris fort soigneusement de Statilie toutes les inventions qu'elle savait pour ouvrir des lettres, et avoir été cinq ou six jours ensemble à ne faire autre chose, après, dis-je, m'en être rendue fort adroite, je me servis de mon adresse en diverses occasions. Mais comme j'avais une autre amie que Statilie que j'aimais beaucoup et qui m'aimait tendrement, je lui fis confidence d'une lettre que j'avais ouverte, et je voulus lui apprendre ce que je savais. Comme c'est une personne un peu plus scrupuleuse en pareilles matières que Statilie, elle prit la résolution de me faire une malice pour me corriger d'une chose qu'elle ne croyait pas juste. Et en effet, je fus un mois entier que je ne faisais que recevoir des lettres par diverses voies et sur divers sujets, et qui s'adressaient à des gens de ma connaissance où je trouvais toujours quelque chose qui me fâchait, car comme la personne qui me les faisait écrire savait tout le secret de ma vie, elle conduisit sa malice si adroitement, que je brûlai plus de douze lettres après les avoir ouvertes, sans soupçonner qu'elle y eut nulle part. Cependant, j'étais dans un chagrin si terrible, que ne pouvant plus le cacher, je fus trouver cette charitable amie pour lui raconter ce qui m'était arrivé, car encore que j'aimasse fort Statilie, il y avait en ce temps-là, certaines choses dont je ne lui eusse pas parlé. Mais dès que je pensai me vouloir plaindre, celle à qui je me plaignais se moqua de moi et me dit que je ne méritais nulle compassion et que quiconque était malheureux par sa faute, ne devait point être plaint. « Hélas, lui répliquai-je, mon malheur n'est pas en ce que j'ai vu, il est en ce que l'on a écrit.

- Mais si vous ne l'aviez point voulu voir, me répondit-elle, cela ne serait point écrit pour vous et vous n'en auriez pas perdu votre belle humeur ! »

Ensuite elle voulut me persuader que ce qui m'arrivait était une punition de ma curiosité, mais je ne l'écoutai pas. De sorte qu'elle ne douta point que je n'ouvrisse encore la première lettre qui me passerait par les mains. Et en effet, dans le dessein qu'elle avait de me guérir, elle en écrivit une, qu'elle s'adressait à elle-même, quoiqu'elle fût effectivement pour moi, et qu'elle fit passer par mes mains s'imaginant que j'ouvrirais aussi bien une lettre qui serait pour elle, que pour une autre. Je reçus donc cette lettre que je crus qui s'adressait effectivement à mon amie. Je ne laissai pourtant pas de l'ouvrir comme elle l'avait espéré, mais Madame, j'eus une étrange confusion, lorsqu'après l'avoir ouverte je connus qu'au lieu d'être pour cette personne elle était d'elle et écrite pour moi, et j'en eus encore bien davantage lorsque je vins à la lire. Car Madame, tout ce qu'on peut dire pour exagérer ce qu'il y a de mauvais à ouvrir des lettres et pour m'en faire honte, était dans celle-là qui était fort belle et fort longue et qui concluait, enfin, que c'était une chose qui ne pouvait être excusable que lorsqu'elle était faite par un sentiment de jalousie. « De sorte, me disait-elle à la fin de cette lettre, que si vous voulez vous justifier auprès de moi de cette dangereuse habitude que vous avez, il faut que vous vous accusiez de deux autres choses à la fois : Que vous avouiez que vous avez de l'amour et de la jalousie, et que l'intérêt que vous prenez pour quelqu'un fait que vous cherchez continuellement ce que vous ne voulez pas trouver. »

Voilà donc Madame, quel fut le remède qui me guérit de ma curiosité, car il est certain que dès ce moment-là, je me promis à moi-même de n'ouvrir plus jamais de lettres ! Je fus si touchée des raisons de ma généreuse amie que je fus la trouver pour lui dire la résolution que j'avais prise. Si bien que pour m'en récompenser, elle m'avoua que toutes les lettres qui m'avaient donné tant d'inquiétude, ne m'avaient été écrites qu'afin de me corriger. Mais pour Statilie elle n'en a pas fait autant, car encore qu'elle sache bien qu'on ne saurait m'adresser une lettre qui ait été ouverte que je ne m'en aperçoive parce qu'elle m'a appris toutes les manières dont on peut les ouvrir, elle n'a pas laissé diverses fois en sa vie, d'ouvrir des lettres qui s'adressaient à moi et de se donner la peine de les refermer. »

Après cela, Statilie s'entendant railler admirablement, se défendit fort ingénieusement contre toutes les solides raisons que la Princesse des Léontins, Aronce, Aurélie et Célère lui dirent. Elle fut pourtant contrainte d'avouer qu'ils avaient raison, qu'elle avait tort ! Mais, elle le leur avoua, en leur protestant qu'elle aurait tort toute sa vie et qu'elle ne se corrigerait jamais. Après quoi, sa visite étant finie, elle s'en alla et la Princesse des Léontins continuant de louer Aronce de la fidélité qu'il avait même pour son rival, il se lia entre eux une amitié très solidement établie.

En effet, cette princesse fut à Pérouse suivant sa promesse, Aurélie y fut aussi. Pour Sicanus il demeura avec Nicius et Marcia à donner divers ordres secrets pour appuyer Aronce quand il en serait temps. Cependant, comme Aronce se trouva en état d'aller et d'agir, et que l'intérêt du Roi son père, le sien propre et celui de son amour, voulaient qu'il allât le plus vite qu'il pourrait auprès de Mézence, il y fut deux jours, après que la Princesse des Léontins fut partie de l'île des Saules. Il y fut reçu avec tant d'honneur, que Mézence le fit loger dans son palais et voulut que tout le monde le regardât comme un homme à qui il devait la vie. Si bien que comme c'est la coutume de toutes les Cours, Aronce ne fut pas plutôt regardé favorablement de ce Prince, qu'il le fut aussi de tous ceux qui l'approchaient. Bianor et Tiberinus même, lui firent tous les honneurs imaginables. Joint que comme Aronce était infiniment aimable, il était assez aisé de l'aimer. Aussi Mézence en eut-il le cœur si touché qu'il disait tout haut, quelques jours après qu'il fut à Pérouse, que quand il n'eut pas dû la vie à Aronce, il n'aurait pas laissé de l'aimer tendrement, et de le juger digne de sa première faveur. Ces paroles avantageuses qui furent reportées à Tiberinus, lui mirent dans le cœur beaucoup de jalousie envers la faveur naissante d'Aronce, de sorte que pour l'éloigner honnêtement, il disait à Mézence qu'il lui était honteux de retenir si longtemps cet étranger dans sa Cour, et qu'il devait se hâter de lui faire quelque présent magnifique, afin de ne l'empêcher pas d'aller où ses affaires l'appelaient. Mais comme Mézence avait de l'esprit, il connut d'abord le sentiment jaloux de Tiberinus et sans lui répondre précisément, il lui dit qu'il ferait bientôt ce qu'il devait.

Cependant, la Princesse des Léontins qui par une générosité extrême voulait servir Aronce, se contraignait à recevoir un peu mieux Tiberinus qu'à l'ordinaire, et tâchait de l'obliger à aimer Aronce. Elle entretenait même soigneusement l'amitié qu'elle avait déjà faite avec tous les Grands de cette petite Cour et il n'y avait presque point de jour qu'il n'y eut quelque conférence secrète chez elle, des amis de Porsenna et de Galerite, et que Sicanus et les autres qui agissaient pour Aronce, n'envoyassent lui dire ce qu'ils avaient fait chacun de leur côté. Mais ce qui affligeait extraordinairement Aronce était qu'il n'apprenait rien de Clélie, quoique par les ordres de Mézence on l'eût soigneusement cherchée dans tous les lieux où s'étendait sa puissance. Si bien que ne pouvant alors partir de Pérouse à cause de l'état où était le Roi son père, et ne sachant même où la chercher, il résolut en attendant qu'il pût disposer de lui, d'envoyer secrètement dans les villes qui étaient alors ennemies de Rome, car il jugeait bien qu'Horace qui était mal avec Tarquin, ne pourrait chercher de retraite plus assurée que chez ses ennemis. Si bien qu'exécutant ce dessein-là, il envoya dans tous les lieux où il pouvait espérer d'en apprendre quelque chose, après quoi, il se donna tout entier à songer à sauver la vie de Porsenna. Car enfin, Mézence qui avait dans la fantaisie de vouloir avoir un successeur et de vouloir marier sa fille puisqu'il n'avait point d'enfant, accusait Porsen-

na de l'avoir voulu faire assassiner et l'accusait même avec quelque sorte d'apparence. En effet, celui qui l'avait voulu tuer, et qu'Aronce avait tué, était un ami de ce roi prisonnier et si sa vertu n'eut pas été généralement connue de tout le monde, on eut pu croire que le désir de la liberté l'eût pu faire se résoudre à consentir à cette lâche action. De sorte que Mézence trouvant quelque apparence de l'accuser d'un semblable crime, l'en accusa et l'on commença de procéder contre lui comme contre un criminel. Aronce avait alors la familiarité tout entière de Mézence, et il lui parla un jour de cette accusation, lui disant qu'il ne croyait pas qu'elle fut bien fondée, et qu'il le conjurait de faire une sérieuse réflexion sur une affaire si importante. « Quoi, Aronce ! lui dit Mézence, vous avez donné la mort à celui qui voulait m'ôter la vie sur les ordres de Porsenna ! Vous voudriez sauver la vie à celui qui m'a voulu faire donner la mort ?

- Seigneur, reprit Aronce, je veux vous empêcher de faire une chose dont vous vous repentiriez après inutilement ! S'il est permis à un malheureux inconnu, à qui vous avez fait la grâce de donner la liberté de vous parler sans déguisement et de vous dire effectivement ce qu'il pense, je vous avouerai ingénument que je ne trouve rien qui doive être de plus grande considération à un prince souverain, que de bien regarder de quelle façon il agit avec ceux de sa condition car s'il les met lui-même au rang des autres hommes, il perd ses propres privilèges et se met en état de souffrir un jour ce qu'il fait endurer aux autres. C'est pourquoi Seigneur, ne précipitez rien pour ce qui regarde Porsenna et faites quelque distinction entre un grand roi, et un simple sujet.

- Ce que vous dites est sans doute prudent et généreux, répliqua Mézence, mais la vie de Porsenna fait un si grand obstacle à tous mes desseins que puisque la Fortune m'a donné un juste sujet de le perdre, je le dois faire, si je ne suis le plus imprudent de tous les hommes.

- Je sais bien Seigneur, reprit Aronce, que Porsenna est accusé mais je sais aussi qu'il n'y a nulle preuve contre lui. Vous avez sans doute été attaqué par un homme attaché à ses intérêts, poursuivit-il, mais vous le faites garder si soigneusement qu'il n'est pas croyable qu'il puisse avoir eu nulle participation d'un si terrible dessein. C'est pourquoi, prenez garde qu'en ne cherchant qu'un prétexte de perdre un innocent vous ne deveniez criminel et que vous ne donniez un juste sujet aux dieux de venger sa mort. Je vous demande pardon Seigneur, ajouta-t-il, de vous parler avec tant de hardiesse ! mais je prends un si grand intérêt à tout ce qui vous touche, que j'espère que mon zèle me rendra excusable auprès de vous.

- Je vous suis si obligé, repris Mézence, et je vous aime si tendrement, qu'il n'est rien que vous ne me puissiez dire et vous m'avez même plus d'obligation que vous ne pensez, ajouta-t-il, de l'amitié que j'ai pour vous. En effet, vous ressemblez si fort à l'homme du monde que je hais le plus, que je ne sais comment vous me pouvez être si agréable. Cependant j'ai à vous dire que je ne trouve pas étrange que vous parliez

comme vous faites, car vous êtes jeune, vous ne savez pas tous les divers intérêts de mon État et les secrètes raisons que j'ai de perdre Porsenna. C'est pourquoi, sans m'irriter de ce que vous me dites et sans me laisser pourtant persuader, je vous dis seulement que si je ne perdais Porsenna il me perdrait, qu'ainsi dans le choix de ces deux choses, il vaut mieux le perdre que de s'exposer à se perdre soi-même. »

Aronce eût encore répliqué à Mézence, si Tiberinus ne fût arrivé qui, les trouvant en une conversation si particulière, en eut une étrange augmentation de jalousie ! Il connut bien au visage de Mézence que cet entretien était fort sérieux et qu'il s'agissait même d'une chose fort importante. De sorte que ne pouvant s'empêcher d'en faire voir quelque chagrin dans ses yeux, Mézence qui s'en aperçut, s'en irrita, et pour punir Tiberinus de l'audace qu'il avait de trouver mauvais qu'il entretint Aronce, il lui dit peu de choses et continua de parler à ce prince. Si bien que Tiberinus en ayant un dépit extrême, sorti assez brusquement et fut chez la Princesse des Léontins. Cependant, Mézence ne continua plus de parler de Porsenna à Aronce, mais le pressa de lui vouloir dire précisément qui il était et d'où il venait. « Vous savez, lui dit-il, que je vous l'ai demandé plus d'une fois et que vous ne m'avez jamais répondu précisément,

- Il est vrai Seigneur, répliqua Aronce, que j'en use comme vous dites et je vous supplierai même que j'en use encore aujourd'hui ainsi, car enfin, diverses raisons font que je ne vous le dois pas dire, et tout ce que je puis est de vous assurer que dès que je le pourrai je vous le ferai savoir.

- Vous me parlez, répliqua Mézence, d'une façon qui m'embarrasse ! On dirait que vous êtes un de ces enfants exposés qui ne savent quelle est leur naissance !

- Non Seigneur, répliqua Aronce, je ne suis point de ceux qui ignorent leur condition, je sais que la mienne est très noble, mais je sais en même temps qu'il m'importe de ne la découvrir point, que certaines choses qui arriveront peut-être bientôt ne soient arrivées. »

Comme Aronce parlait ainsi, Bianor entra qui venait dire à Mézence qu'il avait appris diverses circonstances qui faisaient conjecturer que Porsenna avait su le dessein de celui qui l'avait voulu assassiner. Mais pendant que cela se passait ainsi au palais de Mézence, Tiberinus était chez la Princesse des Léontins à qui il faisait ses plaintes de la nouvelle faveur d'Aronce. «C'en est fait Madame, lui dit-il après plusieurs autres choses, je serai bientôt aussi mal avec mon maître qu'avec ma maîtresse et selon toutes les apparences, je vais être aussi malheureux en ambition qu'en amour, vu la nouvelle faveur d'Aronce.

- Pour vous ôter la moitié de votre malheur, reprit adroitement la Princesse des Léontins, suivez un conseil que je vais vous donner.

- Vous auriez parlé plus obligeamment, répliqua Tiberinus, si vous aviez dit seulement : faites ce que je vais vous commander.

- Quoi qu'il en soit, dit-elle, si j'étais en votre place, au lieu de m'opposer à la faveur naissante d'Aronce, je tâcherais de le mettre dans mes intérêts et de lui persuader même, avec adresse, qu'il me devrait une partie de sa faveur, c'est pourquoi comme je suis plus pratique que vous, ajouta-t-elle, je m'offre à faire cette liaison. Aussi bien ne comprends-je pas comment votre faveur pourrait durer si vous n'aviez quelqu'un qui fut dans les plaisirs de Mézence durant que vous êtes dans les affaires. Vous savez que ce prince, tout vieux qu'il est, a toutes les inclinations des jeunes gens et qu'ainsi durant que vous vous occupez à cent choses nécessaires et utiles pour vous, il faut qu'il ait quelqu'un qui l'occupe, qui le divertisse et qui lui tienne l'esprit en l'état où vous voulez qu'il soit. Choisissez donc Aronce pour cela. Il est jeune, il est étranger, et pas en état de faire des brigues dans la Cour, ni de vous nuire ! Et selon toutes des apparences, il se contentera de mener une vie infiniment agréable et de jouir de toutes les douceurs d'une faveur apparente, qui n'aura pourtant rien d'effectif que ce que vous lui en voudrez donner.

- Mais Madame, reprit Tiberinus, qui vous a dit qu'Aronce ne me chassera pas de la place que j'occupe, s'il entre plus avant dans le cœur de Mézence ?

- Si vous êtes en pouvoir de l'en chasser, répliqua la Princesse des Léontins, faites-le, mais prenez garde qu'en le voulant détruire vous ne vous détruisiez vous-même. Ou au contraire, en prenant l'autre voie que je vous propose, vous ne hasardez rien car en ne vous opposant pas à la faveur d'Aronce, et en le mettant dans vos intérêts, il pourra être que Mézence ne trouvant point de résistance à son inclination, se lassera de lui-même de ce qui le divertit aujourd'hui. Et si cela n'arrive pas, vous aurez toujours obligé Aronce ! De sorte que comme il paraît avoir de la générosité, il n'est pas croyable qu'il veuille se déshonorer par une ingratitude publique. C'est pourquoi, il faut que vous fassiez présentement tout ce que vous pourrez pour l'obliger. Mais il le faut faire principalement, poursuivit-elle, afin qu'on ne le regarde pas comme un nouveau favori et qu'au contraire, on regarde sa faveur comme un effet de la vôtre. »

La Princesse des Léontins dit encore plusieurs autres choses à Tiberinus, de sorte que comme il n'y a personne plus propre à persuader de quelque chose qu'une maîtresse, Tibérinus trouva toutes les raisons de la Princesse des Léontins extrêmement fortes et il se tint si heureux qu'elle voulut s'intéresser à sa fortune. Il lui dit qu'il la remettait entre ses mains et qu'elle dit à Aronce tout ce qu'il lui plairait. Si bien qu'Aronce étant arrivé comme ils en étaient là, elle se résolut, pour ne perdre point de temps, de faire la liaison entre Tiberinus et lui, devant qu'ils ne sortissent de chez elle. Mais pour la faire avec adresse et pour mieux tromper Tiberinus, elle ne vit pas plutôt Aronce que, prenant la parole : «Vous venez bien à propos, lui dit-elle, pour remercier Tiberinus de l'obligation que vous lui avez. Car enfin Aronce, pour ne vous rien déguiser, vous lui devez la plus grande partie de la faveur que vous avez auprès de Mézence. En effet, ajouta-t-elle, ce prince avait eu in-

tention de vous renvoyer avec un magnifique présent dès le lendemain que vous avez été ici, car comme ceux qui ont vu Porsenna à l'âge que vous avez disent que vous lui ressemblez extrêmement, Mézence aurait eu quelque peine à souffrir votre vue si Tiberinus n'eût, par adresse, surmonté cette aversion qu'il vous a cachée fort soigneusement, à cause de l'obligation qu'il vous a, mais qu'il n'aurait pu vaincre sans Tiberinus. C'est pourquoi j'ai cru qu'il était à propos de vous avertir de l'état des choses, afin que, vous attachant à la fortune de celui qui vous oblige, la vôtre en soit plus assurée. Comme Aronce savait les véritables sentiments de la Princesse des Léontins, il lui répondit avec autant d'adresse qu'elle en avait eu en lui parlant, si bien que Tiberinus parlant aussi selon l'intention de cette princesse, il se fit une liaison entre eux si grande, que Tiberinus découvrit à Aronce tout ce qui pouvait lui faire acquérir encore plus de pouvoir sur l'esprit de Mézence. Mais ce qu'il y eut de remarquable en cette occasion, fut que pour témoigner plus de confiance à Aronce, et l'engager plus dans ses intérêts, il lui dit que le principal de la chose était de songer à hâter la perte de Porsenna, car enfin dit-il, tant que ce prince sera vivant, Mézence lui-même est si mal assuré, que c'est établir une fortune chancelante que de la fonder sur la sienne en l'état qu'elle est. Aronce n'osa pourtant d'abord contredire ouvertement Tiberinus, de peur de se rendre suspect, de sorte que cette conversation finit par des protestations réciproques de ne se nuire point auprès de Mézence. Et en effet, ils agirent tous deux comme deux hommes qui avaient besoin l'un de l'autre. Tiberinus avoua même à Aronce l'amour qu'il avait pour la Princesse des Léontins et il comprit si bien qu'il lui était nécessaire de se l'acquérir s'il voulait se maintenir auprès de Mézence, qu'il n'oublia rien pour cela.

Les choses étant en ces termes, ceux d'Arezze et de Crotone firent une irruption si subite et entrèrent si avant dans les terres de celui qu'ils voulaient avoir pour ennemi, que Pérouse en fut alarmée et Mézence lui-même, tout fier et tout brave qu'il était, pensa abandonner la capitale de son État et se retirer dans une des îles du lac de Thrasimène, jusqu'à ce qu'il eût amassé quelques forces. Mais Aronce qui avait alors sa familiarité toute entière s'y opposa fortement et sut si bien lui persuader qu'en ces occasions il était très dangereux de fuir et de témoigner d'avoir de la crainte, qu'il se résolut à demeurer et à faire ce qu'il pourrait pour faire tête aux ennemis. Comme il avait toujours quelques troupes sur pied à cause qu'il n'avait jamais été tout à fait paisible possesseur de l'État du Roi de Clusium, il donna ordre qu'elles formassent un corps. Le peuple de Pérouse s'offrit de lui-même à sortir et Aronce supplia Mézence de lui permettre d'aller reconnaître les ennemis. Et en effet, il fut à la tête de deux cents chevaux seulement pour tâcher de savoir au vrai quelle était leur force. Il s'acquitta si bien de cet emploi, qu'il défit un parti qu'il rencontra, et fit plusieurs prisonniers par où il sut le véritable état des choses. Si bien que retournant auprès de Mézence après avoir exécuté glorieusement ce qu'il avait entrepris, il l'exhorta à aller au-devant de ses ennemis. Et en effet, dès que ce qu'il

avait de troupes furent jointes et qu'on eut établi quelque discipline parmi tous ces nouveaux soldats qui s'enrôlaient pour défendre leurs maisons et leurs femmes, il sortit de Pérouse, suivi de Tiberinus, de Bianor, de tous les Grands de son État, et d'Aronce et Célère. Mais quelque nécessité qu'il eut de gens de guerre, il n'affaiblit pourtant point la garde de Porsenna, tant il avait de peur que ce prince ne lui échappât, et il n'affaiblit pas même celle de Galerite. Mais enfin, Mézence marcha vers ceux qui portaient la frayeur partout et qui étant maîtres de la campagne, vivaient comme dans un pays de conquête qu'ils voulaient ruiner pour le mieux assujettir. Comme Aronce savait qu'il lui imposait de se signaler en cette occasion et que Tiberinus, dans le fond de son cœur, n'était pas trop marri de l'exposer, il lui fut aisé d'obtenir le commandement le plus dangereux. Et en effet, ce fut lui qui commanda un petit corps détaché de tous les autres, destiné à battre l'estrade, à tous les périls et à toutes les fatigues de l'armée. Il est vrai que Célère fut le fidèle compagnon de ses aventures de guerre, comme il l'avait été de ses aventures d'amour. Cependant, Aronce s'acquitta si dignement de ce pénible emploi, qu'on peut dire qu'il sauva Mézence plus d'une fois, car, par sa diligence, il sut toujours le véritable état des ennemis et empêcha toujours qu'ils ne sussent celui où était ce prince.

Dès qu'il paraissait quelque corps détaché, il l'attaquait et le poussait et fit tant de glorieuses actions en cette rencontre que le nombre en paraissait incroyable si on les disait en détail. Mais enfin, après plusieurs jours où de part et d'autre on ne cherchait pas à en venir à un combat décisif, ils se trouvèrent également forcés à donner une bataille qui, quoiqu'elle ne fût pas donnée par de ces formidables armées dont la seule vue épouvante, ne laissa pas, s'il faut ainsi dire, d'être plus terrible que si ces deux armées eussent été plus nombreuses. En effet, lorsqu'une bataille se donne entre quatre ou cinq cent mille hommes, il y en a souvent une grande partie qui ne sont que les spectateurs du combat et la victoire se remporte bien souvent plutôt par une terreur panique ou par une déroute tumultueuse qui se met dans cette multitude où l'ordre est si difficile à garder, que par de véritables actions de valeur ou par la conduite des capitaines. Au contraire lorsque deux petits corps combattent, il n'y en a aucune partie inutile. Le péril est presque égal partout, la mort erre de rang en rang, tout agit, tout remue, tout combat, et ceux qui les commandent peuvent aisément en disposer selon leur volonté. On peut dire qu'ils sont les artisans de leur propre gloire puisque le hasard ne leur fait jamais guère remporter de ces sortes de victoires qui n'appartiennent point aux victorieux, et qui sont un pur effet du caprice de la Fortune, plutôt que de la véritable valeur, et de la prudente conduite.

Si jamais il s'est fait de grandes actions en peu de temps et entre peu de troupes, ce fut à la fameuse journée où Mézence se vit en état de périr, si la valeur et le bonheur d'Aronce ne l'en eussent empêché. En effet, ces deux petites armées ne furent pas plutôt en présence que sans

s'amuser longtemps à chercher leurs avantages, le combat commença, et commença avec la même ardeur et la même animosité qui est accoutumé d'être aux autres, lorsque la vue du sang et des morts des deux partis a mis la fureur dans le cœur de tous les soldats. D'abord l'aile droite de Mézence fut rompue et Bianor qui la commandait fut tué. Aronce, dont le corps avait été joint en cette occasion à celui que commandait Bianor, ayant pris sa place, fit changer de parti à la Fortune et, ralliant les troupes rompues, il rompit celles qui venaient de les rompre. D'autre part, Mézence s'étant étonné de voir que Bianor avait si peu résisté, avait retenu l'ardeur des siens en se retenant lui-même, si bien que les ennemis profitant d'un temps si favorable avaient percé le corps de la bataille où il était, de sorte que les affaires étaient en mauvais termes lorsqu'Aronce remarquant ce qui se passait, laissa Célère pour tenir les choses en l'état où il les avait rétablies. Il fut donc secourir Mézence menant seulement deux cents chevaux avec lui, ainsi redonnant cœur aux soldats par mille actions de valeur qu'ils lui virent faire, il arriva au lieu où était Mézence, mais il y arriva justement comme ce prince qui s'était trouvé abandonné des siens et environné d'ennemis, venait de se rendre et était leur prisonnier. Il est vrai qu'il ne le fut pas longtemps, car Aronce attaqua si vigoureusement ceux à qui il s'était rendu, que les vainqueurs devinrent les vaincus et furent contraints de laisser échapper un captif, dont la prise était si importante. De sorte que, comme si la Fortune eût voulu qu'Aronce eût eu toute la gloire de cette journée, il arriva encore qu'après avoir rétabli la bataille, il vit que Tiberinus qui commandait l'aile gauche avait besoin d'être soutenu, si bien qu'allant sans différer où la nécessité l'appelait, il changea son destin comme il avait changé celui des autres corps où il avait combattu, et mit la victoire partout. En effet, les ennemis perdant cœur après avoir perdu tous leurs avantages, il les rompit, et les défit si absolument, que ceux qui ne moururent point en cette sanglante journée, jetèrent leurs armes, et implorèrent la clémence des vainqueurs. Mais ce qu'il y eut de considérable en cette occasion, fut qu'encore qu'Aronce ne commandait qu'un petit corps, il commanda pourtant toute l'armée dès que Bianor fut mort, car sa rare valeur lui acquit un tel crédit sur l'esprit des soldats et des officiers, que tout le reconnut et tout lui obéit. Aussi Mézence, Tiberinus et tous ceux qui s'étaient trouvés à cette bataille, publiaient que lui seul l'avait gagnée. Célère s'y signala aussi hautement et se rendit digne par plusieurs grandes actions, de l'estime qu'Aronce avait pour lui. Cependant, comme le général des ennemis était mort et qu'il ne demeura aucune troupe ennemie sur pied, Mézence, après avoir laissé les siennes sous la conduite d'un vieux capitaine et donné ordre aux funérailles de Bianor, crût qu'il devait retourner à Pérouse pour rassurer ses peuples, de la certitude de sa victoire. De sorte que, comme Aronce ne voulait pas l'abandonner de peur qu'il n'entreprît quelque chose contre la vie de Porsenna, il s'en retourna aussi. Mais il s'en retourna si chargé d'honneur, que comme le bruit des grandes choses qu'il avait faites l'avait devancé, il y fut reçu

avec des acclamations qui donnèrent une jalousie terrible à Tiberinus et qui ne plurent pas trop à Mézence quelque obligation qu'il eût à Aronce et quelque amitié qu'il eût pour lui. Car enfin, comme la frayeur avait été fort grande à Pérouse, tout le monde le regarda comme le libérateur de la ville, si bien que sans parler ni de Mézence, ni de Tiberinus, on entendait que le nom d'Aronce. Toutes les rues étaient pleines d'une étrange multitude de gens qui se pressaient pour le regarder, comme s'ils ne l'eussent jamais vu. Ceux même qui l'avaient vu passer par une rue, couraient le devancer par une autre pour le revoir encore. Les femmes avec leurs enfants entre leurs bras, le leur montraient comme celui à qui ils devaient la vie de leurs pères, et la conservation de leur liberté, et il se fit des choses si glorieuses pour Aronce à son entrée dans Pérouse, que sa modestie l'en fit rougir.

Tiberinus dissimula pourtant la douleur secrète qu'il en avait, et fut chez la Princesse des Léontins dès qu'il eût conduit Mézence jusqu'à son palais. Mais il y fut avec un chagrin étrange, lui semblant qu'il lui était honteux de paraître devant une princesse dont il était amoureux, puisqu'il n'avait pas remporté la principale gloire de ce qui c'était passé. À peine y fut-il, qu'Aronce et Célère qui ne craignaient pas de l'interrompre parce qu'ils savaient les véritables sentiments de la Princesse des Léontins, y arrivèrent, si bien que Tiberinus faisant alors un grand effort pour se contraindre, commença de louer Aronce, qui l'interrompant modestement se mit à le louer lui-même et à parler peu après d'autre chose, demandant à cette princesse, comment Sextilie avait reçu la nouvelle de la mort de Bianor. « Elle l'a reçue, reprit-elle, avec beaucoup de douleur. On ne croit pourtant pas que ce soit tant par tendresse, que par un sentiment d'ambition car enfin, elle est si persuadée que Mézence fera mourir Porsenna et elle l'était si fort qu'il ferait épouser Galerite à son frère, qu'elle est inconsolable de sa mort. Comme Mézence est vieux, elle craint que sa fortune ne change étrangement s'il meurt sans avoir fait mourir le Roi de Clusium et sans avoir marié la Princesse sa fille, à quelqu'un qui dépende d'elle. Du moins, y a-t-il une personne qui se vante de bien savoir ses sentiments, qui a assuré à Aurélie que ce sont là les siens.»

Après cela, ils parlèrent de beaucoup d'autres choses, de sorte que comme il vint du monde, Tiberinus ne pût importuner la Princesse des Léontins de sa passion. Il est vrai qu'il en trouva l'occasion le jour suivant malgré qu'elle en eût, mais comme elle était infiniment adroite et qu'elle savait qu'il n'était pas temps de le maltraiter si elle voulait servir Aronce de qui elle attendait d'être puissamment protégée s'il pouvait être reconnu pour ce qu'il était, elle vivait avec lui avec une certaine civilité qui lui donnait de l'espérance, quoique ses paroles ne lui en dussent pas donner. Cependant, dès que la victoire d'Aronce eut établi le calme à Pérouse, Mézence songea à la perte de Porsenna et pensa en même temps tout de bon, à marier la princesse sa fille. Mais comme il ne pouvait songer à cette seconde chose que l'autre ne fût exécutée, il

commença de renouveler la perquisition qui avait déjà été faite contre Porsenna, pour l'assassinat qu'on avait voulu commettre en sa personne.

Tous les amis de ce prince étant avertis par Sicanus et Nicius, agissaient secrètement autant qu'ils pouvaient, pour se mettre en état de pouvoir empêcher un si grand malheur, et pour faire reconnaître Aronce qui se trouva alors dans une peine inconcevable. Il n'avait nulle nouvelle de Clélie, et l'honneur et la Nature ne voulaient pas qu'il quittât Pérouse, joint que, quand il l'aurait pu quitter, il ne savait où il devait aller chercher la personne qu'il aimait. De plus, quoiqu'il eût beaucoup de crédit sur l'esprit de Mézence, il connaissait bien que la haine qu'il avait pour Porsenna, était plus forte que l'amitié qu'il avait pour lui et il était même persuadé que s'il apprenait qu'il fût son fils, il changerait de sentiments et le haïrait autant qu'il l'aimait. Ainsi il ne pouvait alors que tâcher de tirer les choses en longueur, jusqu'à ce que les amis du Roi son père fussent en pouvoir de le soutenir, quand il entreprendrait de parler à Mézence comme fils de Porsenna.

Pour cet effet, comme il parlait un jour avec ce prince de cette importante affaire, il lui demanda s'il ne serait point à propos de tâcher de découvrir la vérité par la propre bouche de ce roi prisonnier, «car enfin Seigneur, lui dit Aronce, si vous faites périr un grand prince sur de simples conjectures, vous en serez éternellement blâmé ! Ainsi je voudrais envoyer quelque personne fidèle, qui dans une conversation qui paraîtrait être faite sans dessein, tâchât de faire dire quelque chose à Porsenna qui le justifiât ou qui l'accusât, et si vous me voulez permettre de le voir, j'ose me promettre de lui faire dire plus qu'il ne voudra. En feignant d'entrer dans ses intérêts et de le vouloir servir, il pourra être qu'il se confiera assez à moi pour me dire quelque chose qui vous empêchera de le perdre injustement, ou qui vous fera savoir que vous le pouvez perdre avec justice. »

D'abord Mézence rejeta cette proposition et dit à Aronce qu'il y avait longtemps que Porsenna méritait la mort, qu'il suffisait qu'il puisse nuire pour la mériter et qu'il était coupable de l'avoir tant laissé vivre. « Ne considérez-vous pas, poursuivit-il, que ce prince est un prétexte éternel de guerre civile pour tous les mutins de mon État ? Car tantôt ils ont fait courir le bruit que Porsenna avait un fils vivant qui errait par le Monde et qui paraîtrait bientôt, une autre fois qu'il était venu en ma puissance et que je le tenais prisonnier ! Il n'est rien qu'ils n'aient inventé pour m'attirer la haine de mes sujets ! C'est pourquoi, pour me délivrer d'une si longue persécution, il serait à propos quand même Porsenna n'aurait eu nulle participation à l'assassinat dont je le crois coupable, de me défaire de lui, et plût aux dieux, s'il est vrai qu'il ait un fils vivant, que je pusse le faire périr du même coup qui fera mourir le père. Mais à vous dire la vérité, je suis fortement persuadé qu'il n'en a pas : cet enfant a péri et le bruit qui court sur sa vie de temps en temps, est

un artifice de mes ennemis. Mais enfin, ce qu'il y a de vrai est que si cet enfant est mort, il est plus heureux que s'il était vivant ; que s'il est vivant il ne vivra qu'autant de temps qu'il ne sera pas en ma puissance. »

Aronce entendant parler Mézence de cette sorte, fut tenté cent et cent fois par un excès de générosité et de hardiesse, de lui dire qu'il était le fils de Porsenna, car il y avait des instants où il s'imaginait que Mézence lui devant deux fois la vie et lui devant une grande victoire, ne le perdrait pas. Mais à la fin, sa raison lui persuada qu'il ne devait pas hasarder une chose de cette importance, où il n'avait pas seul intérêt. Il se retint et dissimula ses sentiments. Joint que venant à penser que le moins qui lui pouvait arriver, s'il se découvrait avec précipitation, serait d'être arrêté, l'intérêt de Clélie le porta encore plus que le sien à ne dire pas la vérité à Mézence, mais suivant son premier dessein qui était de tâcher de faire que les choses tirassent en longueur, il fit si bien, qu'il persuada Mézence de lui permettre de voir Porsenna et, en effet, deux jours après, Aronce fut au lieu où il était gardé avec ordre à celui qui commandait dans le château où il était, de lui laisser la liberté d'entretenir Porsenna sans témoin. De sorte que ce prince, sans être connu pour être fils du Roi de Clusium, fut où ce malheureux roi était sans savoir rien de ce qui se passait contre lui, ni de ce que faisait Galerite, ni seulement s'il avait un fils, ou s'il n'en avait pas.

Il menait une vie très mélancolique quoique sa confiance fût très grande et qu'il eût l'âme assez ferme pour supporter même la mort sans changer de visage. Lorsque Aronce entra dans sa chambre il en fut surpris car outre qu'il n'avait accoutumé de voir que ceux qui le gardaient, il trouva sur le visage d'Aronce une si grande ressemblance à ce qu'il était autrefois, qu'il ne pût s'empêcher d'en avoir quelque émotion. Mais il fut bien encore plus surpris lorsque Aronce, lui disant qu'il avait obtenu du Prince de Pérouse la liberté de le voir pour lui parler de quelque chose qui le regardait, il entendit le son de sa voix. Comme il était tout semblable à celui de sa chère Galerite qu'il aimait encore si tendrement malgré une si longue absence, il en changea de couleur et en fut si ému, qu'Aronce s'aperçut de l'agitation de son esprit. Porsenna ne pût même s'empêcher de lui donner quelques marques de la joie qu'il avait de le voir, quoiqu'il ne le connût pas, de sorte que comme celui qui avait conduit Aronce se retira dès qu'il l'eut mené dans sa chambre, il prit la parole, et, le regardant avec une attention extrême : « Qui que vous soyez, lui dit-il, agréable inconnu, je suis obligé de vous rendre grâce, car votre vue me donne le premier plaisir que j'ai eu depuis que je suis en prison, quoiqu'à ce que je puis juger par votre visage, elle soit pour le moins aussi longue que votre vie.

- Vous avez raison Seigneur, reprit Aronce, de comparer la longueur de votre prison à la longueur de ma vie car ayant l'honneur d'être votre fils, vous jugez bien qu'il faut qu'il n'y ait guère de différence entre la longueur de l'une et la longueur de l'autre. Je vois bien Seigneur, pour-

suivit-il, que mon discours vous surprend mais si vous me voulez faire l'honneur de m'écouter, je vous éclaircirai de ce qui vous paraît d'abord incroyable.

- Votre visage, le son de votre voix et mon cœur me disent des choses si conformes à vos paroles, reprit Porsenna, que je suis tout disposé à n'en douter pas ! Parlez, je vous en conjure ! Et n'oubliez rien de tout ce qui me peut persuader une chose si agréable et qui me paraît si impossible ! Car si vous êtes mon fils, comment Mézence vous donne-t-il la permission de me voir ? Se serait-il repenti de son injustice ? La raison lui serait-elle revenue ? Lui auriez-vous touché le cœur ? »

Aronce voyant Porsenna dans une disposition si favorable pour l'entendre, commença de lui raconter sa naissance, la manière dont Flavie l'avait fait sortir de l'île des Saules où Galerite était gardée, son naufrage, la façon dont il avait été sauvé par Clélius, son séjour à Carthage, celui qu'il avait fait à Capoue, la rencontre de Nicius et de Marcia, sa reconnaissance et toutes les marques qui l'avaient confirmée à ces deux personnes et généralement, tout ce qui pouvait servir à lui faire voir avec certitude qu'il était son fils et qu'il était même digne de l'être. Il lui raconta le dessein qu'il avait fait de venir auprès de Mézence pour le délivrer et comment il avait sauvé la vie de ce prince dans un bois près du lac de Thrasimène et tout ce qui lui était arrivé depuis. Mais il ne lui parla pas de son amour pour Clélie. Au contraire, quoiqu'il semblât qu'il ne pût presque raconter ce qu'il lui était arrivé sans la nommer, il l'évita soigneusement lui semblant que s'il prononçait le nom de cette admirable fille, il découvrirait quelque chose des sentiments qu'il avait dans l'âme. Après avoir dit à Porsenna mille circonstances convaincantes, il lui montra même cette petite marque qu'il avait à une main et qui était si semblable à celle que Galerite avait sur le visage. Porsenna se voyant lui-même en voyant Aronce, entendant la voix de sa chère Galerite en entendant la sienne, et apprenant cent choses qui étaient de nature à ne pouvoir être inventées, embrassa son fils avec une tendresse si pleine de joie, qu'Aronce, au lieu d'en avoir aussi bien que lui, eut une douleur très sensible. De sorte que Porsenna la remarquant lui en demanda la cause : « Hélas ! Seigneur, lui dit-il, comment voulez-vous que je ne sois pas affligé de voir que dans le même temps que je vous donne de la joie, il faut que je vous donne de la douleur ? Car enfin, Mézence croit que celui que j'ai tué et qui avait entrepris de l'assassiner, ne l'avait point fait sans votre participation et il en est si irrité, qu'il n'est point de résolution violente où il ne se veuille porter. Ainsi je viens vous voir comme votre ennemi, et il a fallu que j'aie pris la commission de vous visiter sur le prétexte de tâcher de savoir avec adresse, si ce que Mézence croit est vrai ou faux.

- Puisque vous êtes mon fils, reprit Porsenna, je veux croire que vous sentez bien dans votre cœur que vous ne pouvez avoir un père capable de tremper ses mains dans le sang de votre aïeul ! Je suis si peu capable de vouloir conserver ma vie par un crime, que je vous défends de rien entreprendre contre celle de Mézence, quand même il n'y aurait nulle

autre voie d'empêcher ma mort. Car enfin, après avoir supporté une prison de vingt-trois ans avec gloire, il me sera aisé de souffrir la mort qui n'est un supplice que d'un moment ; c'est pourquoi je n'aurais garde de me vouloir déshonorer pour une chose que j'estime beaucoup moins que la vie. Ainsi mon fils, tout ce que je vous demande, est de songer d'empêcher Mézence de me perdre pourvu que ce soit par des voies justes, et de n'y employer jamais les criminelles. »

Ensuite de cela, Aronce lui rendit compte du véritable état des choses et du dessein que Mézence avait de vouloir marier Galerite car comme il vit la fermeté du Roi son père, il crût ne lui devoir rien déguiser, afin d'avoir ses conseils. De sorte qu'après avoir bien examiné tout ce qu'il y avait à examiner, ils résolurent, pour gagner du temps, qu'Aronce dirait à Mézence que Porsenna était assurément innocent de l'assassinat dont il l'accusait, mais qu'il était persuadé qu'il ne lui serait peut-être pas impossible de le porter à consentir que son mariage fût rompu, pourvu qu'on ne précipitât point les choses. Aronce ne quitta le Roi son père qu'après lui avoir assuré qu'il mourrait plutôt que de consentir qu'il mourût et, qu'après lui avoir donné toutes les marques de vertu et de générosité qu'il lui pouvait donner, en l'état où il était.

Cependant, il dit à Mézence à son retour, ce qu'il avait résolu de lui dire, mais, quoique le Prince de Pérouse eût plutôt souhaité que Porsenna eût été convaincu de l'assassinat qu'il lui imputait que d'en être justifié, il n'osa pas le témoigner et se contenta de dire seulement à Aronce, que quand Porsenna consentirait que son mariage fût rompu, il ne lui donnerait la liberté de longtemps, « car enfin, disait-il, les prisonniers de sa condition ne doivent pas être traités comme les autres et l'on ne les doit jamais délivrer qu'on ne les ait mis en état de ne se pouvoir venger de leur prison. »

Aronce répondit à cela tout ce que son grand esprit lui suggéra, et il sut si bien ménager celui de Mézence, qu'il lui promit de ne précipiter point la mort de Porsenna. « Mais quant au mariage de ma fille, poursuivit-il après plusieurs autres choses, j'y vais songer comme si Porsenna était déjà mort, car s'il ne consent pas que le sien soit rompu, il mourra, et s'il y consent, il est temps que je pense à qui je veux donner Galerite. »

Et en effet, Mézence mit ce dessein-là si opiniâtrement dans sa tête, qu'il ne songea plus qu'à l'exécuter et à résoudre qui il voulait que Galerite épousât. Comme Sextilie avait toujours un grand pouvoir sur son esprit, il ne faisait rien de considérable sans lui en parler, si bien qu'il ne manqua pas de lui demander son avis sur une chose de cette nature. Mais elle se trouva bien embarrassée car son intérêt était qu'elle épousât quelqu'un qui dépendît d'elle et comme elle ne s'était pas fait aimer de tous les Grands de cet État, elle ne savait qui conseiller et demanda quelques jours à Mézence pour examiner un choix de cette importance. Il jeta d'abord les yeux sur Tiberinus, sans songer à la violente passion qu'il avait pour la Princesse des Léontins, car, outre qu'il ne la connais-

sait pas telle qu'elle était, il pensait encore que s'agissant de régner, il quitterait sans peine les prétentions qu'il pouvait avoir. De sorte qu'en attendant que Sextilie lui eût dit ce qu'elle pensait, et pour être tout à fait assuré de Tiberinus, il donna ordre à un de ses amis de savoir ses sentiments là-dessus. Tiberinus se trouva alors en un embarras terrible, car il avait une amour violente dans le cœur et il avait aussi de l'ambition. Ne sachant donc d'abord lui-même ce qu'il voulait, il fit une réponse ambiguë qui ne concluait rien. Mais un moment après l'avoir faite, son amour l'obligea de s'en repentir et de la changer. Il ne demeura pourtant pas encore d'accord avec lui-même car dès qu'il eut dit qu'il ne consentait point à ce qu'on lui proposait, il trouva qu'il s'était trop hâté et que, du moins, il devait attendre à refuser de satisfaire son ambition, qu'il sût s'il pourrait satisfaire son amour. Cependant, comme le hasard avait fait qu'Aronce avait su la proposition qu'on devait faire à Tiberinus, il avait été prier la Princesse des Léontins d'avoir la générosité de flatter la passion de cet amant, afin de l'empêcher de consentir à ce mariage. Comme elle avait une amitié fort tendre pour Aronce, qu'il lui importait qu'il fût heureux et qu'elle trouvait beaucoup d'injustice à ce que voulait Mézence, elle promit à Aronce tout ce qu'il souhaitait. Lorsque Tiberinus fut la trouver pour lui dire ce que Mézence lui offrait et pour la conjurer de lui tenir compte du sacrifice qu'il lui faisait, il ne la surprit point et il lui trouva l'esprit préparé à lui répondre de la plus adroite manière du monde, car, sans qu'elle s'engageât à rien, elle lui donna lieu de penser qu'elle ne voulait pas qu'il songeât à épouser Galerite. Expliquant ce qu'elle lui disait à son avantage, il crut qu'il pouvait croire qu'il était mieux dans l'esprit de cette Princesse qu'il ne l'avait pensé. D'abord elle lui dit qu'elle n'avait rien à lui conseiller là-dessus et qu'il n'avait qu'à consulter son cœur, mais, après qu'il lui eut juré qu'il ne pensait pas à ce mariage, et qu'il ne lui demandait autre chose sinon qu'elle lui tint compte de ce qu'il refusait pour l'amour d'elle, cette adroite princesse lui dit, que, l'estimant autant qu'elle faisait, elle se croyait obligée de lui dire que ce qu'on lui proposait était peut-être plus dangereux qu'il ne pensait. Ensuite de quoi, elle lui dit qu'il n'était guère beau de vouloir épouser la femme d'un grand et malheureux roi, qu'il fallait qui la lui cédât de force ou qu'il mourût le jour qui précéderait ses noces. Elle lui dit encore que l'opinion commune étant qu'il y avait un fils de Porsenna en quelque endroit du Monde, il y avait apparence qu'il ne le laisserait jamais régner en repos et qu'à la première occasion les sujets de Porsenna se révolteraient et le livreraient peut-être au fils de ce roi, comme le meurtrier de son père ! Qu'ainsi elle trouvait qu'il serait beaucoup plus beau de refuser une chose qui n'avait qu'une simple apparence de grandeur, ajoutant qu'il lui serait impossible d'estimer jamais un homme qui se résoudrait d'épouser Galerite.

Tiberinus entendant donc parler la Princesse des Léontins de cette sorte, crût qu'elle ne pouvait lui donner de plus fortes espérances, qu'en lui conseillant de refuser ce qu'on lui proposait. Si bien que son amour

devenant encore plus violente par cette nouvelle espérance, il ne balança plus sur ce qu'il devait faire et fit mille protestations à cette princesse qu'il n'avait pas hésité un moment sur la résolution qu'il devait prendre. Que ce n'avait pourtant pas été par les considérations qu'elle lui faisait faire, mais seulement parce qu'il ne pouvait régner sans la perdre. La Princesse des Léontins qui voulait qu'il demeurât dans les sentiments où il était, feignit de lui en être obligée, et, sans s'engager à rien, Tiberinus partit d'auprès d'elle, résolu de refuser Galerite. Et en effet, il fut retrouver celui qui devait rendre compte de ses sentiments à Mézence, pour lui dire qu'il n'avait garde de songer à accepter l'honneur qu'on lui offrait, lui disant ensuite tout ce que la Princesse des Léontins lui avait dit pour l'empêcher d'y penser. Cependant, comme Aronce jugea bien que dans l'opiniâtre dessein qu'avait Mézence il offrirait Galerite à tout ce qu'il y avait de gens de qualité dans sa Cour, il employa Aurélie et Sicanus qui était venu à Pérouse, à tâcher de leur dissuader une chose qui leur pourrait être fort nuisible, quoiqu'elle leur parût fort avantageuse. Mais pour le pouvoir mieux faire, Sicanus et Aurélie leur disaient confidemment, qu'ils savaient que le fils de Porsenna n'était point prisonnier de Mézence comme le bruit en avait couru, qu'il paraîtrait assurément bientôt, ajoutant la honte qu'il y aurait pour celui qui consentirait à une proposition si injuste. La chose fut enfin conduite avec tant d'adresse et de bonheur, qu'après que Tiberinus eut rendu sa réponse selon l'intention de la Princesse des Léontins, Mézence, en attendant celle de Sextilie fit pressentir les sentiments de tous ceux à qui, vraisemblablement, il pouvait songer à marier sa fille, sans trouver en pas un, la disposition qu'il désirait. De sorte qu'ayant l'esprit irrité de cette aventure et ne voyant pas que l'espérance qu'Aronce lui avait donnée que Porsenna consentirait que son mariage fût rompu eût nul effet, quoiqu'il lui eût permis d'y retourner deux fois, il se résolut absolument à faire mourir ce malheureux Roi et à marier sa fille de la façon qu'il l'imagina, ne doutant point du tout que celui à qui il prétendait l'offrir ne l'épousât avec joie. Consultant Sextilie là-dessus, elle approuva son intention et prenant de son côté toutes les sûretés qu'elle pût pour ses intérêts, ils ne songèrent plus, l'un et l'autre, qu'à faire réussir ce dessein. Pour cet effet, Mézence qui crût surprendre agréablement celui qu'il regardait déjà comme son successeur, ne lui en dit rien alors, donna ordre qu'on amenât la Princesse Galerite de l'île où elle était gardée, et qu'on la logeât dans son palais, sans permettre pourtant à qui que ce fût de la voir, ni de lui parler. La chose s'exécutant donc ainsi, cette belle et vertueuse Princesse qui ne savait rien ni de son mari, ni de son fils, ni de la cause du changement qu'on apportait à sa prison, ne pouvait comprendre si elle devait craindre ou espérer. Mais ce qu'il y avait de merveilleux, était qu'elle n'avait presque jamais été plus belle qu'elle était alors, et il n'y eut personne qui eût pu croire qu'elle eût eu plus de vingt-cinq ans, si on n'eût pas su qu'elle en avait davantage. Aussi lorsqu'elle arriva à Pérouse, il se fit un si grand bruit parmi le peuple, de l'injustice que Mézence avait de retenir une si

belle Princesse prisonnière, que ce Prince se résolut de précipiter les choses, de peur de quelque soulèvement. Pour cet effet, il envoya secrètement ses ordres où Porsenna était gardé et envoya quérir Aronce avec un commandement si exprès d'aller le trouver promptement, qu'il eut lieu de penser qu'on le demandait pour quelque chose d'extraordinaire. Il fut même averti par quelques-uns de ceux qui étaient de son intelligence auprès de Mézence, que ce Prince avait envoyé au lieu où l'on gardait Porsenna. Comme tous les amis de ce Roi prisonnier étaient alors en état d'entreprendre quelque chose pour lui et que Nicius et Marcia étaient arrivés à Pérouse, Aronce leur manda, par Célère, ce qu'il savait et leur ordonna de s'assembler chez la Princesse des Léontins, afin d'agir selon que l'occasion le requérait. Célère voulut l'empêcher d'aller chez Mézence, mais il ne le voulut pas. Il fut en effet trouver ce prince qui ne le vit pas plutôt, qu'il le reçut avec une démonstration de joie extraordinaire. Sextilie était alors avec lui, et le reçut aussi avec plus de témoignages d'amitié qu'elle n'avait jamais fait. Après quoi, Mézence prenant la parole : « Jusqu'à cette heure, dit-il à Aronce, je n'ai fait autre chose que vous avoir des obligations et des obligations d'un prix si considérable, qu'on ne les peut reconnaître dignement. Car enfin, vous m'avez sauvé deux fois la vie, vous m'avez fait vaincre mes ennemis et vous m'avez conservé mon État par cette victoire, sans que j'aie encore rien fait pour vous. Mais si vous avez été quelque temps sans recevoir des marques de ma reconnaissance, ajouta-t-il, je veux que vous en receviez aujourd'hui de si grandes, que toute l'Italie en parle !

- Seigneur, reprit Aronce assez surpris, j'ai l'âme si peu intéressée, que je ne suis pas capable de recevoir avec beaucoup de joie les plus magnifiques présents que la Fortune peut faire et je compte pour beaucoup, quelques marques d'estime que j'ai reçues de vous que je ne compterais tous les trésors qui sont en sa puissance, quand vous me les voudriez donner.

- Ce que vous dites, reprit Mézence, vous rend si digne de ce que Sextilie et moi voulons faire pour vous, qu'il n'est pas juste de différer plus longtemps à vous le faire voir. »

Après cela, Mézence appelant le capitaine de ses gardes et lui parlant bas, il fut à l'heure même faire ce qu'il lui dit et revint aussitôt après où était ce prince, y amena Galerite qu'il laissa dans le cabinet dès qu'il l'y eut conduite. Mais à peine y fut-elle, que jetant les yeux sur le visage d'Aronce, elle changea de couleur : elle le vit si semblable à ce qu'était le Roi son mari lorsqu'elle en avait été séparée, qu'elle pensa durant un instant, tant cette surprise troubla sa raison, que par miracle, il n'était arrivé nul changement en lui et que c'était effectivement Porsenna qu'elle voyait. Cette douce erreur ne dura pourtant qu'un moment, et ne l'empêcha pas de saluer le Prince son père, avec le même respect que s'il n'eût pas été la cause de toutes ses infortunes. Mais pour Sextilie, elle la salua plus froidement ; pour Aronce quelque embarrassé qu'il fût à deviner ce que Mézence désirait de lui, il ne laissa pas d'avoir une

joie fort sensible de voir la Reine sa mère, car il connut bien, par le respect que lui avait rendu le Capitaine des gardes qui l'avait amenée, que c'était elle, et il le connut encore plus assurément par cette agréable marque qu'on lui avait dit qu'elle avait sur le visage qui était semblable à celle qu'il avait à une main. La regardant aussi attentivement qu'elle le regardait, on peut dire qu'ils se regardèrent comme s'ils se fussent connus, quoiqu'on pût presque assurer qu'ils ne se fussent jamais vus. Mais enfin, après que Galerite eut salué Mézence, il prit la parole et regardant Aronce : « Voilà, généreux défenseur de ma vie, lui dit-il, la récompense que je vous destine pour les grands services que vous m'avez rendus. La princesse que vous voyez est ma fille, poursuivit-il, elle possédera mon État et vous le posséderez avec elle aussi longtemps que les dieux l'ordonneront. Vous m'avez assuré que votre naissance était très noble, toutes vos actions me l'ont confirmé. Je vous dois ma vie et mon État, et je vous rends encore moins que vous ne m'avez donné, en vous donnant et mon État et ma fille sans autre condition que celle de me promettre de protéger Sextilie quand je ne serai plus. Car enfin, ajouta-t-il, Porsenna consent à la rupture de son mariage, et n'est plus en pouvoir d'empêcher le vôtre avec Galerite. »

Le discours de Mézence surprit d'une si terrible manière la Reine de Clusium et Aronce, qu'ils furent quelque temps sans pouvoir revenir de leur étonnement ! Aronce était si épouvanté de voir qu'on lui proposait d'épouser sa mère, qu'il ne savait si ce qu'il ouïssait était véritable, et Galerite était si surprise d'entendre que Porsenna consentait à la rupture de son mariage, qu'elle ne savait qu'en penser. De sorte que ne pouvant demeurer davantage dans cette cruelle incertitude : « Quoi ! Seigneur, dit-elle à Mézence avant qu'Aronce pût répondre, Porsenna consent que je ne sois plus sa femme ? Ha ! Seigneur ! Si cela est, faites que je l'entende de sa propre bouche mais n'attendez pas, quand même cela serait, que je consente jamais à de secondes noces. J'ai un fils en quelque lieu de la Terre, qui sera un jour votre successeur et qui réparera peut-être, par son obéissance, l'infidélité du Roi son père, s'il est vrai qu'il en soit capable.

- En mon particulier, dit alors Aronce à Mézence, j'ai de si puissantes raisons de n'accepter pas l'honneur que vous me voulez faire, que quand vous le saurez, vous trouverez que vous voulez une chose impossible !

- Je vois bien Aronce, lui dit alors Mézence, que ce n'est pas par respect et par générosité que vous parlez comme vous faites, et que croyant que Porsenna est encore vivant, vous ne voulez pas épouser Galerite. Mais pour vous ôter cet obstacle, sachez que par les ordres que j'ai donné, Porsenna a consenti à tout ce que je veux ou Porsenna n'est plus.

- Ha ! Seigneur ? Que me faites-vous entendre ? reprit Aronce, et ne craignez-vous point que le fils de ce malheureux roi ne vienne venger la cruauté que vous avez pour son père ?

- Qu'il vienne ! répondit-il en colère, qu'il vienne, s'il veut partager ses supplices et mourir de la même main qui aura poignardé Porsenna s'il n'a pas obéi à mes derniers ordres !

- Ha ! Seigneur ! répliqua alors Aronce, c'est vous cacher trop longtemps la vérité ! Et je serais criminel moi-même, si je ne vous apprenais pas que le Roi de Clusium est le plus innocent et le plus généreux de tous les princes du Monde. Et pour vous le témoigner, sachez que j'ai l'honneur d'être son fils. Lorsque je l'ai vu par votre commandement, je lui ai découvert qui je suis et qu'il m'a plus loué de vous avoir sauvé la vie, que si je la lui avais sauvée à lui-même ! Renvoyez donc, Seigneur, renvoyez d'autres ordres si vous ne voulez être très injuste. »

Mézence et Sextilie entendant parler Aronce de cette sorte en furent étrangement surpris et Galerite si étonnée et si aise, qu'elle ne pouvait témoigner ni son étonnement, ni sa satisfaction. Elle se dit pourtant à elle-même, qu'Aronce disait vrai et Mézence et Sextilie se le dirent aussi, car la ressemblance d'Aronce avec Porsenna, le son de sa voix semblable à celui de la voix de sa mère et la hardiesse avec laquelle il parlait, ne leur permettaient pas d'en douter. Il arriva même que parlant alors avec beaucoup d'action, il montra la main où était la marque qui était semblable à celle que Galerite avait sur le visage, si bien que l'ayant vue, elle leur fit voir clairement qu'Aronce ne mentait pas. Cependant, au lieu que cette reconnaissance devait produire un favorable effet, elle irrita encore Mézence qui ne sachant ce qu'il devait vouloir ou ne vouloir pas, et ne sachant pas non plus si les ordres qu'il avait donnés de faire mourir Porsenna en cas qu'il ne consentît point à la rupture de son mariage, auraient été exécutés, il dit les choses du monde les plus dures à Galerite et à Aronce, quoiqu'il eût pour ce prince une fort grande tendresse. D'ailleurs, quelque satisfaction qu'eût Galerite d'avoir retrouvé son fils, elle n'osait pourtant s'en réjouir jusqu'à ce qu'elle sût plus précisément la chose et jusqu'à ce qu'elle sût aussi l'état où était Porsenna. Cependant, comme il y avait quelques amis particuliers d'Aronce dans la chambre de Mézence, ils entendirent que ce prince parlait avec colère et celui qui gardait la porte et qui avait de l'obligation à Aronce entendit même les menaces que lui faisait Mézence, fut en avertir diligemment les amis d'Aronce qui le furent dire à ceux qui était chez la Princesse des Léontins. De leur côté ils songèrent à ce qu'ils pourraient faire pour ce prince qui se trouvait dans un embarras inconcevable. Il ne laissa pourtant pas, malgré cette confusion, de songer à Clélie et de craindre que Mézence le faisant arrêter, ne lui ôtât les moyens de la tirer des mains d'Horace. De plus il ne savait si le Roi son père était mort ou vivant ; il voyait la Reine sa mère en un pitoyable état et il se voyait lui-même en termes de périr, par les ordres de son aïeul à qui il avait deux fois sauvé la vie.

Mézence de son côté n'était pas en repos, car la vue de Galerite troublait son cœur et le souvenir de ce qu'il lui avait fait souffrir, lui donnait une espèce de mauvaise honte, qui, sans l'en faire repentir, l'irritait encore. Pour Aronce, il lui avait tant d'obligation et il avait tant d'in-

clination pour lui, que ne sachant si Porsenna était mort, il ne voulait pas le reconnaître pour être fils de ce malheureux roi, quoique dans son cœur il eût beaucoup de disposition à le croire. Néanmoins, dans les sentiments tumultueux où il était, il ne laissa pas d'obliger Sextilie à demander à Aronce quelles preuves il pouvait donner de ce qu'il avançait, ne voulant pas le lui demander lui-même, de peur qu'il ne témoignât être capable de le croire, parce qu'il résolut en cet instant de ne reconnaître jamais Aronce, soit que Porsenna fût mort, ou vivant. « Si Porsenna est mort, disait-il, je ne dois pas reconnaître un prince pour mon successeur de qui j'aurai fait mourir le père, et si Porsenna est vivant ce serait trop fortifier son parti, que de lui donner un fils du mérite d'Aronce. »

Mais pendant qu'il raisonnait ainsi, Sextilie s'approchant d'Aronce et de Galerite qui parlaient ensemble, demanda à ce prince ce que Mézence l'avait obligée de lui demander, de sorte qu'Aronce qui avait l'âme si grande qu'il ne pouvait jamais être ébranlé par nulle attaque de la Fortune, pourvu que l'amour ne s'en mêlât point lui repassa, en peu de paroles, et sa naissance, et son exil, et son naufrage, et tout ce qui lui était arrivé. Si bien que Galerite ne pouvant plus du tout mettre en doute qu'il ne fût son fils, après toutes les particularités qu'il disait à Sextilie, se mit à lui dire les choses du monde les plus tendres et les plus tristes, car elle ne pouvait lui parler de lui, qu'elle ne lui parlât aussi de Porsenna. De sorte que Mézence s'en irritant, appela le Capitaine de ses gardes pour lui commander de ramener Galerite au château où il l'avait été prendre et de mener ensuite Aronce en lieu où il pût répondre de lui. Mais comme les choses en étaient là, on entendit un grand bruit dans la Cour du palais. Un moment après on l'entendit dans l'escalier et dans l'antichambre, et un instant ensuite, ce Capitaine des gardes que Mézence avait appelé, entra dans son cabinet paraissant assez étonné : « Seigneur, lui dit-il, voici le Roi de Clusium à la tête de tout ce qu'il y a de gens de qualité dans votre État, et suivi d'une foule étrange de peuples qui vient ici.

« Eh ! justes dieux ! s'écria alors Galerite, peut-il être vrai que je puisse revoir cet illustre et malheureux prince ? »

À peine eût-elle fait cette exclamation, qu'elle ne put retenir que Mézence devenant furieux : « Quoi ! dit-il à celui qui lui parlait, Porsenna est vivant, Porsenna est échappé, tous mes sujets m'ont trahi, et mon ennemi vient pour m'égorger dans mon propre palais ?

- De grâce Seigneur, reprit Aronce, jugez mieux du Roi mon père !

- Je juge de lui par moi-même, reprit fièrement le Prince de Pérouse, car comme je le perdrais s'il était à ma place et que je fusse à la sienne, je suis persuadé que je n'ai qu'à me préparer à mourir courageusement et je suis déjà résolu. Pour le pouvoir faire, je veux aller au-devant de lui. »

Après cela Mézence demanda qu'on lui baillât une épée, mais on n'eut pas le temps de lui obéir car Porsenna, suivi d'une foule étrange de gens

de toutes conditions, entra et à peine fut-il entré, qu'Aronce s'avançant vers lui : « N'est-il pas vrai Seigneur, lui dit-il, que vous n'avez nul dessein de vous venger en la personne de Mézence, de ce que la Fortune vous a fait souffrir par lui ?

- Non, non, reprit le Prince de Pérouse, je ne me flatte point dans mon malheur et puisque mes sujets me trahissent et que je n'ai pas même une épée pour me donner la mort, je suis prêt, dit-il à Porsenna, de prendre les fers que je vous ai fait porter et de recevoir même la mort que je vous ai voulu faire donner.

- Comme je ne crois pas qu'il soit permis de faillir par l'exemple, répliqua le Roi de Clusium, je ne ferai rien de ce que vous dites et je me contenterai, quoique je sois maître de votre vie, de redonner la liberté à la Reine votre fille, de retirer mon fils de votre puissance, de m'en retirer moi-même et de rentrer dans mon État sans vouloir usurper le vôtre. Je vous promets même une paix éternelle entre nous, si vous ne me forcez à vous faire la guerre. Pour vous témoigner que je veux faire ce que je dis, je vous déclare que toutes vos troupes étant en ma disposition, je m'en vais me mettre à leur tête jusqu'à ce que vous m'ayez restitué les places que vous tenez, que je vais emmener ma femme et mon fils, et que, dès que vous aurez donné vos ordres pour ce que je viens de vous dire, je vous laisserai maître de votre État et que je vous rendrai vos troupes sans autre condition que celle de punir aucun de ceux qui m'ont mis en liberté et qui m'ont suivi. »

Mézence entendant parler Porsenna avec une générosité si héroïque, en eut une confusion différente de celle qu'il avait eue auparavant et regardant Sextilie qui avait toujours entretenu la haine qu'il avait eue pour ce prince : « Ha ! injuste personne, lui dit-il à demi bas, pourquoi ai-je suivi vos sentiments ? Mais enfin, ajouta-t-il en haussant la voix, le passé ne se pouvant rappeler, il faut du moins admirer la générosité que je n'ai pas puisque l'état où je me trouve est si malheureux, que je ne puis ni rien faire, ni rien dire, qui mérite aucune gloire. En effet, poursuivit-il en adressant la parole à Porsenna, si je vous dis que mon cœur vient d'être changé par ce que vous venez de faire et par l'amitié que j'ai pour Aronce, vous croirez que je parle ainsi parce que je suis le plus faible, mais je suis pourtant naturellement assez fier et assez ferme pour ne me dédire jamais d'une chose dont je n'aurais pas un véritable repentir. Néanmoins, comme vous n'êtes pas obligé de me croire, je ne vous dis autre chose, sinon que je tiendrai plus que je ne vous promettrai et que je ne puis trouver rien d'injuste de tout ce que vous ferez contre moi. »

À ces mots, Galerite prenant la parole, dit des choses si tendres, et au Prince son père, et au Roi son mari, et à son fils, qu'elle rétablit presque la confiance entre ces trois personnes. En effet, on fit sortir du cabinet de Mézence cette foule de gens qui avaient suivi Porsenna. Sextilie même en sortit et s'en alla dans sa chambre durant qu'Aronce s'établis-

sant médiateur entre son aïeul et son père, parlait tantôt à l'un et tantôt à l'autre, pour régler leurs conditions ; Galerite y joignant ses prières, fit que toutes choses se pacifièrent.

Mais durant que cette princesse parlait, Célère qui était demeuré dans ce cabinet, apprit en deux mots à Aronce comment Porsenna était sorti de sa prison. Il lui apprit donc que Nicius avait quitté l'île des Saules et était allé déguisé, apprendre en son nom à tous les chefs de cette petite armée qu'il avait rendue victorieuse, que le fils de Porsenna paraîtrait bientôt et qu'il fallait qu'ils se préparassent à sauver la vie de ce roi, si Mézence entreprenait de le perdre. Comme ces troupes étaient alors campées assez près du château où ce prince était gardé, il s'était rencontré que ceux qu'il avait envoyés le matin pour le faire consentir à la rupture de son mariage ou le faire mourir s'il ne le voulait pas, ayant rencontré Nicius qu'ils connaissaient fort et ayant l'esprit inquiet et affligé de l'ordre qu'ils avaient reçu, avaient eu une conversation avec lui. De sorte que comme Nicius ne cherchait qu'à acquérir des créatures à Porsenna, il leur avait dit ce qu'il disait à tous les autres qu'il voulait gagner et il le leur avait dit plus fortement, parce qu'il avait su par eux, qu'ils allaient au château où Porsenna était gardé.

Si bien que s'imaginant alors quel serait leur destin s'ils allaient faire mourir un roi dont le fils serait un jour leur maître, la crainte les avait saisis jusqu'au point de les obliger à se confier à Nicius, de sorte que les ayant fait changer de sentiments, ils s'étaient servis d'une lettre de créance qu'ils portaient à celui qui commandait dans ce château, pour l'obliger à laisser sortir Porsenna, ces gens-là lui disant que Mézence le faisait transférer. Et ce qui rendit la chose plus vraisemblable, fut que Nicius ayant tous les chefs des troupes pour lui, il y eut quatre cents chevaux qui furent au pied de ce château, les chefs qui les commandaient disant qu'ils avaient ordre d'escorter ce prince. Et en effet, la chose s'était exécutée ainsi. Mais, comme Porsenna sut en sortant de ce château, que Galerite avait été conduite à Pérouse, il se montra à toute l'armée et, haranguant les capitaines et les soldats afin de les obliger à s'employer pour la liberté d'une princesse qui devait un jour être la leur, ils lui avaient promis fidélité. Pour hâter le secours dont Porsenna croyait qu'elle eût besoin, il était allé avec ses quatre cents chevaux seulement jusqu'aux portes de Pérouse, ordonnant à toute l'armée de le suivre et il y était allé avec intention d'envoyer demander à Mézence et la Reine sa femme, et Aronce. Comme il était près d'exécuter son dessein, Sicanus qui avait eu intention d'aller à l'armée pour avertir Nicius qu'il fallait hâter les choses, le rencontra et lui apprenant que tout le peuple par la seule vue de Galerite était tout disposé à se soulever, lui fit changer d'avis et prendre la résolution d'entrer à Pérouse. Et en effet, après avoir envoyé de nouveaux ordres aux troupes d'avancer diligemment, Porsenna, à la tête de ses quatre cents chevaux, entra dans la ville, après que Sicanus en eût été avertir tous les amis d'Aronce qui étaient chez la Princesse des Léontins. Comme il leur disait la chose, ils reçurent avis de ce qui se passait au palais de Mézence entre Aronce,

Galerite, et lui, si bien que changeant encore de dessein, ils furent au-devant de Porsenna à qui ils conseillèrent d'aller droit au palais du Prince de Pérouse. Ce roi, qui était un prince à qui la prison n'avait pas ôté la bonne mine ni la majesté, marchant dans les rues de cette ville, suivi de ses quatre cents chevaux, de tous les amis d'Aronce et des siens qui n'étaient pas en petit nombre, fit aisément prendre au peuple les sentiments qu'il voulut. Il saluait civilement et disait à ceux qui le suivaient aussi, qu'il ne demandait que la liberté de Galerite ! Ce prince ajouta qu'Aronce était son fils et que Mézence l'ayant su voulait le faire mourir ! De sorte que le peuple se rangeant auprès de lui, l'avait suivi au palais de Mézence, comme je l'ai déjà dit, et l'avait aidé à exécuter un dessein qui avait si bien réussi.

Mais afin qu'il n'y eût plus rien à éclaircir à la reconnaissance d'Aronce, Flavie et son mari demandèrent à entrer et entrèrent car ce n'était pas un temps à observer régulièrement les formes. Nicius et Marcia qui venaient d'arriver à Pérouse vinrent aussi et amenèrent de plus, un homme que Clélius envoyait à Aronce, par qui il lui faisait apporter le même berceau dans quoi il avait été trouvé flottant sur la mer, après que Nicius avait fait naufrage. De sorte que ne manquant plus rien à la reconnaissance d'Aronce, et Porsenna agissant avec une générosité qui n'eut jamais d'égale, Mézence fut si touché de repentir, qu'il voulut laisser la conduite de son État à celui à qui il devait la vie. Mais, comme Porsenna était également généreux et prudent, il ne voulut pas que Mézence cessât de régner. Cependant, il ne voulut pas demeurer sous la puissance d'un prince qui l'avait traité si rigoureusement, quelque repentir qu'il en fît paraître et ne voulut pas non plus que Galerite, Aronce, et ceux qui avaient eu le plus de part à sa liberté y demeurassent. Si bien qu'après que Mézence eût donné divers ordres pour porter à ceux qui commandaient dans les villes qu'il avait usurpées, il le quitta et emmena avec lui la Reine sa femme, et le Prince son fils. Il est vrai qu'il ne sortit pas de la ville dès qu'il fut sorti du palais car la multitude du peuple l'ayant arrêté dans une grande place qui était devant le logis de la Princesse des Léontins, et l'ayant arrêté non seulement pour le voir mais pour voir leur princesse et Aronce, ce dernier apprit à Porsenna que c'était principalement à la Princesse des Léontins à qui il devait toutes choses et qu'il n'y avait pas d'apparence de sortir de Pérouse sans savoir si elle n'en voulait pas aussi partir. De sorte que, quelque pressé qu'il fût, il entra chez elle pour la remercier des obligations que lui avait Aronce, pendant quoi, Galerite qui était dans son chariot, disait au peuple qu'il obéît à Mézence ; qu'il oubliât la rigueur qu'il avait eue pour elle et qu'il demeurât dans son devoir.

Durant qu'elle parlait avec tant de générosité et de prudence, la Princesse des Léontins recevait Porsenna, qu'elle supplia de vouloir lui donner un asile auprès de la Reine sa femme, ne jugeant pas qu'elle pût en trouver un assuré auprès de Mézence après ce qu'elle avait fait, qui ne pouvait manquer de venir à sa connaissance, joint que, sachant quelle

était l'amour que Tiberinus avait pour elle et ne voulant plus se contraindre puisqu'Aronce n'en avait plus de besoin, elle fut fort aise de sortir de Pérouse.

Sans tarder davantage, Aronce l'ayant été dire à la Reine de Clusium, il lui mena cette princesse un moment après qu'elle reçut dans son chariot Aurélie, Marcia, Flavie, les femmes de la Princesse des Léontins suivant dans d'autres. Après quoi, cette belle et illustre troupe sortit de Pérouse où Tiberinus qui était allé aux champs pour deux jours, fut bien étonné lorsqu'il revint le soir, d'apprendre ce qui y était arrivé et de savoir que la princesse qu'il aimait n'y était plus. Elle n'était pourtant pas encore loin, car Porsenna et tous ceux qui le suivaient, s'étaient contentés de joindre les troupes et de passer la nuit à un village où ils ne songèrent qu'à la faire passer aux princesses avec le moins d'incommodité qu'il leur fut possible. Dès le lendemain, ils prirent la route de Clusium où la nouvelle de la liberté de Porsenna et celle de la vie du prince son fils, ne furent pas plutôt arrivées, que ceux qui avaient été opposés au parti de leur roi légitime en sortirent tous, de sorte que la joie fut si universelle, qu'on n'a jamais entendu parler d'une telle chose ! Quand Porsenna y arriva, il fut reçu avec des acclamations inouïes.

Ainsi l'on peut dire que ce prince passa de la dernière infortune à la suprême félicité car il se revit sur le trône, son État lui fut entièrement rendu, il retrouva sa chère Galerite, il la retrouva même encore admirablement belle, et, pour comble de félicité, il se voyait un successeur tel qu'il l'eut pu souhaiter. Aussi fit-il faire des sacrifices publics pour remercier les dieux d'un bonheur si inopiné. Il fut bientôt si solidement établi, que l'ancienne magnificence des Rois de Clusium se revit dans le palais de Porsenna. Les fêtes et les plaisirs s'y retrouvèrent et l'oisiveté même que quelques-uns mettent au rang des plaisirs des grandes Cours s'y retrouva aussi toute entière, car on n'y avait rien à faire qu'à s'entretenir de ce qui se passait ailleurs, tant la tranquillité publique y était bien affermie. De sorte que tout ce qu'il y avait de jeunes gens de qualité ne parlaient que de divertissements pendant que ceux qui étaient dans un âge plus avancé, s'entretenaient des desseins du Roi de Rome qui allait commencer le siège d'Ardée dont on parlait alors diversement par toute l'Italie. Mais, durant que chacun suivant son humeur s'entretenait de guerre ou d'amour, Aronce, le malheureux Aronce, au milieu de tant de félicités apparentes, s'estimait le plus infortuné de tous les hommes car il n'avait jamais eu plus d'amour pour Clélie qu'il en avait alors et il ne s'était jamais vu avec si peu d'espérance. Si bien que toute sa consolation était de parler de son malheur avec la Princesse des Léontins et avec Célère, qui savaient seuls quelle était sa passion pour cette admirable Romaine.

Il s'imaginait que s'il eut pu savoir seulement où était Clélie, il eut senti un soulagement fort grand, mais il éprouva bientôt le contraire car un de ceux qu'il avait envoyés dans toutes les villes d'Italie qui étaient alors ennemies de Rome, pour tâcher de savoir si Horace comme enne-

mi de Tarquin ne s'y serait point retiré, vint lui apprendre qu'il était à Ardée, que Clélie y était aussi, et qu'elle était malade d'une maladie languissante. De sorte qu'il se trouva dans un embarras étrange car le bruit étant que Tarquin allait assiéger Ardée, il ne savait quelle résolution prendre. De dire au Roi son père quelle était sa passion pour Clélie il n'y avait pas d'apparence, parce que dès qu'il avait été remonté sur le trône, le roi de Rome qui voulait s'assurer d'un voisin si puissant, avait envoyé des ambassadeurs vers lui pour renouveler l'alliance qui avait été depuis quelque temps entre ces deux États et en effet, le Roi de Clusium qui voyait que Rome était la plus puissante ville de toute l'Italie et qu'il n'y avait plus que Volterre qui pût disputer contre elle, n'avait pas été marri de s'acquérir un tel allié, de peur que Mézence ne se repentît d'avoir cédé à la force. Si bien qu'il s'était fait entre Porsenna et Tarquin un renouvellement d'alliance, qui ne permettait pas à Aronce d'aller dire alors au Roi son père qu'il aimait la fille du plus grand ennemi qu'eût le Roi de Rome, et qu'il n'en épouserait jamais d'autre. Cependant, il ne lui vint point alors dans la pensée de combattre sa passion et il ne chercha que ce qu'il pourrait faire pour la contenter. Si Ardée n'eût pas été en état d'être assiégée devant qu'il y pût être, il eût trouvé moins d'impossibilité à tirer Clélie des mains de son rival, mais le siège devant être commencé à l'heure même qu'il raisonnait ainsi, il ne trouvait rien à faire qui le satisfit. Comme le Roi son père était paisible dans son État, la violence de son amour faisait qu'il n'avait pas beaucoup de peine à se résoudre de sortir de Clusium sans le lui dire, pour aller faire tout ce qui pouvait redonner la liberté à Clélie et le rendre heureux. Mais la difficulté était de résoudre ce qu'il pourrait faire, « car enfin, disait-il à Célère, que puis-je entreprendre raisonnablement en la fâcheuse conjoncture où je me trouve ? Irai-je me jeter dans Ardée pour défendre mon rival en la défendant ? Entreprendrai-je de le tuer dans une ville assiégée d'où je ne pourrai faire sortir Clélie ? Car il n'est pas croyable que des gens qui ont donné retraite à Horace, me laissassent maître de moi-même, si je l'avais tué. Irai-je aussi servir Tarquin, qui a voulu faire assassiner Clélius ? Et irai-je aider à prendre une ville qui ne peut être prise sans exposer Clélie à la servitude ? Que ferai-je donc, malheureux que je suis? Cependant, il faut faire quelque chose et il faut le faire proprement si je veux être en état de choisir si je me jetterai dans Ardée, ou si j'irai au camp de Tarquin. »

Comme Célere connaissait quelle était l'amour d'Aronce, il ne s'amusa point à la vouloir combattre mais il voulut lui persuader d'attendre le succès du siège d'Ardée, pour prendre quelque résolution. « Quoi, Célère, reprit-il après avoir entendu tout ce que son ami lui dit, vous croyez que je suis capable d'attendre paisiblement quel sera le succès du siège d'Ardée, après avoir su que Clélie est en ce lieu-là, et qu'elle y est malade ? Ha Célère ! si vous m'en croyez capable, vous ne me croyez guère amoureux. Mais pour vous ôter un semblable sentiment, apprenez que quoique je ne sache encore si je me veux jeter dans Ardée ou si je veux aller à l'armée de Tarquin, que je ne sache, dis-je, si je veux être

assiégé ou assiégeant, je sais toutefois que je veux faire l'un ou l'autre, que je veux partir et que je partirai dès demain, car enfin, quoiqu'il n'y ait que deux heures que je sache où est Clélie et où est mon rival, il me semble qu'il y a un siècle ! Et que je suis le plus criminel de tous les hommes de n'être pas déjà parti pour aller où mon amour m'appelle ! Mais pour vous faire comprendre mon cher Célère, ajouta-t-il, quelle est la violence de ma passion je n'ai qu'à vous dire que j'ai eu quelque joie de savoir que Clélie est malade d'une maladie languissante car, me flattant moi-même, je crois que son mal n'est pas dangereux et que je le puis regarder comme un effet de la haine qu'elle a pour Horace et de l'affection qu'elle a pour Aronce ! Je crois, dis-je, que la seule mélancolie le cause, que mon rival en est plus malheureux et dans les sentiments bizarres que ma passion me donne, je sens bien que je serais affligé, si en retrouvant Clélie, je ne la trouvais pas un peu moins belle qu'elle ne l'était le dernier jour que j'eus le plaisir de la voir. Jugez après cela, mon cher Célère, si un homme à qui l'amour donne de si bizarres sentiments, peut être capable d'attendre le succès du siège d'Ardée ? Ha non, non Célère, je n'ai pas une passion si tranquille ! Et si vous voulez continuer d'être le compagnon de ma Fortune, il faut que vous vous prépariez à partir dès demain ! »

Aronce prononça ces paroles d'un ton si douloureux, que Célère, sans s'opposer davantage à ce qu'il voulait, l'assura qu'il ne le quitterait jamais et que l'amitié qu'il avait pour lui n'étant pas moins forte que l'amour qu'il avait pour Clélie, il le suivrait par toute la Terre. Aronce l'ayant alors embrassé avec tendresse pour le remercier de ce qu'il ne s'obstinait pas à le contredire, consulta avec lui s'il devait partir sans dire à la Princesse des Léontins où il allait. Comme il craignait que l'amitié qu'elle avait pour lui ne l'obligeât à ne faire pas de scrupule de révéler son secret à la Reine de Clusium dont elle était déjà fort aimée, il prit seulement la résolution de lui écrire en partant, aussi bien qu'à Porsenna, et Galerite. De sorte que ne s'occupant plus qu'à donner les ordres nécessaires pour son voyage, il songea aussi à envoyer à Capoue afin de faire savoir à Clélius et Sulpicie, ce qui lui était arrivé et ce qu'il savait de Clélie et d'Horace. Si bien qu'il choisit pour cela le même homme que Clélius lui avait envoyé pour lui porter ce qui devait servir à la reconnaissance. Mais afin que son voyage fût plus secret, il ne mena que deux esclaves qui lui étaient très fidèles, qu'il avait amenés de Capoue. Ainsi après avoir pris toutes les choses nécessaires pour un semblable dessein, Aronce, Célère, ces deux esclaves, et un guide, sortirent de Clusium justement à minuit. Comme le palais du roi était à l'extrémité de la ville, il y avait une porte qui donnait du côté de la campagne, de sorte que comme d'autres esclaves étaient sortis le soir avec les chevaux dont Aronce se devait servir à faire ce voyage, il les trouva au-delà du fossé, après qu'il fut sorti avec Célère par cette porte secrète qui lui fut ouverte par un homme qu'il suborna et à qui il donna de quoi s'aller mettre à couvert de la colère de Porsenna. Ainsi après avoir laissé des lettres pour le Roi son père, pour Galerite, et pour la

Princesse des Léontins, il partit de Clusium durant une de ces belles nuits, où la multitude des étoiles dissipant l'horreur de l'obscurité par une sombre lumière, fait que sans Soleil et sans Lune, on ne laisse pas de pouvoir voyager sans grande incommodité et de pouvoir reconnaître le chemin qu'on veut tenir. Mais à peine Aronce eut-il fait trois ou quatre mille, qu'il sentit un soulagement fort grand à sa douleur car quelque extraordinaire que fût la chose qu'il faisait, il la faisait sans peine parce qu'il la faisait pour Clélie.

Quand il pensait que peut-être un jour elle lui en saurait gré, qu'elle lui en tiendrait compte et qu'elle l'en remercierait il eût presque voulu avoir encore sacrifié davantage à son amour. Il lui semblait même, tant sa passion le flattait, que Clélie devait deviner ce qu'il faisait pour elle, si bien que marchant avec une diligence incroyable de peur d'être suivi, et marchant sans trouver personne, Aronce eut loisir d'entretenir tout seul sa passion car il n'y avait pas moyen de faire de longs discours en allant si vite. Comme la fin de la nuit approchait, l'obscurité redoublant suivant la coutume, il fallut qu'il marcha un peu plus lentement jusqu'à ce que les nues commençant à blanchir du côté de l'Orient, donnassent à toute la campagne cette agréable lumière qui, en dissipant imperceptiblement les ténèbres, semble redonner la vie à toutes les beautés de la Nature. Il n'y avait aucun brouillard ce matin-là et Aronce se trouva sur une petite montagne lorsque le jour fut assez grand pour pouvoir discerner toutes les diversités du paysage qui s'offrait à ses yeux. Il vit une assez grande étendue de collines et de vallons et, entre ces vallons et ces collines, il aperçut un petit village où Célère qui le vit aussi bien que lui, lui proposa de faire reposer leurs chevaux durant quelques heures, afin de pouvoir, après, s'éloigner de Clusium avec plus de diligence. Le guide qu'ils avaient leur ayant dit que s'ils ne s'arrêtaient là ils ne pourraient plus trouver d'autre village qu'ils n'eussent fait plus de vingt mille, Aronce quelque pressé qu'il fut par son amour, consentit à ce que Célère lui avait proposé, si bien que quittant la route où il était, il prit un peu plus à gauche, pour aller à ce village qui semblait se vouloir dérober à la vue des passants, car on en apercevait qu'une petite partie tant il était caché par les diverses collines qui l'environnaient. Mais à peine eut-il fait cinq ou six cents pas, qu'il vit sortir d'un des plus agréables vallons du monde, quatre hommes à cheval et quelques esclaves qui venaient vers lui ; comme il n'est rien de plus prévoyant qu'un amant qui veut se cacher, Aronce demanda à Célère s'ils ne devaient pas prendre un petit sentier qui était plus à droite, afin d'éviter ceux qu'il voyait, qui avaient couché au village où ils se voulaient arrêter et qui commençaient leur journée quand ils finissaient la leur. « Car enfin, dit-il à Célère, comme je suis malheureux, le hasard peut faire que ceux que nous voyons vont à Clusium et qu'ils diront des choses qui apprendront la route que je tiens à ceux que je ne veux pas qu'ils la sachent, car comme vous le pouvez imaginer, ma fuite fera un assez grand bruit dans la ville lorsqu'ils y arriveront, pour en entendre parler de quelque condition qu'ils soient.

Ainsi, quand même ces gens-là ne me connaîtraient pas, ils ne laisseraient pas de dire qu'ils ont trouvé deux hommes suivis de deux esclaves et d'un guide.

- Il est vrai, dit Célère, que cela pourrait arriver, mais si nous nous détournons par ce petit sentier, nous nous ferons plus remarquer par ces gens qui viennent, que si nous suivions notre chemin, car comme vous le voyez, il est si peu fréquenté, qu'il leur sera aisé de voir que nous ne le prenons que pour ne les rencontrer pas. »

De sorte qu'Aronce voyant en effet quelque danger à vouloir être trop prudent, suivit le chemin qu'il tenait, mais à peine eut-il fait cent pas, qu'il entendit qu'il y avait un de ces hommes qui chantait, et qui chantait même fort agréablement. « Hélas, dit-il à Célère, celui que nous allons rencontrer n'est pas amoureux, ou s'il l'est, il est plus heureux que moi. »

Cependant en approchant davantage il le voyait moins quoiqu'il l'entendit mieux parce que le chemin tournoyant en cet endroit, la pointe de la colline le lui cachait, quoiqu'il en fût plus proche, si bien qu'entendant distinctement ce que chantait cet homme, il ouït que la fin du couplet de chanson qu'il chantait finissait par ces vers :

… Si Delise est infidèle,
Barcé l'est aussi bien qu'elle.

Mais à peine eut-il entendu ces vers, que le nom de Barcé, et le son de la voix de celui qui chantait ne lui étant pas inconnus : « Ha, Célère ! lui dit-il, je suis le plus trompé de tous les hommes si celui qui chante n'est Amilcar ! Du moins sais-je bien qu'il a fait la chanson que j'entends. »

Comme Célère n'avait pas si bien entendu qu'Aronce parce qu'il avait parlé au guide qui les conduisait, il ne le crût pas et lui dit qu'il n'y avait pas grande apparence que ce put être lui. Mais à peine eut-il dit cela que, doublant la pointe de la colline, il vit non seulement Amilcar mais Herminius ! De sorte qu'étant tous également surpris et également aises de se rencontrer, ils descendirent de cheval en même temps car Aronce ne voulut pas alors faire le fils de roi, ni être connu pour tel par des étrangers. Joint qu'il disait toujours, quand l'occasion s'en présenterait, qu'en certaines rencontres l'amitié devait égaler tous les hommes, de quelque qualité qu'ils fussent, si bien que descendant même plus vite que les autres, il fit plus de chemin pour aller vers Amilcar et vers Herminius, qu'ils n'en firent pour venir vers lui. En revanche Amilcar parla le premier comme Aronce l'embrassa tendrement : « Je suis tout à fait aise, lui dit-il tout bas en souriant, de trouver encore le généreux Aronce en la personne d'un grand prince, car je mourais de peur après

avoir vu Clélius à Capoue, de ne trouver plus en vous que le fils d'un grand roi, de qui je n'eusse été que le serviteur, et qui n'eut plus été mon ami.

- Ha ! mon cher Amilcar, reprit Aronce, vous avez eu tort de craindre ce que vous dites ! Mais vous le dites si agréablement que je veux bien vous le pardonner, à condition que vous croirez que je serai toujours Aronce pour mes amis et jamais fils de roi pour eux si ce n'est pour les récompenser quand l'occasion s'en présentera, des obligations que je leur ai. »

Après cela, il embrassa Herminius avec beaucoup de joie, et il l'embrassa comme un des hommes du monde qu'il estimait le plus. Mais en l'embrassant : « Vous voulez donc bien Seigneur, lui dit Herminius tout bas, qu'on ne vous respecte point tant qu'on ne vous montre encore toute l'amitié qu'on a pour vous ?

- Je le veux et le voudrai toute ma vie, généreux Herminius, répliqua Aronce, car si je n'étais toujours pour vous ce que j'ai commencé d'être, je serais indigne d'être ce que je suis. »

Après cela, Amilcar et Herminius présentèrent à Aronce deux illustres Grecs qui étaient avec eux et l'assurèrent qu'ils étaient très dignes de son estime et de son amitié. Comme ces étrangers avaient la mine fort haute, Aronce crût aisément ce que ses amis lui en dirent, et il connut aussi fort aisément par ce qu'ils dirent eux-mêmes, qu'ils avaient beaucoup d'esprit, quoiqu'ils disent peu de choses. Il est vrai qu'un de ces deux illustres Grecs qui s'appelait Zenocrate, avait la taille si avantageuse, tous les traits du visage si agréables, et la physionomie si noble, qu'elle disposait d'abord tous ceux qui le voyaient à juger plus favorablement de lui que de cet autre Grec qui se nommait Artemidore, quoique ce dernier fût prince et qu'il fut pourtant très bien fait. Mais, ce qui était de plus avantageux à Zenocrate, c'est qu'il tenait plus qu'il ne promettait, quoiqu'il promît beaucoup. Aussi Amilcar en parla-t-il encore plus avantageusement à Aronce que d'Artemidore, pendant qu'Herminius embrassait Célère. Après quoi, Aronce prenant la parole : « Mais par quelle bienheureuse aventure, dit-il, la Fortune a-t-elle joint ensemble un illustre Africain, un généreux Romain et deux aimables Grecs ? Et par quel bonheur cette même Fortune nous a-t-elle fait rencontrer ? Car enfin ! quand je partis de Carthage, Amilcar ne pensait jamais venir une seconde fois en Italie ! Quand je partis de Capoue, Herminius en était parti pour aller en Afrique et cependant je les trouve ensemble, en un lieu où je ne pensais jamais les voir ! Mais le mal est, leur dit-il encore, que vous allez d'où nous venons, que je ne puis retourner avec vous et que mon destin m'appelle nécessairement ailleurs.

- Comme nous n'allions que pour vous à Clusium, reprit Amilcar, nous irons où vous voulez aller, car, pour Herminius, pourvu qu'il ne soit point à Rome où il n'ose paraître, il veut bien être partout où vous serez et partout où je suis, et pour Zenocrate, il a la liberté de demeurer par

toute la Terre, excepté en un lieu seulement et il a même l'avantage de s'accoutumer aisément partout où il y a bonne compagnie. Il est vrai, ajouta-t-il, que pour Artemidore, il ne se peut trouver heureux qu'en un lieu où il ne peut être qu'il y a aussi quelque chose à Rome, qui fait qu'Herminius ne se trouve pas tout à fait bien ailleurs mais après tout, comme ils ne peuvent être tous où ils voudraient, ils seront mieux avec vous qu'en aucun autre lieu de la Terre. C'est pourquoi c'est à vous à régler notre voyage car pour ce qui me regarde, je suis tout prêt à retourner sur mes pas et durant trois mois vous pouvez faire de moi ce qu'il vous plaira.

- Vous le pouvez même faire, ajouta Herminius en souriant, sans en avoir grande obligation à l'incomparable Amilcar, car de l'humeur dont il est, il se trouve si bien partout, qu'on peut dire qu'il fait lui seul toute sa félicité. »

Après cela, Aronce demanda des nouvelles du Prince de Carthage, ensuite de quoi, remontant tous à cheval, ils furent à ce petit village où Amilcar, Herminius, et ces aimables Grecs qui étaient avec eux avaient couché. Mais, quoique Célère l'eut proposé à Aronce pour l'obliger à se reposer, il ne le fit pas car, outre qu'en l'état où était alors son âme, il n'eut pu dormir jusqu'à ce qu'il fût plus loin de Clusium, il fut aussi bien aise d'entretenir Amilcar et Herminius en particulier, durant que leurs chevaux se repaissaient. Pendant quoi, Célère, qu'Amilcar avait tendrement embrassé, entretint ces illustres Grecs car il savait bien leur langue. Pour Aronce, comme il était le plus obligeant de tous les hommes et qu'il savait que tout le monde aime mieux raconter ses aventures que d'écouter celles des autres, s'informa obligeamment de l'état de la fortune de ces deux amis, mais ils ne voulurent pas contenter sa curiosité qu'il n'eut satisfait celle qu'ils avaient de savoir ce qui l'obligeait à quitter Clusium et à voyager en l'état où ils le trouvaient, car ils avaient su par Clélius qu'il était fils de Porsenna et ils avaient appris en chemin qu'il avait été reconnu pour tel. De sorte qu'il leur apprit avec le moins de paroles qu'il pût, tout ce qui lui était arrivé depuis son départ de Capoue. Amilcar le délivra de la peine de lui dire ce qui lui était advenu depuis qu'il était parti de Carthage, en lui disant qu'Herminius le lui avait raconté. Quelque soin qu'eût eu Aronce d'accourcir son récit, le temps qu'il avait destiné à laisser reposer ses chevaux se trouva passé quand il l'eut fini, si bien qu'il ne pût alors savoir autre chose d'Amilcar et d'Herminius, sinon que ce dernier avait rencontré le premier en mer qui avait déjà ces deux illustres Grecs avec lui, et que le Prince de Carthage qui s'était raccommodé avec la République dont il portait le nom, l'envoyait en Italie pour un dessein qui regardait la Sicile et qu'il saurait de lui quand il serait en lieu pour l'écouter.

Après quoi, remontant tous à cheval, ils prirent le chemin qui pouvait les approcher d'Ardée. Ils ne voulurent pourtant pas s'en approcher trop, qu'ils ne sussent l'état des choses. Ainsi, ayant trouvé une petite ville sur leur route, qui n'en était qu'à dix mille, ils s'y arrêtèrent pour

s'en informer car, comme Aronce ne savait pas trop bien s'il voulait se jeter dans Ardée, ou aller trouver Tarquin qui était encore à Rome, quoiqu'il y eût déjà quelques troupes aux environs de cette ville et qu'on la pût dire investie, il fallut bien qu'il s'arrêtât, joint qu'Herminius ne pouvait pas le suivre ni au camp, ni à Rome. Il voulait bien s'aller jeter dans Ardée comme ami d'Aronce et comme ennemi de Tarquin, mais il ne pouvait pas s'aller mettre entre les mains de ce prince avec qui il n'eut pas même voulu se raccommoder quand il l'eut pu. De sorte qu'après être arrivés à cette petite ville où ils s'arrêtèrent, ils résolurent que comme Célère ne pouvait pas être connu à Rome et qu'il n'y avait point d'ennemis, il irait pour savoir précisément si ce prince avait effectivement dessein d'assiéger Ardée. Dans ce même temps, Aronce envoya à cette ville un esclave qu'il avait, très adroit et très fidèle et connaissant Clélie, afin de savoir si elle y était encore, car il craignait de prendre quelque résolution qui l'éloignât de cette personne au lieu de l'en approcher, s'il la prenait sans être bien assuré si elle était en ce lieu-là. De sorte qu'Aronce, Artemidore, Zenocrate, Amilcar, et Herminius, demeurèrent, en attendant, en cette ville, où l'on ne parlait que de la puissance de Tarquin, de sa violence, et de ses injustices. « Mais comment est-il possible, disait Artemidore que ce prince soit tel que la renommée le dit, vu qu'il paraît avoir quelque respect pour les dieux ? Car enfin ! On l'a vu envoyer deux de ses fils à Delphes, avec des offrandes et j'ai ouï-dire qu'il a bâti à Rome, un magnifique temple à Jupiter.

- Si vous connaissiez bien Tarquin, reprit Herminius, vous ne vous étonneriez pas de voir qu'il est capable de donner quelques marques de révérence pour les dieux, car vous concevriez aisément que ce qu'il a de religion, fait une partie de sa politique. Ce n'est pas qu'il n'y en ait qui assurent qu'il est fort irrésolu dans ses propres sentiments et qu'il ne sait pas toujours lui-même s'il croit, ou s'il ne croit pas, mais pour moi, je ne croirai jamais qu'un prince à qui l'ambition a fait violer toutes sortes de droits, et commettre toutes sortes de crimes durant un si long temps, puisse croire qu'il y ait des dieux.

- Les hommes peuvent sans doute quelquefois faillir par faiblesse, dit alors Zenocrate, mais lorsqu'on voit une méchanceté opiniâtre et une longue suite de crimes, je crois qu'on peut conclure que ceux qui vivent ainsi, ne croient pas qu'il y ait rien au-dessus de leur tête qu'ils doivent craindre.

- En effet, dit Herminius, si Artemidore savait bien quelles ont été les actions de Tarquin, quelles ont été ses amours, par quelle voie il est monté au trône, par quels moyens il s'y est maintenu et quelles sont ses maximes, il croirait avec moi qu'il ne se soucie guère des dieux.

- Comme j'aurai peut-être quelque chose à traiter avec ce prince, dit Amilcar, je ne serais pas marri d'en savoir toute la vie !

- En mon particulier, dit Artermidore, j'ai la plus grande curiosité du monde de la savoir.

- Pour moi, ajouta l'aimable Zenocrate, je serai fort aise de l'apprendre quoique j'en sache déjà quelque chose.

- Pour ce qui me regarde, dit Aronce, bien que j'en aie entendu mille et mille fois parler à Clélius, j'avoue que je n'en sais pourtant pas le détail et qu'Herminius m'obligerait fort de me le dire, car comme je ne sais si je serai dans son parti ou si je n'y serai pas, je serai fort aise de le connaître encore mieux que je ne le connais, aussi bien avons-nous ici assez de loisir pour entendre son histoire.

- En mon particulier, dit Artemidore, je voudrais, si je l'osais, demander encore davantage, car j'avoue que je souhaiterais autant savoir l'histoire de Rome, que l'histoire de Tarquin.

- Celle de ce prince est si mêlée avec celle de Rome, répliqua Herminius, qu'on ne peut bien dire l'une sans vous dire presque tout ce qui regarde l'autre.

- Puisque cela est, dit Aronce, je vous prie de contenter la curiosité d'Artemidore et de lui adresser même la parole comme à celui qui a le plus de part à votre récit, puisque c'est lui qui a le moins de connaissance des choses que vous avez à dire. »

Zenocrate ayant approuvé ce que disait Aronce, qui n'était pas connu d'Artemidore pour ce qu'il était, et Herminius consentant à ce que ces trois illustres personnes lui demandaient, rappela dans sa mémoire tout ce qu'il était nécessaire qu'il leur dise pour leur faire bien entendre la vie d'un prince dont le nom faisait tant de bruit par toute l'Italie. Il commença de parler en ces termes, après que la porte de la chambre où ils étaient fût fermée, afin qu'on ne vînt pas l'interrompre. Il fit ce récit en sa langue, qu'Artemidore entendait quoiqu'il ne la parlât pas.

« J'ai de si grandes, de si belles, et de si terribles choses à vous dire, que je ne sais si je pourrai donner assez d'ordre à mon discours pour vous rendre mon récit agréable, car enfin, je ne sais pas trop bien comment je pourrai renfermer en peu de paroles l'histoire d'une grande ville qui a été gouvernée par six rois, qui semblent avoir partagé entre eux toutes les vertus, et je ne sais pas enfin, comment je pourrai vous raconter ensuite, celle d'un prince à qui l'on peut reprocher tous les vices et tous les crimes. Je ne sais, dis-je, comment je pourrai vous apprendre en si peu de temps, les effets les plus funestes que l'amour et l'ambition aient causés depuis plusieurs siècles. Aussi suis-je résolu de retrancher de mon discours tout ce qui n'est pas nécessaire à faire voir l'injustice de Tarquin ou de passer du moins si légèrement sur le règne des rois qui l'ont précédé, que je puisse après cela avoir assez de temps, pour bien exagérer tous les crimes d'un prince, qui ne peut être assez haï.

Je ne m'arrêterai donc point à vous dire en détail la naissance de Rome, car y a-t-il quelqu'un qui ne l'ait entendu nommer, et ne sache la prodigieuse aventure de ces deux célèbres jumeaux, Rémus et Romulus, que l'on a dit être fils du dieu Mars et d'une vestale ? Qui ne sait pas, dis-je, qu'ils furent exposés par le commandement du Roi leur oncle, nommé Amulius, qui avait usurpé le royaume qui appartenait à leur mère ? Qui

ne sait pas encore, qu'on dit que le berceau où ils étaient et qu'on avait mis dans un affreux désert, fut aperçu par une louve que les pleurs de ces deux enfants avaient attirée en ce lieu-là ? Qui ne sait pas, dis-je, que les uns disent que la louve leur donna à téter au pied d'un figuier que nous appelons aujourd'hui le figuier ruminal, et que les autres assurent qu'un berger les ayant trouvés les porta à sa femme pour les nourrir ? quoiqu'il en soit, ils vécurent, ils devinrent grands, et ils furent braves.

Rémus fut fait prisonnier et délivré par son frère, ensuite de quoi tous deux ensemble tuèrent celui qui avait usurpé le royaume qui leur appartenait. Après cela, ils firent la paix avec Numicor, frère de celui qu'ils avaient tué et, le laissant en repos dans son état, il leur prit envie de bâtir la fameuse ville de Rome que Tarquin veut détruire aujourd'hui, et de la bâtir au même lieu où ils avaient été exposés, et où on les avait trouvés. Et en effet, ces deux frères commencèrent de la bâtir au dix-huitième an de leur âge, le vingt et unième d'avril. Mais enfin, généreux Artemidore, comme je présuppose que vous savez que le désir de régner les divisa et que la mort de l'un établit le trône de l'autre, je ne vous le dirai pas. Je vous dirai seulement qu'en fort peu de temps, la nouvelle ville à qui Romulus donna son nom, fut aussi puissante que les plus anciennes de celles qui l'environnaient. Ce qui la peupla en si peu de temps, fut que Romulus établit un asile inviolable entre deux petits bocages qui sont tenus pour sacrés, et où quiconque se retire est en sûreté. De sorte que par ce moyen, il s'attira des sujets de toutes les villes voisines, où il y avait des gens qui appréhendaient d'être punis de quelque crime. Au reste, peu de personnes ignorent qu'il révérait tous les dieux que ceux d'Albe adoraient et qu'il voulut de plus qu'Hercule fût révéré comme on le révère en Grèce. Qu'ensuite, ce fameux ravissement des Sabines fit parler de lui par toute l'Italie ; qu'il établit un ordre admirable dans sa ville ; qu'il fit des choses merveilleuses à la guerre où il défit tous les ennemis qu'il eut, tua le Roi Tatius de sa main, triompha dans Rome ; que la guerre des Ceniniens, des Crustiminiens, des Antiates, et des Sabins fût très glorieuse à Romulus, quoique la puissance fût divisée durant quelque temps. Qu'ensuite, la guerre des Fidenates commença, que celle des Veientins la suivit et, qu'en l'une et l'autre, Romulus acquit une gloire immortelle. Enfin, après avoir puni l'injustice faite à sa mère, après avoir bâti une fameuse ville, après avoir établi diverses lois, après avoir fait plusieurs guerres glorieusement, tué des rois, triomphé solennellement, et donné la paix à ses peuples, il cessa de régner en cessant de vivre.

Les uns ont cru que les cent sénateurs qu'il avait établis le firent assassiner pour régner, et les autres ont dit qu'il n'avait fait que disparaître, mais l'opinion de ceux qui ne suivent pas les sentiments du vulgaire aveuglément, est qu'il y eut un homme nommé Proculus qui, voyant que le peuple voulait se jeter sur ces sénateurs, leur vint dire pour les apaiser que Romulus lui était apparu montant au Ciel et qu'il les assurait que leur ville serait maîtresse de toute la Terre. De sorte que l'im-

mortalité de Romulus et cet heureux présage, adoucissant le peuple, on ne songea plus qu'à lui rendre des honneurs tels qu'on les rend aux dieux.

Voilà donc, Artemidore, quelle fut la naissance de Rome, et quel fut son premier roi qui était sans doute vaillant et ferme, tel qu'il le faut pour établir un empire. Pour moi, je suis tellement épouvanté quand je considère que ce même peuple qui n'a jamais été commandé que par de vaillants, de sages, et de vertueux rois, peut souffrir la domination d'un tyran, que je ne puis presque le concevoir. C'est pourquoi, pour vous amener dans mon sentiment, autant que pour contenter votre curiosité je veux bien vous dire quelque chose de tous ceux qui l'ont précédé. Vous saurez donc que suivant la première loi que Romulus avait établie, qui portait que le peuple élirait les rois, et que cette élection serait confirmée ou réfutée par les sénateurs qu'il avait institués, un homme d'une haute vertu nommé Numa Pompilius, fut élu roi de Rome, d'un consentement universel et certes ce n'était pas sans raison car il avait sans doute toute l'austérité de la vertu des anciens Sabins dont il était descendu. Il était prudent, pacifique, et religieux et l'on eut dit enfin que les dieux voulaient qu'il affermît par sa prudence et par piété, le trône que Romulus avait élevé par la force, et par son courage. Aussi n'employa-t-il les quarante-trois ans qu'il régna qu'à régler les choses de la religion, qu'à faire des lois, qu'à chasser les vices que la guerre avait introduits, qu'à enseigner la vertu, qu'à faire aimer la paix, qu'à faire bâtir des temples, qu'à rendre la justice aux hommes et qu'à faire respecter les dieux. Ce fut lui qui mit à Rome les vestales dont l'institution était déjà à Albe, ce fut lui qui institua les prêtres Saliens et toutes leurs cérémonies, ce fut lui qui régla les mois, qui fit bâtir ce célèbre temple de Janus qui est toujours ouvert durant la guerre et toujours fermé durant la paix, et ce fut lui, enfin, qui, pour témoigner l'amour qu'il avait pour les Sciences et les Arts, consacra un petit bocage aux muses où il se retirait souvent seul. Aussi disait-on alors que c'était là qu'une nymphe nommée Égérie, venait lui inspirer toutes les choses qu'il faisait. Mais après qu'une paix de quarante-trois ans eut donné le loisir à ce sage prince, de mettre l'amour de la sagesse dans le cœur de ses sujets, il mourut. Un des plus vaillants hommes du Monde, nommé Tullus Hostilius fut élu à sa place.

Comme ce prince fut encore plus grand guerrier que ne l'avait été Romulus, il entreprit la fameuse guerre d'Albe qui lui succéda si glorieusement, qu'il détruisit une des plus belles villes de la Terre ou pour mieux dire encore, il la joignit à Rome, et de deux peuples n'en fit plus qu'un. En effet, le fameux combat des trois Horace contre les trois Curiace se fit sous son règne. En suite de quoi, les Fidenates et les Veientins, excités par ceux d'Albe, recommencèrent la guerre mais Tullus, malgré tout ce qui s'opposa à sa valeur, vainquit tous les ennemis et détruisant la fameuse ville d'Albe, comme je l'ai déjà dit, il augmenta la force de Rome. Ensuite, il y eut encore guerre contre les Sabins, qu'il vainquit mais après avoir donné plus de la moitié de son règne à imiter Romu-

lus, il donna le reste à l'imitation de Numa car il devint non seulement religieux comme lui, mais même, superstitieux. Un coup de foudre ayant fini sa vie et son règne, un autre homme nommé Ancus Martius, qui était fils d'une fille de Numa Pompilius, fut élu roi de Rome, de sorte que se piquant de la gloire de vouloir ressembler à son aïeul, il commença de songer à faire observer toutes les ordonnances. Mais, comme il craignait que ses voisins ne voulussent tirer avantage de sa piété, il s'occupa à faire divers règlements militaires où les choses de la religion avaient leur part, afin qu'ils vissent qu'il pensait à la guerre au milieu de la paix. Et en effet, les peuples du Latium l'ayant attaqué, il les vainquit et vainquit aussi les Sabins ; ensuite de quoi il fut toujours en repos. Ce fut lui qui fit bâtir la première prison à Rome et qui fit construire un pont sur le Tibre. Ce fut lui qui enferma dans la ville le mont Aventin[4] et celui du Janicule[5], et qui bâtit la ville d'Ostie. Enfin, après un règne de vingt-quatre ans, il mourut, après avoir défendu à tous ses sujets de se faire une religion à leur fantaisie et leur avoir ordonné de se conformer à celle qui était établie dans l'État.

Jusqu'ici, généreux Artemidore, il semble que tout ce que je vous ai dit ne peut avoir nulle liaison avec l'histoire de Tarquin le superbe ! Aussi ne vous l'ai-je presque raconté que parce que vous l'avez voulu. Mais présentement qu'il s'agit de vous parler du cinquième roi de Rome, il n'en est pas de même puisque si celui-là n'en eût la même passion qui a fait faire tant de crimes à son successeur, je trouve qu'il y a diverses raisons qui veulent que je vous en parle un peu davantage.

Vous saurez donc qu'un homme appelé Demarathe, de la ville de Corinthe, ayant été contraint de quitter sa patrie à cause qu'elle était divisée et que le parti dont il était s'était trouvé le plus faible, vint habiter une ville appelée Tarquinie où il se maria. Il eut un fils qui se nommait Lucumon, et un autre qui mourut après avoir été marié. Ce Lucumon étant héritier de son père qui était fort riche, épousa une femme de haute qualité et d'un fort grand esprit. Elle se nommait Tanaquil et ne pouvant souffrir que son mari demeurât en une ville où l'ambition était une passion inutile, lui persuada de venir demeurer à Rome où l'on récompensait la vertu, et où les heureux pouvaient même devenir rois, comme l'expérience l'avait montré. Et en effet, ils donnèrent ordre à leurs affaires et s'en vinrent à Rome. En y arrivant Lucumon eut un présage heureux qui a été su de toute la Terre, aussi présupposant que vous avez appris ce qui lui arriva étant dans un chariot avec Tanaquil, je ne vous dirai pas avec exagération comment il vit un grand aigle qui, en planant doucement, vint lui prendre une espèce de chapeau qu'il avait, selon la coutume des Toscans, et qui après l'avoir porté jusqu'aux

---

4- Aventin : La plus méridionale des sept collines de Rome, située entre le Tibre, le mont Cælius et le mont Palatin.

5- Janicule : Considérée comme la huitième colline de Rome, c'est une longue crête de 85 m de haut, parallèle au cours du Tibre séparée du fleuve par la plaine transtibérine.

nues, vint le lui remettre sur la tête. Je vous dirai que comme Tanaquil était Toscane et très savante en augures, elle eut une si grande joie de cet heureux présage, et elle s'assura tellement qu'il serait suivi de favorables effets, qu'elle dit à son mari en l'embrassant qu'il n'était point de grandeur si élevée qu'il ne dut espérer après ce qui lui venait d'arriver. De sorte que Lucumon laissant flatter son ambition par une si douce espérance, entra dans Rome où il ne fut pas plutôt, qu'il allât trouver le roi et lui offrit sa personne et son bien, pour le service de l'État.

En effet, il dépensa beaucoup à la guerre en diverses occasions, et, pour s'accommoder tout à fait à l'usage de Rome, il quitta le nom de Lucumon qu'il portait, parce que c'est notre coutume d'avoir deux noms dont le premier nous est particulier et le second celui de notre famille. Ainsi il prit le nom de Lucius pour son premier nom et celui de la ville de Tarquinie dont il était, il fit celui de Tarquinius qui lui demeura, et à toute la famille. Si bien qu'il se fit nommer Lucius Tarquinius, et ne se nomma plus Lucumon comme auparavant. De plus, il était doux, civil, et populaire, il cherchait soigneusement les occasions de donner du plaisir aux autres afin de se les acquérir. Il acquit un tel crédit durant le règne d'Ancus, que ce prince ne délibérait rien sans lui. Il était aussi très puissant dans le sénat et fort aimé du peuple ; le roi le laissa même tuteur de ses enfants par son testament. De sorte que se servant de cette favorable conjoncture pour satisfaire son ambition, il brigua ouvertement la Couronne dès qu'Ancus fut mort, remontrant qu'encore qu'il fût étranger, ce ne lui devait pas être un obstacle, puisque Tatius et Numa avaient été tels, et n'avaient pas laissé de régner. Mais afin que son dessein réussît mieux, le jour que le peuple devait élire un roi, il envoya à la chasse les jeunes princes dont il était tuteur, de peur que leur présence ne fit souvenir aux Romains les grandes qualités de leur père, et qu'ils n'en élisent quelqu'un des deux. L'opinion commune est que sans cet artifice Lucumon n'eut pas été roi comme il le fut. Il est vrai qu'il le fut glorieusement car il ne fit que de grandes choses depuis qu'il fut élu. Ses plaisirs mêmes furent magnifiques : il institua les jeux Circenses si célèbres par toute l'Italie, et fit bâtir ce que nous appelons le Cirque, qui est entre le Mont Palatin et Aventin. Aussi avait-il accoutumé de dire qu'il fallait qu'il y eût distinction de toutes choses entre les rois et leurs sujets, même jusqu'à leurs divertissements et qu'il était absolument nécessaire qu'il y eût un caractère de royauté en toutes les actions qu'un roi fait aux grandes ou aux petites choses.

Pour la guerre, que ne fit-il pas ? Il la fit glorieusement aux Latins ; il triompha des Sabins et assujetti Colatie comme il avait auparavant assujetti la ville d'Appiole. Depuis, ayant entrepris une seconde guerre contre les peuples du Latium, il attaqua et prit presque toutes leurs places les unes après les autres : il prit Cornicule, Ficulnée, Camerie, Crustumerie, Ameriole, Medullie, et Nomente. Après quoi il s'occupa à faire des édifices publics d'une éternelle mémoire et il le fit principalement pour empêcher le peuple d'être oisif durant la paix. Ainsi, après plusieurs choses qu'il fit pour la commodité ou pour l'embellissement

de la ville, il jeta les fondements du temple de Jupiter qui est dans le Capitole, afin d'accomplir un vœu qu'il avait fait durant la guerre Sabine. Mais avant que de vous dire sa mort, il faut que vous sachiez encore diverses choses pour vous faire plus haïr Tarquin le Superbe, quand je vous raconterai sa vie et que je vous apprendrai tous ses crimes.

Sachez donc qu'à la prise de Cornicule, il y eut parmi les captives, une femme dont le mari mourut à ce siège, que les uns disent avoir été de fort bonne condition, et les autres non, qui fut mise au service de Tanaquil et qui, étant grosse, accoucha dans son palais. Comme elle était belle, adroite, et vertueuse, Tanaquil l'aimait et en prenait soin, de sorte qu'étant accouchée d'un fils, il fut élevé dans ce palais où l'on dit qu'un jour cet enfant, qui s'appelait Servius Tullus, eut la tête tout environnée de flammes durant qu'il dormait. Ce prodige ayant fait un grand bruit, le roi fut où on le pouvait voir, et où Tanaquil était déjà, empêchant qu'on ne jetât de l'eau pour éteindre cette flamme, et qui assura au Roi son mari, suivant la connaissance qu'elle avait des présages heureux ou malheureux, que cet enfant serait un jour la lumière de l'État et le plus grand support de la famille royale. Si bien que le roi se souvenant que ce que Tanaquil lui avait dit de cet aigle qu'il avait vu en entrant à Rome lui était positivement arrivé, il la crût encore cette seconde fois comme la première, et il prit un si grand soin de bien faire élever le jeune Servius Tullus, qu'il devint admirable en toutes choses, et que le roi lui donna sa fille en mariage. Après cela, les fils du prédécesseur de Lucius Tarquinius, qui prétendaient qu'il les avait empêchés de régner, étant fort irrités de prévoir que Servius Tullus régnerait encore à leur préjudice, se résolurent de se venger de celui dont ils pensaient avoir reçu l'injure. Et en effet ils le firent assassiner par de prétendus pasteurs qui, sur le prétexte d'aller demander justice au roi, le tuèrent dans son propre palais. Mais comme ceux qui firent cet assassinat s'enfuirent après l'avoir fait, Tanaquil, sans s'amuser à pleurer inutilement, fit fermer les portes du palais afin que cette nouvelle ne se divulguât pas si vite.

Elle encouragea Servius Tullus à monter au trône, parla au peuple par les fenêtres et lui dit que le roi n'était pas mort, qu'il se portait mieux, qu'il le verrait bientôt et qu'en attendant, Servius Tullus leur rendrait justice. D'autre part, Servius étant sorti du palais avec la robe royale que nous appelons trabée, il fut effectivement rendre justice à quelques particuliers, faisant semblant en examinant quelques affaires de s'en vouloir remettre au roi comme s'il n'eût pas été mort et, effectivement, Tanaquil et Servius Tullus agirent avec tant d'adresse, que la mort de ce prince fut cachée durant quelques jours. Pendant quoi, les enfants d'Ancus Martius qui avaient fait assassiner le successeur de leur père se retirèrent à Pometie, car comme ceux qu'ils avaient employés à ce crime étaient pris et qu'ils voyaient la puissance de Servius Tullus puissamment établie, ils ne virent point d'autre parti à prendre. Et en effet, Tullus ayant tous les patriciens pour lui, fut déclaré roi sans qu'on s'amusât à prendre les suffrages du peuple. Il est vrai qu'il était en une si

grande estime et qu'il était si aimé de tout le monde, que cette cérémonie eut été inutile. Ainsi Tullus monta au trône et y monta avec tant de gloire, que nul de ses prédécesseurs n'en avait tant eu, car enfin tout le monde tombait d'accord qu'il avait toutes les vertus et qu'il n'avait aucun vice. Il eut même le bonheur de faire la guerre avec avantage car il gagna une fameuse bataille contre les Veientins.

À son retour à Rome, il fit une action qui mérite des louanges immortelles. Ayant su que ceux qui portaient envie à la grandeur de sa fortune, disaient qu'il n'avait été élu que par les patriciens et que le peuple ne lui avait point donné son suffrage, il se résolut, quoiqu'il jouît de la souveraine puissance, et quoique ceux qui tenaient de semblables discours ne fussent pas en état de lui nuire, de se démettre de l'autorité. En effet, il déclara publiquement, qu'il ne voulait point se prévaloir de l'élection des patriciens et que si le peuple ne voulait plus qu'il régnât, il était près de quitter la Couronne.

Mais à dire la vérité, on peut assurer qu'en descendant du trône de cette sorte, il s'éleva d'un degré et qu'en se soumettant à quitter la Couronne, il l'affermit sur sa tête. Car, comme tous les peuples sont pour l'ordinaire fort touché de toutes les actions surprenantes, celui de Rome fut si charmé de voir qu'un prince qui n'avait que faire de leur suffrage s'y soumit, qu'il fut proclamé roi pour la seconde fois, mais avec tant d'acclamations, que nuls de ses devanciers n'en avaient tant eu.

Cependant dès qu'il fut remonté au trône, il donna des marques de son autorité ! On peut dire qu'il remua toutes les parties de son État par les diverses lois qu'il fit, soit en réglant toutes les conditions, soit pour la distribution des biens, soit pour la contribution de tous les particuliers aux affaires publiques, soit pour la discipline militaire et pour le règlement universel de son royaume. Il fit même enfermer le mont Viminal[6] et Quirinal[7] dans la ville, fit bâtir un temple à l'honneur de Diane ainsi que plusieurs autres édifices publics ; pendant quoi, il eut la satisfaction de trouver en la personne de Tanaquil qui vécut encore quelques années, une société tout à fait douce, et, en celle de la Reine sa femme, une vertu admirable.

Mais il avait aussi la douleur de n'avoir que deux filles, et de savoir que Tarquin le superbe qui règne aujourd'hui, et un frère qu'il avait alors, murmuraient en secret de ce qu'étant neveux du feu roi et de même sang que lui, ils se voyaient si loin du trône. De sorte que, comme Servius était bon, généreux et prudent, il songea, par générosité et par prudence, à les favoriser en toutes choses et à parler même comme ayant dessein de leur donner ses deux filles. Mais, avant que de vous en dire

6- Mont Viminal : la plus petite des sept collines de Rome.

7- Mont Quirinal : la plus élevée des sept collines de Rome.

davantage, il faut que je vous dépeigne les quatre personnes qui doivent composer cette histoire, afin que vous compreniez mieux quels ont été les crimes de Tarquin.

Vous saurez donc que les deux filles de Servius Tullus étaient alors toutes deux belles, quoiqu'elles fussent différentes en toutes choses. Elles se nommaient pourtant toutes deux Tullie. Il est vrai que pour les distinguer dans la Cour, on appelait l'aînée « la Princesse » sans dire son nom, et qu'on nommait l'autre « la Princesse Tullie ». Mais à vous dire la vérité, l'aînée était aînée en toutes choses. Elle était belle, pleine d'esprit, douce, modeste, civile, vertueuse, et infiniment charmante. Sa beauté était brune, de celles qui plaisent principalement par une certaine langueur sans affectation qui inspire la tendresse et fait plutôt naître l'amour, qu'un air plus brillant, plus enjoué. Elle avait la taille médiocre, les yeux doux, tous les traits du visage beaux et un charme inexplicable en toute sa personne. Elle avait l'humeur égale et l'âme tendre ; elle aimait la gloire et elle n'eût pas voulu acheter la grandeur par une lâcheté, car elle ne croyait pas qu'il fut impossible d'être heureuse sans être reine.

Pour la Princesse Tullie, elle n'était pas faite comme elle. Elle était grande, blonde, et même alors assez belle, mais c'était une beauté si fière, qu'elle avait plus l'air d'un jeune héros que d'une héroïne et l'on peut dire qu'elle était belle sans être aimable. Elle avait les regards hardis, l'action inquiète, la voix haute, l'esprit impérieux, l'âme ambitieuse et elle était naturellement si fort portée à ne céder jamais rien à personne, que dès sa plus tendre enfance, elle s'était toujours fait craindre par sa sœur aînée, qui avait toujours mieux aimé lui obéir, que de s'opiniâtrer à lui résister. De plus, la Princesse Tullie avait toujours eu de la dissimulation, de la malice, et du déguisement, mais, plus que de tout cela, elle avait eu de l'ambition. De sorte que, quoique la Princesse sa sœur, fut une des plus charmantes personnes du monde à ce que j'ai ouï-dire à une parente que j'ai qui avait l'honneur d'en être fort aimée, elle la haïssait horriblement, sans autre raison de cela sinon qu'elle était son aînée, et qu'elle s'imaginait que Servius Tullus l'aimant plus qu'elle, sa fortune en serait meilleure.

D'autre part, Tarquin et le prince son frère, étaient aussi dissemblables entre eux que ces deux princesses l'étaient entre elles. Il est vrai que la chose était autrement, car le plus jeune de ces deux princes était beau, bien fait, d'un esprit doux, modéré, agréable, et complaisant, il avait enfin toutes les inclinations nobles. Mais quoiqu'il aimât la gloire, l'ambition n'était pas la passion dominante de son cœur et il avait bien plus de penchant à l'amour qu'à cette tumultueuse passion.

Mais pour Tarquin, il ne lui ressemblait en aucune chose. Il est grand, sans dire de belle taille, il a la physionomie sombre et fière, les regards chagrins et méprisants, quoiqu'il ait pourtant la mine basse. Mais il a le cœur le plus hardi du monde, le plus grand esprit de la Terre, et la plus prodigieuse ambition dont on ait jamais entendu parler ! Il a, de plus,

une imagination vive et prompte qui fait qu'il paraît toujours quelque inquiétude en ses actions, et qu'on dirait qu'il n'est jamais sans avoir quelque grand dessein. Pour les plaisirs, il n'y paraissait pas trop sensible, et il ne sait sans doute consulter sa suprême félicité, qu'à ne voir rien au-dessus de lui. Ainsi on peut dire qu'il n'aime la grandeur que pour elle-même et point du tout pour tous les divertissements qui la suivent. Pour les vertus et pour les vices, il s'en est toujours servi indifféremment selon qu'il l'a trouvé à propos pour satisfaire son ambition. Quand il a cru qu'il fallait donner quelques marques de piété afin d'éblouir le peuple, il a envoyé des offrandes à Delphes, il a fait bâtir des temples et a employé les choses les plus feintes avec des intentions profanes lorsqu'il a cru que cela était nécessaire pour l'exécution de ses desseins. Mais au contraire, quand il a jugé qu'il n'avait que faire de garder les apparences, il n'a fait scrupule aucun de faire périr des innocents, d'employer le fer et le poison pour donner la mort à ceux de qui il devait défendre la vie, et il a trouvé enfin qu'il n'y avait point de crime à être ingrat et parricide.

Voilà donc, Artemidore, quel était, et quel est encore Tarquin ! De cette façon, l'aînée des deux princesses était la belle et vertueuse et la seconde la fière, et l'ambitieuse, et, au contraire de cet ordre, l'aîné des deux princes qui leur étaient destinés, était laid, superbe, et méchant et le second était beau, agréable, et vertueux. Si bien qu'à suivre l'ordre de la Nature, celui qui n'avait aucune vertu, devait épouser la vertueuse et celle qui avait toutes les inclinations mauvaises, devait avoir pour mari celui qui les avait toutes nobles.

Mais pour reprendre les choses d'un peu plus loin, il faut savoir qu'avant que le roi se fût expliqué sur ce mariage, Tarquin et le Prince son frère, avaient toujours eu une fort grande familiarité avec les deux jeunes princesses car la reine qui était fille de Tanaquil, avait si chèrement aimé le premier des Tarquin qui était son père, qu'elle avait pris un soin particulier de faire en sorte que les deux jeunes Tullie vécussent bien avec ces deux princes qui étaient de la même maison. Mais, comme il y avait un grand rapport d'humeur entre Tarquin et la Princesse Tullie et qu'il y en avait aussi beaucoup entre la Princesse et le frère de Tarquin, Prince d'Ameriole, parce qu'il avait conservé cette ville en découvrant une conjuration qui s'y était faite et qu'il lui avait été permis de porter ce nom-là, il se trouvait que le vertueux aimait la vertueuse, que l'ambitieux avait quelque inclination naturelle pour l'ambitieuse.

Néanmoins, comme il était l'aîné et qu'elle n'était pas l'aînée, qu'il remarquait que le roi aimait mieux la Princesse que la Princesse Tullie, il contraignit aisément son inclination. Au contraire, la Princesse Tullie comprenant qu'il lui serait plus avantageux d'épouser Tarquin que le Prince d'Ameriole parce qu'il était l'aîné, et qu'il était plus ambitieux que son frère, faisait ce qu'elle pouvait pour se l'acquérir. Cependant, le Prince d'Ameriole et la Princesse ayant une grande conformité d'humeur, surent qu'ils s'aimaient sans se le dire et ils eurent une si violente

inclination l'un pour l'autre, qu'ils ne se la purent cacher. En effet, leurs sentiments étaient toujours si conformes, qu'on ne les voyait jamais être d'avis différents. Au contraire, Tarquin et Tullie leur étaient toujours si opposés, qu'il n'y avait rien qui le pût être davantage car il ne pouvait jamais y avoir de conversation si indifférente où Tullie ne contredit la Princesse sa sœur et le Prince d'Ameriole et il n'y en avait point aussi où Tarquin fut de l'avis du Prince son frère.

Je me souviens d'un jour entre les autres que ces deux princes et ces deux princesses étaient ensemble, car j'ai ouï-dire à une personne qui s'y trouva que la conversation de ce jour-là porta sur deux choses qui firent bien voir quels étaient les divers sentiments des deux princesses et des deux princes. Vous saurez donc que le roi qui avait une vénération particulière pour les vestales, trouvant que les quatre qui avaient déjà été instituées avaient trop de peine à garder le feu sacré, voulut que le nombre en fût augmenté de deux, de sorte que comme cette cérémonie ne se voyait pas souvent, les deux princesses l'avaient voulu voir et l'avaient vue le jour qui précéda la conversation que je veux vous raconter.

Et en effet, cette cérémonie est assez belle pour faire que, comme elle fut le sujet de ce que j'ai à vous dire, je vous en dise quelque chose. D'abord il faut que le pontife choisisse vingt filles de qualité au-dessous de dix ans, qu'il est obligé de bien choisir car il faut qu'elles n'aient nul défaut, ni au corps, ni en l'esprit. Après quoi, tirant leurs noms au sort, le premier qu'on tire est celui de la nouvelle vestale, si bien qu'après cela, les parents la remettant entre les mains du pontife, on lui coupe ses cheveux avec beaucoup de cérémonie, on les va pendre à un arbre que nous appelons lotos, destiné à cet usage, et ensuite on lui donne l'habit de vestale, c'est-à-dire une grande coiffure longue et haute, d'où pendent négligemment diverses bandelettes, et puis, on lui met sur la tête une espèce de voile que les vestales portent quand elles sacrifient, et qui s'attache sous leur gorge, avec une agrafe de pierreries. Pour leurs robes, elles sont blanches, plissées, et d'une forme agréable et par-dessus elles ont une grande mante de pourpre qui rend leur habillement fort beau et fort noble. Si bien que comme cet habit leur est donné avec beaucoup de cérémonie et d'observations, il y a toujours beaucoup de presse à les voir, car une fois que la vestale est dans le temple de Vesta, on ne voit plus ce qui s'y passe, elles ont seules le privilège d'y entrer, à la réserve du pontife. Comme on avait reçu deux vestales à la fois, on ne parlait alors d'autre chose, si bien que les deux princesses suivant leurs différentes inclinations s'entretinrent de cette cérémonie. « Pour moi, disait la Princesse Tullie, je trouve que puisqu'on veut qu'il y ait des vestales, on a fort largement établi de les prendre au-dessous de dix ans et devant que la raison leur soit venue, car malgré tous les privilèges dont elles jouissent et tous les honneurs qu'on leur rend, il n'est presque rien que je n'aimasse mieux être que d'être vestale.

- En mon particulier, dit alors la Princesse, je ne suis pas de votre sentiment, car je trouve quelque chose de si beau et de si noble à la fonction

des vestales, que je n'en vois jamais que je ne leur porte envie. En effet, ajouta-t-elle, ce n'est presque qu'en leur personne que notre sexe est en quelque rang et en quelque considération, puisqu'en toutes les autres conditions, on ne tient point son propre rang puisque l'on ne tient que celui de ses parents. Car si l'on n'est pas mariée, on est plus ou moins en considération selon le rang du père que l'on a et si l'on a un mari, c'est aussi selon sa condition qu'on est plus ou moins honorée. Mais pour les vestales, elles le sont par elles-mêmes et elles le sont de tout ce qu'il y a de plus grand à Rome, puisqu'elles le sont par le roi.

- Ce que la princesse dit, reprit le Prince d'Ameriole, est si judicieusement pensé qu'il me semble qu'on ne s'y peut opposer.

- Quand il n'y aurait nulle autre raison, répliqua Tarquin, pour me faire regarder les vestales comme malheureuses, que de ce qu'elles font trente ans sans pouvoir être autre chose que vestales, et sans pouvoir devenir rien davantage, je ne trouverais pas leur condition digne d'envie car je n'aimerais pas à avoir une passion inutile qui ne me pourrait jamais servir de rien.

- Pour moi, dit la Princesse Tullie, je suis tout à fait de l'avis de Tarquin et je dis encore une fois que puisqu'il faut qu'il y ait des vestales, qu'on fait fort bien de les prendre devant qu'elles aient de la raison, car enfin, bien loin de vouloir m'établir de nouvelles lois et une nouvelle servitude, je m'affranchirais volontiers de toutes celles où la Nature et la coutume ont assujetti toutes les femmes, et si je disais tout ce que je pense, je ne sais si je ne dirais point que si j'avais en mon choix d'être plutôt un vaillant soldat que d'être non seulement parmi les vestales celle que l'on appelle la Grande vestale, mais que d'être ce que je suis, je ne sais, dis-je, si je n'aimerai mieux point être le soldat que la princesse, tant je suis peu satisfaite de mon sexe.

- Quoi Madame ? reprit le Prince d'Ameriole, vous pourriez renoncer à la beauté et à l'empire qu'elle donne à votre sexe sur le cœur de tous les hommes, et vous résoudre d'être un simple soldat, plutôt que d'être une grande princesse ?

- Oui ! répliqua-t-elle brusquement, et je suis quelquefois si honteuse d'être née esclave, que si je portais des fers qui se pussent rompre, il y aurait longtemps qu'ils seraient rompus.

- Ha ! ma sœur ! lui répliqua la Princesse, vous ne songez sans doute pas à ce que vous dites ! Car enfin, il me semble que notre sexe a mille avantages sur celui des hommes. Premièrement, poursuivit-elle, il jouit d'une paix éternelle puisque nous ne sommes point obligées d'aller à la guerre et que le même honneur qui veut que les hommes y aillent, nous défend d'y aller. La beauté, comme l'a fort bien dit le Prince d'Ameriole, est en notre partage. Nous partageons tous les honneurs de ceux de qui nous naissons et nous partageons aussi tous les avantages dont jouissent ceux avec qui la Fortune nous attache. Nous sommes même dispensées de la peine d'apprendre les Sciences et les Arts, l'ignorance ne nous est point un défaut, il n'est point nécessaire d'être vaillante et

il ne faut enfin qu'un peu d'agrément, qu'un médiocre esprit et beaucoup de modestie, pour faire une honnête femme, ou, au contraire, pour faire un fort honnête homme, il faut mille grandes qualités, naturelles ou acquises.

- Il y a sans doute bien de l'esprit à dire ce que vous dites, reprit Tarquin, mais après tout je suis de l'avis de la Princesse Tullie, et j'aimerais sans doute mieux être un simple soldat que d'être femme, car à n'en mentir pas, de soldat on peut devenir roi, mais de femme on ne peut jamais devenir libre.

- En effet, dit alors la Princesse Tullie, en quelle condition pouvons-nous trouver de la liberté ? Quand nous naissons, nous ne sommes pas seulement esclaves de nos parents qui disposent de nous comme bon leur semble, et qui souffrent qu'on nous fasse vestales quand la fantaisie leur en prend, mais nous le sommes de la coutume et de la bien-pensance parce que dès que la raison commence de nous faire discerner les choses, on nous dit qu'il faut s'assujettir à l'usage. Nous sommes même plus malheureuses à Rome qu'ailleurs, où les dames se sont mis dans la fantaisie que parce que les Romains sont plus vaillants que les autres peuples, il faut que les femmes y soient plus sévères, plus retenues, plus ignorantes, et plus solitaires. Il est vrai, comme ma soeur la dit, qu'il ne faut qu'un très petit nombre de bonnes qualités à une personne de mon sexe pour acquérir beaucoup de réputation mais il est vrai aussi que cela nous est infiniment honteux. Car enfin, c'est dire positivement que nous ne sommes pas capables d'en avoir davantage !

- Ha ! Madame ! reprit le Prince d'Ameriole, il faut que je sois le protecteur de votre sexe contre vous-même car il est vrai que je suis persuadé que les dames sont capables de toutes les grandes vertus, et qu'elles ont même plus d'esprit que nous. En effet, si l'on observe soigneusement les hommes et les femmes, aux lieux où leur éducation est presque égale, comme à la campagne, vous trouverez qu'il paraît beaucoup plus d'esprit aux femmes qu'aux hommes, et qu'il faut de nécessité conclure que la Nature vous a plus donné qu'à nous.

- Je tombe d'accord, répliqua Tullie, que ce que vous dites est vrai et qu'à parler en général nous avons et beaucoup d'imagination, et beaucoup d'esprit, mais il faut en même temps conclure que nous n'avons guère de cœur de nous contenter d'être seulement les premières esclaves de toutes les familles et même, bien souvent, les plus malheureuses et les plus maltraitées. Nous n'avons pas même la liberté de choisir nos maîtres puisqu'on nous marie bien souvent contre notre inclination, et il se trouve enfin que ce grand et merveilleux esprit que les dieux nous ont donné, n'est employé qu'à des bagatelles, et que celles qu'on estime le plus parmi nous, sont celles qui se servent le moins de leur esprit qui le cachent le plus soigneusement et qui ne songent à autre chose qu'à acquérir une seule vertu, qui selon moi n'est pas fort difficile à pratiquer. Cependant, parce que le monde s'est mis dans la fantaisie que les femmes sont faibles et qu'elles ont quelque

peine à s'empêcher d'aimer qui les aiment, il faut qu'elles vivent avec tant de contrainte et tant de précaution que, selon mon sentiment, la seule vertu qu'on leur laisse en partage, ne leur est presque point glorieuse, puisqu'on est persuadé qu'il faut tant de soins pour faire qu'une femme la puisse avoir. Il faut apprendre à régler ses regards, il faut éviter la conversation des gens qui plaisent et il faut n'avoir jamais la liberté d'aller seule en nulle part. Les voyages nous sont défendus, la solitude même est quelquefois mal expliquée, et nous sommes tellement malheureuses, que dès qu'on ne sait point ce que nous faisons, on en pense mal. Il faut qu'il y ait toujours quelqu'un qui puisse répondre de nos actions, si nous voulons qu'elles ne puissent pas être mal interprétées. De sorte que de la manière dont le monde est établi, nous naissons avec des passions qu'il faut toutes enchaîner, car il ne nous est pas permis de rien aimer, ni de rien haïr. L'ambition nous est inutile, et l'obéissance seule est notre partage. Jugez après cela si je n'ai pas raison de souhaiter plutôt d'être un vaillant soldat, que d'être ce que je suis. Aussi vous puis-je assurer qu'il n'y a point de jour que je ne porte envie au sexe dont je ne suis pas. En effet, quand je vois seulement un homme se promener seul, j'envie la liberté qu'il en a, quand quelque autre s'en va en voyage je lui porte encore envie et j'en vois même quelques-uns, de qui la colère et la vengeance me semblent encore dignes d'être enviées, car enfin ! on ne trouve point étrange qu'un homme soit sensible et qu'il se venge et on ne peut presque souffrir qu'une femme se plaigne de rien, ou, si elle se plaint, il faut que ce soit si doucement, qu'elle n'en change pas de teint, que ses yeux n'en perdent pas leur douceur et, on dirait enfin que la Nature doit nous avoir fait naître insensibles, vu les lois que la bienséance nous impose. Aussi vous puis-je assurer que je murmure étrangement contre ceux qui les ont faites.

- En mon particulier reprit la Princesse, je suis bienheureuse que la médiocrité de mon esprit serve à mon bonheur, car je trouve que mon sexe a mille avantages au-dessus de l'autre puisque de toutes les vertus, on ne nous défend que les difficiles. Je trouve même qu'il nous est plus glorieux de régner sans force, que de régner avec violence et qu'il est si aisé de soumettre son esprit à la bienséance, qu'il n'y a rien de plus facile. Il est sans doute vrai, que l'ambition ne doit pas être la passion des dames, c'est une passion si tumultueuse que je trouve que c'est un avantage de ne l'avoir point.

- Comme chacun raisonne selon son humeur, répliqua brusquement Tullie, je ne trouve pas étrange que nous ne pensions pas les mêmes choses car vous vous divertissez bien souvent à vous promener à l'ombre, à cueillir des fleurs, à faire des bouquets, à entendre chanter des oiseaux, à ouïr le murmure d'un ruisseau, ou à des conversations sans aucun objet, et pour moi il n'en est pas de même, puisque je m'ennuie bien souvent de tout ce qui vous divertit.

Comme la Princesse était accoutumée à souffrir cent choses fâcheuses de son ambitieuse sœur, elle détourna cette conversation avec beaucoup d'adresse, de peur que Tullie ne lui en dise plus qu'elle n'en vou-

lait entendre, car elle savait quelle était l'impétuosité de son humeur. C'est pourquoi, changeant insensiblement de discours, ils commencèrent à parler des passions et à examiner si l'amour était une passion plus illustre que l'ambition, s'il fallait en cas qu'elles se trouvassent dans un même cœur, qu'il y en eût une qui cédât à l'autre. De sorte que, comme cette question avait quelque rapport avec l'état de la fortune de ces quatre personnes parce que Tarquin était amoureux de Tullie et que son ambition voulait pourtant qu'il épousât plutôt la Princesse sa sœur qu'elle, et que d'ailleurs, la princesse aimait le Prince d'Ameriole, et que l'ambition et la bienséance voulaient qu'elle épousât Tarquin, chacun ayant un intérêt caché à la chose dont il s'agissait, ils en parlèrent volontiers, et en parlèrent selon l'état de leur âme, plutôt que selon leurs propres sentiments. Car, s'ils eussent tous dit ce qu'ils pensaient, la princesse eût dit qu'il fallait sacrifier son ambition à son amour, le Prince d'Ameriole eût dit la même chose et la Princesse Tullie eût dit qu'il fallait que l'amour cédât à l'ambition. Mais comme sa propre ambition voulait que Tarquin l'épousât, quoiqu'elle ne fût pas l'aînée, elle se trouva un peu embarrassée en cette rencontre. Aussi parla-t-elle moins que les autres, mais pour Tarquin, il ne déguisa point ses sentiments, et il soutint contre son frère qu'il fallait que l'amour cédât à l'ambition. « En effet, disait-il, pour comprendre que l'amour lui doit céder, il faut considérer que l'amour est une passion passagère, qui ne peut durer avec bienséance que quelques années de la vie, que l'ambition est une passion qui dure jusqu'au dernier soupir et qu'il est glorieux de l'avoir en mourant. Elle a aussi cela de particulier, qu'elle est un remède contre l'amour car elle occupe si fort, elle donne tant de desseins différents, que cette autre passion qui naît et qui s'entretient par l'oisiveté, ne saurait presque jamais substituer avec elle. Mais quand même l'ambition ne chasserait pas tout à fait l'amour, il faudrait toujours sacrifier l'amour à l'ambition puisqu'on n'est pas assuré de devoir toujours aimer sa maîtresse, qu'on l'est de pouvoir toujours aimer la grandeur. Car enfin, comme l'amour a des faveurs limitées, au-delà desquelles il n'y a plus rien à prétendre, dès qu'on est arrivé jusqu'où l'on peut arriver, l'amour diminue. Il n'en est pas de même de l'ambition, car la Fortune est une maîtresse dont les faveurs sont inépuisables, qui augmente les désirs de ses amants à mesure qu'elle les satisfait, qui ne leur a pas plutôt accordé une chose, qu'elle leur en montre mille qu'elle leur peut encore donner, si bien que leur montrant continuellement de quoi faire renaître de nouveaux désirs, l'ambition demeure toujours avec toute la force d'une nouvelle passion.

- Il est vrai, reprit le Prince d'Ameriole, que la Fortune a plus de choses à donner que l'amour ! Mais à vous dire la vérité, ses saveurs sont moins douces, et les supplices qu'elle fait endurer ne sont pas suivis des mille consolations secrètes que les amants malheureux ont au milieu de leurs souffrances.

- Ha ! mon frère, reprit brusquement Tarquin, ces consolations chimériques ne sont pas fort considérables, en comparaison du plaisir qu'on

trouve à mettre ses ennemis sous ses pieds, et à s'élever sur la tête des autres, et si vous compreniez bien quelle douceur il y a lorqu'après avoir formé un dessein d'ambition, on le voit réussir heureusement, vous ne parleriez pas comme vous faites. Pour moi, qui ai sans doute le cœur sensible à cette passion, j'avoue que je ne conçois point comment on peut ne l'avoir pas et comment on peut y renoncer par un sentiment d'amour, car je soutiens même qu'il n'appartient point à des malheureux de faire les amants, et qu'à parler raisonnablement, l'amour doit être une suite de l'ambition heureuse. Si l'amour n'est toujours dans les plaisirs, si les jeux, les ris, et les grâces ne l'accompagnent, c'est une pitoyable chose ! Je trouve qu'il y a bien de la folie à ceux qui ne peuvent tout à la fois satisfaire leur amour et leur ambition, s'ils préfèrent la première à l'autre, car quelle joie peut donner un amant malheureux du côté de la Fortune ? Et comment est-il possible que sa maîtresse puisse discerner les soupirs qu'il donne aux malheurs de sa condition, d'avec ceux qu'il donne aux souffrances de son amour ? Quelles fêtes, quelles réjouissances lui donnera un misérable, s'il faut qu'il partage son esprit entre les soins de lui plaire, et ceux de sa subsistance ? Qui ne peut être libéral sans s'appauvrir, qui ne peut être gai sans se contraindre ? Qui n'ose même, bien souvent, nuire à ses rivaux, de peur de nuire à sa fortune, et qui a enfin dans l'esprit tant de choses qui ne conviennent point à la galanterie, qu'il faut de nécessité qu'il soit un ennuyeux galant ? Ainsi je conclus, encore une fois, qu'il n'appartient qu'aux ambitieux heureux d'avoir de l'amour et que ceux qui quittent les intérêts de leur fortune pour contenter leur passion, méritent d'être abandonnés des maîtresses pour qui ils abandonnent toutes choses. Si j'étais dame, et que je visse à mes pieds un de ces fidèles amants qui veulent sacrifier tous les intérêts de leur ambition à leur amour, je lui conseillerais d'aller se faire aimer de la Fortune avant que de prétendre d'être aimé de moi et je lui apprendrais qu'on ne peut faire un plus grand outrage à une belle, que de prétendre d'en être aimé, lorsqu'on n'est pas heureux. Du moins sais-je bien, poursuivit-il en regardant Tullie, que si j'étais amoureux de quelque personne qui eut le cœur grand et héroïque et que je ne pusse posséder sans détruire ma fortune, j'irais lui dire ingénument que je n'y voudrais plus songer et pour l'amour d'elle, et pour l'amour de moi, car je suis assuré que si elle l'avait tel, elle m'en estimerait davantage et me mettrait sans doute dans son cœur au-dessus de ces amants qui disent qu'ils seraient plus heureux dans une cabane avec une personne qu'ils aiment, qu'ils ne le seraient sur le trône si elle n'y était pas. Mais, pour moi qui ne suis pas de cette humeur, je déclare hautement que je ne pourrais jamais être heureux si je pouvais me reprocher d'avoir fait une chose de cette nature.

- En mon particulier, dit le Prince d'Ameriole, j'avoue que je n'ai pas des sentiments si ambitieux, puisque je ne conçois nulle impossibilité à être heureux dans une cabane avec une personne que j'aimerais, et que je ne crois point que je pusse être sur le trône si elle n'y était pas ! »

Pendant que ces deux princes parlaient ainsi, les deux princesses qui les écoutaient, avaient des sentiments bien différents. La Princesse trouvait que le Prince d'Ameriole avait raison de parler comme il parlait et elle donnait à ses paroles l'explication qu'il voulait qu'elle y donnât. Mais pour la Princesse Tullie, quoique son humeur ambitieuse fît qu'elle fût tout à fait dans les sentiments de Tarquin, elle ne laissait pas d'être en colère contre lui, parce que ce qu'il disait n'était pas conforme à ses desseins. Son esprit ne lui fournissait toutefois rien contre ce qu'il avait avancé, mais comme elle voulait pourtant le contredire en quelque chose, elle tomba d'accord qu'il fallait tout sacrifier à l'ambition. Elle dit ensuite, que la difficulté était de savoir bien connaître ce qu'il fallait faire pour la contenter. « Car il y a quelquefois des amours, ajouta-t-elle, qui y pourraient servir au lieu d'y nuire, si on considérait bien tous les avantages. »

Tarquin entendant ce que Tullie disait en fit l'application fort juste, mais il ne fit pas semblant de l'avoir entendue, parce qu'il n'était pas alors persuadé qu'il lui fut avantageux de la préférer à la Princesse, et qu'au contraire, il croyait que s'il épousait l'aînée, il en serait plus tôt roi. Comme la Couronne que portait Servius Tullus n'était pas un droit de succession, celui d'aînesse fut considérable pour régner. Mais Tarquin était persuadé que la tendresse que ce prince avait pour sa fille aînée, serait qu'il donnerait tous les amis qu'il avait dans le sénat, à celui qui l'épouserait et que ce serait un chemin plus court et plus assuré pour monter au trône. Joint que, le peuple aimant beaucoup plus l'aînée que l'autre, il la préférait par ambition, à celle que sa propre inclination lui faisait préférer à la plus aimable. C'est pourquoi, sans répondre précisément à ce qu'avait dit Tullie, il dit qu'il ne s'agissait pas d'examiner quelques aventures particulières, mais qu'il soutenait seulement en général qu'il fallait sacrifier son amour à son ambition.

- Et je soutiens au contraire, dit le Prince d'Ameriole qu'il faut sacrifier son ambition à son amour.

- Pour moi, dit la Princesse en détournant la tête pour ne rencontrer pas les yeux du Prince d'Ameriole, comme je n'ai ni amour, ni ambition, je ne puis dire mon sentiment sur cette dispute, et tout ce que je sais, est que je n'aimerais pas à être sacrifiée à nul autre intérêt si j'étais aimée de quelqu'un.

- Vous êtes si propre, lui répliqua Tarquin, à satisfaire tout ensemble l'ambition et l'amour, que vous n'êtes pas exposée à cette aventure.

Tullie, entendant ce que disait son ambitieux amant, en eut une telle colère, qu'elle se leva et rompit la conversation et regardant alors par quelle voie elle pourrait se venger de Tarquin et satisfaire son ambition, elle s'imagina qu'elle avait mal raisonné, lorsqu'elle avait cru qu'il lui serait plus avantageux de l'épouser, que d'épouser le Prince d'Ameriole. « Car enfin, disait-elle dans la colère où elle était, Tarquin est sans doute plus ambitieux que le Prince son frère, il est plus entreprenant et plus capable de passer par-dessus toutes sortes de considérations pour

arriver à la fin qu'il s'est proposée, mais de l'humeur dont il est, il voudra choisir lui-même le chemin par où il voudra monter au trône, et il s'égarera peut-être s'il le choisit seul, car il est si violent que selon toutes les apparences il ne saura pas bien ménager toutes les occasions que la Fortune lui présentera. Au contraire, le Prince d'Ameriole est d'humeur plus douce, il est plus agréable au peuple que Tarquin, je pourrais être maîtresse de son esprit ou par amour, ou par crainte et quand je serai en cet état-là, je lui ferai faire ce que je voudrais, et je serai alors plus heureuse, que si j'étais attachée à la fortune de cet ambitieux amant. Le Prince d'Ameriole a sans doute tout ce qu'il faut pour monter au trône, pourvu qu'on lui puisse seulement donner l'envie d'y monter sans s'arrêter à tous les obstacles que la justice ordinaire ne voudrait pas qu'on entreprît de vaincre. »

Tullie raisonnant donc ainsi, commença de flatter le Prince d'Ameriole et de lui déguiser une partie de ses sentiments. Il demeura pourtant très fidèle à la Princesse, qui lui conserva aussi son cœur tout entier. Mais, la fidélité qu'ils eurent l'un pour l'autre ne servit qu'à les rendre plus malheureux, car ils surent bientôt que Servius Tullus avait absolument résolu que Tarquin épousait la Princesse, et que le Prince son frère épousait Tullie. Ce n'est pas que ce sage roi ne connut bien que la Princesse et Tarquin n'avaient nul rapport d'humeur ensemble, et que Tullie et le Prince d'Ameriole n'en avaient point aussi. Mais, au lieu de songer à mettre le vertueux avec la vertueuse et l'ambitieux avec l'ambitieuse, il croyait au contraire que comme il ne faisait ces deux mariages que par politique, et que pour empêcher que ces princes ne remuassent quelque chose dans son État, il devait séparer d'intérêts, l'ambitieuse de l'ambitieux et il s'y résolut d'autant plutôt, qu'il sut la conversation que je vous ai racontée, et qu'il connut par là, quelle était l'humeur de Tarquin.

Aussi disait-il un jour à un sénateur, qui à la prière du Prince d'Ameriole s'opposait à son dessein, les raisons qui le lui faisaient avoir : « Si Tarquin et Tullie étaient ensemble, disait ce prince, il n'est rien de si violent qu'il n'en fallut attendre et je suis persuadé qu'à moins que de les faire monter au trône en les mariant, il y aurait de la folie à faire ce mariage car ils ont tous deux l'esprit ambitieux, ils l'ont violent, hardi, et peu scrupuleux. Mais en les séparant, je les mets peut-être en état de se pouvoir corriger, ou du moins, de ne pouvoir rien faire qui me puisse nuire. En donnant à l'ambitieux Tarquin, une personne qui n'a nulle ambition, qui est belle, qui est douce, qui a de la vertu, qui m'aime et qui craint les dieux, il est croyable qu'elle adoucira la fierté de son tempérament, et qu'elle l'empêchera de rien entreprendre d'injuste. Et il est aussi vraisemblable qu'en donnant pour mari à l'ambitieuse Tullie, un prince qui est beau, bien fait, généreux, et incapable d'une injustice, il touchera son cœur, et la fera changer de sentiments. Joint qu'ayant sur elle une autorité légitime, elle ne pourra pas entreprendre ce qu'elle entreprendrait, si elle avait un mari de son humeur. »

Servius Tullus raisonnant donc ainsi, fît connaître si clairement à celui à qui il parlait qu'il n'était pas capable de changer l'ordre de ces deux mariages, qu'il fut obligé après cela d'ôter toute sorte d'espérance au Prince d'Ameriole qui en fut au désespoir. D'autre part, la Princesse ayant employé la Reine sa mère, pour tâcher de faire changer de résolution au roi, elle sut par elle qu'il n'y fallait pas penser, de sorte qu'elle en fut extrêmement triste. Mais ce qu'il y eut de particulier en cette aventure, fut que quoique le Prince d'Ameriole aimât passionnément la Princesse, et que la Princesse eut des sentiments infiniment tendres pour le Prince d'Ameriole, ils ne s'étaient pourtant jamais dit qu'ils s'aimaient, quoiqu'ils connussent bien les sentiments qu'ils avaient l'un pour l'autre. La Princesse était si modeste, son amant était si respectueux, ils avaient toujours vu si peu d'apparence d'être heureux, Tarquin observait si soigneusement son frère, et les deux princesses étaient si peu souvent séparées, que le Prince d'Ameriole n'avait jamais pu trouver une occasion favorable de dire tout ce qu'il pensait à sa Princesse. Il lui avait dit mille et mille fois qu'elle était la personne du monde qu'il estimait le plus, il lui avait dit autant qu'elle était la plus aimable princesse de la Terre, mais il ne lui avait pas dit ouvertement qu'il eut de l'amour pour elle.

Cependant, lorsque de part et d'autre ils eurent reçu une nouvelle qui ne leur laissa nul espoir, la mélancolie s'empara si fort de leur esprit qu'ils n'étaient pas connaissables. Ils se contraignaient pourtant autant qu'ils pouvaient, et ne laissaient pas de faire les mêmes choses qu'ils avaient accoutumé de faire. En effet, comme les princesses s'allaient presque tous les soirs promener à un grand jardin qui était au palais que Servius Tullus faisait bâtir au mont Palatin, parce qu'il ne se trouvait pas assez bien logé à celui qu'il avait fait faire au mont Esquilin, il arriva qu'y étant allées suivant leur coutume et les deux princes qui les devaient épouser y étant venus, le hasard disposa les choses d'une façon que Tarquin se trouva engagé à parler avec Tullie car, comme il la connaissait pour être très ambitieuse, quoiqu'il ne la voulût pas épouser, et quoiqu'il eût résolu de sacrifier l'amour qu'il avait pour elle à son ambition, il ne laissait pas de la vouloir un peu apaiser. Tullie de son côté, toute fière qu'elle était, voulut voir par une conversation particulière, si elle ne pourrait point lui faire changer de sentiments, si bien qu'ayant engagé Tarquin à lui parler, il n'osa l'éviter et par ce moyen la Princesse et le Prince d'Ameriole, dont la tristesse était extrême, demeurèrent en liberté de s'entretenir.

Mais comme ils avaient tous deux une égale mélancolie, ils ne furent pas plutôt séparés de quelques pas de ceux qui troublaient toute leur félicité, que, se regardant, ils virent dans leurs yeux une si grande douleur, qu'elle augmenta l'amour qu'ils avaient l'un pour l'autre, car ils en devinèrent aisément la cause. Si bien que le Prince d'Ameriole étant devenu plus hardi par la mélancolie qu'il vit dans les beaux yeux de sa Princesse : « Eh ! de grâce Madame, lui dit-il, dites-moi je vous en conjure, si vous ne me permettez pas de souhaiter que ces deux per-

sonnes que je vois présentement ensemble, ne se séparent jamais ? Et si vous ne voulez pas endurer que je vous dise que si ce que je souhaite n'arrive point, la douleur que vous voyez dans mes yeux me fera mourir désespéré ? Si ce n'est que pour me faire expirer plus doucement, vous me permettiez de croire que j'ai quelques parts à celle que je vois dans les vôtres. Car enfin Madame, vous savez que je vous aime ! Je suis persuadé que vous ne pouvez aimer mon frère et je suis même assez présomptueux, pour oser m'imaginer que vous avez un peu moins d'aversion pour moi que pour lui.

- Ce que vous me dites m'embarrasse si fort, lui répliqua cette Princesse en rougissant, que je ne sais que vous répondre si ce n'est que je n'ose vous dire rien de ce que je pense en cette rencontre.

- Ha ! Madame, s'écria le Prince d'Ameriole, que je vous suis obligé de cette réponse ! Mais après tout, accordez au plus malheureux amant du monde, la grâce de lui dire quelques-unes de ces pensées, que vous n'osez m'expliquer, et croyez s'il vous plaît que la passion que j'ai pour vous, mérite, par sa pureté, que vous ayez cette indulgence pour moi. Je sais bien qu'en l'état où sont les choses, il est difficile de trouver remède au mal qui me persécute mais encore peut-on mourir plus doucement d'une façon que de l'autre, c'est pourquoi Madame, j'ose vous conjurer de ne me refuser pas.

- Comme je suis fort ingénue, reprit la Princesse, que j'ai une haute opinion de votre vertu et que je suis persuadée que vous connaissez la mienne, je vous avouerai qu'il y a une antipathie naturelle entre le Prince votre frère et moi, qui m'eut sans doute fait souhaiter que le roi ne m'eut pas commandé de l'épouser. Je vous avouerai de plus, qu'il y a un assez grand rapport d'humeur entre nous, pour m'avoir obligée de souhaiter, ou que Tarquin vous ressemblât ou que vous fussiez à sa place. Je suis même persuadée que vous avez quelque estime pour moi et je ne fais nulle difficulté de vous dire que j'en aie beaucoup pour vous. Mais, après tout cela, je ne puis vous dire autre chose, si ce n'est qu'ayant fait tout ce que la bienséance m'a permis de faire pour n'épouser point Tarquin, il ne me reste plus rien à faire qu'à obéir et qu'à me résoudre d'être la plus malheureuse personne de la Terre.

- Mais Madame ! lui dit-il, s'il est vrai que l'ambition ne soit pas la passion dominante de votre âme comme elle est celle de la Princesse votre sœur, pourquoi faut-il que vous épousiez mon frère ? Laissons-le avec l'ambitieuse Tullie et ne nous opposons point à leur félicité, puisqu'ils détruisent la nôtre. Comme je suis originaire de Corinthe, allons chercher en Grèce le repos que nous ne pouvons trouver à Rome. Abandonnez Tarquin, comme j'abandonnerai Tullie et prenez une résolution digne de l'amour que j'ai pour vous, et digne même de votre vertu. Car enfin Madame, je suis persuadé que vous ne serez pas plutôt femme de Tarquin, qu'il voudra vous obliger à des choses où votre générosité ne pourra consentir. Je sais bien que comme son frère je ne devrais pas vous dire ce que je vous dis, mais je crois que comme son rival il m'est

permis de vous dire tout ce qui me peut servir. Joint que la seule équité veut même que je ne vous déguise pas une vérité qui peut être de telle conséquence que le salut du roi y est attaché. En effet Madame, ajouta-t-il, je sais que mon frère ne vous aime point et qu'il aime la Princesse Tullie. Ainsi il ne vous épouse que parce que l'ambition est plus forte dans son cœur que l'amour, jugez donc ce qu'il est capable de faire, puisqu'il agit même contre sa propre félicité ! Craignez donc Madame, craignez toutes choses de lui ! De plus, je sais encore d'une certitude infaillible que la Princesse Tullie aime mon frère et ne me peut jamais aimer. Je ne me plains pourtant pas de cette dernière chose car, sachant bien que je ne l'aimerai jamais et que je vous aimerai toute ma vie, je serais injuste de le trouver mauvais. Je vous prie seulement de considérer que le Roi voulant aussi fortement que j'épouse Tullie, qu'il veut que vous épousiez Tarquin, et que, le voulant pour les mêmes intérêts, je ne sais quelle résolution prendre. Si je refuse l'honneur qu'il me veut faire de me donner sa fille, il faut que je sorte de Rome et que je ne vous voie jamais ! Si je veux demeurer auprès de vous, il faut que j'épouse une personne qui me hait et que je n'aime pas et que je vous vois en la possession de mon frère qui ne s'estimera pas même heureux de vous posséder. Songez après cela, Madame, si j'ai tort de vous conjurer de faire quelque réflexion sur des choses qui peuvent avoir des suites si fâcheuses !

- Je crois, sans doute, tout ce que vous me dites, lui répliqua la Princesse, mais je le crois sans y pouvoir trouver de remède car l'honneur ne me permet pas de m'en aller avec vous chercher un asile en Grèce ! La seule tendresse que j'ai pour le roi et la reine m'empêcherait d'y pouvoir consentir, quand même un sentiment de gloire ne m'en empêcherait point. Je crois même être obligé de vous conseiller d'épouser ma sœur, poursuivit-elle, parce que je suis persuadée qu'elle a besoin de votre vertu pour retenir une partie de son ambition et pour l'empêcher de rien entreprendre d'injuste.

- Ha ! Madame ! lui dit alors le Prince d'Ameriole, je vois bien que je m'étais trompé lorsque j'avais cru que je n'étais pas haï de vous car quand on a une affection tendre, on ne peut avoir tant de sagesse et l'on a un peu plus de compassion des maux de la personne que l'on aime !

- Puisque je n'en ai pas pour moi-même, répliqua la Princesse, vous seriez injuste de murmurer de ce que je n'en ai pas pour vous.

- Mais encore une fois, Madame ! lui dit-il, considérez quel embarras va être le nôtre ! Si je fais ce que vous voulez, j'épouserai Tullie que je n'aime point et qui ne m'aime pas, et je continuerai de vous aimer. Tarquin, vous épousera en continuant d'aimer Tullie et il pourra même arriver que vous m'aimerez plus que vous ne faites et que je contribuerai à votre infortune car je ne tiens pas possible que vous me puissiez voir aussi malheureux que je le serai, sans en avoir le cœur touché de

quelque compassion. Songez donc bien Madame, à tout ce que je vous dis et, après cela, faites-moi la grâce de me dire ce que vous voulez que je fasse ?

- Je veux, dit-elle, que vous soumettiez votre esprit à votre fortune et je veux, si je l'ose dire sans rougir, que vous soyez aussi malheureux que je serai malheureuse, que vous épousiez Tullie avec autant d'aversion que j'en aurai pour Tarquin et que vous viviez pourtant aussi bien avec ma sœur, que je suis résolue de vivre bien avec le Prince votre frère. Je veux, de plus que vous croyiez que si je pouvais vous bannir d'auprès de moi, je le ferai à l'heure même, et que vous croyiez aussi, que c'est aujourd'hui la première et la dernière fois que vous me parlerez de votre amour. Je vous demande pourtant, par grâce singulière, de changer votre passion en amitié et de m'aimer comme une sœur.

- Ha, Madame ! reprit-il, je ne pourrai jamais vous aimer que comme ma maîtresse et vous m'allez réduire aux plus pitoyables termes du monde car je vous aimerai sans espérance. Je haïrai mon frère comme on hait un rival heureux, quoiqu'il ne se l'estime point ; je haïrai la Princesse votre sœur, comme on hait une femme infidèle de qui toutes les inclinations sont opposées aux miennes. Craignez donc Madame, craignez que ma vertu ne m'abandonne !

- Je le craindrais de tout autre que de vous, reprit la Princesse, mais jugeant de vos sentiments par les miens, je n'appréhende nulle violence, ni nulle injustice de votre côté car enfin si je le puis dire sans mourir de confusion, je sens bien que je ne pourrai jamais aimer Tarquin, et que je ne vous pourrai jamais haïr ! Mais je ne laisse pas de sentir en même temps, que je ne ferai jamais rien contre ce que je dois.»

Après cela, le Prince d'Ameriole dit encore des choses très touchantes à cette vertueuse princesse, où elle répondit avec autant de tendresse que de vertu. Si bien que, trouvant un nouveau sujet d'admiration en leurs propres infortunes par les grands sentiments qu'elles leur donnaient, ils s'en aimèrent plus tendrement. Cependant, quoique cela fût ainsi, leur vertu fut toujours plus forte que leur amour et quoique le Prince d'Ameriole pût dire à la Princesse, il ne pût rien obtenir davantage. Il est pourtant certain que quoiqu'elle le désespérât, il ne s'emporta point et ne prit aucune résolution violente.

Mais, durant que ces deux personnes s'entretenaient ainsi, l'ambitieux Tarquin et l'ambitieuse Tullie s'entretenaient d'une manière bien différente, car à peine furent-ils en liberté de se parler, que Tarquin qui connaissait bien que Tullie ne l'avait engagé à l'entretenir qu'avec l'intention de tâcher de lui persuader de ne songer plus à sa sœur, parla le premier et commença de se plaindre de ce qu'il faisait lui-même. « Eh bien Madame, lui dit-il, que dites-vous de la bizarrerie de la Fortune, qui dispose de nous d'une si cruelle manière, et qui veut que pour votre propre intérêt, je me prive moi-même d'une chose qui m'est infiniment chère ? Cependant il m'y faut résoudre et ce malheur n'a point de remède. Si j'avais à parler à une personne qui eut le cœur moins grand

que vous ne l'avez, poursuivit-il, je n'en ferais pas ainsi, mais étant ce que vous êtes, je ne fais difficulté aucune de vous dire que je suis persuadé que toute la faveur du roi ira à celui qui épousera la Princesse et qu'il a autant d'aversion pour vous, qu'il a d'amitié pour elle. De sorte que si je la laissais épouser mon frère et que je vous épousasse, nous n'aurions qu'à nous préparer à être leurs esclaves. C'est pourquoi, généreuse Tullie, il faut que je me résolve à épouser la Princesse, afin de vous empêcher de porter des fers, et que vous vous résolviez aussi à épouser mon frère. Comme il est naturellement doux et complaisant, vous le pourrez tenir dans mes intérêts qui seront toujours les vôtres, puisque mon mariage ne m'empêchera pas de continuer de vous aimer avec la même ardeur que je vous aie aimée. Comme entre une femme et une maîtresse, la maîtresse est toujours la plus chère, ce serait vous qui seriez effectivement reine si j'étais roi. »

Tullie entendant parler Tarquin de cette sorte ne répondit pas comme sa vertueuse sœur eut répondu si elle eut été à sa place. Au contraire, voyant qu'elle avait encore quelque part en l'affection de Tarquin, elle lui dit tout ce qui pouvait flatter son amour et son ambition, mais comme elle ne lui pouvait pas faire voir qu'il lui fut plus avantageux de l'épouser, que d'épouser la Princesse sa sœur, elle ne lui fit pas changer de sentiments. De sorte que cette abominable personne voyant qu'elle ne pouvait être sa femme, et prévoyant qu'il aurait peut-être un jour toute l'autorité, ne lui ôta pas l'espérance d'être encore sa maîtresse quand il aurait épousé sa sœur et qu'elle aurait épousé son frère. Ce n'est pas qu'encore qu'elle aimât Tarquin elle n'eut alors dessein de tâcher de mettre la faveur en la personne de celui qu'elle devait épouser afin que Tarquin dépendît d'elle et qu'elle ne dépendît pas de lui, mais c'est qu'en cas que cela ne fût pas, elle était bien aise et par amour, et par ambition d'avoir encore quelque liaison avec ce prince. Si bien que par un caprice que les deux passions qu'ils avaient dans l'âme et leur peu de vertu leur donnaient, ils résolurent de ne s'épouser point et de ne rompre pourtant pas ensemble. Après quoi, ils furent rejoindre la Princesse et le Prince d'Ameriole qui avaient des sentiments bien opposés, puisque tous ceux que la vertu peut inspirer étaient dans leur cœur. Cependant, comme les intérêts de Servius Tullus voulaient que ces deux mariages se fissent promptement, ils se firent quinze jours après ces deux conversations, avec une magnificence royale, mais avec une douleur si sensible pour la Princesse et le Prince d'Ameriole que j'ai ouï-dire que le jour qui précéda leurs noces, ils pensèrent mourir d'affliction et qu'ils se dirent un dernier adieu qui fut la plus douloureuse chose du monde. Mais, après cela, la vertu étant la plus forte, ils se contraignirent et agirent avec tant de sagesse, que peu de gens s'aperçurent de leur désespoir.

Pour Tullie, elle avait des sentiments bien tumultueux, mais comme elle se résout aussitôt à toutes choses, elle pensa que peut-être, elle viendrait à bout d'obliger Servius Tullus à faire autant pour elle que pour sa sœur, et qu'en tout cas, si elle ne pouvait régner en la personne

de son mari, elle régnerait en celle de son amant. Pour Tarquin, quoiqu'il eût de l'amour pour Tullie, il se consola de la voir posséder par son frère parce qu'il savait qu'il possédait toujours son cœur, et parce qu'il regardait son mariage avec la Princesse comme une chose qui l'approchait du trône. Ainsi cette grande fête se passa avec des sentiments bien différents entre ces quatre personnes.

Cependant, quoiqu'il y eût de l'amour dans le cœur de Tarquin pour Tullie, et qu'il y en eut aussi dans celui de Tullie pour Tarquin, comme l'ambition était encore la plus forte dans leur âme, ils ne laissaient pas de se nuire secrètement dans les choses où il y allait d'un intérêt de cette nature, car si le Prince d'Ameriole eût pu être roi, Tullie eût mieux aimé être sa femme que d'être celle de Tarquin, parce que sa douceur lui eût fait espérer qu'elle eût eu toute l'autorité. Tarquin, d'autre part, qui connaissait l'humeur de Tullie, n'eût pas été marri de pouvoir être roi sans qu'elle y contribuât en rien. Ils se déguisèrent pourtant ces sentiments et ne laissèrent pas d'avoir une liaison fort étroite ensemble, depuis leur mariage. Pour la Princesse et pour le Prince d'Ameriole, il n'en fut pas de même, car, bien que ce vertueux amant ne demandait que de l'amitié à la personne qu'il aimait et qu'elle lui eût même promis de ne lui refuser pas cette grâce, elle évitait, autant que la bienséance le lui permettait, de se trouver engagée à parler seule avec lui.

D'autre part, le roi, à qui Tarquin et Tullie étaient presque également redoutables, apportait un soin fort grand à ne pencher ni d'un côté ni d'autre. En effet, de peur d'irriter Tullie, il ne faisait pas plus de grâces à Tarquin qu'au Prince d'Ameriole et, de peur aussi d'irriter Tarquin, il n'en faisait pas plus au Prince son frère, qu'à lui. Mais, en pensant être fort prudent et en voulant trop les ménager, il ne contenta ni Tarquin ni Tullie, car il n'y a jamais eu deux esprits plus ennemis de toute égalité que ces deux-là. En effet, ce qui leur était le plus insupportable, était de voir que le roi ne se déterminait point à en favoriser un plus que l'autre. Cependant, dès qu'ils eurent remarqué l'intention de Servius Tullus, ils ne donnèrent aucun repos aux deux personnes à qui la Fortune les avait attachées, car Tullie persécutait continuellement le Prince d'Ameriole afin qu'il entreprît plus qu'il ne faisait contre le roi et contre Tarquin, et Tarquin ne laissait aucun repos à la Princesse sa femme, afin de l'obliger à tirer avantage de la tendresse qu'il savait que le Roi son père avait pour elle, et à la vouloir forcer d'agir contre le Prince d'Ameriole. De sorte que par ce moyen, Tarquin agissait continuellement contre son frère et contre sa maîtresse et il voulait que sa femme agisse contre sa sœur, contre son père, et contre son amant. Tullie de son côté, ne pensait qu'à nuire à son amant et à sa sœur, qu'à arracher la Couronne à son père et qu'à persécuter continuellement son mari pour le forcer de faire tout ce qu'il pourrait contre son frère, et contre la personne du monde qu'il aimait le plus, afin de renverser Servius Tullus du trône. Mais, quoique l'ambitieux Tarquin, et l'ambitieuse Tullie pussent faire, la vertu de ces deux illustres personnes ne fut point

ébranlée, car le Prince d'Ameriole ne fit jamais rien qui put déplaire au roi, qui dut irriter Tarquin, ni qui fut contre les intérêts de la Princesse qu'il aimait. Mais pour cette admirable personne, elle porta encore la vertu plus loin car dans les choses où il ne fallait rien faire d'injuste et qui étaient à l'avantage de son mari et au désavantage de son amant, elle ne balançait point et dans le même temps qu'elle avait une haine horrible contre l'un, et une très violente affection pour l'autre, elle servait celui qu'elle haïssait, et nuisait à celui qu'elle aimait.

Il est vrai que ce n'était qu'en certaines occasions où la raison le permettait car dès que Tarquin voulait l'obliger d'agir par des voies injustes contre son père, sa sœur ou contre le Prince d'Ameriole, elle lui résistait avec une confiance admirable, quoiqu'elle lui résistât pourtant toujours avec une douceur pleine de respect, capable d'adoucir la cruauté même. Cependant, par un excès de vertu, et connaissant que tous les sentiments de son mari étaient très violents, qu'il n'avait nulle crainte des dieux et qu'il se moquait de toutes les lois des hommes, elle tâchait effectivement de s'en faire aimer et d'acquérir quelque crédit sur son esprit, dans l'espérance d'adoucir la fierté de son humeur.

D'autre part, le Prince d'Ameriole qui avait toujours une violente amour pour la Princesse et une haine horrible pour Tullie, ne laissait pas de se contraindre, et, pour son propre honneur, ne voulant pas avoir une femme qu'on put accuser d'être méchante, il faisait tout ce qu'il pouvait pour corriger la sienne par mille exemples de bonté et de complaisance qu'il lui donnait tous les jours. Mais c'était en vain que ces deux vertueuses personnes se pensaient adoucir la fierté du naturel de Tarquin et de Tullie, car, de moment en moment, elle augmentait au lieu de diminuer. De sorte que Tarquin perdant l'espérance d'inspirer jamais l'ambition dans le cœur de sa femme, et Tullie ne voyant nulle apparence d'obliger son mari à faire des crimes pour régner, ils vinrent à mépriser et à haïr ce qui s'opposait à leurs sentiments. Ils vinrent, dis-je, à s'aimer plus qu'ils n'avaient jamais fait et à regretter de n'avoir pas été mariés ensemble. Mais ils le regrettaient principalement parce qu'ils croyaient que si cela eût pu être, ils eussent bientôt été où ils souhaitaient si ardemment d'arriver. Si bien que le feu de l'amour et celui de l'ambition se joignant ensemble dans leurs cœurs, y mirent des sentiments si violents et si injustes que la plus innocente de leurs conversations ne finissait jamais qu'ils ne se fussent promis de faire quelque crime pour lier plus fortement leur amour. En effet, ils ne s'entretenaient que de choses terribles, tantôt ils disaient qu'il y avait bien de la folie aux hommes qui rompent quelquefois leurs plus glorieux desseins par des scrupules de vertu, ou par une imagination mal fondée d'une gloire chimérique qui ne s'établissait que par des actions d'une générosité incommode, qui était absolument incompatible avec l'exécution de toutes les grandes entreprises. « Pour moi, disait un jour Tarquin à Tullie comme on l'a su depuis par une fille d'esprit qui était à cette princesse, je pose pour une vérité indubitable que quiconque voudra s'enfermer dans les bornes que le vulgaire donne à la justice, et à la

générosité, ne fera jamais rien de grand du côté de la Fortune et que si on n'avait jamais violé de lois, il n'y aurait jamais eu d'hommes qui se fussent mis à la tête des autres, et qu'il n'y aurait, en tout l'univers, ni rois, ni royaumes, ni inégalité de condition. C'est pourquoi, sans nous arrêter à ces lois que ceux qui ne les veulent point suivre ont faites, faisons seulement tout ce qui nous peut servir, sans nous amuser à examiner de près, si c'est juste ou injuste. »

Voilà donc, généreux Artemidore, quelles étaient en ce temps-là, les conversations de ces deux personnes, que je ne vous raconte pas exactement, parce que j'en ai encore de plus exécrables à vous raconter. Cependant, comme ils ne trouvaient pas toujours assez d'occasions de se parler, ils vinrent à s'écrire assez souvent, si bien que comme il n'est pas aisé que les gens de cette condition se cachent longtemps, la Princesse sut bientôt qu'il y avait une intelligence secrète entre sa sœur et son mari, et le Prince d'Ameriole sut de son côté, qu'il y en avait une très étroite entre sa femme et son frère. Cependant, par un sentiment de vertu et de prudence, la Princesse ne voulut pas avertir le Prince d'Ameriole du dérèglement de l'esprit de sa femme, parce que cette perfide était sa sœur, et parce que ce prince était son amant. Le Prince d'Ameriole de son côté, fut quelque temps à ne vouloir pas découvrir à la Princesse l'infidélité de son mari, croyant qu'il l'affligerait inutilement. Ainsi, il était en un pitoyable état, car de découvrir les crimes de sa femme, il ne s'y pouvait résoudre de s'en venger sur Tarquin, il était son frère ! et il était de plus, mari de la personne qu'il adorait qui, étant aussi vertueuse qu'elle était, ne l'aurait jamais vu s'il eût tué son mari. Il dissimula donc autant qu'il lui fut possible, néanmoins, comme il connaissait qu'elle était l'humeur de son frère et l'humeur de sa femme, il ne fut pas marri de savoir leur intelligence à fond. Pour cet effet, quoiqu'il ne fut pas jaloux, il employa tous ses soins à la découvrir et il fit si bien, que l'esclave qui portait leurs lettres fut absolument à lui. De sorte qu'ayant fait faire secrètement un cachet comme le leur, (car ils en avaient de semblables), il vit une lettre de Tarquin à Tullie et la réponse de Tullie à Tarquin. Comme ces deux lettres étaient les plus terribles lettres d'amour qu'on ait jamais vues, elles ont été assez publiques ! Il n'y a pas un homme à Rome qui haïsse Tarquin, qui ne les sache ! C'est pourquoi je les sais même mieux que les autres, parce que je suis persuadé que je hais plus son injustice, que personne ne la saurait haïr. Mais avant que de vous les dire, il faut que vous sachiez que le Prince d'Ameriole en fut si surpris, que jugeant qu'il n'était plus temps de dissimuler, et qu'il fallait même que la Princesse sût précisément en quels termes étaient les choses, il prit la résolution de le lui dire.

Et en effet, comme il avait pris des copies de ces deux lettres, il fut chez la Princesse, quoiqu'il n'eût guère accoutumé de la visiter en son particulier, parce qu'elle le lui avait défendu et il fut même si heureux, qu'il la trouva seule. Il eut aussi cet avantage de ne craindre pas d'être interrompu, ni par Tarquin, ni par Tullie car le premier était allé à la chasse

et l'autre gardait la chambre, pour quelque légère incommodité. Si bien que, trouvant la Princesse comme il la désirait, il en fut bien aise, quoiqu'il n'eût que des choses fâcheuses à lui dire.

Mais pour elle, bien qu'elle l'aimât toujours chèrement, elle eut quelque inquiétude de le voir, de sorte que ce prince le remarquant : « Je vois bien Madame, lui dit-il, que ma visite vous déplaît plus qu'elle ne vous oblige, mais Madame, je vous supplie de ne me condamner pas sans m'entendre, et de vous donner la peine d'écouter ce qui la cause. Car enfin je suis si accoutumé à faire ce que vous voulez, et à me priver de l'honneur de vous voir, quoique je le pusse faire innocemment, que le respect que je vous ai toujours rendu, mérite que vous m'accordiez l'audience que je vous demande. »

Comme la Princesse connaissait la grande vertu de ce prince, et qu'elle vit quelque chose sur son visage qui lui fit connaître qu'il avait effectivement à lui parler de quelque affaire importante, elle lui accorda ce qu'il lui demandait. Si bien que le faisant asseoir auprès d'elle, elle se mit en état de l'écouter. « Je suis au désespoir Madame, lui dit-il, d'avoir à vous dire la chose du monde la plus fâcheuse ! Il vous importe pourtant tellement de la savoir, que je n'ai pu me résoudre de vous la cacher, quoiqu'il me soit honteux de la découvrir. Mais avant que de vous expliquer cette funeste énigme, souffrez Madame, que connaissant votre austère vertu, je vous conjure de croire que je ne prétends tirer nul autre avantage de tout ce que je vous dirai, que celui de concerver peut-être la vie à la plus belle et la plus vertueuse personne du Monde, en vous la conservant.

- Hélas généreux prince, lui dit-elle en soupirant, je ne sais si c'est me rendre un grand service que de faire ce que vous dites ! Mais quoi qu'il en soit, je veux bien vous en être obligée, c'est pourquoi hâtez-vous de m'apprendre ce que vous avez à me dire !

- Je ne vous dis point Madame, reprit-il, que si Tarquin n'était pas mon frère et qu'il ne fut pas votre mari, que vous auriez su sa mort devant que de savoir son crime, car je veux espérer que vous connaissez assez bien un cœur où il y a si longtemps que vous régnez, pour croire qu'il ne serait pas assez lâche pour endurer des outrages de la nature de ceux que je vous vais apprendre, sans s'en venger à l'heure même. Mais, pour ne vous tenir pas davantage en suspens, lisez, s'il vous plaît Madame, une lettre de Tullie à Tarquin et la réponse de Tarquin à Tullie. Vous verrez Madame, ajouta-t-il, qu'il faut que ces deux lettres aient été précédées par beaucoup d'autres, et qu'il s'est agi, peut-être plus d'une fois, de votre mort et de la mienne.

Après cela, le Prince d'Ameriole ayant donné les copies de ces deux lettres à la Princesse à qui il parlait, elle les prit, et ouvrant celle de Tullie la première, elle lut ces paroles :

Je vous l'ai dit cent fois, si vous voulez régner paisiblement dans mon cœur, il faut vous mettre en état de me faire régner dans Rome, car si vous voulez que je sacrifie toutes choses à votre amour, il faut aussi que vous sacrifiiez toutes choses à mon ambition. Ce n'est pas que je ne sache bien que cette passion-là est aussi forte dans votre cœur que dans le mien et que vous m'aimez encore plus comme ambitieuse que comme belle, mais après tout, vous allez pourtant un peu trop lentement. Hâtez-vous donc de choisir le jour destiné à notre liberté, et croyez qu'elle n'arrivera jamais si tôt que je le désire et que je n'ai pas plus d'envie de vous voir maître de Rome, que j'en ai d'être maîtresse absolue de votre cœur. Sacrifiez donc promptement les deux victimes qui doivent nous rendre l'amour et la fortune également propice, et soyez assuré que de mon côté, je ne manquerai à rien de ce que je vous ai promis.

Tant que la lecture de cette lettre dura, la Princesse changea vingt fois de couleur, elle la relut même avec attention et après l'avoir relue et refermée, elle la rendit au Prince d'Ameriole, qui le raconta le soir à celui qui me la dit et prenant l'autre en levant les yeux au ciel : « Eh ! justes dieux ! dit-elle alors, peut-il être possible que je sois sœur d'une si abominable personne ? »

Ensuite de quoi, ouvrant la réponse de Tarquin elle la trouva telle :

Oui ma très chère, très ambitieuse Tullie, je ferai bientôt tout ce qu'il faut faire pour régner dans Rome afin de régner dans votre cœur et devant que les Ides prochaines soient passées, nous serons libres et en état d'assujettir tous les autres. Cependant, préparez-vous à me donner le jour que vous avez destiné au sacrifice des deux victimes qui doivent assurer notre repos car toutes choses sont prêtes pour cela. Adieu, soyez toujours vous-même, je vous en conjure, c'est-à-dire incapable de faiblesse, de scrupule, et de repentir.

- Eh bien Madame ! dit le Prince d'Ameriole à la Princesse après qu'elle eût achevé de lire, que vous semble de ces deux lettres, et que faut-il faire pour éviter le malheur qui nous menace ? Car vous voyez bien, ajouta-t-il, que vous et moi sommes ces deux victimes que l'on doit immoler et qui doivent mettre Tarquin et Tullie en liberté. Ils ne peuvent entendre par là le roi et la reine puisque quand ils seraient morts, ils ne pourraient être tous deux à leur place et qu'ils ne seraient pas encore libres ! Ainsi je conclus qu'ils en veulent à votre vie et à la mienne ! Cependant, comme Tarquin est votre mari et que Tullie est votre sœur, je ne veux pas m'établir juge de leur crime quoique Tullie

soit la plus perfide femme du monde et Tarquin le plus lâche et le plus ingrat frère de la Terre. Parlez donc, Madame, je vous en conjure, et souvenez-vous qu'il s'agit de songer à votre conservation car pour mon intérêt, je ne le considère point en cette rencontre et s'il y avait une voie de sauver votre vie en exposant la mienne à mille dangers au lieu d'un, il la faudrait prendre préférablement à toute autre. Puisque je ne puis jamais vous posséder, la mort me serait plus douce que la vie et je ne pourrais mourir plus glorieusement qu'en mourant pour votre service. Parlez donc, Madame ! Encore une fois ! car les moments sont précieux en une occasion si pressante.

- Hélas généreux prince, répliqua-t-elle, que voulez-vous que je dise dans le trouble où je suis ? Je suis si épouvantée du crime de Tarquin et de celui de Tullie, que si je ne savais que vous êtes le plus sincère et le plus vertueux de tous les hommes, je ne pourrais croire ce que je vois. En effet, le moyen de concevoir que le cœur de deux personnes d'une naissance si illustre, puisse être capable de sentiments si noirs, si lâches, et si criminels ? Le moyen que l'amour puisse empirer des desseins de cette nature ? Le moyen, dis-je, que l'amour fusse lié avec une passion aussi tumultueuse que l'ambition ? Le moyen que la fille de Servius Tullus, qui est le plus vertueux roi du monde, veuille renverser son père du trône, et faire mourir la sœur et son mari ? Et le moyen que le frère du Prince d'Ameriole, puisse être capable de votre mort, et la mienne ?

- Hélas Madame, reprit ce prince affligé, il ne s'agit pas de savoir comment toutes ces choses sont possibles, il s'agit seulement de savoir comment on peut empêcher votre mort !

- Il est si difficile d'y trouver des remèdes innocents, répliqua-t-elle, que je crois que le plus court est de n'en point chercher et de se résoudre à mourir !

- Ha ! Madame, reprit le Prince d'Ameriole, je ne saurais consentir à votre perte et si vous n'imaginez point les voies de sauver votre vie, j'irai plutôt poignarder mon frère et ma femme, que de m'exposer à vous voir mourir par la cruauté de deux personnes qui me sont si proches. Mais Madame, ajouta-t-il, il y a des exemples de mariages rompus ! Un de nos plus fameux citoyens a autorisé ce que je dis et, si jamais il a été permis de séparer deux personnes que le mariage avait unies, il faut avouer qu'il le doit être de vous ôter à Tarquin, et de me séparer de Tullie. C'est pourquoi Madame, si vous le voulez, on peut faire de deux choses l'une : ou de dire au roi tout ce que nous savons, afin que par son autorité il rompe votre mariage et le mien, et qu'il exile Tarquin et Tullie, ou bien sans faire un si grand éclat qui pourrait ne nous sauver pas parce que le roi est un peu lent en ses résolutions, ne vaudrait-il point mieux nous dérober à la violence de Tarquin et à la cruauté de Tullie ? Votre mariage et le mien se peuvent rompre aussi bien quand nous n'y serons pas que quand nous y serons car il me sera aisé de laisser ici de quoi convaincre ces deux criminelles personnes. Du côté des dieux, nous n'aurons rien à craindre et du côté des

hommes nous aurons notre propre vertu qui nous consolera de leurs calomnies, si vous êtes capable de vous laisser conduire en quelque asile. Et pour vous témoigner, Madame, que l'amour que j'ai pour vous est pure et désintéressée, si vous croyez qu'il ne vous soit pas permis d'être ma femme après avoir été celle de Tarquin, je me contenterai de demeurer auprès de vous comme un frère qui veut protéger et défendre sa sœur et de n'en prétendre jamais autre chose. Ainsi, sans répandre le sang d'un frère inhumain et d'une injuste femme et sans que vous soyez obligée de consentir à la perte d'un ambitieux mari et d'une cruelle sœur pour empêcher la vôtre, nous nous mettrons en sûreté en quelque lieu où leur cruauté ne s'étendra point. Nous y serons en repos, nous y vivrons même heureux, s'il est vrai que vous ayez quelque amitié pour moi car je sens bien que mon amour sera tellement assujetti à ma raison et à votre vertu, qu'elle ne me fera jamais rien faire qui vous fâche, ni rien dire qui vous déplaise. Consentez donc Madame, à ce bienheureux exil, si vous ne voulez pas consentir à la perte de Tarquin et celle de Tullie !

- Non, non, généreux prince ! lui dit-elle, je ne consentirai ni à l'un, ni à l'autre, car si je m'en allais comme vous le proposez, je sauverais sans doute ma vie mais, puisque je ne le pourrais faire sans exposer ma réputation, il n'en faut pas avoir la moindre pensée. Que ne dirait point ensuite Tarquin, et que ne publierait pas la cruelle Tullie ?

- Perdons-les donc Madame ! reprit le Prince d'Ameriole, puisque je ne saurais souffrir qu'ils vous perdent !

- Pour prendre un milieu entre de si fâcheuses extrémités, reprit-elle, je crois qu'il faut tâcher de faire voir au roi une lettre effective de Tarquin à Tullie, ou de Tullie à Tarquin, afin qu'après cela, par sa prudence et son autorité, il nous mette à couvert de ces deux dangereuses personnes. Il pourra être qu'il trouvera à propos de me mettre en lieu sûr durant quelque temps, sur quelque prétexte qu'il inventera, et qu'il vous commandera d'aller faire quelque voyage, jusqu'à ce que la raison ait repris sa place dans l'esprit de nos ennemis, ou qu'il ait trouvé les moyens de s'en assurer.

- Mais Madame, répliqua ce prince, durant que nous chercherons les voies de faire voir au roi ces lettres dont vous parlez, vous périrez infailliblement ! Et puis, pour ne vous tromper pas, il ne faut point que vous croyiez que je puisse m'éloigner de vous en l'état où sont les choses ! Madame, si vous ne voulez rien de ce que je vous propose, il faut du moins que vous enduriez que j'aille trouver le roi à l'heure même pour lui dire ce que je sais et que sur quelque prétexte qui n'est pourtant pas aisé à trouver, vous ne mangiez point chez vous et n'y couchiez pas car je ne sais si c'est par le fer ou par le poison que l'inhumaine Tullie et le cruel Tarquin vous veulent faire périr.

- Mais si vous allez trouver le roi, répliqua-t-elle, sans lui pouvoir prouver ce que vous avancerez, vous ferez un grand éclat qui avancera peut-être notre perte au lieu de l'empêcher, c'est pourquoi si vous m'en

croyez, ayez patience. Peut-être que ceux qui veulent notre mort se repentiront, et puisque l'esclave qui porte leurs lettres est à vous, que vous avez un cachet comme le leur et que vous pouvez voir tout ce qu'ils s'écrivent, nous sommes en sûreté. Tarquin demande à Tullie le jour qu'elle destine à nous faire périr, de sorte que dès que vous verrez qu'elle l'aura choisi, nous prendrons garde à nous et comme il est permis de défendre sa vie, je souffrirai alors que vous fassiez tout ce qui pourra assurer la nôtre. Mais jusqu'à cela, je ne puis souffrir que l'on ait recours à nuls remèdes violents et j'aime bien mieux périr par imprudence et par excès de bonté, que si je faisais périr les autres injustement par trop de précipitation !

- Mais Madame, reprit-il, peut-il y avoir de l'injustice à s'empêcher de mourir ?

- Quoi qu'il en soit, répliqua-t-elle, la mort ne me fait pas tant de peur que je veuille, pour l'éviter, me mettre en hasard qu'on puisse dire que j'ai perdu mon mari, et j'aime beaucoup mieux qu'on reproche éternellement ma mort à Tarquin, que si on me pouvait soupçonner d'avoir contribué en quelque chose à la sienne ! Et puis, généreux prince, dit-elle en rougissant, comme je sais qu'il y a pour vous dans mon cœur une amitié fort tendre, je dois agir avec plus de circonspection que je ne devrais faire si cela n'était pas, et je dois même vous conjurer de vous en aller, de peur que cette longue conversation, si elle est sue de nos ennemis communs, ne leur donne quelque ombrage qui hâte l'exécution de leurs mauvais desseins. Cependant, je vous conjure de prendre garde à vous car je serais au désespoir si je pouvais me reprocher d'avoir eu une sœur qui eut causé votre mort.

- Eh ! de grâce Madame ! répliqua ce prince, ne songez point à moi et pensez seulement à empêcher que je puisse avoir la douleur d'apprendre que j'ai eu un frère qui vous ait ôté la vie !

Après cela, ces deux vertueuses personnes se dirent encore des choses infiniment tendres et depuis qu'il est des malheureux, il n'y en a jamais eu dont les sentiments aient été si héroïques, si passionnés, et si innocents tout ensemble. Ils résolurent pourtant en se séparant, de s'avertir de ce qu'ils découvriraient. Après quoi, le Prince d'Ameriole s'en alla chez le roi, mais avec une mélancolie si profonde, qu'il lui était impossible de la cacher, aussi fut-elle remarquée de tout le monde et même du roi. Pour la Princesse, elle se mit à prier les dieux après que le Prince d'Ameriole fut parti et à les prier même pour Tarquin et Tullie puisqu'au lieu de leur demander leur perte pour empêcher la sienne, elle leur demandait seulement qu'ils se repentissent. Du moins, le dit-elle ainsi à une personne qui était auprès d'elle et qui l'avait élevée, à qui elle confiait ses plus secrets sentiments.

Mais durant que le Prince d'Ameriole avait été chez la princesse, il était arrivé, malheureusement, que Tarquin était revenu de la chasse plus tôt qu'on n'avait pensé, et qu'au lieu d'aller chez lui, il avait été chez Tullie qui gardait la chambre ce jour-là. Ce qui avait hâté son re-

tour était que s'étant reposé quelque temps au pied d'un arbre pendant qu'on raccommodait la bride de son cheval qui s'était rompue en brossant au travers d'un bois fort touffu, il s'était mis à relire la dernière lettre de Tullie. Mais en la relisant au grand jour, il avait pris garde que, de certitude, elle avait été ouverte, et qu'il y avait même quelque petite différence du cachet dont on s'était servi à la refermer, à celui dont elle se servait d'ordinaire. Si bien que comme il était naturellement soupçonneux et violent, il ne douta point que ce ne fut ou le Prince d'Ameriole ou la Princesse, qui avaient ouvert cette lettre. De sorte que, jugeant des autres par lui-même, il craignit d'être prévenu, s'il différait d'un moment, à remédier à cet accident. Mais, afin que la chose qu'il voulait faire ne fit point d'éclat, il agit comme s'il eût eu dessein de chasser tout le jour. Cependant, dès que cette bride fut raccommodée, il remonta à cheval et à la première occasion qu'il trouva, il se déroba de la chasse suivi d'un des siens seulement, et revint diligemment à Rome. Au lieu d'aller chez lui il fut, comme j'ai déjà dit, chez Tullie où il apprit que le Prince son frère était avec la Princesse sa femme. Si bien que suivant l'impétuosité de son naturel, il crût qu'ils ne songeaient qu'à choisir le poison qu'ils lui voulaient donner. Étant donc dans ce sentiment, il entra dans la chambre de Tullie à qui il dit que sa dernière lettre avait été ouverte, et lui demanda à voir celle qu'elle avait reçue de lui. Cette cruelle personne l'ayant regardée attentivement avec Tarquin, ils virent effectivement que cette lettre avait été cachetée avec un cachet contrefait mais, à peine l'eurent-ils vu, que Tullie prenant la parole : « Eh bien ! lui dit-elle, n'avais-je pas raison de dire que vous alliez un peu trop lentement, et qu'il fallait nous hâter de nous défaire de tous les obstacles qui s'opposent à notre bonheur ?

- Oui ma chère Tullie, lui dit-il, vous aviez raison et j'ai eu tort, et il faut réparer cette faute par une diligence extrême. C'est pourquoi sans balancer davantage, il faut empoisonner aujourd'hui les deux personnes qui empêchent notre bonheur. Il y a longtemps que nous l'avons résolu et leur perte est si nécessaire à notre repos et même à la grandeur de Rome, qu'il y a de la justice à les perdre. Exécutez donc la chose de votre côté, comme je l'exécuterai du mien. N'ayez pas la faiblesse de vous repentir, et gardez que vos yeux ne découvrent le secret de votre âme.

- Prenez garde vous-même, reprit la méchante et fière Tullie, que les beaux yeux de votre femme ne vous changent le cœur, et sans vous souvenir en cette occasion ni des dieux, ni des hommes, ni des lois, ne vous souvenez que de la couronne où vous prétendez. Pensez que Romulus assura le trône par la mort de son frère et que cette mort ne l'a pas empêché d'être mis, par le peuple, au rang des dieux. Pensez encore que ceux qui font une longue guerre pour régner, immolent bien plus de victimes innocentes que vous n'en immolerez, souvenez-vous sur toutes choses, que Tullie sera à vous, dès que les ennemis de notre bonheur ne seront plus. »

Car, généreux Artemidore, il faut que vous sachiez qu'encore que Tullie ne fut capable d'aucun scrupule, ni d'aucun sentiment de religion, ni de vertu, elle n'avait pourtant jamais promis sa possession à Tarquin que lorsqu'il se serait mis en état de l'épouser car elle craignait que si elle consentait son amour, il ne cherchât d'autres voies de contenter son ambition, et que la sienne ne fut pas satisfaite. C'est pourquoi, voulant que la passion de ce prince lui servit à faire réussir ses desseins ambitieux, elle lui avait été sévère de ce côté-là, quoiqu'elle lui eût témoigné avoir autant d'affection pour lui, qu'il en avait pour elle. Cependant, il faut que vous sachiez que Tarquin et Tullie, qui avaient tous deux l'esprit impétueux et la voix assez haute, ayant l'âme toute occupée des grands crimes qu'ils voulaient commettre, ne prirent pas garde qu'il y avait une femme qui les écoutait.

Il est pourtant vrai que cette personne qui avait été élevée avec les deux Princesses, et qui n'avait été à Tullie en particulier que lorsqu'elle s'était mariée, entendit cette funeste conversation et qu'elle ouït distinctement que Tarquin dit à Tullie en la quittant, qu'il lui enverrait du poison dès qu'il serait retourné chez lui. De sorte que cette fille qui aimait la Princesse et qui avait de la bonté, eut une telle horreur du crime de sa maîtresse que, voulant empêcher la mort de ces deux personnes innocentes dont elle avait entendu prononcer l'arrêt, s'en alla dans sa chambre où elle écrivit deux billets, l'un pour donner elle-même au Prince d'Ameriole quand il reviendrait, et l'autre pour envoyer à la Princesse. Mais, comme il lui fallut du temps pour écrire, et du temps pour trouver un esclave qui fut assez fidèle pour lui confier un billet aussi important que celui qu'elle voulait envoyer à la princesse, ses bonnes intentions n'eurent pas un bon effet car, vous saurez que Tarquin après avoir été faire un tour chez le roi parce qu'il avait su que le Prince d'Ameriole y était et après avoir vu dans ses yeux toute la mélancolie que les autres y avaient déjà remarquée, s'en retourna diligemment chez lui pour envoyer du poison à Tullie, et pour en donner à sa femme. Par malheur pour cette vertueuse Princesse, ce tyran arriva devant qu'elle pût être avertie par celle qui avait entendu la conversation de Tullie et de lui. Il arriva même si juste pour l'empêcher, que l'esclave qui était chargé du billet qui eut pu lui sauver la vie si elle l'eut reçu, parlait à une de ses femmes lorsqu'il passa dans une antichambre où ils étaient. Et le mal fut qu'il y passa précisément comme cet esclave qui avait ce billet à la main, refusait de le donner à celle à qui il parlait, disant qu'il avait ordre de ne le donner qu'à la Princesse. Comme Tarquin s'était dérobé de la chasse et qu'il n'avait qu'un des siens avec lui, il était entré sans bruit, sans que cette fille et cet esclave l'eussent entendu. Si bien que, comme il était naturellement soupçonneux et qu'il croyait toujours avoir intérêt à tout ce que disaient des gens qui parlaient bas, il s'approcha doucement de ces deux personnes, et, comme il entendit leur contestation et qu'il reconnut cet esclave pour être de chez le Prince d'Ameriole, sa curiosité augmenta, de sorte que prenant la parole : « Pour vous mettre d'accord, dit-il brusquement en

arrachant le billet des mains de celui qui le tenait, je me charge de rendre ce que je tiens à la Princesse et d'en donner réponse à ceux qui le lui envoient quels qu'ils puissent être ! »

Vous pouvez penser que la surprise de cet esclave et de cette fille fut fort grande ! Tarquin était pourtant si redoutable à tous ceux qui le connaissaient, qu'ils n'osèrent murmurer quoiqu'ils fussent en une inquiétude étrange car l'esclave jugeait bien que ce billet devait être fort important vu comme on le lui avait recommandé, et cette fille pensait bien aussi qu'il devait être de conséquence, vu l'opiniâtreté que cet esclave avait eue à ne le lui donner pas et à le vouloir donner lui-même à la Princesse. Cependant il fallut qu'ils prissent patience, que l'esclave s'en allât et que cette fille rentrât dans la chambre de sa maîtresse pendant que Tarquin lisait ce billet, où il trouva ce qu'il ne pensait pas trouver : l'avertissement qu'on donnait à la Princesse de prendre garde à elle parce qu'on la voulait empoisonner dès le soir. De sorte que voyant que s'il ne faisait la chose bien diligemment il ne lui serait pas aisé de la faire, il alla promptement envoyer du poison à Tullie.

Après quoi, il entra dans la chambre de la Princesse qui n'était pas dans une petite inquiétude, car cette fille qui était à elle lui avait dit ce que Tarquin avait fait. Si bien que, comme le Prince d'Ameriole et elle étaient convenus qu'ils devaient s'avertir de tout ce qu'ils apprendraient, elle crût, sachant que l'esclave qui lui avait apporté un billet était de chez lui, que c'était effectivement ce prince qui lui écrivait. De sorte que comme elle aimait la gloire plus que toutes choses, elle craignit extrêmement que ce billet ne persuadât à Tarquin qu'elle avait quelque intelligence criminelle avec le Prince son frère. Il est vrai qu'elle ne fut pas longtemps en cette inquiétude car, comme le cruel Tarquin la voulait tromper et qu'il jugea par la tristesse qu'il vit dans ses yeux, quoiqu'elle le reçût très civilement, qu'elle en savait plus qu'elle n'en disait, il fut à elle avec plus de liberté d'esprit en apparence qu'il n'avait accoutumé d'en avoir. Et pour prétexter la violence qu'il avait faite en arrachant ce billet des mains de celui qui le lui voulait rendre, il lui dit en riant qu'il voulait qu'elle devinât de qui il venait, et ce qu'on lui mandait, ajoutant que si elle ne le devinait pas, elle ne l'aurait que le lendemain. La Princesse voyant cet enjouement s'y laissa tromper. Ce n'est pas qu'elle ne sut bien que Tarquin était l'homme du monde qui savait le mieux dissimuler mais comme c'est l'ordinaire des personnes souverainement vertueuses d'avoir beaucoup de difficulté à croire qu'on puisse être extrêmement méchant, elle pensa que ce billet n'était de nulle importance, et elle crut même que peut-être le Prince d'Ameriole et elle, avaient-ils expliqué trop criminellement les lettres qu'ils avaient vues, ou que Tarquin se repentant, reviendrait peut-être à la raison. De sorte que se contraignant autant qu'elle put, elle fit semblant de tâcher de deviner de qui pouvait être ce billet qu'il ne voulait

pas lui montrer, quoiqu'elle ne sut qui lui nommer, car elle ne lui voulait pas dire le nom du Prince son frère, et Tullie n'avait pas accoutumée de lui écrire.

Mais enfin, après que cet enjouement forcé eut duré quelque temps, on servit. Tarquin, pour avoir le plaisir de voir de ses propres yeux prendre le poison par cette admirable personne, voulut manger avec elle. J'ai ouï-dire à un homme qui la vit alors, que, quoiqu'elle fût mélancolique, elle n'avait jamais été plus belle qu'elle était ce soir-là. Aussi assure-t-on que le cruel Tarquin en fût ému. L'on a su depuis que lorsque cette admirable Princesse demanda à boire et qu'il connut que celui qui lui en devait donner lui allait donner le poison qu'il lui avait baillé pour le lui faire prendre, il changea de couleur. Mais comme il sentit que la vue d'une si grande beauté l'attendrissait, le cruel détourna fièrement la tête pour ne la voir plus qu'elle n'eut avalé le poison. Et en effet, pour lui en donner le temps, il parla à un des siens durant qu'elle le prenait. Après quoi, tout glorieux d'avoir surmonté ce faible et impuissant mouvement de tendresse qu'il avait eu, il eut l'inhumanité de la regarder comme auparavant et il eut même la cruauté de railler diverses fois avec elle, durant ce funeste repas. Afin que le poison eût loisir de faire son effet sans qu'elle pût faire de remède qui l'en garantit, il feignit d'avoir à l'entretenir de quelque affaire importante. Si bien que l'ayant fait entrer dans son cabinet, il l'obligea d'y être près de deux heures, quoiqu'elle commençât de se trouver mal une demi-heure après qu'elle y fut entrée. Celui qui lui avait donné le poison, lui avait assuré que pourvu qu'on fût une heure après l'avoir pris sans prendre de remède, il était indubitable que ceux que l'on prendrait ensuite seraient inutiles et qu'il fallait de nécessité mourir. De sorte que quoique cette belle et vertueuse Princesse se fût plainte d'abord du mal qu'elle sentait, le cruel Tarquin l'avait pourtant retenue lui disant que ce n'était rien et l'entretenant alors de diverses choses qu'il feignait vouloir qu'elle dise au roi. Enfin, après qu'il crut être assuré de l'effet du poison, il s'empressa fort à la faire secourir et il voulut même demeurer toujours auprès d'elle, de peur que si elle soupçonnait la cause de sa mort, elle n'en découvrit quelque chose à ceux qui l'environnaient.

Ainsi, cette admirable personne voyait son bourreau faire semblant de s'intéresser à la douleur qu'elle sentait, car elle connut bien dès qu'elle se trouva mal, qu'il l'avait fait empoisonner. En effet, lorsqu'elle sortit du cabinet où il l'avait fait entrer, ses femmes lui voyant une pâleur mortelle sur le visage, lui dirent qu'il la fallait mettre au lit, mais elle leur répondit sans s'emporter, qu'on la mettrait bientôt au tombeau et comme on s'empressait à dire qu'il fallait diligemment aller chercher les médecins du roi, «Vous avez raison, dit-elle, pourvu qu'ils aient quelque invention de me faire mourir doucement, car pour guérir, ajouta-t-elle en soupirant, je ne le puis, ni ne le souhaite. »

Cependant, au milieu de toute la haine qu'elle devait avoir pour son mari, et pour sa sœur, et de toute l'amour qu'elle avait pour le Prince d'Ameriole, elle ne dit rien de rude pour ceux qui la faisaient mourir, ni

rien de trop doux pour celui qu'elle aimait si tendrement. Elle se contenta d'ordonner tout bas à une personne qui savait tout le secret de son cœur, de dire à ce malheureux prince s'il était plus heureux qu'elle, qu'elle le priait de ne venger point sa mort et de conserver sa mémoire. Après quoi elle demanda deux fois à voir le roi et la reine, mais, quoique Tarquin dise qu'il les avait déjà envoyés avertir, elle ne les vit pas parce qu'il empêcha qu'on n'y allât, disant qu'il était trop tard, que le mal de la Princesse se passerait et qu'elle-même serait, après, marrie qu'on lui eût obéi. Comme cette personne avait un grand esprit, elle connut bien qu'elle les demandait inutilement, aussi ne s'y opiniâtra-t-elle pas, et, levant les yeux au ciel : « Mourons donc sans consolation ! s'écria-t-elle en faisant encore un grand soupir, ou consolons-nous nous-même, par l'espérance d'être bientôt en état de n'avoir plus besoin d'être consolée. »

Après cela, ses douleurs redoublant, elle tomba en faiblesse, mais lorsque les médecins furent venus, ils la firent revenir. Il est vrai qu'ils n'en eurent pas plus d'espérance pour cela, au contraire ! Ils dirent qu'on ne la pouvait sauver. En parlant ainsi, on voyait dans leurs yeux qu'ils n'osaient dire la cause de son mal et qu'ils devinaient sans doute que Tarquin ne voulait pas qu'on la dit, car ils en parlaient en termes ambigus, qui le faisait assez connaître.

Cependant ce cruel bourreau était toujours là, et il eut même l'inhumanité de toucher le pouls à cette déplorable princesse, pour tâcher de juger si elle avait encore beaucoup à vivre. De sorte que cette admirable personne, perdant une partie de sa patience en ce moment, retira son bras assez languissamment et se tournant vers Tarquin avec une langueur capable d'inspirer de la compassion à la cruauté même : « Je vous demande pardon Seigneur, lui dit-elle en rougissant, de vous faire tant attendre, et d'être si longtemps à mourir ! Mais ce n'est pas ma faute, ajouta-t-elle en se tournant de l'autre côté, car j'ai pris tout le poison qu'on donne, et je ne cherche point de remède. »

Ces paroles ne furent pourtant entendues que de Tarquin et de cette dame qui savait les plus secrets sentiments du cœur de cette déplorable princesse. Mais elle était si accablée de la douleur qu'elle avait, qu'elle ne pouvait parler, joint que Tarquin qui était aussi hardi que méchant, prenant alors la parole, dit qu'elle commençait de rêver et qu'elle ne vivrait plus guère ! Et en effet, cessant de parler peu de temps après, elle tomba dans un assoupissement qui dura quatre ou cinq heures. Mais, dès que Tarquin la vit assoupie et qu'il crût être assuré qu'elle ne parlerait plus, il envoya avertir le roi et la reine, qui, venant en diligence, eurent une douleur extrême de trouver cette princesse en cet état. Néanmoins ils ne songèrent point qu'elle avait été empoisonnée et ils ne pensèrent qu'à lui faire des remèdes. Mais, ils les lui firent inutilement car elle mourut deux heures après que le Soleil fut levé. Ensuite de quoi, l'injuste Tarquin ne pensa qu'à lui faire rendre tous les honneurs imaginables après sa mort.

Durant que cet inhumain immolait cette belle princesse à son amour et à son ambition, la cruelle Tullie faisait un aussi funeste sacrifice que celui-là. Dès que le Prince d'Ameriole avait été retourné chez lui, et que, suivant la coutume, il s'était mis au bain, il avait commencé de se trouver mal car, comme Tarquin n'avait pas voulu que le poison fît un égal effet entre ces deux personnes, Tullie en avait fait mettre un si subtil dans le bain de ce prince, que la seule vapeur lui enveloppant le cerveau, l'assoupit à demi et lui ôta l'usage de la raison dès qu'il s'y fut mis. Comme il y avait deux de ses gens qui étaient d'intelligence avec Tullie, et qu'ils avaient un contrepoison qui empêchait que cette vapeur ne leur pût nuire, la chose se fit sans peine car ils étaient alors seuls auprès de ce prince, Tullie ayant adroitement éloigné tous les autres qui n'étaient par ses complices. Après qu'ils virent que ce prince était en l'état où ils le voulaient, la cruelle Tullie, à ce que l'on assure, fut elle-même le faire tirer du bain et le mettre au lit, faisant dire par ceux qui étaient dans son détestable secret, qu'il voulait dormir et qu'il avait défendu qu'on entrât dans sa chambre.

On assure encore, que voyant qu'il ne mourait pas assez tôt, elle ne se coucha point cette nuit-là et, qu'allant de temps en temps dans la chambre de ce malheureux prince, l'impatience qu'elle eut de sa mort l'obligea à le faire étrangler avec deux de ses voiles attachés ensemble afin qu'il n'y eût nulle marque de mort violente et qu'il parût avoir été suffoqué par une fluxion. Quoi qu'il en soit, ce prince mourut la même nuit que la Princesse qu'il aimait. Cela fit un si grand bruit dans Rome, que l'on ne parlait d'autre chose. Tarquin et Tullie étaient pourtant si redoutables à tout le monde, qu'on ne se disait qu'à l'oreille ce que l'on pensait de ces deux morts arrivées en même temps et dont la cause était si peu apparente qu'on ne donnait point de nom à la maladie qui avait fait mourir ces deux illustres personnes.

Ce cruel et cette barbare avaient bien prévu que les faisant mourir en même temps, on en penserait ce qu'on en pensa ! Mais ils avaient bien vu plus de danger pour eux à les faire mourir séparément, car, si la Princesse eût survécu au Prince d'Ameriole, elle eût pu dire ce qu'elle savait de cette mort au roi son père, joint que Tullie ne voulut point empoisonner son mari qu'elle ne fut assurée que Tarquin empoisonnerait sa femme, de peur que si elle l'avait défait de celui qui pouvait lui disputer la couronne, il n'achevât pas la chose. Tarquin de son côté, ne pouvait pas se résoudre de faire mourir sa femme s'il n'était assuré de la mort de son frère car, il jugeait bien que s'il eût survécue il aurait voulu venger sa mort. Si bien que voyant beaucoup moins d'inconvénients aux murmures du peuple, ils s'étaient résolus à commettre ces deux effroyables crimes, avec autant de hardiesse que de cruauté.

Si Tarquin fit rendre tous les honneurs imaginables à la Princesse dès qu'elle fut morte, Tullie en fit autant au Prince d'Ameriole dès qu'il eut expiré. Cette cruelle personne eut même l'effronterie d'envoyer conso-

ler Tarquin de la mort de sa femme, et, Tarquin envoya aussi l'assurer qu'il prenait plus de part à la mort du Prince d'Ameriole, comme étant son mari, que comme étant son frère.

Cependant, le sage et prudent Servius Tullus se trouva en un embarras étrange. S'il n'avait pas soupçonné, d'abord, que la Princesse sa fille fut empoisonnée, il n'en fut pas de même lorsqu'il apprit la mort du Prince d'Ameriole puisqu'il ne douta point que Tarquin et Tullie n'eussent fait mourir ces deux illustres personnes. Il se trouva alors dans une peine inconcevable. Ces deux personnes qu'il avait perdues lui étaient très chères et il avait une douleur de leur perte qu'on ne saurait exprimer. Les deux qui restaient lui étaient en horreur après cet effroyable crime, mais ils lui étaient redoutables et il craignait pour lui le même traitement qu'il voyait faire aux autres.

Cette considération n'aurait pourtant pas été assez forte pour l'empêcher d'éclater, si une raison d'honneur ne s'y fut mêlée : « Car enfin, disait-il à un homme de qualité à qui il confiait tout le secret de son cœur, irai-je flétrir moi-même ma propre gloire, en accusant ma propre fille d'avoir empoisonné son mari, et consenti à la mort de sa sœur ? Irai-je accuser mon gendre d'avoir fait mourir sa femme et d'avoir donné son consentement pour faire empoisonner son frère ? Quand j'aurai accusé ces deux personnes, puis-je prouver leurs crimes et suis-je assuré de les en pouvoir punir ? Car, n'est-il pas vraisemblable que Tarquin et Tullie n'ont pas entrepris une chose de cette nature avec tant de hardiesse et si peu de précautions, sans être assurés d'avoir quelque puissante brigue dans le sénat ? De plus, je ne sais la chose que par des conjectures et quand je la saurais autrement, je doute si un père est obligé de punir ses propres enfants, si ce n'est qu'ils eussent conjuré contre l'État, car en ce cas-là, je crois que l'intérêt général doit l'emporter sur l'intérêt particulier, et que la patrie doit aller devant la nature. Mais ici, il ne s'agit que de venger la mort de ma fille et la mort de mon gendre. Rome n'a point d'intérêt en cette affaire ou, si elle en a, c'est d'une manière différente car il est vrai que je trouve qu'il sera honteux à tous les Romains d'avoir un roi qui aura convaincu son gendre d'avoir empoisonné sa femme, et d'avoir aussi convaincu sa fille d'avoir empoisonné son mari. Ainsi, je pense qu'il vaut mieux dissimuler la chose et regarder Tarquin et Tullie comme s'ils étaient innocents. C'est assurément le plus honnête et le plus sûr pour moi, et c'est même le plus avantageux pour Rome puisque je suis persuadé que hors de faire empoisonner Tarquin et Tullie, comme ils ont peut-être empoisonné les autres, ils feraient un soulèvement dans la ville, qui, en me renversant du trône les y ferait sans doute monter ! C'est pourquoi il vaut mieux dissimuler mon ressentiment. »

Vous pouvez juger Seigneur, que celui à qui il parlait ne s'opposa point à ce qu'il disait, car outre qu'il y avait effectivement de la raison à ces propos, il est encore vrai qu'il eut été assez difficile de dire à un père, qu'il fallait qu'il fît mourir son gendre et sa fille, sachant bien qu'il n'y avait point de milieu à prendre et que ce n'étaient pas des personnes

qu'il fallut se contenter d'exiler ! De sorte que cette résolution étant prise, le roi dissimula en effet si bien, que tout le monde fut contraint de dissimuler comme lui, et de faire semblant de ne soupçonner ni Tarquin, ni Tullie, de la mort de cet illustre prince et de cette illustre princesse.

Enfin Seigneur, sans m'arrêter à vous prier de considérer quelles devaient être les conversations de Tullie et de Tarquin, et quelle devait être l'amour de deux personnes qui avaient été liées par l'empoisonnement d'un grand prince et d'une grande princesse, je vous dirai que, dès que le temps du deuil fut passé, qui dure dix mois parmi nous, Tarquin épousa Tullie, sans que Tullus le pût empêcher. Ce n'est pas que ce mariage ne lui fit horreur et ne lui parut exécrable, toutes les fois qu'il considérait que Tarquin avait empoisonné sa femme pour épouser Tullie, et que Tullie avait empoisonné son mari pour épouser Tarquin ! Mais ayant commencé de dissimuler leurs crimes, il fallut qu'il continuât de le faire, joint que, lui important extrêmement d'unir la famille des Tarquin avec la sienne, la politique voulait ce que la vertu et la justice ne voulaient pas. De sorte que s'accommodant au temps, ce terrible mariage se fit avec magnificence, car le roi savait bien que Tarquin tout méchant qu'il était, avait acquis beaucoup de crédit et dans le sénat et parmi le peuple. Ce n'est pas, comme je l'ai déjà dit, que le crime de Tarquin et de Tullie n'eut fait horreur à tout le monde, mais c'est que comme le peuple est inconstant, qu'il change de moment en moment et qu'il peut également oublier les vertus, et les vices, le souvenir de cette exécrable action vint insensiblement à s'effacer dans la mémoire du peuple de Rome.

Il faut que vous sachiez que depuis la mort du Prince d'Ameriole et de la Princesse, Tarquin qui se vît plus près du trône, et qui crût qu'il fallait effectivement faire oublier au monde ce qui s'était dit de leur mort, devint, par politique, ce qu'il n'était point naturellement : extrêmement civil. Il saluait même plus volontiers le menu peuple que les personnes de qualité. Aussi cherchait-il, de dessein prémédité, à passer plutôt par les grandes places et les rues populaires, que par les autres, afin d'avoir plus d'occasions de faire remarquer sa civilité à ceux dont il attendait un jour une couronne ! De plus, il s'intéressait avec empressement dans les affaires des particuliers, il accommodait des querelles, il terminait des différends d'intérêt, il divisait ceux qui lui pouvaient nuire, il réunissait ceux qui lui pouvaient servir, il prêtait de l'argent aux uns, il en donnait aux autres, la porte de son palais était ouverte à tout le monde et il se piquait de servir ceux qu'il nommait « ses amis », avec une ardeur extraordinaire. Au reste, il s'accommodait admirablement à l'humeur de tous ceux qui le voyaient quand il était en particulier, car il paraissait être religieux jusqu'au scrupule avec ceux qui avaient de la religion, il était libertin avec les libertins et il se moquait également des Grecs et des dieux des Romains. Il était même voluptueux avec ceux qui l'étaient et il faisait aussi le philosophe quand il se rencontrait avec des gens qui faisaient profession de l'être.

Cependant j'ai ouï-dire, que quoiqu'il prît cent formes différentes, il était toujours Tarquin et que lorsqu'il voulait être le plus doux et le plus civil, il y avait pourtant toujours sur son visage et dans ses yeux, quelque chose de sombre, de fier, et de méchant. Mais après tout, comme le peuple regarda plus ses civilités et ses bienfaits que sa physionomie, il s'y laissa tromper, et l'exécrable Tarquin acquit insensiblement un fort grand crédit sous le règne d'un des plus vertueux rois de la Terre.

Pour Tullie, il n'en fut pas de même. Elle n'avait pas l'esprit capable de se changer en cent façons différentes comme Tarquin. Au contraire, elle s'était tellement mis dans la tête, qu'elle était au-dessus de tout ce qu'elle voyait, que tout le monde lui devait toutes choses, qu'elle ne devait rien à qui que ce fût et que la Fortune lui devait une couronne, qu'elle ne se souciait ni de plaire, ni d'être aimée. Elle méprisait même extrêmement les femmes et ne pouvait souffrir la conversation que des hommes. Pour sa réputation, elle ne s'en souciait point et quand on lui disait qu'elle se ferait haïr si elle continuait de vivre avec les dames qui la visitaient comme elle vivait, elle répondait que pourvu qu'on la craignît, elle ne se souciait pas d'être aimée. Aussi n'a-t-elle jamais dit à une femme, nulle de ces petites choses obligeantes que l'usage a établies parmi les dames. Ce n'est pas qu'elle n'aimât à être louée, quoiqu'elle dît qu'elle ne s'en souciait point, mais c'est qu'elle ne pouvait ni louer, ni flatter personne, aussi n'était-elle ni louée ni flattée que parce qu'elle se faisait craindre. Et certes ! ce n'était pas sans raison qu'on la craignait, car elle faisait des choses si violentes, qu'elle était redoutable à tout le monde.

Il arriva une fois qu'elle fît une incivilité horrible à la femme d'un de nos premiers sénateurs qui, ayant le cœur haut et sensible, ne put s'empêcher de s'en plaindre en un lieu où elle fut, au sortir de chez cette princesse. Comme elle y trouva une de ses amies particulières, elle ne la vit pas plutôt que prenant la parole : « De grâce ! lui dit-elle avec assez d'émotion, réjouissez-vous avec moi de ce que je suis délivrée pour toute ma vie de la plus importune visite du monde car, enfin ! je n'irai jamais chez Tullie, quand même elle deviendrait reine !

- Elle est si accoutumée d'être incivile, répliqua son amie, que vous n'en devez pas être surprise !

- Et je suis si peu accoutumée à souffrir l'incivilité, reprit cette dame irritée, que je ne la saurais endurer.

- Mais, ajouta celle à qui elle se plaignait, connaissez-vous une femme dans Rome qui soit de condition à voir Tullie, qui n'ait pas souffert quelque chose d'elle ? Et pensez-vous qu'il vous soit honteux d'endurer ce que toutes les autres endurent ?

- Je pense, répliqua-t-elle alors à demi en colère, que celles qui l'endurent ont le cœur fort bas, et que je ne l'ai pas tel. Véritablement, si je ne pouvais vivre sans aller chez Tullie, que je fusse née son esclave ou, que du moins, ma fortune en dépendît et que je fusse assurée que quand

j'aurais bien fait des bassesses, et bien enduré des incivilités elle ferait quelque chose de grand pour moi, on pourrait peut-être dire que je serais trop délicate et que j'aurais tort si je n'y allais pas. Mais, la chose n'est pas ainsi, car je me passe bien de faire des visites de princesses sans vertu ! Je ne suis pas l'esclave de Tullie, ma fortune ne dépend point d'elle, et quand j'aurais enduré toute la fierté de ses caprices, elle ne ferait jamais rien pour moi. C'est pourquoi, je trouve bien plus beau et bien plus court de n'y aller plus, car je n'ai pas la maladie de ces dames, qui quand elles ont été une fois chez Tullie en un jour où elle ne les a pas tout à fait mal traitées, passent le reste de la journée à aller de maison en maison, dire de cent manières différentes, qu'il soit à propos ou non, qu'elles ont été la voir et qu'elle leur a parlé. J'en vis une avant-hier, qui fit toute sa conversation de cette nature et qui eut l'art d'enchaîner si adroitement tout ce qu'elle avait envie de dire pour faire croire qu'elle était bien avec Tullie, que je fus assez longtemps à admirer comment elle avait pu trouver quelque liaison à son discours ! Elle ne fit autre chose que dire : « je viens de chez la princesse... la princesse m'a dit... j'ai parlé d'une affaire à la princesse... la princesse m'a tirée vers une fenêtre pour m'entretenir en particulier... la princesse m'a fait promettre que je retournerais demain chez elle... », la princesse enfin était si mêlée dans son discours, que qui en aurait ôté ce mot-là, il n'aurait plus eu nul sens à tout le reste ! Cependant elle était tout à fait contente d'elle-même et l'on voyait dans ses yeux toute la joie et tout l'empressement que donne la principauté à celles qui se préoccupent de sa seule grandeur, et qui ne font pas un juste discernement de la condition et du mérite. Mais pour moi qui ne saurais avoir qu'un respect apparent pour les personnes de qualité qui n'ont point de vertu, et qui affectent d'être inciviles, je ne les vois plus dès qu'elles ne me reçoivent pas comme je pense qu'elles sont obligées de le faire. Voici quelle est ma façon d'agir : quand je me trouve avec des gens qui sont moins que je ne suis, je songe autant que je le puis à leur faire beaucoup de civilité. Quand je vais voir de mes amies de condition égale à la mienne, je ne garde point de mesure avec elles et je ne me soucie pas qu'elles en gardent avec moi, pourvu qu'il n'y ait point de personnes étrangères, quoique je sois persuadée que la familiarité et l'amitié ne doivent jamais bannir la civilité. Mais quand je vais chez ces femmes, que la Fortune a mises beaucoup au-dessus de ma tête, je prends garde à tout et je compte jusqu'à leurs regards parce qu'il faut, de nécessité, que celles de cette qualité qui ne sont pas civiles, aient le cœur ou l'esprit mal fait car si cela n'était pas, elles n'agiraient point ainsi. De la manière dont le monde est établi, il leur est si aisé d'obliger ceux qui les voient, et elles en tirent un si grand avantage, qu'il faut conclure, quand elles ne le sont pas, qu'elles n'ont point d'esprit ou qu'elles ont un orgueil mal fondé qui leur fait croire que tout ce qui n'est point de leur qualité, n'a rien de considérable. Je déclare pourtant hautement que je ne voudrais pas être Tullie avec toute sa grandeur, à condition d'avoir toutes ses inclinations. »

Comme cette dame avait l'esprit irrité, elle ne prit pas garde qu'elle disait cela devant des personnes qui n'étaient pas obligées de lui être fidèles, et en effet, ce discours ayant été rapporté à la fière Tullie, elle la menaça d'une si terrible manière, qu'il fallut qu'elle sortît de Rome pour éviter quelque aventure plus fâcheuse.

Cependant, comme les secrets des dieux sont impénétrables, il semblait que le mariage de Tarquin et de Tullie, tout abominable qu'il était, leur fut agréable car toutes choses leur arrivaient à souhait. Tullie eut trois fils et une fille, l'abondance était dans leur maison, Tarquin et elle n'étaient jamais malades et il ne leur arrivait rien de fâcheux. Tarquin se signala même par son courage en diverses occasions de guerre et l'on eut dit enfin que ceux qui gouvernent le monde avaient oublié les crimes de Tarquin et de Tullie, tant ils paraissaient heureux.

Ce n'était pourtant qu'un bonheur apparent, parce qu'ils n'étaient pas sur le trône et que Tullus vivant plus longtemps qu'ils ne voulaient, ils s'estimaient très malheureux. Comme Tarquin est habile, il n'avait pas osé, dès le lendemain de ses noces avec Tullie, entreprendre de détruire son beau-père ! Il avait voulu faire oublier au peuple le crime dont on l'accusait et faire une puissante brigue dans le sénat, par les voies que je vous ai dites, et par beaucoup d'autres qui seraient trop longues à dire. Comme la cruelle Tullie était encore d'un tempérament plus impétueux et qu'elle avait moins de prudence dans son ambition, elle trouvait que le chemin que Tarquin prenait pour monter au trône était trop long et qu'il fallait précipiter un si grand dessein, si l'on voulait qu'il réussisse. Elle eût bien voulu que le roi son père se fut démis du gouvernement entre les mains de Tarquin, mais elle savait que ce vertueux roi ne souhaitait pas qu'il régnât et que s'il avait à se démettre de la puissance royale, comme il en courait alors quelque bruit, ce serait à condition qu'il n'aurait point de successeur. Il jugeait bien, vu les brigues que faisait Tarquin, que s'il en avait il serait roi, si bien que ne lui voyant pas les vertus nécessaires à un bon prince, il gardait la puissance royale entre ses mains et en usait avec une modération digne de servir de modèle à tous les rois de la Terre. Mais, comme il est extrêmement difficile aux rois de cacher leurs sentiments, Tullie découvrit bientôt que le roi son père ne songeait pas à lui mettre la couronne sur la tête, de sorte qu'en entrant en une fureur étrange, il en rejaillit quelque chose sur son mari, qui n'agissait pas encore assez selon son intention, pour la faire parvenir promptement où elle avait envie d'aller. Si bien que ne pouvant plus dissimuler ce qu'elle avait dans le cœur, elle commença de ne regarder plus Tarquin qu'avec une fierté extraordinaire, et comme ce prince qui de son naturel est très sensible, lui demanda d'où venait le changement de son humeur : « Il vient, lui répondit-elle, de ce que vous ne changez point de place et de ce que vous vous mettez en état de n'en changer jamais ! Car enfin Tarquin, pour ne vous dissimuler rien, je n'ai pas consenti à la mort de ma sœur et je n'ai pas empoisonné mon mari, pour être femme d'un simple citoyen Romain ! La fille de Tullus n'avait que faire d'employer des voies si violentes pour trouver

un mari de cette condition. Mais j'ai cherché en vous un prince qui s'estimât digne de porter la couronne, et qui fit toutes les choses nécessaires pour monter au trône. Sachez donc que si vous avez tous les sentiments grands et ambitieux, il faut que vous vous souveniez d'être du sang du premier des Tarquin, que vous aspiriez à occuper la place et que par une héroïque impatience de régner, vous vouliez forcer Tullus à vous céder la sienne, sans attendre que la mort l'en chasse, ou, qu'accablé de la faiblesse de l'âge, le sceptre lui tombe de la main. Sachez, dis-je, que si vous commencez dès demain à faire le premier pas pour monter au trône et que vous le fassiez avec une opiniâtre résolution de ne reculer point, d'avancer toujours et de mourir ou de régner, sachez dis-je encore une fois, qu'en cas que vous fassiez ce que je dis, je vous tiens pour mon mari et pour mon roi. Mais sachez en même temps, que si vous avez des sentiments moins grands et moins élevés, je vous tiens pour un esclave et pour un esclave criminel. Car enfin Tarquin, je crois qu'on doit réputer pour coupables ceux qui font des crimes inutilement ! Ainsi je conclus que si nous ne montons pas au trône, on doit nous reprocher la mort de deux personnes que nous avons sacrifiées à notre amour et à notre ambition et je suis persuadée, au contraire, que tous les crimes imaginables sont effacés quand ils sont suivis d'un succès heureux. Hâtez-vous donc Tarquin de me tenir la parole que vous m'avez donnée en m'épousant ! Vous êtes en si beau chemin, que je m'étonne que vous n'allassiez plus vite ! Vous ne venez pas de Corinthe, ni de Tarquinie comme le premier des Tarquin, pour vous faire roi d'un peuple étranger, vous êtes d'une famille royale, vous voyez dans les places publiques les statues du premier des Tarquin, vous demeurez dans le palais qu'il a fait bâtir, vous voyez le même trône qu'il a occupé, vous voyez même les fondements d'un grand temple qui n'attend que vous pour être achevé ! Vous avez du cœur, de l'esprit et de l'ambition, vous ne craignez ni ce qui est au-dessus de votre tête, ni ce qui vous environne, vous n'êtes point effrayé par l'autorité des lois, ni par une crainte servile de châtiments imaginaires, vous avez des amis dans le sénat et parmi le peuple et, si vous n'étiez point trop prudent, vous seriez déjà sur le trône ! Si vous continuez d'avoir une prudence si nuisible, je ne sais pas à quoi bon défaire tout ce que vous avez fait et de faire encore tout ce que vous faites. À quoi vous sert cette civilité extraordinaire que vous avez pour le peuple le plus bas et le plus abject ? À quoi bon cette lâche complaisance pour tous les patriciens ? À quoi bon de prêter de l'argent aux uns, d'en donner aux autres, et d'être prodigue inutilement ? Et à quoi bon enfin, d'être ambitieux et d'avoir une passion tumultueuse et chagrine dans le cœur, pour ne s'en servir à rien ? Croyez-moi Tarquin, si vous ne voulez pas vous hâter davantage, je vous conseille de vous en retourner ou à Tarquinie ou à Corinthe et de chercher la félicité par une autre voie que par l'ambition, car peut-être la trouverez-vous dans la fainéantise, comme on dit que les voluptueux la trouvent. Mais pour moi, puisque Tanaquil qui n'était qu'une femme étrangère, a bien eu la hardiesse et le bonheur de se mettre en état de

disposer trois fois de la couronne, soit en la personne de son mari ou en celle de son gendre, je veux, du moins, la voir une fois en ma disposition et n'attendre pas davantage qu'il plaise à Tullus de remettre la puissance au sénat qui ne vous la rendrait pas ou d'attendre sa mort, qui n'arrivera peut-être de longtemps. Parlez donc Tarquin, voulez-vous être esclave, ou voulez-vous être roi ?

- En vous disant que je veux être digne de vous, répliqua-t-il, je vous dis, ce me semble, tout ce que je vous dois dire ! Mais afin de vous faire voir que vous m'accusez à tort, je veux bien vous découvrir les raisons qui m'ont obligé de différer l'exécution d'un si grand dessein ! »

Et en effet, Tarquin, comme il l'a lui-même raconté depuis aux confidents de ses crimes, dit à Tullie toutes les diverses choses qu'il tramait, tant dans le sénat que parmi le peuple. Mais, quoiqu'il lui pût dire pour l'obliger à ne précipiter pas les choses, il fallut qu'il lui promît de se hâter le plus qu'il pourrait, car il semblait à cette ambitieuse et cruelle personne, que chaque moment durait un siècle quand il n'était pas employé à l'avancement de son abominable dessein. Cependant elle ne laissait pas de voir le roi, et de lui demander des grâces qu'elle obtenait, pour des gens à qui elle ne les faisait faire qu'à condition qu'ils la serviraient contre le prince qui les leur faisait, si elle en avait besoin. Ainsi ce vertueux roi travaillait lui-même à sa ruine par ses propres bienfaits, car il n'y avait point de jour que Tarquin ou Tullie n'obtinssent quelque chose de lui, pour ceux qu'ils engageaient dans leurs intérêts.

Cependant, Tarquin menait alors une vie la plus pénible du monde, car il n'avait repos ni nuit, ni jour, il avait toujours cent choses différentes à faire qui tendaient toutes à même fin, car comme il voulait engager toutes sortes de conditions dans son parti, il avait des intelligences de toute manière. Il y avait donc des gens qui, sur le prétexte de la table qu'il tenait, allaient conférer avec lui. Il y en avait d'autres qu'il ne voyait qu'aux temples, il y en avait qu'il cherchait chez eux et il y en avait qu'il voyait même chez le roi, quoiqu'il ne traitât avec eux que pour le détruire. De plus, il ne se passait presque pas une nuit qu'il ne sortit déguisé de chez lui, pour aller chez quelques-uns des sénateurs qui étaient de son intelligence, pendant quoi on disait, le soir, qu'il était au bain, et on croyait le reste de la nuit, qu'il dormait. Il entreprit même d'employer les choses les plus saintes à faire réussir ses desseins, car il gagna quelques-uns des prêtres saliens et il fit proposer indirectement à la Grande vestale d'entrer dans ses intérêts, mais elle ne le voulut pas quoiqu'il lui promit de la garantir de toute sorte de périls. Cependant, l'opinion commune est qu'il voulait qu'elle laissât volontairement éteindre le feu sacré, afin de dire après cela, que Rome était menacée d'un grand malheur, et que cet accident voulait dire que l'autorité était faible entre les mains d'un prince aussi vieux que Servius Tullus. Comme il connaissait bien le naturel du peuple, il savait que les choses

de la religion sont un grand effet dans son esprit et qu'un scrupule donné à propos à la multitude, fait plus que toutes les raisons les plus solides.

Au reste, quoique Tarquin ne mangeât qu'en tumulte et avec peu de loisirs, qu'il ne dormit presque point, qu'il eut toujours l'esprit inquiet et qu'il se vit même toujours sur le bord d'un précipice puisque si son dessein eut été découvert il eut été perdu, il ne laissait pas d'avoir une santé plus forte et plus vigoureuse que s'il eut joui de la plus grande tranquillité du monde. Mais afin de faire mieux réussir son dessein, il demanda diverses choses au roi pour des particuliers de Rome qui, étant de nature à ne pouvoir ou à ne devoir pas être accordées, lui furent refusées et il les demanda afin d'avoir un prétexte de commencer de murmurer contre Servius Tullus. En même temps qu'il commença de se plaindre, ceux qui avaient été subornés par lui, ou par Tullie, commencèrent aussi de décrier le gouvernement et de dire mille choses contre le meilleur roi du Monde. Et ce qu'il y a encore de remarquable, est que Servius Tullus qui a été le premier de nos rois qui a fait battre de la monnaie et qui en a introduit l'usage parmi nous, facilita, par ce moyen, les voies de suborner ceux dont Tarquin avait besoin car par là il était plus aisé de le faire sans bruit et sans qu'on s'en aperçût, qu'il ne l'eut été auparavant.

Aussi, avait-il un si grand nombre de gens à lui, qu'il n'y avait nulle sorte d'artisans dont il n'y eut quelques-uns tous prêts à faire ce qu'il voudrait. Il avait même une brigue parmi les esclaves, aussi il lui fut aisé de semer tels bruits qu'il voulut, contre le roi. Les uns disaient donc qu'il n'était qu'un esclave né d'une esclave qui, après la mort du premier Tarquin, avait usurpé la couronne par les artifices d'une femme qui l'avait fait roi sans le suffrage du peuple. Les autres disaient aux sénateurs, que Servius, par un sentiment qui sentait la bassesse de sa naissance, avait ôté le bien à toutes les riches familles, pour le partager entre les pauvres. Quelques autres disaient aux peuples, que le roi leur avait ôté la nomination des principales charges pour les donner toutes aux puissants afin qu'ils opprimassent les faibles ; d'autres disaient encore que ce prince qui avait fait faire le dénombrement de tous les biens des particuliers, ne l'avait fait qu'afin de faire naître l'envie dans le cœur des pauvres contre les riches, et qu'afin de savoir précisément à qui il se devrait adresser quand il voudrait s'enrichir de la dépouille de ses sujets.

De sorte que prenant chacun dans son intérêt et semant tous ces divers bruits avec adresse, insensiblement, la multitude qui n'est jamais capable d'un juste discernement et qui est toujours toute disposée à murmurer contre les puissances et principalement contre un vieux roi, se laissa persuader que le plus juste prince du monde avait tort en plusieurs choses. De sorte que Tarquin et Tullie, voyant un si heureux acheminement à leur entreprise, avaient une joie extrême. C'était pourtant une joie qui ne se communiquait point aux autres, les conversations de chez Tullie n'avaient rien qui ne fut très ennuyeux à ceux

qui n'étaient pas de son intrigue. En effet, j'ai ouï-dire qu'on y passait quelquefois une après-dîner toute entière sans y entendre dire douze paroles haut, car tous ceux qui y allaient avaient quelque chose à dire bas à Tullie, ou Tullie à eux, ou eux à ceux qu'ils y trouvaient, si bien qu'il n'y avait rien de plus incommode que de se rencontrer parmi tant de gens qui avaient des affaires, principalement lorsqu'on n'en avait point. Mais enfin, le point fatal destiné à la perte de Servius Tullus et à la grandeur de Tarquin étant arrivé, Rome vit la plus effroyable aventure qu'on ait jamais vue en nul lieu du Monde.

Vous saurez donc que cet ambitieux prince ayant disposé toutes choses pour l'exécution de son barbare dessein et s'étant résolu d'être roi ou de mourir, fut, le matin de ce funeste jour, à la chambre de la fière Tullie, car il avait passé toute la nuit à aller déguisé de rue en rue et de maison en maison, pour s'assurer de tous ceux de sa faction. À peine y fut-il, que cette détestable princesse, qui savait tout ce qu'il préméditait de faire, fut au-devant de lui avec la joie dans les yeux, et, prenant la parole la première : « Courage Tarquin, lui dit-elle, vous n'avez presque plus qu'un pas à faire pour monter au trône, faites-le donc hardiment ! Et rendez-vous digne d'être mari de Tullie par une action héroïque ! Laissez, en cette occasion, la tendresse et la pitié aux personnes vulgaires et sachez que je vous permets de sacrifier toutes choses à votre ambition, sans en excepter, même le roi. Partez donc avec une résolution inébranlable de monter aujourd'hui au trône, ou de descendre au tombeau car il ne doit point y avoir de milieu entre ces deux choses, aux termes où vous en êtes.

- Non, non, généreuse Tullie, répliqua ce prince, il ne faut pas que vous craigniez que je recule d'un pas ! Et il ne faut pas même mettre en doute l'heureux succès de mon dessein. Soyez donc assurée que vous serez reine devant que le Soleil se couche et que vous ne me reverrez que sur le trône ! »

Après cela, ce prince inhumain la quitta et fut suivi d'un grand nombre de gens armés à un lieu qui est à la grande place où l'on fait les assemblées. Mais en y arrivant, le crieur public qui était gagné par ce prince, commanda tumultueusement aux sénateurs de s'assembler et de se rendre auprès du roi Tarquin pour entendre ses volontés. Cependant Seigneur, il faut que vous sachiez que ce qui fit plutôt réussir le dessein de ce prince, fut que le premier Tarquin avait augmenté le sénat d'un fort grand nombre, si bien que tous les derniers sénateurs étaient de la faction du second et avaient un état d'esprit tout disposé à la révolte. Aussi n'y en eut-il pas un qui n'obéit promptement au commandement que le crieur public leur fit, de se rendre auprès de Tarquin. Ceux qui avaient été gagnés par lui des anciens sénateurs s'y rendirent aussi, les amis de Servius y furent même, les uns par crainte et les autres persuadés que Tarquin agissait ainsi du consentement de Servius, qui voulait de son vivant le faire monter au trône parce qu'ils ne pouvaient croire qu'un gendre de ce vertueux roi pût se résoudre à lui arracher la couronne d'une manière si violente. De sorte que les amis et les ennemis

obéirent également en cette rencontre et se rangèrent auprès de Tarquin, qui sans balancer, se mit au siège royal. Comme cette action était fort surprenante et qu'il y avait une grande multitude de conjurés qui s'étaient amassés en ce lieu-là, il arriva que cette foule de gens et le grand bruit que fit la chose, y attira en un moment une assez grande multitude de peuples, mais, ce que faisait Tarquin était si étrange, que ceux mêmes qui étaient de sa faction et qui avaient prévu ce qui se passait, ne laissaient pas d'avoir de l'étonnement sur le visage, si bien que l'on n'a jamais vu une telle consternation.

Cependant, le fier Tarquin prenant un nouvel orgueil dès qu'il se fut mis dans le siège royal, commença d'accuser Servius Tullus comme un usurpateur, et de dire tout ce qu'il avait auparavant fait dire au peuple, afin de le disposer à le croire quand il le dirait lui-même. Ensuite de quoi, il exagéra les grandes vertus du premier Tarquin, traita toujours Servius d'esclave, et il parla avec une éloquence fière et hardie, comme si Tullus eut été le tyran et qu'il eut été le roi légitime. Si bien que, s'élevant un grand bruit d'acclamation de ceux qui étaient payés pour cela, et se faisant aussi un grand murmure de ceux qui n'approuvaient pas ce qu'il faisait, on entendit une telle confusion de voix que l'on n'entendit plus Tarquin. Comme les choses étaient en cet état, Tullus, qui avait été averti de ce désordre, vint en ce lieu-là, pour tâcher de mourir, du moins, dans le trône qu'il avait si dignement occupé. Mais, dès que ce vénérable roi fut à quatre pas de Tarquin, il regarda ce fier usurpateur qui avait insolemment pris sa place et prenant la parole : « Quelle audace est la tienne Tarquin, lui dit-il, d'assembler le sénat et de te mettre en mon siège ?

- Tu te trompes Tullus ! répondit fièrement ce cruel usurpateur, le siège royal que j'occupe est celui du premier des Tarquin dont je suis descendu ! Tu n'es qu'un vil esclave que la Fortune avait élevé et que je m'en vais remettre aux fers, afin d'ôter aux Romains la honte d'avoir un tel maître ! »

À ces mots il se fit un redoublement de cris effroyables et l'on entendit un si grand vacarme, qu'il fut aisé à Tarquin de connaître que tout le monde n'était pas pour lui ! Si bien que, craignant que la vue de ce vieux et vertueux roi ne fit se relâcher quelques-uns des siens, et qu'il ne vînt une si grande multitude de peuples qu'il ne fut pas le plus fort, il exécuta ce qu'il avait résolu en cas qu'il trouvât de la résistance et il porta la chose à la dernière extrémité. Comme il était grand, jeune, fort et robuste, et que Servius Tullus était vieux et faible, ce tyran, sans respecter en lui ni la qualité de roi légitime, ni celle de son beau-père, ni celle de l'aïeul de ses enfants le prit insolemment à travers le corps et, l'ayant soulevé en l'air, il le jeta avec une violence horrible du haut des degrés en bas. Après quoi, il se remit au siège royal, avec la même tranquillité que s'il ne fut pas venu de faire la plus détestable action du monde. L'infortuné Servius Tullus pour dernier malheur, se vit abandonné de ses gardes et presque de tous ses amis. Il en faut pourtant excepter feu mon père, qui ayant une fidélité inébranlable, aida ce mal-

heureux roi à se relever et le soutint en le descendant, pour l'aider à tâcher de regagner son palais. En l'état où il était, il ne pouvait faire autre chose parce qu'il était presque seul et que le roi ne pouvait marcher qu'avec beaucoup de difficulté. Mais hélas, à peine fut-il arrivé au haut d'une rue que l'on nommait alors la rue Cyprienne, (et que le peuple a toujours, depuis, nommée la rue Détestable malgré toute la tyrannie de Tarquin,) que ce malheureux roi fût arraché d'entre les bras de mon père qui le défendit autant qu'il put, de sorte qu'il fut assassiné un moment après par ceux que le cruel Tarquin envoya pour cela. Ainsi, mon père, après avoir essayé vainement d'exciter le peuple à venger la mort de son roi, fut contraint de se retirer chez lui.

Cependant, la fière Tullie, qui avait donné ordre qu'on l'avertisse de moment en moment de tout ce qui se passerait, ne sut pas plutôt ce que le cruel Tarquin avait fait, qu'elle monta diligemment dans un chariot pour aller au lieu où le sénat était assemblé, et faisant appeler son mari, elle lui dit qu'elle venait lui rendre le premier hommage et le saluer comme roi de Rome. Il est vrai que comme il avait alors des choses plus pressées à faire, il lui dit qu'il lui conseillait de ne demeurer pas plus longtemps parmi une foule de peuples, où la tranquillité n'était pas encore établie, et en effet, Tullie rentra dans son chariot. Mais comme celui qui le conduisait fut arrivé au haut de la rue Cyprienne et qu'il voulut tourner à main droite pour aller gagner, en descendant, le pied du mont Esquilin, il aperçut le corps de Servius Tullus tout couvert de sang et de poussière. Voyant un si funeste spectacle, il retint la bride de ses chevaux par un sentiment de respect et d'humanité tout ensemble et, se tournant vers la cruelle princesse qu'il conduisait, il lui montra le corps du roi, son père, comme lui voulant montrer ce qui l'avait obligé de s'arrêter. Cet homme se voulut mettre alors, en devoir de reculer et de tourner par une autre rue, mais l'impitoyable Tullie, inspirée par la cruauté même, se moqua de son respect et prenant la parole avec une inhumanité inconcevable : « Passe ! lui cria-t-elle avec colère, passe sans t'arrêter !Il n'est point de chemin qui ne soit beau pour monter au trône. »

De sorte que celui qui conduisait ce chariot n'osant lui résister, lâcha la bride à ses chevaux qui, moins impitoyables que la cruelle Tullie, s'empêchèrent autant qu'ils purent, par un sentiment que la seule horreur d'un corps mort leur inspira, de fouler aux pieds celui d'un grand roi. Les roues du chariot écrasant le corps de ce grand et malheureux prince en furent toutes ensanglantées, sans que la cruelle Tullie qui vit un si horrible spectacle en eût le cœur attendri, ni touché d'aucun sentiment de compassion. Au contraire, on dit que lorsque son chariot eut passé par-dessus le corps de son père, elle tourna encore la tête pour le regarder et pour le regarder avec joie, bien loin d'en avoir de la douleur. Elle eut même l'audace de s'en retourner vers ses dieux domestiques souillée du sang de son père. Il est vrai qu'à parler véritablement, Tullie ne croyait guère ni à ses dieux domestiques, ni à nuls dieux étrangers et

qu'ainsi, il ne faut pas tant s'étonner, si étant naturellement fière et méchante, elle n'était ici capable de nuls sentiments d'humanité, aussi ne vit-on que des marques de joie dans ses yeux et en toutes ses actions.

Cependant, Tarquin étant le plus fort, il imposa la loi aux faibles et agit si absolument dès le premier jour de son règne, que quand il y eut eu plus d'un lustre[8] qu'il eut été paisible possesseur du trône d'où il venait de renverser son beau-père, il n'eut pas agi autrement qu'il agissait. Mais, pour pousser l'inhumanité aussi loin qu'elle pouvait aller, il ne voulut pas, de peur que le peuple n'en fût ému de compassion, qu'on donnât sépulture au corps du feu roi, disant, avec une cruelle raillerie, que Romulus qui avait été mis au rang des dieux, n'en avait point eu. Et pour porter la cruauté au-delà de tout ce que l'imagination peut concevoir, on assure que la veuve de ce malheureux roi, fut de nuit, accompagnée de ma mère qui fut la seule femme qui ne l'abandonna point en cette funeste rencontre, où était le corps de ce prince et, qu'étant assistée de quelques anciens domestiques, elle le fit porter comme celui du moindre de ses sujets jusqu'à son palais, ce que le cruel Tarquin et la fière Tullie ayant su, ils l'envoyèrent étrangler, du moins est-il certain que cette déplorable Princesse ayant envoyé ma mère donner quelques ordres pour les funérailles secrètes du roi son mari, elle la trouva morte à son retour, sans en pouvoir rien découvrir davantage car le palais du roi devint un effroyable désert dès qu'il eut été assassiné.

Tout le monde était en une consternation horrible dans Rome, car la plus grande partie de ceux qui avaient servi Tarquin ne le virent pas plutôt dans le trône, qu'ils se repentirent de l'y avoir mis et qu'ils connurent qu'au lieu d'avoir un roi, ils allaient avoir un tyran. Dès que Tarquin fut maître de Rome, il songea d'abord à flatter le peuple afin de se mettre en pouvoir d'abaisser l'autorité du sénat. Pour cet effet, il prit la résolution de ne l'augmenter jamais. Il se rendit maître de tous les lieux forts de la ville et il eut toujours une garde très forte à son palais. Après quoi, ne songeant qu'à régner par la crainte, il fit mourir un nombre très grand des plus illustres sénateurs, il en exila beaucoup et il se rendit si redoutable, que personne ne se vit en pouvoir de s'opposer à ses volontés. En effet, il ne se contenta pas de perdre ou d'exiler ceux qui lui pouvaient nuire, mais il supposa des crimes à divers citoyens pour s'enrichir de leur perte. Il ôta toute la connaissance des affaires au sénat, il fit la paix ou la guerre comme bon lui sembla, fit des ligues et des alliances avec les peuples voisins selon sa fantaisie et jugea même, tout seul, plusieurs procès criminels, où il s'agissait de l'honneur de plusieurs familles et de la vie de plusieurs illustres citoyens. Il réunit enfin tellement toute l'autorité en sa seule personne, qu'il était plus maître de Rome, qu'il ne l'était de lui-même.

8- Un lustre : période de cinq années.

Cependant, ce même Tarquin qui avait été doux et civil en apparence, qui avait tant salué le peuple, tant favorisé de gens, tant assisté de misérables et tant eu de complaisance, ne se soucia plus d'être aimé dès qu'il fut sur le trône, et ne songea plus qu'à être craint. « En effet, disait-il un jour, c'est une folie étrange à ceux qui règnent, de prétendre de se faire aimer de leurs peuples, puisque c'est bien souvent le chemin d'en être méprisé mais au contraire c'est être prudent et sage, que de se rendre redoutable à ceux dont on veut être obéi. Car enfin, un peuple qui n'obéit à son prince que par amour, raisonne et délibère sur les commandements qu'il lui fait, mais lorsque celui qui commande est accoutumé de punir sévèrement ceux qui n'obéissent pas et qu'il s'est rendu si redoutable que dès qu'il fait un commandement on a l'imagination remplie du supplice qui le suivrait si on n'y obéissait point, le peuple, pour son propre intérêt, obéit aveuglément, sans s'amuser à examiner les choses. Ainsi je conclus qu'il faut songer à se faire craindre, sans penser à se faire aimer et aussi bien suis-je persuadé que l'on n'aime jamais ce qui est au-dessus de soi et, que ce que l'on appelle amour parmi les peuples, est une amour qu'ils ont pour leur propre liberté qu'ils trouvent plus grande quand ils ont un maître faible et peu absolu, que quand ils en ont un qui sait se faire craindre et se faire obéir. »

Voilà donc Seigneur, quel fut Tarquin à qui on donna alors le nom de superbe ! Mais après tout, il faut avouer à la honte de tous les Romains, qu'ils se soumirent trop tôt, car enfin, à la réserve de Clélius, du père d'Horace, du mien, et d'un homme de grand mérite qui s'appelle Publius Valerius, qui soutinrent courageusement les intérêts du sénat et du peuple, tout obéit au tyran. Mais à la fin, les trois premiers dont le courage résista deux ans entiers aux violences de Tarquin, furent exilés par cet usurpateur et Clélius l'est encore. Mais pour mon père et pour celui d'Horace, ils moururent peu de temps après qu'ils furent sortis de Rome. Il est vrai qu'en mourant mon père fit une chose assez extraordinaire pour vous être racontée, mais il faut que pour la dire, j'en fasse une qui l'est aussi puisqu'il faut que je vous fasse l'éloge de celle à qui je dois la vie. Comme sa vertu servira à vous faire encore haïr davantage Tarquin et Tullie, je ne fais point de scrupule de vous la faire connaître.

Vous saurez donc que cette vertueuse personne, qui se nomme Sivelia, a été une des plus belles femmes de Rome et qu'après avoir été aimée de tout ce qu'il y avait de plus illustre dans notre ville, elle épousa mon père qu'elle suivit dans son exil et qu'elle suivit avec une confiance admirable, sans appréhender ni l'incommodité des voyages, ni les souffrances qui suivent d'ordinaire tous les exilés. Outre que Sivelia a un esprit d'une grande étendue et qu'elle l'a ferme et généreux, elle est tellement persuadée qu'il faut faire son devoir préférablement à toutes choses, qu'elle ne trouve jamais de difficulté à exécuter ce qu'elle croit être obligée de faire, principalement quand c'est un devoir que l'amitié lui impose. Elle a même une amitié si désintéressée qu'elle ne considère jamais que les personnes qu'elle estime sans se considérer elle-même, et, s'il est plus avantageux à ceux pour qui elle a de la tendresse, qu'ils

soient plus éloignés d'elle que d'en être proche, elle y consent généreusement et cache même la douleur qu'elle en a, pour n'en donner pas à ceux pour qui elle a une amitié si obligeante. De sorte que, joignant ensemble une grande beauté, un grand esprit et une grande sagesse, il n'est pas étrange si lorsqu'elle sortit de Rome avec feu mon père, le peuple en murmura et dit tout haut « que Tarquin en bannissait la vertu en bannissant Sivelia. »

Mais, pour en revenir où j'en étais, vous saurez que feu mon père tombant donc malade et sentant qu'il n'en échapperait pas, parla à Sivelia comme un homme qui ne craignait pas les approches de la mort, de sorte que ma mère voyant sa fermeté et ne voulant pas l'attendrir en lui montrant toute la douleur qu'elle avait, en cacha une partie et faisant un grand effort sur elle-même, elle lui parla avec une confiance extraordinaire. « Il pourra être Seigneur, lui dit-elle, que les dieux vous redonneront à mes vœux et à mes prières, mais en cas que ce bonheur ne m'arrive point, je voudrais bien savoir ce qu'il vous plaît que je fasse, et quelle éducation vous voulez que je donne à vos enfants ajouta-t-elle en me montrant avec deux autres qu'elle avait alors, car, comme ils sont fort jeunes, il me sera peut-être aisé de leur inspirer les sentiments que vous voulez qu'ils aient. Apprenez-moi donc, de grâce, en quel lieu de la Terre vous voulez que je vive, jusqu'à ce que je les aie mis en état de pouvoir suivre le chemin de la vertu que je leur aurai enseigné ?

- Je veux, lui répliqua mon père, que vous tâchiez de retourner au lieu d'où l'on nous a bannis afin que mes enfants s'affectionnent à leur patrie et ne prennent point de mœurs étrangères qui les empêchent de haïr le tyran de Rome. Mais je veux, en même temps, que vous employiez toute l'adresse dont vous êtes capable pour entretenir dans leur cœur l'amour de la vertu et la haine du vice.

- Mais Seigneur, reprit-elle, pour retourner à Rome il faut reconnaître Tarquin, il lui faut obéir et il faut lui demander comme une grâce, la permission d'y rentrer. Pensez donc bien, je vous en conjure, si l'honneur me permet de faire ce que vous souhaitez que je fasse, s'il ne vaudra point mieux mourir hors de Rome, que d'y rentrer par une semblable voie ?

- Quoi qu'il en soit, dit mon père, je veux que mes enfants soient élevés dans Rome, afin qu'ils puissent, un jour, nuire à celui qui en est le tyran et que je meure avec la consolation de pouvoir espérer d'avoir laissé des enfants qui contribueront peut-être un jour, quelque chose à la liberté de ma patrie. Pour les voies de les y mener, lui dit-il, je les laisse à votre prudence, car aussi bien ne puis-je pas deviner ce qui vous arrivera quand je ne serai plus. »

Après cela Seigneur, mon père s'affaiblissant tout d'un coup, ne pût lui en dire davantage car il mourut le même soir. Cependant, comme Sivelia voulut obéir aussi exactement à son mari mort qu'elle lui avait obéi quand il était vivant, elle agit avec tant de prudence et tant d'adresse, que, par les parents et les amis qu'elle avait à Rome, elle eut la permis-

sion d'y retourner et d'y mener ses enfants sans que Tarquin lui-même crût qu'elle l'eût souhaité, ni qu'elle dût lui en avoir obligation. Elle eut même la fermeté, après qu'elle fût retournée à Rome, de n'aller jamais voir la cruelle Tullie, et elle m'a toujours inspiré des sentiments si droits et si généreux, que je serais le plus ingrat de tous les hommes si je ne le publiais pas. Je me souviens d'un jour qu'elle sût qu'on me félicitait d'être d'une conjuration qu'on voulait faire contre Tarquin et, me venant alors trouver dans ma chambre où j'étais seul : « Vous savez Herminius, me dit-elle, que jusqu'à cette heure j'ai ponctuellement obéi à votre père, dont vous entendîtes les dernières paroles, et que je n'ai perdu nulle occasion d'inspirer dans votre cœur, l'amour de la patrie. Mais à vous dire la vérité, j'ai encore plus songé à vous faire haïr les vices du tyran, que le tyran même, et j'ai même toujours cru qu'il ne fallait pas entreprendre légèrement de le détruire, de peur qu'en voulant mettre la patrie en liberté, on ne lui donnât de nouvelles chaînes. Ne vous engagez donc point mal à propos, non pas tant de peur d'exposer votre vie qui m'est fort chère, que de peur d'exposer Rome à une plus cruelle servitude. »

Voilà donc Seigneur, quels furent les sages avis de Sivelia, que je suivis aveuglément. Elle en fut pourtant mal récompensée, puisqu'il est certain qu'il n'est point de persécution que cette vertueuse personne n'ait soufferte. Il est vrai qu'elle n'était pas seule à souffrir ! Car, pour en revenir à Tarquin, on peut dire que depuis le jour qu'il monta au trône jusqu'à cette heure, il n'a pas fait une action où il n'y ait eu de l'injustice, de la cruauté, ou de la fourbe. Les guerres qu'il a faites ont eu même presque toujours ce caractère, et l'on peut plutôt nommer les villes qu'il a prises « des larcins » que « des conquêtes », car la ruse et la tromperie ont eu part à tout ce qu'il a fait durant son règne. Après avoir fait alliance avec les Latins il les trompa en mêlant leurs troupes avec les siennes, sans qu'ils eussent de chefs de leur nation. Il fit même périr un homme appelé Herdonius, par une supposition effroyable et le fit charger de chaînes, et jeter en un lieu où il se noya. Il est vrai qu'il prit la ville de Pometie avec assez d'honneur et qu'il parut être assez grand capitaine en cette rencontre, mais il prit aussi ensuite la ville des Gabiens par une ruse si terrible, que si elle n'appartenait pas autant au Prince Sextus son fils qu'à lui, je vous la raconterais tout du long. Mais enfin, après avoir désolé cette ville et avoir mis tous les biens des riches entre les mains du peuple, à la réserve de ce qu'il en retint pour lui, il songea à jouir de la paix et pour servir à sa gloire, pour amuser ce peuple, et pour prétexter les injustices qu'il faisait en ruinant tout le monde, il se mit en état d'achever ce magnifique temple de Jupiter, dont le premier Tarquin avait jeté les fondements.

Mais comme il y avait plusieurs autres temples bâtis à la roche Tarpéienne[9] où les fondements de celui-là avaient été jetés et que Tarquin

9- Roche Tarpéienne : crête rocheuse, près du Capitole, à Rome, qui fut un temps, le lieu

voulait qu'il fût encore plus grand que le prince qui l'avait commencé n'avait eu dessein de le faire, il ne fit aucune difficulté de faire abattre tous ces temples. Néanmoins, pour n'irriter pas le peuple, il fit semblant de faire observer le vol des oiseaux auparavant, mais on assure que les Augures étaient gagnés, que quand les dieux eussent donné un signe évident de ne le vouloir pas, Tarquin n'aurait pas laissé de le faire ! Il y a pourtant un petit temple du dieu Terme qui est demeuré debout mais, comme Tarquin se sert de tout, il fait semblant de croire assez aux prédictions des Toscans, afin que, donnant cet exemple, le peuple qui suit toujours les mouvements du prince même sans y penser, se laisse, après, persuader tout ce que bon lui semble quand il le lui fait dire par ces gens-là. Et en effet, comme on creusait la Terre pour bâtir ce superbe temple, on trouva une tête d'homme dont le visage était entier. De sorte que Tarquin se servant de ce cas fortuit pour assurer toujours d'autant plus sa puissance, envoya en Toscane et fit dire par les devins qu'il fit consulter, que c'était une preuve certaine qu'au point où Tarquin avait mis la grandeur de Rome, elle était assurée d'être le chef de toute l'Italie et la maîtresse du Monde. Et en effet, on a donné à ce lieu-là le nom de Capitole, qu'il porte présentement. De sorte qu'après cela, il y eut presse à contribuer à la construction du temple. Ensuite, il fit faire des sièges, et des échafauds au Cirque qui furent d'une dépense extraordinaire. Il établit même deux nouvelles colonies.

Mais, en faisant toutes ces choses, il en faisait toujours d'injustes et de cruelles. Il fit mourir le fils aîné d'une sœur qu'il avait, il ne maria même sa fille que pour en faire une action de perfidie et il n'oublia rien de tout ce qui lui pouvait faire mériter le nom de tyran.

Cependant, Tullie, au milieu de sa grandeur, n'a jamais été tout à fait contente depuis qu'elle est sur le trône, car elle a toujours eu une jalousie d'autorité qui lui a fait croire que Tarquin ne lui en donnait pas assez et qu'ayant encore eu plus d'inhumanité que lui pour Tullus, elle devait du moins partager toute sa puissance. Quoique le temps ait affaibli dans son cœur l'amour qu'elle a eu pour Tarquin, elle ne laisse pas d'être effroyablement jalouse dès qu'elle remarque que ce prince a regardé une femme plus qu'une autre, et c'en est assez pour faire qu'elle ne la regarde plus, qu'elle la maltraite, et qu'elle la fasse quelquefois sortir de Rome. Aussi est-elle si horriblement haïe que lorsqu'on en parle en liberté, on ne l'appelle jamais que « la détestable Tullie ». Pour Tarquin, malgré ses gardes et malgré toute sa puissance, on l'appelle presque toujours « Tarquin le superbe ». Au commencement, il ne le trouvait pas bon et il punit très sévèrement des gens qui n'avaient fait d'autre crime que de l'appeler ainsi, mais, insensiblement, il s'est accoutumé à ne trouver pas que ce titre lui soit injurieux et à ne trouver plus mauvais qu'on l'appelle de cette sorte.

---

d'exécution capitale d'où l'on précipitait les criminels et les traîtres.

Pour le mériter, il a une fierté si terrible, que ceux qui sont les plus secrets confidents de toutes ses cruautés, en sont quelques fois eux-mêmes si épouvantés, qu'ils ne savent comment l'approcher. Cette fameuse Sybille[10] qui vint le trouver il y a déjà assez longtemps, vint pourtant à bout de sa fierté par la sienne, et l'on s'est étonné cent et cent fois, de savoir comment un prince aussi violent que celui-là, ne la traita pas aussi rigoureusement qu'il a accoutumé de traiter tous ceux qui lui refusent quelque chose. Cette Sybille qui se nomme Amalthée, le fit venir à son point au lieu qu'il pensait l'amener au sien. Lorsqu'elle lui eut présenté les neuf livres qu'elle avait composés et qu'elle disait contenir de si grandes choses, et qu'il lui eut refusé le prix qu'elle lui en demandait, elle en brûla trois. Tarquin croyant donc alors qu'elle avait perdu le sens, et ayant pourtant quelque curiosité de voir ceux qui lui restaient, lui demanda encore ce qu'elle en voulait. Amalthée lui ayant répondu qu'elle en voulait autant des six qu'elle en avait voulu des neuf, ce prince la traita comme si elle eut effectivement perdu la raison. Cependant, Amalthée, sans s'en étonner, en prit encore trois et les brûla comme les premiers, si bien que l'étonnement de Tarquin redoublant encore, il changea de sentiments et, admirant la fermeté de cette femme, il lui demanda une troisième fois ce qu'elle voulait des trois derniers. Ayant répondu comme auparavant, Tarquin crût effectivement qu'il fallait qu'ils continssent de grandes choses, c'est pourquoi il assembla les Augures[11] car, encore qu'il se moque de la religion, il en observe pourtant toutes les cérémonies. Cependant, ceux qu'il assembla ayant trouvé qu'il devait avoir ces livres à quelque prix que ce fût, il donna alors à la Sybille ce qu'elle lui avait demandé. Après quoi elle s'en alla. Le peuple dit pourtant qu'elle disparût et ceux qui pensent le mieux savoir les choses, assurent que Tullie, craignant qu'elle n'acquière trop de pouvoir sur l'esprit de Tarquin, lui fit commander de sortir de Rome.

Quoi qu'il en soit, ces livres furent donnés en garde comme des livres sacrés que l'on consulte sur toutes choses mais, afin que Rome éprouvât toutes sortes de malheurs, il y eut une maladie contagieuse dont on n'avait jamais entendu parler, qui fut si mortelle, principalement pour les jeunes enfants, qu'il n'y eût pas une famille dans Rome qui n'eût quelque sujet de pleurer. De sorte que, comme Tarquin garde toujours les apparences aux choses de la religion, il envoya deux de ses fils à Delphes avec une offrande magnifique. Il est vrai qu'ils y furent suivis d'un neveu de Tarquin, que l'on appelle présentement Brutus, quoique son nom soit effectivement Lucius Junius, mais on l'appelle ainsi parce qu'en effet, sa stupidité a quelque rapport avec les brutes. Il est pourtant

---

10- Une Sybille : prophétesse occasionnelle, indépendante, attachée primitivement aux sanctuaires de Cybèle, qui fait ses réponses divinatoires à la première personne, dans un langage énigmatique propice aux multiples interprétations.

11- Les Augures : prêtres chargés d'interpréter les phénomènes naturels considérés comme des présages.

en état de faire envie aux plus sages car il est certain que la folie le met plus en sûreté de la tyrannie de Tarquin, que leur sagesse. Il avait un frère de beaucoup d'esprit que Tarquin a fait mourir, mais pour celui-ci, comme il l'a vu incapable de lui nuire, il s'est contenté de prendre tout son bien qui est fort grand, sans le sacrifier à sa cruauté.

Je ne m'arrête point à vous dire en détail toutes ses injustices, ni les raisons qui m'ont fait exiler car il faudrait vous raconter l'histoire de toute ma vie, que je ne veux pas confondre avec celle d'un si méchant homme. Cependant, comme je suis équitable, j'avouerai que des quatre enfants qu'il a, il y en a trois qui méritaient d'avoir un père moins cruel et une mère plus vertueuse. Le second de ses fils, qui s'appelle Aruns en son premier nom et que l'on appelle présentement le Prince de Pometie parce qu'il se signala à la prise de cette ville, est un prince admirable en toutes choses. Le troisième, qui s'appelle Titus, a aussi toutes les inclinations fort nobles, et la fille de Tarquin qui est mariée, a toute la douceur et toute la modestie d'une honnête femme. Mais pour le Prince Sextus, qu'on appelle aussi bien souvent le jeune Tarquin, il est fort différent des princes ses frères, quoiqu'il ne soit pourtant pas tel que Tarquin le superbe, car il est beau, bien fait, de bonne mine et il a l'esprit enjoué. Il est naturellement éloquent, il n'a pas même une ambition si démesurée. Il est gai, brillant et d'une imagination vive, et il a l'inclination très forte à aimer toute sorte de plaisirs sans distinguer les innocents des criminels. Au contraire, il semble qu'entre les uns et les autres, il aime mieux ceux où il y a quelque dérèglement, que ceux où il n'y en a point. De sorte qu'ayant beaucoup de la fierté de son père, un peu de la cruauté de sa mère, et mêlant à ces deux choses tout ce que le libertinage, l'amour déréglé peuvent avoir de mauvais, on peut dire qu'il a mille dangereuses qualités pour une bonne, quoiqu'il en ait quelques-unes d'agréables.

Voilà donc Seigneur, quelle est aujourd'hui la famille des Tarquin et quel est Tarquin lui-même, qui prétend assiéger Ardée et qui, malgré tous ses crimes, est si redoutable et si considéré de tous ses voisins, qu'il n'y a point de prince en toute l'Italie qui le soit tant que lui. Voilà enfin quelle a été la naissance de Rome, et quelle est cette fameuse ville présentement.

Herminius ayant fini son récit, fut remercié par Artemidore, par Aronce, par Amilcar et par Zenocrate, de la peine qu'il avait eue et du plaisir qu'il leur avait donné en leur apprenant en si peu de temps l'histoire d'une des premières villes du Monde et du plus grand tyran qui fut jamais. Ensuite de quoi, raisonnant sur tout ce qu'ils venaient d'apprendre et considérant que l'amour et l'ambition font presque tous les malheurs, Artemidore souhaita qu'il n'y eût plus de passions dans le cœur des hommes. « Eh de grâce ! s'écria Amilcar en souriant, ne faites pas un si dangereux souhait puisque je suis persuadé que si les hommes n'avaient point de passions, au lieu de souhaiter si ardemment de vivre comme ils le souhaitent, ils souhaiteraient de mourir, car pour moi, je

ne sache rien de plus ennuyeux que de mener une certaine vie tiède et tranquille, où sans rien désirer ni rien craindre, elle vient à n'avoir rien de plus sensible que celle que nous voyons aux fleurs.

- En effet, dit Herminius, je suis persuadé qu'il n'y a que les passions qui font naître tous les plaisirs,

- Cela est si vrai, répliqua Amilcar, que si un de ces sept Sages de Grèce ressuscitait, je lui ferais avouer que la sagesse serait même inutile s'il n'y avait point de passion dans le cœur des hommes, et que ce serait un trésor dont ils ne sauraient que faire,

- Je dis même plus, ajouta Aronce, car je suis persuadé que toutes les actions héroïques qui ont été faites dans toute l'étendue des siècles, ne l'auraient point été s'il n'y avait point eu de passions !

- Je tombe d'accord de ce que vous dites, reprit Artemidore, mais il faut que vous avouiez aussi, que sans ces mêmes passions, on n'aurait point vu tous ces grands crimes dont la mémoire est venue jusqu'à nous !

- Je l'avoue, reprit Amilcar, mais en l'avouant je vous dis que comme nous ne laissons pas d'aimer les roses, quoiqu'elles aient des épines, d'admirer la mer, quoiqu'elle fasse faire des naufrages, d'aimer la lumière du Soleil, quoiqu'il nous incommode quelquefois par sa chaleur et d'aimer la Terre, quoiqu'elle produise également les herbes dangereuses et les herbes salutaires, de même je dis qu'avec tous les maux des passions, je serais bien marri qu'on les ôtât à tous les hommes car je suis persuadé que qui les ôterait toutes, ôterait tous les plaisirs, comme l'a fort bien dit Herminius. Mais encore voudrais-je bien savoir, ajouta-t-il en adressant la parole à Zenocrate qui ne se mêlait point dans cette dispute, de quel avis vous êtes,

- Si je l'avais su moi-même, reprit-il agréablement en souriant, je l'aurais déjà dit, mais à vous parler sincèrement, je ne le sais pas encore, car, comme je suis assez sensible à l'amour, je voudrais, du moins, retenir cette passion, mais comme je suis naturellement très paresseux, il me semble que je ne serais pas trop marri qu'il n'y eût point de passion au monde, parce que je m'imagine que s'il n'y en avait point on serait continuellement dans une certaine langueur d'esprit et dans une agréable fainéantise, qui aurait quelque chose de tout à fait charmant.

- Ha ! pour la fainéantise vous avez raison, reprit Amilcar, car il est vrai que s'il n'y avait point de passion, tous les honnêtes gens n'auraient rien à faire ! En effet, poursuivit-il, s'il n'y avait point d'ambition, on voit cent mille gens aller et venir par le Monde qui ne feraient rien de ce qu'ils font, et qui ne feraient nulle autre chose. Si on ôtait à un amant la passion qui le possède, il deviendrait fort oisif ! Si on ôtait à un brave celle d'acquérir de l'honneur, il n'irait point à la guerre, de sorte que les rois étant sans ambition n'auraient que faire de soldats, et les braves n'ayant pas la passion de la gloire, demeureraient paisiblement confondus avec les lâches, sans avoir jamais rien à s'occuper. Je crois même que les champs ne seraient point cultivés, que l'on ne bâti-

rait point de villes, ni de maisons, que les hommes demeureraient épars par la campagne, sans chercher d'autre logement que celui des grottes que la nature a faites. Et pour les dames ! S'il n'y avait point de passions au Monde, je ne sais ce qu'elles feraient car comme elles sont les plus faibles, si leur beauté ne faisait point naître l'amour dans le cœur des hommes, et si elle ne leur tenait point lieu de force, j'aimerais mieux être une belle mouche que d'être une belle femme, car outre qu'elles seraient assurément esclaves, il est encore vrai qu'elles seraient dans une oisiveté fort ennuyeuse puisqu'elles ne sauraient que faire de tout le temps qu'elles emploient à se parer. En effet, il ne faut que voir une belle en un lieu où elle croit qu'il ne viendra personne, pour croire que si les dames savaient qu'elles ne pourraient jamais donner d'amour, elles ne se donneraient pas la peine d'être la moitié du jour à faire une chose qu'il faut défaire tous les soirs. Du moins, sais-je bien que je connais une femme en Afrique que je n'ai jamais vue que deux fois, et que j'ai vu pourtant bien différemment car, la première fois que je la vis, je la vis au bal et je la vis si propre et si parée, qu'elle me charma, quoiqu'elle n'ait qu'une médiocre beauté. Mais quelque temps après, cette dame étant allée à la campagne en un lieu où elle ne pensait effectivement voir personne, et y étant seule avec son mari, j'y arrivai inopinément et je la vis si négligée, si malpropre et si différente de ce que je l'avais vu, que je connus bien qu'elle ne se souciait pas trop de plaire à celui qu'elle avait épousé et que, qui aurait ôté toutes les passions du Monde, lui aurait ôté aussi toute sa propreté et tout ce qui la faisait paraître belle. De sorte que quoique je fusse allé la chercher avec intention de lui offrir de l'encens, et peut-être même mon cœur, je ne lui offris rien et je remportai et mon cœur et mon encens dont je fus bien aise quelques jours après, car je trouvai à les employer mieux. Mais, pour en revenir aux passions, jugez si ce ne serait pas grand dommage qu'il n'y en eut point puisque s'il n'y en avait pas, toutes les dames en seraient moins aimables et ne seraient plus aimées ?

- Mais si elles n'étaient plus aimées, reprit agréablement Herminius, elles ne seraient aussi point haïes, puisque ce n'est guère que l'amour qui les fait haïr par ceux qui sont assez injustes pour cela ! Ce ne sont ordinairement que les amants maltraités ou les maris jaloux qui ont de la haine pour les dames.

- Il est vrai, reprit Amilcar, qu'elles ne seraient point haïes mais si elles n'étaient point aimées, elles s'ennuieraient étrangement ! Et je suis assuré qu'il n'y a pas une femme qui ait de la jeunesse et de la beauté, qui n'aimât mieux être haïe de cent amants maltraités et de cent maris jaloux, pourvu qu'elle fût aimée d'un fort honnête homme qu'elle aimât, que de n'être haïe de qui que ce soit, à condition de n'être aimée de personne et de ne rien aimer. Ne nous plaignons donc point des passions, puisqu'elles sont seules toutes les occupations et tous les plaisirs de tous les hommes.

- C'est pourtant une chose fort difficile à faire, reprit Artemidore, que de les vouloir combattre,

- Il est vrai, reprit Amilcar avec son agrément ordinaire, mais puisque cela est si malaisé ne les combattez point ! Abandonnez-vous à elles et au lieu de vous amuser à les vouloir vaincre, cherchez plutôt à les satisfaire et vous n'en serez pas si tourmenté. Pour moi, ajouta-t-il, je ne m'étonne point si les passions tyrannisent le cœur de tous les hommes car enfin, on ne fait autre chose que dire qu'il les faut combattre et qu'il les faut assujettir ! On le trouve écrit en vers, en prose, les philosophes le disent, les sages l'ordonnent, les pères l'enseignent à leurs fils, les maris à leurs femmes et les mères à leurs filles, de sorte que ces pauvres passions qui se voient tant d'ennemis, font un grand effort pour ne succomber pas, et pour régner dans tous les cœurs dont on les veut chasser avec beaucoup d'injustice. C'est le lieu de leur naissance, elles ne peuvent subsister ailleurs, elles donnent des plaisirs infinis à ceux qui cherchent à les satisfaire et elles ne font presque jamais de mal qu'à ceux qui les veulent détruire !

- Pour moi, reprit Zenocrate, elles ne me tourmentent jamais de cette sorte car comme je suis persuadé qu'il y aurait trop de peine à les vaincre, j'aime mieux me soumettre à elles. Ainsi, ma raison et mes passions n'ont jamais de guerre ensemble car quand mes passions sont plus fortes que ma raison, ma raison s'assujettit à elles et quand ma raison l'est plus que mes passions, elle les flatte sans les vouloir détruire.

- Vous connaissez si peu ce que c'est que les grandes passions, reprit Herminius en souriant, qu'il ne vous appartient pas d'en parler. Mais si vous aviez eu quelque violente et opiniâtre amour, où vos propres désirs vous eussent fait souffrir mille supplices et où l'espérance même vous eut donné mille inquiétudes, il vous serait permis de parler de la force des passions car, quand l'on en a éprouvé une, on peut s'imaginer aisément quelle est la tyrannie de toutes les autres.

- Il est vrai, dit alors Aronce, que qui connaît toute la force de l'amour, peut aisément comprendre celle de l'ambition et de toutes les autres passions,

- Je suis pourtant persuadé, répliqua Herminius, qu'on ne peut jamais juger équitablement des passions d'autrui et que l'on ne devrait jamais parler que des siennes car encore qu'elles soient également passions par toute la Terre, et que l'amour soit amour en Grèce aussi bien qu'en Italie, il est pourtant vrai qu'elle se fait sentir différemment dans le cœur de tous les hommes et que la diversité de leurs tempéraments en met beaucoup aux effets d'une même passion. Car enfin, l'amour dans le cœur de Tarquin lui fait faire mille crimes, et cette même passion dans le cœur d'Aronce, lui fait faire mille actions héroïques !

- Il est vrai, reprit Artemidore, mais je soutiens toujours qu'en quelque cœur que règnent les passions, elles donnent de la peine à celui même qui les veut contenter,

- Et je soutiens toujours au contraire, reprit Amilcar, que sans les passions nous ne serions point heureux et que nous ne le pourrions être. »

Cette galante dispute n'eut pas fini de sitôt, si un assez grand bruit de gens à cheval ne l'eut interrompue et obligé ceux qui s'entretenaient si agréablement à regarder ce que c'était. Il est vrai qu'ils en furent bientôt éclaircis, car ils surent que c'était des troupes qui passaient et qui allaient se poster auprès d'Ardée, du côté qui regardait la mer, qui n'en était qu'à un mille. Ils surent même que Tarquin devait partir de Rome le lendemain pour aller au camp. Cependant, comme Herminius ne voulait pas être reconnu par ceux qui conduisaient les troupes de ce prince, il ne les regarda pas et il n'y eut qu'Aronce, Artemidore, Amilcar, et Zenocrate, qui, ne pouvant être connus, les virent passer. Mais après que ces troupes furent passées, Aronce fut dans une impatience étrange du retour de Célère et de celui de l'esclave qu'il avait envoyé à Ardée, parce qu'il craignait que lorsque Tarquin serait arrivé au camp, la ville ne fut si pressée, qu'il ne pût s'y jeter, en cas qu'il fut à propos de le faire pour l'intérêt de Clélie.

Il est vrai que par bonheur pour lui, son impatience ne fut pas longue car Célère qui était le meilleur et le plus ardent ami du monde, revint vers le milieu de la nuit, pour lui confirmer ce qu'il avait déjà su du départ de Tarquin et pour lui dire qu'on ne croyait pas qu'il eut dessein de forcer Ardée, mais seulement de la prendre par la faim et qu'ainsi il pourrait encore assez aisément se jeter dans cette place s'il apprenait que Clélie y fut. Il ajouta que le Prince Sextus, le Prince de Pometie et le Prince Titus, suivraient le roi leur père à ce siège et qu'ils devaient avoir un équipage de guerre si magnifique, qu'on se préparait à les voir sortir de Rome avec autant de curiosité qu'à voir un triomphe. « Pour le Prince de Pometie, répliqua Herminius, je ne craindrais pas d'être son prisonnier, car il est fort de mes amis et je suis assuré qu'il ne m'exposerait pas à la cruauté de son père et qu'il me délivrerait. Mais pour Tarquin, j'avoue que je ne balancerais point, si l'on me donnait le choix, de prendre du poison ou de tomber sous sa puissance. »

Après cela, Aronce, pressé par son amour, voulait presque s'en aller à Ardée sans attendre l'esclave qu'il y avait envoyé mais Amilcar, Herminius, et Célère, lui firent si bien voir que même l'intérêt de Clélie voulait qu'il attendît son retour, qu'il se résolut d'attendre jusqu'au lendemain au soir. « Mais après cela, leur dit-il, je n'attendrai plus, car enfin il ne serait pas impossible que cet esclave eut été pris, en allant ou en revenant, par les troupes de Tarquin et qu'ainsi il ne revint pas me trouver. »

Comme ce que disait Aronce était raisonnable, ses amis ne le contredirent point et ils donnèrent le reste de la nuit au repos. Il est vrai qu'Aronce fut réveillé agréablement, car il n'y avait pas plus d'une heure que le Soleil était levé lorsque ce fidèle esclave qu'il attendait si impatiemment arriva. Comme il savait bien que son maître ne trouverait pas bon qu'il ne l'éveillât point puisqu'il importait tant à son

amour de savoir ce qu'il avait appris de Clélie, il l'éveilla effectivement, mais il l'éveilla en prononçant le nom de cette admirable personne, lui semblant qu'il ne pouvait interrompre son repos d'une manière plus agréable. De sorte qu'après l'avoir tiré doucement pour dissiper son sommeil : « Seigneur, lui dit-il, j'ai vu Clélie dans Ardée, et...

- Quoi ?! interrompit Aronce en s'asseyant sur son lit et en dissipant tout d'un coup les restes du sommeil qui paraissait encore dans ses yeux, tu as vu Clélie ? Et tu l'as vue dans Ardée ?

- Oui Seigneur, reprit-il, je l'ai vue dans un temple et je sais la maison où elle loge, mais je ne lui ai pu parler, ni n'ai pu même me faire voir à elle, quelque soin que j'y aie apporté car, comme Horace l'accompagnait, je n'ai osé m'en approcher, parce que, comme vous le savez, il me connaît et que j'ai eu peur qu'il ne m'arrêtât. Cependant, j'ai su qu'il vit avec beaucoup de respect avec Clélie, mais qu'il la garde fort soigneusement car elle ne va qu'au temple et elle n'y va point sans qu'Horace la suive. Elle a même une fille avec elle, qui l'observe très soigneusement à ce que j'ai su par ceux à qui je m'en suis informé. On dit aussi qu'Horace s'empresse extrêmement pour persuader à ceux de la ville de faire un plus grand effort pour se défendre que celui qu'ils semblent être résolus de faire ; qu'il n'y a point de jour qu'il ne leur propose quelque nouvelle fortification, et qu'il paraît fort irrité de voir que ceux d'Ardée se persuadent que sans faire tant de choses, Tarquin ne les prendra pas, car outre qu'il a l'intérêt de Clélie qui fait qu'il est bien fâché de la voir dans une ville dont il voit la prise indubitable, il craint encore étrangement à ce que l'on dit, de tomber entre les mains de Tarquin qui, ayant horriblement haï son père et le haïssant lui-même, le ferait infailliblement mourir. Cependant Seigneur, comme j'ai eu peur si je tardais plus longtemps pour m'informer des desseins d'Horace, que je n'eusse plus la liberté de sortir de la ville, ni vous celle d'y entrer, je suis revenu avec le plus de diligence qu'il m'a été possible. »

Après cela, Aronce s'habillant diligemment, commença d'agiter en lui-même ce qu'il devait faire ou ne faire pas, mais, à la fin il se résolut de prier Amilcar qui avait aussi bien quelque chose à négocier en Italie pour les intérêts du Prince de Carthage, de s'en aller auprès de Tarquin avec ces deux Grecs qui s'étaient attachés à lui, durant qu'il s'en irait à Ardée avec Herminius et Célère, afin que si par hasard Tarquin prenait cette ville, il pût obliger ce prince à protéger Clélie sans la lui faire connaître pour être fille de Clélius. Il présupposait que dès qu'Amilcar voudrait être aimé de ce prince, il le serait.

Et en effet, cette résolution ayant été prise après avoir été examinée, ils ne songèrent plus qu'à l'exécuter. Herminius et Célère voyaient bien que c'était une fâcheuse chose pour Aronce que d'aller s'enfermer dans une ville où son rival était aussi, mais ils espérèrent que, s'allant offrir aux assiégés pour les défendre ils en seraient protégés, et qu'ainsi n'ayant rien à craindre d'Horace, Horace serait aussi exposé qu'Aronce, puisqu'Aronce n'était pas moins vaillant que lui. De sorte

que, se séparant alors, Amilcar, Artemidore et Zenocrate, prirent le chemin du camp où ils prétendaient trouver Tarquin, et Aronce, Herminius, et Célère en prirent un détourné que leur guide leur enseigna afin de demeurer cachés dans un bois qui n'était pas trop loin d'Ardée jusqu'à l'entrée de la nuit, croyant qu'il leur serait plus aisé de se jeter dans la ville à cette heure-là, qu'en plein jour. Et en effet, ils y furent et s'y tinrent, avec intention d'y être jusqu'à ce que le Soleil fut couché. Enfin, l'heure étant venue où ils espéraient de pouvoir approcher d'Ardée par un chemin détourné où les troupes de Tarquin n'étaient pas encore postées, ils sortirent de ce bois et descendirent dans un petit vallon tout plein d'alisiers croissant au bord d'un petit ruisseau qui serpentait une fort agréable prairie. Ils entrevirent de loin des gens armés qui combattaient et entendirent des voix de femmes mêlées au bruit des chevaux et des armes. Aronce crût même avoir entendu la voix de Clélie, si bien que poussant à toute bride vers le lieu d'où venait cette voix, il vit deux chariots et Clélie, au pied d'un arbre, avec quatre ou cinq autres dames bien faites, qui se plaignaient d'une façon fort touchante, pendant que dix hommes à la tête desquels était Horace, combattaient contre vingt.

En cet instant, Aronce, sans délibérer sur ce qu'il avait à faire et sans se mêler du combat qu'il voyait, fut droit à Clélie suivi d'Herminius et de Célère qui avaient poussé leurs chevaux dès qu'il avait poussé le sien. Mais il ne fut pas sitôt auprès d'elle que sans s'amuser en choses inutiles : « Quels que soient ceux qui combattent, lui dit-il après être descendu de cheval, je crois qu'ils sont tous contre vous ! C'est pourquoi Madame, souffrez que je vous emmène durant qu'ils sont occupés à se vaincre, ou que j'aie, du moins, la gloire de mourir en vous défendant. »

Clélie ayant une joie extrême de voir Aronce qu'elle aimait si tendrement, et de voir aussi ses deux amis pour qui elle avait tant d'amitié, n'hésita point sur ce qu'elle devait faire et s'abandonnant à la conduite d'Aronce, il la mit sur le cheval d'un des siens. Malgré cette précipitation, elle dit à ces dames avec qui elle était, qu'elle souhaitait que ceux qui combattaient pour elles, vainquissent, et qu'elle les priait de lui pardonner si, ayant des ennemis dans tous les deux partis, elle acceptait le secours que les dieux lui offraient !

Après quoi, étant montée à cheval et Aronce aussi, une fille qui la suivait et qui lui avait été donnée par Horace, se mit à faire des cris si effroyables que ce vaillant Romain l'ayant entendue et ayant tourné la tête pour voir si on ne lui faisait point quelque outrage, vit Clélie à cheval qui marchait la première, conduite par un esclave et suivie de trois hommes à cheval aussi bien qu'elle. Ils lui semblèrent avoir l'air de gens de qualité, quoiqu'il ne leur vît pas bien le visage, et un autre qui semblait n'être qu'un domestique. Mais comme il regardait cela et qu'il se préparait à suivre Clélie, Aronce et Herminius ayant tourné la tête pour voir s'ils n'étaient point suivis, il arriva la plus étrange chose du monde : Horace ayant reconnu son rival, poussa son cheval pour lui

enlever Clélie une seconde fois, mais en le poussant, il cria à ceux qui étaient de son parti qu'ils le suivissent. En même temps, un homme appelé Hellius, qui était chef de ceux qui combattaient contre Horace et qui était fort bien avec Tarquin, ayant reconnu Herminius et sachant combien la vertu de cet excellent homme le rendait redoutable au tyran, crut que sa fortune serait faite s'il pouvait le lui mener vivant ou mort. C'est pourquoi, commandant aux siens de le suivre pour aller vers Herminius, dans le même temps qu'Horace disait à ceux de son parti qu'ils l'aidassent à empêcher qu'on ne lui enlevât Clélie, il se trouva que sans qu'il y eût rien de concerté entre les uns et les autres, ils changèrent le dessein de se combattre, en celui d'aller attaquer les protecteurs de l'admirable Clélie.

Elle se vit alors au plus pitoyable état du monde, car quand elle vint à se tourner, elle vit que les gens de Tarquin et ceux d'Horace venaient fondre avec une égale impétuosité contre Aronce, Herminius, et Célère, qui avaient déjà tourné la tête vers ceux qui les poursuivaient, quoiqu'ils ne pussent prétendre autre gloire que de vendre leur vie bien chèrement et que de mourir avec honneur. De sorte que l'admirable Clélie voyant trois hommes qui lui étaient si chers en état d'être attaqués par trente, et se les figurant déjà morts, fit une action digne de son grand cœur et de la tendresse que l'amour et l'amitié lui donnaient. Tournant adroitement son cheval à gauche en passant derrière Célère qui allait de ce côté-là, elle fut se mettre entre ces trente hommes qui venaient l'épée à la main et, relevant son voile qui laissa voir toute sa beauté : « Lâches, leur dit-elle, auriez-vous bien l'inhumanité d'être trente à attaquer trois hommes, qui n'ont d'autre dessein que de me donner la liberté ? »

Cette grande et généreuse action, surprit si fort et Horace et Aronce, et le chef des troupes de Tarquin, que les uns et les autres se retinrent et furent un moment sans pouvoir délibérer ce qu'ils voulaient faire, tant l'admiration suspendit tous leurs sentiments. Mais à la fin, Aronce poussant son cheval, suivi d'Herminius et de Célère, redevança Clélie, se mit une seconde fois en présence des ennemis, et leur dit avec une action menaçante, qu'il fallait le tuer devant que de remettre cette belle personne aux fers. Comme Horace se trouva alors séparé des siens que le hasard avait mêlés avec les gens de Tarquin, il ne se trouva pas en état de pouvoir raisonnablement attaquer Aronce pour lui ôter Clélie, car il jugea qu'Hellius qui le voulait avoir en sa puissance pour le livrer à Tarquin, le prendrait par-derrière. C'est pourquoi il voulut que ce fut lui qui commençât le combat, jugeant bien qu'il en voulait autant à Herminius qu'à lui, de sorte qu'Hellius, qui fut touché de la grande action de Clélie, de sa beauté, et de la fermeté d'Aronce, prit la parole et s'avançant à la tête des siens : « Qui que vous soyez, lui dit-il, qui méprisez assez votre vie pour la vouloir exposer à un péril inévitable, je vous promets de vous bien traiter et cette belle personne aussi, pourvu que vous n'entrepreniez pas de vous opposer au dessein que j'ai, de m'assurer d'un ennemi de Tarquin que je vois avec vous. »

Herminius entendant parler Hellius de cette sorte, prit la parole devant qu'Aronce ni Clélie la pussent prendre, et regardant fièrement Hellius : « Si tu ne veux que porter ma tête au tyran que tu sers, lui dit-il, sans prétendre de me donner des fers, je consens qu'elle soit la rançon de cette belle personne, mais pour Aronce, prends garde à ce que tu fais ! Car si tu le connaissais, tu serais déjà à genoux pour lui demander pardon de ton audace. »

Horace entendant ce que disait Herminius et craignant alors qu'il ne fit connaître son rival pour ce qu'il était et qu'ainsi il ne fut perdu, se jeta brusquement sur Aronce qui, parant le coup qu'il lui porta sans avoir loisir de répondre à ce qu'Hellius lui avait dit, lui en déchargea un autre si pesant qu'il en fut étourdi. Mais pendant que ces deux fiers rivaux combattaient, Hellius commanda qu'on s'assurât de Clélie et qu'on la gardât avec les autres dames, ce qui fut fort aisé à faire car Herminius et Célère voyant quelques-uns des gens d'Horace qui s'avançaient aussi vers Aronce, ils furent vers lui l'épée à la main, si bien qu'Hellius voulant alors faire envelopper Herminius et Horace, il se fit un combat si mêlé, qu'on ne savait qui était ami ou ennemi ! Les gens d'Horace combattaient quelquefois pour Aronce et pour Herminius en combattant contre Hellius. Aronce, Herminius et Célère combattaient aussi pour Hellius en combattant contre Horace, et Hellius combattait aussi pour Horace en combattant contre Aronce. La confusion devint d'autant plus grande, que la nuit vint tout d'un coup et fit que ni les uns, ni les autres, ne se reconnaissaient plus ! Si bien qu'il y eut alors le plus effroyable désordre que l'on se puisse imaginer, car les intérêts de ceux qui combattaient étaient si différents qu'il semblait qu'ils ne pouvaient même agir chacun selon les leurs.

En effet, Aronce eut voulu, s'il eut pu, délivrer Clélie, et des mains d'Hellius, et de celles d'Horace parce qu'il lui était encore plus dangereux d'être sous la puissance de Tarquin si elle était reconnue, que d'être sous celle de cet amant. De plus, il eut aussi voulu défendre Herminius, et tuer Horace !

Pour Herminius, il eut voulu pouvoir remettre Clélie entre les mains d'Aronce, il eut souhaité que son rival et lui eussent été en paix et qu'ils eussent pu s'unir pour combattre ensemble un des ministres des cruautés de l'injuste Tarquin !

Pour Horace, il eut presque voulu mourir tant il était désespéré de se voir en état de perdre sa maîtresse, de ne pouvoir tuer son rival et de tomber entre les mains de Tarquin !

Et pour Hellius, il voulait prendre Herminius, il voulait prendre Horace, il voulait s'assurer de Clélie et des autres dames, et il eut voulu savoir qui était Aronce ! Cependant, la nuit était cause qu'ils ne pouvaient rien faire de ce qu'ils voulaient.

Comme la chose en était là, l'on entendit un grand bruit de chevaux qui venaient du côté d'Ardée, de sorte qu'Hellius craignant de tout perdre en voulant tout gagner, commanda qu'on fit rentrer ces dames

dans les chariots dont elles étaient descendues et qu'on les fit marcher vers Rome. Aronce entendant cela, n'étant pas en état de le pouvoir empêcher et ne pouvant plus discerner son rival, fit dessein de se dégager pour la suivre et d'aller plutôt le faire connaître à Tarquin pour la protéger, que de la laisser esclave. Ce dessein avait pourtant beaucoup de conséquences fâcheuses, mais il n'était pas en lieu pour les pouvoir examiner, si bien que faisant seulement ce que l'amour voulait qu'il fît, il se dégagea et fut si heureux qu'ayant choqué en passant, Herminius et Célère, il les connut à la voix. De sorte que se joignant à eux, ils se retirèrent en combattant, jusqu'à ce qu'ils eussent gagné un petit bois qui les mit à couvert.

Mais à peine eurent-ils fait cent pas, que la bride du cheval d'Aronce s'étant rompue, il fallut qu'il descendît pour tâcher de la raccommoder, pendant quoi, Hellius ayant su que les troupes qu'il croyait venir d'Ardée étaient des troupes de Tarquin, il les joignit et ne trouvant plus ni Horace, ni Aronce, ni Herminius, il fut bien marri d'avoir manqué une si belle occasion, et fut contraint de se contenter de la prise de Clélie et de ces dames qui étaient sorties d'Ardée, afin de n'être point engagées dans une ville qui apparemment devait être prise. Ainsi, Hellius leur donnant escorte, les envoya à Rome, pensant que Tarquin n'en partirait que le jour suivant. Mais pendant que cela se passait de cette sorte, la Lune se levant et commençant de donner quelque lumière, fit que, plus aisément Célère aida Aronce à raccommoder la bride de son cheval. Cela fut pourtant assez long, car c'est l'ordinaire de ne pouvoir faire vite ce que l'on a grande envie de faire diligemment.

Pendant ce temps-là, Herminius demanda à Aronce ce qu'il prétendait faire. Il lui répondit que puisque Clélie était sous la puissance de Tarquin, il ne pouvait faire autre chose que d'aller trouver ce prince et rejoindre Artemidore, Amilcar, et Zenocrate afin de tâcher de la remettre en liberté, sans dire qui elle était et sans dire lui-même qu'il était fils du roi de Clusium s'il n'y était forcé par l'intérêt de Clélie. « Ce n'est pas, dit-il alors, que ce ne soit une chose très difficile à faire que d'aller s'offrir à servir un prince qui hait Herminius et qui a voulu faire assassiner le père de Clélie mais puisque cette admirable fille est sous sa puissance, il faut pourtant s'y résoudre.

- Vous avez raison Seigneur, reprit Herminius, la seule chose fâcheuse que je trouve en ce dessein, c'est que je ne pourrai vous suivre à Rome. C'est pourquoi je pense qu'il vaut mieux me jeter dans Ardée où j'aurai, du moins, la satisfaction de nuire à celui qui me veut perdre, et à l'ennemi de tous les gens de vertu. »

Comme Herminius disait cela, Célère qui aidait Aronce à tenir son cheval, entendit parler quelqu'un à leur droite, qui semblait se plaindre. De sorte qu'ayant fait prendre garde aux autres, ils entendirent effectivement que quelqu'un se plaignait et qu'il se plaignait fort douloureusement. Si bien qu'Aronce après être remonté à cheval dit à Herminius et à Célère qu'il fallait aller du côté que venait cette voix plaintive,

« car enfin, dit-il, c'est particulièrement aux malheureux, d'être assistés ». Comme Herminius n'avait pas le cœur moins sensible qu'Aronce à la compassion, il ne s'y opposa point. Célère n'osa contredire deux personnes dont tous les sentiments lui paraissaient toujours fort raisonnables, et ainsi ils furent tous trois vers l'endroit d'où, de temps en temps, ils entendaient quelque douloureuse exclamation. À la fin, lorsqu'ils furent assez proches pour pouvoir entendre ce que disait la personne qui se plaignait, Aronce connut que c'était la voix d'Horace. De sorte que retenant son cheval, et disant la pensée qu'il avait à ses amis, ils se mirent à écouter et entendirent que c'était effectivement Horace qui se plaignait. « Hélas, disait-il à un de ses amis qui était avec lui, en quel pitoyable état suis-je réduit ? J'ai été blessé par Aronce sans qu'il sache lui-même qu'il s'est vengé de mon ingratitude, car je l'ai reconnu à la voix lorsqu'il m'a donné le coup qui m'empêche de pouvoir monter à cheval ; joint que le mien, après avoir été blessé, vient de tomber mort dans ce bois où je vous trouve encore en plus mauvais état que moi puisque votre cheval est mort aussi bien que le mien, et que vous êtes plus blessé que je ne le suis ! Je me dédis pourtant car il se trouve que j'ai perdu Clélie et que je suis exposé à tomber sous la puissance de Tarquin. Ainsi, mon rival aura triomphé de moi, ma maîtresse sera échappée de mes mains, et je me verrai en celles de mon ennemi sans pouvoir même me délivrer de tant de maux par une mort généreuse, puisque mon épée s'est rompue et que vous avez perdu la vôtre.

- Il est vrai, répliqua celui à qui il parlait, que vous êtes si malheureux que je suis persuadé que si Aronce vous voyait en l'état où vous êtes, il aurait compassion de votre malheur.

- Eh ! mon cher ami, répliqua Horace, vous vous trompez ! Car quelque généreux que soit Aronce, il porterait sans doute ma tête à l'injuste Tarquin afin de délivrer Clélie.

- Tu te trompes toi-même ! Horace ! s'écria Aronce en s'avançant vers lui, et pour te témoigner que ma vertu est plus grande que tu ne penses, je m'en vais prier Herminius qui est ton ancien ami, de te mettre en croupe derrière lui et de te mener à Ardée. »

Horace qui était appuyé contre un arbre et blessé à la hanche fut si surpris d'entendre la voix de son rival et de le voir auprès de lui car la Lune s'était levée, et, Herminius et Célère eurent tant d'admiration pour la vertu d'Aronce, qu'ils furent quelque temps sans parler. Pour celui qui était avec Horace et qui était étendu sur l'herbe parce qu'il était mortellement blessé, il en fut si charmé, que faisant un dernier effort pour parler : « Ha ! Horace, dit-il à son ami, que je vous trouve heureux dans votre infortune d'avoir un tel ennemi !

- Au contraire, répliqua Horace, j'en suis beaucoup plus à plaindre ! Oui ! Aronce, ajouta-t-il en lui adressant la parole, j'ai une telle confusion de votre générosité, qu'en l'état où je suis je me trouverais beaucoup plus heureux si vous me passiez votre épée au travers du corps, que de m'accabler de honte par votre vertu !

- Si vous étiez en état de vous pouvoir défendre, répliqua Aronce, j'agirais avec vous comme avec un ennemi qui a commis la plus injuste action du monde en m'enlevant Clélie ! Mais comme vous n'y êtes pas, je ne veux pas même vous faire des reproches inutiles et je veux vous empêcher de tomber entre les mains d'un ennemi qui n'épargnerait pas votre vie comme moi.

- Encore une fois, reprit Horace, vous en faites trop mais, quoi que vous fassiez, je ne puis vous dire que je n'aimerai plus Clélie parce que je sens bien que je l'aimerai jusqu'à la mort.

- Tant qu'elle ne sera point en votre puissance, reprit Aronce, je ne me soucierai pas que vous l'aimiez. Mais si la Fortune vous la redonnait, je vous poursuivrais par toute la Terre, quoique je vous doive la vie.

- Ha ! cruel Aronce, s'écria Horace, vous ne vous souvenez en cette occasion de ce que j'ai fait pour vous, que pour me faire souvenir de ce que vous avez fait pour moi, et que pour me reprocher mon ingratitude d'une manière plus rigoureuse ! »

Après cela, Célère leur disant qu'il leur était à tous également dangereux d'être là plus longtemps, ils profitèrent de cet avis. quoiqu'Herminius aimât infiniment plus Aronce qu'Horace, il se chargea de conduire son rival à Ardée et il se mit dans un parti opposé à celui où la Fortune engageait Aronce contre son inclination et où il était engagé par honneur, par vengeance et par vertu. Comme ils étaient embarrassés à imaginer comment ils pourraient secourir celui qui était étendu sur l'herbe, ils s'aperçurent qu'il expirait, si bien qu'après cela, Célère ayant mis Horace derrière Herminius, Aronce et lui les escortèrent jusqu'à ce qu'ils fussent à un petit sentier détourné par où Horace dit que l'on pouvait aller à Ardée sans danger d'être pris par les troupes de Tarquin, parce qu'il y avait une petite rivière entre cet endroit et les ennemis. De cette façon, l'amitié qu'Aronce avait pour Herminius, et sa propre générosité, firent qu'il escorta son rival. Après quoi, les uns prenant le chemin d'Ardée et les autres celui de Rome, ils emportèrent chacun des sentiments si tumultueux dans leur cœur, que le chemin leur en parut beaucoup plus long qu'il n'était. Ils ne pensèrent pas même au danger où ils pouvaient être exposés en faisant ce chemin car ils avaient des intérêts qui occupaient plus sensiblement leur âme et leur esprit.

Fin du Second Livre.

LIVRE TROISIÈME

Herminius en ramenant Horace à Ardée s'éloignait de Rome avec une répugnance étrange, puisque Aronce y allait. Il pouvait dire que l'objet de toute son amitié et de toute son amour y était, car il avait une passion violente en ce lieu-là. Il y avait une illustre mère qu'il aimait chèrement, et il y avait une amie en la personne de Clélie qui lui était infiniment chère. Mais après tout, la haine qu'il avait pour Tarquin était si forte et si bien fondée, qu'il surmontait par elle seule toute la tendresse de son âme.

Pour Horace, la vertu de son rival faisait un de ses plus grands supplices. La perte de Clélie le faisait pourtant encore souffrir davantage et quoiqu'il haït horriblement Tarquin, sa jalousie faisait qu'il aimait encore mieux qu'elle fut esclave de ce tyran, que d'être délivrée par son rival.

Aronce en s'approchant de Rome, avait des sentiments bien mêlés, car il ne pouvait y aller qu'avec l'intention de servir Tarquin durant le siège d'Ardée afin de l'obliger à délivrer Clélie. De sorte que l'aversion qu'il avait conçue pour ce prince depuis qu'il avait voulu faire assassiner Clélius à Capoue et depuis qu'Herminius lui en avait raconté la vie, faisait qu'il n'exécutait ce dessein qu'avec une répugnance qu'il n'eut pu vaincre, si l'intérêt de son amour ne l'eut surmontée.

D'autre part, quand il pensait que Clélie était peut-être traitée en esclave et que si elle était reconnue pour fille de Clélius sa vie serait en grand danger, il n'était pas maître de sa raison et abandonnait son âme à la douleur. Il n'osait même espérer, pour se consoler, que Clélie lui eut conservé son affection toute entière, ou, s'il l'espérait, il l'espérait si faiblement qu'il n'en était guère moins malheureux. Il craignait aussi d'être obligé de se faire connaître à Tarquin pour ce qu'il était afin de mieux servir Clélie, car il jugeait bien que s'il le faisait, son amour éclaterait et serait su du roi son père, qui, venant à savoir que Clélie était fille d'un ennemi de Tarquin avec qui il avait renouvelé une alliance si solennelle, ne trouverait pas bon qu'il l'aimât. Il se résoudrait peut-être de faire savoir à ce prince qui elle était, afin de l'obliger à la perdre. Ce n'est pas qu'il ne connut que le roi son père avait beaucoup de vertu, mais c'est que l'amour lui faisant tout craindre, il craignait même que la beauté de Clélie n'augmentât ses malheurs vu comme Herminius lui avait représenté l'humeur du fils aîné de Tarquin, il ne croyait presque pas possible qu'il n'en devint point amoureux s'il la voyait, et il ne pensait pas que Clélie pût être en nul lieu de la Terre, sans y être vu de tout le monde. De sorte que le malheureux Aronce allait à Rome avec tant d'inquiétude, que Célère n'était pas peu occupé à le consoler.

Ce qui les obligeait d'aller plutôt à Rome qu'au camp, était qu'ils avaient entendu qu'Hellius avait commandé à ceux qui conduisaient les dames avec qui Clélie était, de prendre le chemin de cette fameuse ville. Mais afin de n'y être pas sans connaissance, Herminius, en se séparant d'Aronce, lui avait dit des choses si particulières à dire à la vertueuse Sivelia sa mère, qu'il ne douta point qu'elle ne lui rendit office. Comme il n'y avait que dix-huit mille d'Ardée à Rome et que le lieu d'où ils étaient partis en était encore plus près qu'Ardée, ils y fussent arrivés deux heures après le lever du Soleil s'ils ne se fussent pas égarés et s'ils ne se fussent pas arrêtés. Comme ils n'avaient plus de guide, ils prirent un chemin fort long et furent contraints de faire repaître leurs chevaux et de se reposer deux ou trois heures, si bien qu'ils n'arrivèrent à une porte de Rome, qu'on appelait alors la Carmentale, que vers le soir. Cette porte n'était pourtant pas celle par où l'on allait à Ardée, car elle était au pied du Capitole qui lui était opposé mais, comme Aronce et Célère s'étaient égarés, ils entrèrent par celle-là et furent logés où ils avaient logé autrefois lorsqu'ils avaient été à Rome, par curiosité seulement.

À peine furent-ils descendus de cheval, qu'ils furent tâchés de savoir des nouvelles de Clélie, et de retrouver Artemidore, Amilcar, et Zenocrate, qu'ils jugeaient bien devoir être à Rome, parce que Tarquin y était encore, quoiqu'on eût assuré à Célère qu'il en devait partir le lendemain qu'il en était parti. De sorte que, s'imaginant, vu l'humeur d'Amilcar, qu'il fallait le chercher vers le palais de Tarquin, Aronce y fut avec Célère. En y allant, il fut bien surpris de voir arriver deux chariots pleins de dames escortés par des soldats, qui étant entrés à Rome par la porte de Janus, allaient vers le palais du roi. Ce qui fit son étonnement, fut qu'il aperçut Clélie dans celui qui marchait le premier. Il est vrai qu'il la vit sans qu'elle le vît parceque comme elle était fort mélancolique, elle n'attachait les regards à nul objet, n'ayant garde de penser qu'Aronce pût être à Rome, vu le péril où elle l'avait laissé. Elle trouvait plus d'apparence à le croire mort ou prisonnier, qu'à se l'imaginer en ce lieu-là.

Cependant, malgré sa mélancolie, sa beauté était d'un si grand éclat que le peuple suivait le chariot où elle était, seulement pour la voir. Pour Aronce, il ne l'eut pas plus tôt vue, qu'il la montra à Célère et qu'il sentit ce que l'on ne saurait exprimer car il eut une joie extrême de la revoir, et de la voir triste, parce qu'il crût qu'il avait quelque part à sa tristesse. Mais il eut aussi une douleur effroyable de la voir captive et de la voir captive du plus mortel ennemi de Clélius son père. Comme il était donc occupé et par sa joie et par sa douleur, il vit paraître deux vestales qui, marchant avec toute la cérémonie que l'on observait quand elles allaient par la ville, s'arrêtèrent et firent demander pourquoi on menait ces dames. De sorte que leur ayant été répondu que c'étaient des captures que l'on allait présenter à Tarquin, la plus ancienne de ces vestales, qui s'appelait Verenie, commanda à l'officier qui les conduisait de faire arrêter ces deux chariots. Comme les vestales

étaient en grande vénération à Rome, cet officier fit effectivement ce qu'elle voulait et, parlant très respectueusement à Verenie, il lui demanda si elle lui voulait commander quelque chose ? « Je veux, lui dit-elle, que suivant les privilèges qui nous ont été accordés par les premiers rois de Rome et dans lesquels nous avons été maintenues par tous leurs successeurs, que vous mettiez ces dames en liberté, car depuis qu'il est des vestales, il n'y en a eu aucune qui ait rencontré des prisonniers sans les délivrer. J'ai une fois sauvé la vie à des criminels, je puis donc bien rompre des fers pour délivrer des personnes innocentes !

- Je crois, sage Verenie, répliqua cet officier, que vos privilèges sont tels que vous les dites et qu'ils s'étendent sur des captives comme sur des criminels mais, comme vous le savez, ce n'est pas à moi à décider une chose de cette importance et tout ce que je puis, est de vous supplier de venir vous-même soutenir votre droit devant le roi, et de vous offrir de vous y conduire aussi bien que ces dames, car je vous assure que si je pouvais les remettre entre vos mains sans exposer ma vie, je le ferais avec joie. »

Verenie trouvant que cet officier n'avait pas tort et ayant consulté un moment avec la compagnie, quoiqu'elle pût elle seule résoudre la chose parce qu'elle était la première de toutes les vestales, prit le chemin du palais dont elle n'était pas loin. Mais, comme cette conversation avait duré quelque temps, il s'était assemblé assez de monde à l'entour des vestales et de ces deux chariots, si bien qu'Aronce, profitant de cette occasion, s'était tant empressé, qu'enfin il avait rencontré les yeux de Clélie. Elle avait tant eu de joie de le voir qu'elle avait eu beaucoup de peine à s'empêcher de la témoigner. Cependant, comme elle ne savait s'il était à propos de faire semblant de le connaître, elle se retint et se contenta de lui faire voir dans ses yeux une partie des sentiments de son âme ; elle regarda aussi Célère d'une façon très obligeante.

Cet entretien muet ne dura pourtant pas longtemps, car Verenie marchant, les chariots la suivirent. Comme c'était une chose fort nouvelle, tout ce qu'il y avait de gens amassés en ce lieu-là suivirent aussi, pour voir ce que Tarquin ferait en cette occasion. Si bien qu'Aronce et Célère se mêlant avec les autres, suivirent comme eux. Pour n'être pas tout à fait inutiles, ils marchèrent le plus près des vestales qu'il leur fut possible et pour les porter à soutenir plus fortement le privilège qu'elles disaient avoir, Aronce et Célère louaient avec exagération le dessein qu'elles avaient de délivrer ces dames.

Cependant, comme Aronce se souvint en ce temps-là d'avoir entendu dire par Clélius qu'il avait une sœur qui était vestale, il demanda à un Romain qui marchait auprès de lui, de quelles familles étaient ces deux vestales. À peine lui eut-il fait cette demande, que ce Romain lui répondit que la grande vestale était sœur d'un homme exilé qui se nommait Clélius, et que l'autre était de la maison des Aquiliens. De sorte qu'Aronce connaissant par-là que la grande vestale était tante de Clélie, consulta en marchant avec Célère, pour aviser s'il était à propos de

faire savoir à cette vestale que Clélie était sa nièce, devant que de parler à Tarquin. Si bien que, s'imaginant qu'elle agirait avec plus de force si elle le savait que si elle ne le savait pas, ils se résolurent de lui confier un si important secret.

Pour cet effet, lorsqu'elle fut descendue de la chaire où on la portait et qu'elle fut près d'un grand et superbe portique qui était au milieu de la place du palais de Tarquin, Aronce s'approchant très respectueusement d'elle, après lui en avoir fait demander la permission par un de ceux qui l'accompagnaient, lui dit tout bas en peu de paroles qu'elle voyait parmi ces captives une personne qu'il lui montra, qui était fille de son frère et qu'il la conjurait, au nom de Clélius, de la protéger hautement et de ne la découvrir pas. Comme Verenie avait su l'enlèvement de sa nièce, elle ajouta plus facilement foi à ce que lui dit Aronce, joint que comme la beauté de Clélie avait attaché ses regards, elle trouva qu'elle avait effectivement quelque air de sa famille. Si bien que lui promettant d'être secrète et de soutenir hardiment le privilège qu'elle pensait avoir, elle se mit, après cela, à la tête de toutes ces dames qui étaient descendues des chariots dans quoi elles étaient venues, et étant précédée par cet officier qui les avait conduites, elle demanda à parler à Tarquin qui, étant alors dans la chambre de la cruelle Tullie, commanda qu'on fit entrer les vestales et les captives.

Mais quoique la curiosité fut grande, tous ceux qui avaient suivi n'entrèrent avec elles que jusque dans l'antichambre, à la réserve de quelques-uns dont la mine était trop haute pour leur refuser l'entrée de la chambre du roi. Si bien qu'Aronce qui était un des hommes du monde le mieux fait y entra et Célère aussi. Ils furent bien étonnés de voir Amilcar, Artemidore et Zenocrate auprès de Tarquin et de voir que ce premier était déjà en si grande familiarité auprès de lui, que quoiqu'il y eût beaucoup de Romains fort considérables auprès de ce roi et que Collatin et le Prince Sextus y fussent, c'était pourtant lui qui l'entretenait et qui l'entretenait même avec autant d'enjouement que s'il l'eut connu toute sa vie quoiqu'il n'y eût que deux jours qu'il fut auprès de lui. Mais, si Aronce et Célère furent étonnés de voir Amilcar, Amilcar le fut encore davantage de voir Clélie, Aronce et Célère, et, Artemidore et Zenocrate le furent aussi beaucoup de voir Célère et Aronce. Ils cachèrent pourtant tous, ces divers sentiments de leur cœur et se tinrent même chacun à leur place pour voir ce qui se passait.

Et en effet, la chose était digne de curiosité, car Verenie était une personne qui avait été admirablement belle et qui avait encore très bonne mine. La vestale qui l'accompagnait n'avait pas plus de vingt-cinq ans et était une des plus agréables personnes du monde, si bien que ces deux vestales s'étant approchées de Tarquin, toutes les dames captives se rangèrent derrière elles, pour attendre l'arrêt qui les devait mettre en liberté ou leur donner des fers bien pesants. De sorte que cela faisait un

fort bel objet, car toutes ces dames étaient belles et agréables. Il est vrai que la beauté de Clélie surpassait de si loin celle de toutes les autres, qu'on ne les regardait presque point.

Les choses étant donc en cet état, la grande vestale prit la parole avec autant de hardiesse que d'éloquence et s'adressant à Tarquin : « Seigneur, lui dit-elle, nous venons vous demander une chose si juste, que je devrais seulement vous dire quelles sont nos prétentions sans les appuyer d'aucunes raisons, si je ne savais bien que la charge que j'ai, m'oblige à les dire toutes. Je ne m'arrêterai pourtant pas Seigneur, à vous dire notre origine car vous savez toutes choses, et ne pouvez ignorer qu'elle est beaucoup plus ancienne que Rome. Mais je prendrai la liberté de vous dire que depuis que Romulus nous a fait venir d'Albe jusqu'à aujourd'hui, nul des rois qui ont régné dans cette ville n'a enfreint le moindre de nos privilèges, et que nous avons toujours été si considérées et des rois et des peuples, que les uns et les autres nous ont toujours regardées comme la cause la plus proche de la tranquillité publique. Le premier des Tarquins augmenta même nos privilèges au lieu de les diminuer et nous n'avons enfin reçu aucun sujet de plainte depuis notre première institution, ni du peuple, ni du sénat, ni des rois. Je veux donc croire, Seigneur, que vous ne nous en donnerez pas et que vous accorderez la liberté à toutes ces belles captives que le hasard m'a fait rencontrer. Vous savez Seigneur, que la loi porte que si une vestale rencontre fortuitement quelque malheureux que l'on mène au supplice, elle lui sauve la vie et le délivre, pourvu qu'elle jure qu'elle n'a point cherché à le rencontrer. Or est-il Seigneur, que je puis vous jurer sans mensonge, que je n'ai point su que je dusse trouver ces dames, et la chose s'est faite de façon, que vous pouvez même connaître aisément, que je ne le pouvais pas savoir. Je sais bien que vous me pouvez dire que ces dames sont des prisonnières de guerre et non pas des criminelles ! Mais si elles sont innocentes, elles sont plus dignes de grâce ! Joint que selon toutes les lois, qui peut faire le plus, peut faire le moins. Ainsi je conclus que puisque nous pouvons sauver la vie à un criminel, nous pouvons donner la liberté à des innocentes. Je sais bien encore que le hasard n'a jamais fait que les vestales aient rencontré des prisonniers de guerre, comme il a fait diverses fois qu'elles ont rencontré des criminels, mais cela n'empêche pas que la loi ne doive être expliquée comme je le dis et la conjoncture est si favorable pour nous que je ne puis croire que vous vouliez perdre une occasion de faire une chose d'un aussi grand éclat ! Je ne vous demande pas la liberté de quelque redoutable capitaine, ni celle de quelques vaillants soldats, mais seulement celle de cinq ou six dames malheureuses qui n'ont jamais rien fait contre vous et qui ne sauraient même rien faire. Accordez-nous donc, Seigneur, ce que nous vous demandons, nous vous en conjurons par le Feu Sacré que nous conservons si soigneusement, et par tout ce qu'il y a de plus saint et de plus vénérable parmi nous. »

Après que Verenie eut achevé de parler, Tarquin qui l'avait écoutée avec un sourire moqueur lui répondit en ces termes : « Comme vestale,

lui dit-il, je vous ai écoutée paisiblement, mais comme sœur de Clélius que vous êtes, tout ce que vous dites m'est suspect. Il y a grande apparence que la proposition que vous me faites m'est faite malicieusement car, dans la certitude où vous êtes que je vous refuserai, vous croyez que vous aurez droit de faire dire parmi le peuple que j'ai enfreint les privilèges des vestales, que le Feu Sacré s'éteindra bientôt, et que les dieux, pour les venger, détruiront Rome ! Et je ne sais même si, de dessein prémédité, vous ne le laisserez pas éteindre ! Mais quoi qu'il en soit, je vous déclare que jamais vestale sous mon règne ne délivrera de prisonniers de guerre, et qu'ainsi, les dames dont vous demandez la liberté ne l'obtiendront pas. Retournez-vous en donc garder bien soigneusement le Feu Sacré, ajouta-t-il, si vous ne voulez qu'on vous garde vous-même, et qu'au lieu de vous traiter en vestale, on vous traite en sœur de mon plus ancien et plus mortel ennemi.

- Comme vestale, reprit hardiment Verenie, je mérite que vous me respectiez, et comme sœur de Clélius, je mérite que tout le peuple de Rome s'arme pour ma défense puisqu'il n'a pas tenu à mon frère qu'il ne fut pas opprimé par votre injuste puissance !

- Quoique les lois, répliqua brusquement Tarquin, ne condamnent les vestales à être enterrées toutes vives que pour une espèce de crime seulement, je pourrais bien vous faire éprouver ce supplice-là pour un crime d'autre nature, si vous portiez votre insolence plus loin ! Allez donc, encore une fois ! Gardez le Feu Sacré dont vous êtes dépositaire et croyez bien fortement que si Clélius, ou quelqu'un qui lui appartienne tombe jamais sous ma puissance et que je l'envoie au supplice, vous ne le sauverez pas, quand même vous le rencontreriez suivie de toutes les autres vestales. Allez donc, Verenie, allez, car je sens bien que si je vous vois plus longtemps, le manteau de pourpre que vous portez ne m'empêchera pas de voir la sœur de mon ennemi en la personne d'une vestale et que je ne serai plus maître de mon ressentiment !

- Ha ! Seigneur, lui dit-elle, vous portez l'injustice trop loin ! Et après vous avoir parlé comme vestale, il faut que je vous dise comme sœur de Clélius que je fais plus de gloire d'être sœur d'un homme qui vous a résisté, que si je portais la couronne des rois dont je suis descendue. »

Tarquin voyant la fermeté de cette vestale, et n'osant pas suivre toute l'impétuosité de son ressentiment parce qu'il n'y avait rien qui fut en plus grande vénération parmi le peuple que les vestales, il commanda seulement qu'on menât ces dames captives dans un appartement du palais jusqu'à ce qu'il en eût disposé. Et sans plus regarder Verenie, il se mit à parler à Tullie, à Collatin, à Artemidore, Amilcar, et Zenocrate et à leur faire des railleries de ces vestales qui faisaient assez voir que quand le Feu Sacré qu'elles gardaient s'éteindrait, il ne s'en mettrait guère en peine. De sorte que Verenie fut contrainte de se retirer et de voir sa nièce sous la puissance d'un tyran qui l'aurait infailliblement fait mourir, s'il eut su qui elle était. Cependant la chose n'avait point de remède.

Pour Aronce, il sentit en cette occasion une douleur incroyable, qui s'accrut encore par l'admirable confiance de Clélie, car, quoiqu'elle entendît dire à Tarquin, elle ne changea point de couleur et elle écouta tout ce qu'il dit, comme si elle n'y eut point eu d'intérêt. Elle eut même l'esprit si libre, que lorsqu'on la fit sortir de cette chambre avec les autres captives, elle chercha adroitement à passer auprès d'Aronce afin de pouvoir lui témoigner plus facilement par un petit signe de tête, qu'elle avait beaucoup de consolation de le voir.

Pour lui, il était si affligé, qu'il n'était pas maître de son esprit. En effet, il l'avait si occupé de la douleur, qu'il suivit Clélie lorsqu'elle sortit, et si Célère ne l'eut retenu, il l'eut suivi jusqu'à l'appartement où on la menait et se serait fait remarquer pour être de sa connaissance. Cependant, le Prince Sextus qui avait une inclination générale pour toutes les belles, regarda Clélie comme il avait accoutumé de regarder celles qu'il ne pouvait voir avec indifférence, et l'empressement qu'il eut pour Clélie fut si grand, qu'il sortit un moment après qu'elle fut sortie pour dire à ceux qui avaient la conduite de ces dames, qu'ils les traitassent bien. Mais, afin que cela lui servit déjà à quelque chose, il s'approcha de Clélie qui marchait la dernière. « Qui que vous soyez, lui dit-il, je puis vous assurer que si les apparences ne me trompent, vous donnerez des fers plus pesants que ceux que vous porterez.

- Quelques légers qu'ils puissent être, répliqua Clélie, ils m'incommoderont toujours beaucoup, car je ne suis pas accoutumée à en porter, et si ceux que vous dites que je donnerai incommodent autant ceux qui les porteront, ils seront peut-être malheureux sans mériter d'être plaints. »

Sextus eut encore réparti quelque chose, mais Clélie étant entrée avec les autres dames au lieu où elles devaient être, il n'osa les suivre, de peur d'irriter Tarquin qui était jaloux de son autorité jusqu'aux plus petites choses. Cependant, Aronce et Célère se mirent à se promener dans une place qui était devant le palais du roi, afin d'attendre Artemidore, Amilcar, et Zenocrate, jugeant bien qu'ils sortiraient dans peu de temps. Mais en les attendant, que ne dit point le malheureux Aronce : « Eh ! disait-il à Célère, avouez, du moins pour me consoler que je suis le plus malheureux homme du Monde. Considérez je vous prie, quelle est l'opiniâtreté de ma mauvaise fortune et en quel danger est Clélie ! Encore, si elle était moins belle, on pourrait espérer qu'elle ne serait point connue, mais ayant la beauté qu'elle a, le moyen qu'on ne découvre point qui elle est ? Il me semble même, ajouta-t-il, que quoiqu'elle parle admirablement la langue romaine, on connaîtra qu'elle a un peu d'accent africain, bien que quand nous étions à Capoue, il ne me semblât pas qu'elle en eût. Je m'imagine encore, ajouta-t-il, que ces dames avec qui elle est, diront qu'Horace était avec elle à Ardée et dans la crainte où je suis, je ne me fie pas même à son grand esprit et à sa prudence. Ainsi je crains qu'elle ne déguise point son nom, et que le nom de Clélie ne la fasse connaître pour être fille de

Clélius, car le tyran qui s'est toujours informé de lui et qui le voulait faire assassiner à Capoue, sait sans doute qu'il a une fille, qu'elle est belle, qu'elle porte le nom de Clélie, et qu'Horace l'a enlevée.

- Quand on est si prudent, reprit Célère, on est sans doute plus malheureux qu'un autre, car enfin, selon toutes les apparences, Clélie déguisera son nom. De plus, les dames qui sont avec elle ne le savent peut-être pas, et ne connaissent pas même Horace pour ce qu'il est ! Ainsi, il faut attendre en repos que le temps vous apprenne ce que vous ne savez point. »

Comme Célère parlait ainsi, Amilcar sortit du palais qui les vint joindre, avec Artemidore, et Zenocrate, mais, il avait dans l'air du visage autant d'enjouement qu'Aronce avait de mélancolie dans le cœur. À peine fut-il auprès de lui, que prenant la parole : « Venez, lui dit-il, venez et ne craignez rien ! J'ai déjà apprivoisé le Tigre qui vous fait tant de frayeur et il ne tiendra qu'à vous que je ne vous fasse voir que je dis vrai et que vous ne soyez bientôt en état de protéger Clélie s'il lui voulait nuire, ce que je ne crois point du tout, car je suis le plus trompé de tous les hommes, s'il ne la trouve fort belle et si Tullie ne l'a remarqué aussi bien que moi ! Je viens de la laisser qui dit à Tarquin qu'il a tort d'avoir si maltraité des vestales et qu'au contraire, puisqu'il ne s'agit que de délivrer des femmes, il devrait les leur accorder. De sorte que comme je sais que Tullie n'est pas fort scrupuleuse en matière de religion et que j'ai remarqué qu'elle voyait aussi bien que moi que Tarquin trouvait que Clélie était la plus belle de toutes les captives, je conclus qu'elle la délivrera bientôt.

- Tullie a si peu accoutumé de se servir de remèdes innocents, reprit Aronce, que je crains bien qu'elle ne songe plutôt à perdre Clélie qu'à la mettre en liberté si elle en devient jalouse !

- Pour vous guérir de cette appréhension, reprit Amilcar, je veux me mettre bien avec Tullie,

- Il ne vous sera pas trop difficile, interrompit Zenocrate, car vous êtes déjà en si grande familiarité avec elle, que je crois que si vous le vouliez, vous seriez bientôt le confident de tous ses crimes !

- Pour moi, ajouta Artemidore en parlant à Aronce, je ne sais comment il est possible qu'Amilcar, en aussi peu de temps qu'il y a que nous sommes ici, ait pu faire tant de choses ! Il nous a montré toute la ville, il est fort bien avec Tarquin et avec Tullie, il est encore mieux avec le Prince Sextus, et le Prince de Pometie et Titus le cherchent avec soin. Il sait les noms de toutes les belles de Rome et le plus ancien des Saliens croit qu'il a été Salien lui-même, tant il lui a paru bien instruit de toutes leurs cérémonies et si vous l'aviez entendu entretenir un Augure, vous en seriez épouvanté !

- Ce que vous dites, répliqua Aronce, est sans doute une de ces exagérations ingénieuses qui servent plus à faire connaître l'esprit de ceux qui les font, que la vérité de ce qu'ils racontent.

- En effet, dit Célère, il n'est pas possible qu'Amilcar ait pu seulement faire voir la moitié de Rome à Artemidore et à Zenocrate.

- Pour vous témoigner qu'ils ne mentent pas, répliqua-t-il, demandez-leur si je ne leur ai pas fait voir les quatre portes de Rome ? La Carmentale, la Romaine, la Pandane ou la Romulide, et la Janicule ? Demandez-leur si je ne leur ai pas fait remarquer que la ville est carrée ? Si je ne leur ai pas fait voir le Capitole et le superbe temple que Tarquin a fait bâtir ? Si je ne leur ai pas montré l'endroit où la vestale Tarpeïa fut enterrée ? Et si je ne leur ai pas fait voir le petit temple du dieu Terme, que l'on dit qui a voulu opiniâtrement être adoré là, malgré toute la puissance de Tarquin ? Demandez-leur encore si je ne leur ai pas montré le mont Palatin ? Si je ne leur ai pas fait voir le mont Quirinal où le temple de Romulus est bâti ? Demandez-leur, dis-je, si je ne leur ai pas montré le mont Gelius, le mont Aventin, le mont Viminal, et celui du Janicule ? Demandez-leur encore si je ne leur ai pas fait voir le figuier Ruminal où l'on trouva Rémus et Romulus ? Si je ne leur ai pas montré le pont Suplicien ? Si je ne leur ai pas fait exactement remarquer la magnificence du Cirque ? Si je ne les ai pas menés au bocage consacré aux Muses ? Et si je ne leur ai pas dit, en ce lieu-là, ajouta-t-il en riant, des choses dignes d'être suggérées par quelque autre nymphe Egérie, telle que celle qui inspirait autrefois à Numa les admirables choses qu'il faisait ? Demandez-leur encore si je ne les ai pas fait entrer dans ce fameux temple de Janus qui n'est ouvert qu'en temps de guerre ? Et si je ne leur ai pas montré le temple que Romulus vouât à Jupiter, lorsqu'il combattit les Sabins. De plus, faites qu'ils vous disent si je ne leur ai même pas fait voir en passant, la première prison bâtie à Rome par Ancus Martius ? Si je ne leur ai pas montré la rue Sacrée, la rue Cyprienne où est le palais du roi Numa et où Tullie passa sur le corps de son père ? Si je ne leur ai pas fait voir l'endroit où l'ancien Horace tua brutalement sa sœur, après avoir vaincu son amant ? Si je ne leur ai pas fait voir les remparts que Tarquin vient d'achever, divers temples de Vesta, de Jupiter, de Saturne, d'Hercule, de Diane, et de plusieurs autres divinités ?

- Pour moi, interrompit Célère, je ne m'étonne pas encore tant que vous ayez pu faire voir toutes ces choses en si peu de temps, comme je m'étonne de voir comment vous avez pu, d'abord, acquérir la familiarité de Tarquin, de Tullie, et des princes leurs enfants, car ils sont presque tous d'humeur différente.

- Ce qui a fait la chose, reprit Amilcar, c'est que je me suis souvenu, en arrivant à Rome, de la manière qu'Herminius les avait dépeints. De sorte qu'étant allé hardiment trouver Tarquin au nom du Prince de Carthage, et lui ayant ensuite présenté Artemidore et Zenocrate, comme deux de mes amis, sans les faire connaître pour ce qu'ils sont, j'ai été assez heureux pour faire que dès cette première conversation fut acquis quelque crédit auprès de lui, car comme il a voulu être instruit de l'état où est présentement Carthage, sachant bien qu'il y a quelques intérêts à démêler entre la Sicile et cette République, j'ai rappelé dans ma mémoire toute la politique de ceux qui ont régné le plus absolu-

ment et tout ce que j'ai appris sur ce sujet dans mes voyages ou dans les livres. J'ai loué hautement Periandre, Roi de Corinthe, qui sut si bien se faire obéir par force ; j'ai mis Sémiramis au-dessus de Cyrus, parce qu'elle était plus fière que cet illustre conquérant, et, mêlant quelque demie profanation avec ma politique, en une heure j'ai été tout à fait bien avec Tarquin. Pour Tullie, quand je lui ai parlé sans témoins, je lui ai fait entendre que toute la Terre disait que Tarquin lui devait la couronne et qu'elle méritait mille louanges d'avoir su se mettre au-dessus de son sexe en ne s'assujettissant pas à toutes ces petites choses de la bienséance ordinaire des dames, qui n'ont qu'un médiocre esprit, et pas le cœur grand, comme elle. Pour le Prince Sextus, comme je me suis souvenu de son inclination pour les femmes, je ne lui ai parlé que de la galanterie de nos Africaines et de l'agrément des beautés grecques. Mais comme je sais qu'il n'est pas trop réglé en ses amours, je lui ai fait une grande satire de ces amants réguliers qui soupirent un an devant que de dire qu'ils aiment et qui sont si constants qu'ils vieillissent au service d'une seule maîtresse. De sorte que, croyant que tous ses sentiments étaient les miens, il m'a dit tout ce qu'un voluptueux qui ne croit pas trop aux dieux et qui ne craint guère les hommes, peut dire au plus cher de ses amis lorsqu'il lui veut raconter sa forme de vie. Mais il me l'a dit agréablement, car on ne peut guère voir un plus aimable libertin que Sextus, et, ce que j'ai admiré, c'est que de la condition dont il est, il sait tout ce qu'il y a de belles femmes à Rome, depuis les vestales jusqu'aux moindres esclaves.

- Mais, après être entré si adroitement dans les sentiments de Tarquin, de Tullie et de Sextus, dit Aronce, comment avez-vous pu faire pour entrer dans ceux du Prince de Pometie et de Titus ?

- Comme ces deux princes ne sont pas de l'humeur de leur frère aîné, répliqua Amilcar, ils n'ont guère de commerce ensemble, de sorte que les ayant vus séparément, je leur ai parlé d'une autre manière et sans blâmer le dérèglement de la vie du Prince Sextus, je les ai tant loués qu'ils ont eu bonne opinion de moi. Joint que, comme on est venu à parler de galanterie et d'amour, j'ai bientôt eu remarqué que le Prince de Pometie avait dans le cœur tous les grands et tendres sentiments de ce qu'on appelle une belle passion, si bien que rappelant dans mon esprit tout ce que j'en ai jamais ouï-dire aux autres, et tout ce que j'en ai senti moi-même, il s'en est peu fallu qu'il ne m'ait ouvert son cœur et qu'il ne m'ait dit qui il aime. Pour le Prince Titus, comme il est froid, naturellement, il ne m'a pas tant ouvert son âme, mais je ne laisse pas de connaître qu'il a disposition à m'aimer.

- Amilcar a encore fait une chose plus extraordinaire, reprit Zenocrate, car il y a un neveu du roi qui se nomme Brutus, qui paraît tout à fait stupide et en qui on n'avait jamais vu nulle marque d'esprit. Étant derrière ces princes durant qu'Amilcar les entretenait, il s'est mis à l'écouter attentivement, et comme vous savez qu'il dit les choses d'un air tout à fait agréable, Brutus a souri deux fois si à propos, que ceux qui l'ont remarqué en ont fait un fort grand bruit et ont regardé cela comme un

miracle de l'esprit d'Amilcar. En effet, j'ai entendu un chevalier qui disait derrière moi, en parlant bas à un autre, que Brutus était bienheureux d'avoir donné cette marque d'intelligence en lieu où Tarquin n'était pas. « Vous avez raison, lui a dit celui à qui il parlait, car je suis assuré que s'il l'avait vu sourire aussi à propos qu'il a fait, il le ferait mourir aussi bien que son frère, car ce n'est que parce qu'il croit qu'il n'a nul esprit qu'il est vivant. »

- Je vous réponds, dit alors Amilcar, que Brutus n'est pas si privé de sens qu'on le croit, car comme j'ai une curiosité universelle pour toutes choses, et qu'il y a quelque plaisir à voir les diverses folies des hommes comme les diverses sagesses, je me suis mis tantôt à lui parler durant un quart d'heure, et comme on me l'avait représenté si effroyablement stupide, je lui ai fait cent questions bizarres que j'ai vu qui lui déplaisaient et où il ne m'a point voulu répondre précisément.

- On dit qu'il parle si peu, reprit Artemidore, qu'il ne faut pas prendre pour un effet de sa raison ce qui en est un de sa stupidité, car enfin ! on a bien entendu parlé de gens qui cachent leurs trésors, mais on n'en a jamais vu qui aient voulu cacher tout leur esprit.

- Quoi qu'il en soit, dit Amilcar, il en a plus qu'on ne pense.

- Je ne sais si cela est vrai, reprit Zenocrate, mais je sais bien que vous en avez encore plus qu'on ne croit. Imaginez-vous, ajouta-t-il en parlant à Aronce, que lorsqu'Amilcar a entretenu un Augure que nous avons rencontré auprès du lieu où l'on garde les livres sibyllins, il lui a dit des choses qui ont fait croire à cet homme qu'il en sait plus que lui en matière de divinations, et ils sont si bien ensemble, qu'il lui a promis de l'entretenir de poulets sacrés et de lui en faire venir de Negrepont, le lieu d'où l'on dit qu'ils sont les plus propres à présager la vérité.

- Mais enfin, dit alors Aronce, puisque vous êtes si heureux et si adroit, que pourrez-vous faire pour Clélie ?

- Il faut, reprit Amilcar, que je vous présente demain à Tarquin comme un homme de qualité que j'ai connu durant mes voyages, et comme un homme de cœur qui sera bien aise de le servir pendant le siège d'Ardée. Mais il faut tâcher de faire savoir à Clélie qu'il faut qu'elle dise qu'elle est de Nole, et que Célère est son frère. Et puis, quand nous serons assurés d'elle, je présenterai Célère à Tarquin qui viendra lui demander la liberté de sa soeur, pour laquelle nous solliciterons. Par ce moyen, elle ne sera point connue pour être fille de Clélius. Le principal est de parler à Clélie.

- Je ne crois pas, reprit Artemidore, qu'il soit fort aisé de trouver moyen de la bien instruire de ce que vous voulez qu'elle sache !

- Il n'est peut-être pas si difficile que vous le pensez, reprit Amilcar, et si je retourne ce soir au palais, j'en trouverai bien l'invention.

Aronce entendant parler Amilcar de cette façon, le conjura instamment de vouloir tout essayer pour lui rendre office et en effet, Amilcar s'étant chargé de la chose, Artemidore, Zenocrate et Célère s'en al-

lèrent avec Aronce faire une visite à la vertueuse Sivelia qui les reçut admirablement bien, au seul nom d'Herminius. Amilcar s'en retourna chez Tullie où il trouva le Prince Sextus avec qui il agit comme s'il eut voulu lier une amitié tout à fait particulière, et être de tous ses plaisirs.

Comme il savait qu'il n'y avait jamais de conversation agréable pour ce prince lorsqu'on n'y parlait point de dames, il se mit à louer ces belles prisonnières et à lui demander s'il ne leur ferait point une visite dès le soir ? « Car enfin Seigneur, lui dit-il en riant, en matière d'amour, il faut toujours parler le premier. C'est pourquoi s'il y a quelqu'une de ces captives qui vous plaise, hâtez-vous de lui dire qu'elle vous a donné des fers plus pesants que les siens. »

Comme il était aisé de persuader à Sextus une chose de cette nature, il dit à Amilcar qu'il fallait y aller à l'heure même, et en effet, se servant du nom de Tullie pour les voir, ceux qui gardaient ces prisonnières les laissèrent entrer. Ils les trouvèrent en un état bien différent car il y en avait deux qui étaient si extraordinairement affligées de leur captivité qu'elles en avaient presque perdu la raison. Il y en avait une autre, au contraire, qui étant d'un naturel fort gai se regardait dans un miroir et raccommodait quelque chose à sa coiffure avec autant de tranquillité que si elle eut été dans sa chambre, et il y en avait deux autres qui n'étaient que fort mélancoliques.

Mais, pour Clélie, sans avoir le désespoir des deux premières, ni l'insensibilité de la troisième, elle était seulement sérieuse et triste et elle l'était même comme une personne qui avait de la fermeté et qui était maîtresse de ses sentiments. Cependant, comme Amilcar ne voulait pas faire semblant de la connaître, il la salua d'une manière qui fit d'abord entendre à Clélie qu'il ne fallait pas qu'elle agît comme le connaissant, joint que comme Sextus parla en entrant à une de ces dames d'Ardée qui paraissait être la plus considérable de toutes, il eut le temps de lui faire divers signes qui lui expliquèrent son intention. Il fut même si adroit, qu'il lui demanda tout bas s'il y avait quelqu'une de ces captives à qui elle se confiait. Si bien que Clélie lui en ayant montré une à qui il pouvait tout dire et qui se nommait Cefonie, il se retira respectueusement dès que Sextus approcha de Clélie et fut entretenir cette dame qu'elle lui avait montrée, à qui il dit tout ce dont il était convenu avec Aronce, afin qu'elle le dise à Clélie. Ainsi il lui fit entendre que si on demandait à son amie d'où elle était, qu'il fallait qu'elle dît qu'elle était de Nole[12] et qu'elle avait un frère qui se nommait Célère.

Mais après lui avoir dit tout ce qui regardait Clélie, il le mit à consoler toutes ces dames prisonnières et il dit effectivement tant de choses divertissantes en parlant à celle qui paraissait si peu touchée de sa captivité, qu'il suspendit la douleur des autres. Cependant, Sextus, à qui la beauté de Clélie plaisait infiniment, lui fit entendre, suivant le conseil

12- Nole : commune proche de Turin, dans le Piémont.

qu'Amilcar lui en avait donné, qu'il la trouvait plus propre à donner des fers qu'à en porter. Mais elle lui répondit d'une manière qui retint une partie de l'impétuosité de son tempérament. De sorte que ce prince qui jusque alors n'avait jamais eu d'amour sans espérance, et qui ne connaissait ni la crainte, ni le respect, sentit dans son cœur une espèce de crainte respectueuse qui l'empêcha de dire à Clélie ce qu'il eut dit à toute autre. Si bien qu'appelant Amilcar à son secours, il se fit alors une conversation plus générale qui fut assez agréable, car comme il n'y avait jamais de conversation si éloignée de tous sentiments d'amour que Sextus ne tournait de ce côté-là, après avoir plaint le malheur de ces belles captives et après les avoir assurées qu'il les protègerait autant qu'il pourrait, il se mit à dire qu'il croyait que leur captivité ferait des malheureux, et à Ardée, et à Rome. « En effet Seigneur, dit Amilcar, comme il n'y a pas ici une captive qui ne soit propre à faire des captifs, je suis assuré qu'il y a bien des amants affligés à Ardée, et qu'il y en aura bientôt de maltraités à Rome.

- Les Romains ont la réputation d'être si glorieux, répliqua cette personne qui supportait la prison si gaiement et qui se nommait Plotine, qu'il n'est pas croyable qu'il y en ait un seul qui veuille être esclave d'une esclave.

- Ha ! Seigneur, s'écria alors Amilcar avec cette agréable liberté d'esprit qui lui est naturelle, voilà le plus bel endroit du monde pour un Romain qui voudrait faire une galante déclaration d'amour et si je l'étais, je ne la laisserais pas échapper car il est certain qu'il n'y a rien de si difficile à faire à propos, et à faire galamment. Du moins sais-je bien que depuis que je suis amant, je pense en avoir fait cent, sans en avoir jamais pu faire que deux dont j'ai été tout à fait content.

- Il est vrai, dit Sextus en riant aussi bien que Plotine, que pour ces amants réguliers qui cherchent la galanterie délicate à tout, il est assez difficile de trouver ce moment heureux où l'on peut dire de bonne grâce « Je vous aime ». Mais pour moi, je ne cherche point tant de façon, car je suis tellement persuadé que la chose plaît par elle-même, que je crois qu'on ne peut la dire d'une manière fâcheuse ! C'est pourquoi je la dis toujours assez hardiment quand l'occasion s'en présente.

- Quand on est un grand prince comme vous, reprit Âmilcar, qu'on est bien fait, qu'on a de l'esprit et de l'amour, je pense effectivement qu'il n'est pas trop difficile de dire « j'aime » et de le dire bien. Mais lorsque l'on n'est pas prince, que l'on n'est pas beau, que l'on a que médiocrement de l'esprit et que l'on est que médiocrement amoureux, je vous assure que c'est une chose bien plus pénible que l'on ne pense, de faire des déclarations d'amour si ce n'est à de belles prisonnières, car en ce cas-là, je n'y trouve difficulté aucune. En effet, ajouta-t-il en souriant, les mots d'esclaves, de captif et de captive fournissent mille galantes pensées et les fers, les chaînes, et les supplices viennent si naturellement à la chose qu'on veut dire, qu'on trouve mille façons différentes

d'exprimer ce que l'on pense. Mais lorsque l'on est presque sans amour et sans esprit comme je l'ai déjà dit, il n'y a rien de plus difficile à faire que de dire « je meurs d'amour ! »

- Mais, si vous n'en avez point ou guère, reprit cette belle enjouée, pourquoi voulez-vous tant vous tourmenter à chercher des déclarations d'amour ? Car il ne faut point aller dire ce que l'on ne sent pas.

- Hélas aimable Plotine, lui dit-il, si l'on ne parlait jamais d'amour que lorsque l'on en a le cœur tout rempli, on n'en parlerait qu'une fois ou deux en toute sa vie, car on n'a jamais guère plus de deux violentes passions. De sorte que la conversation serait fort languissante puisqu'à n'en mentir pas, quand on est longtemps avec des femmes, il faut de nécessité leur parler ou de l'amour qu'elles vous donnent, ou de celle qu'elles donnent aux autres, ou de celle qu'elles ont donnée, ou de celle qu'elles peuvent donner. Je suis assuré que même les plus prudes et les plus sévères des matrones romaines, quand elles ont été jeunes, se seraient ennuyées avec de fort honnêtes gens, si on ne leur avait jamais parlé que du culte des dieux, des cérémonies des vestales, des lois du royaume, de la conduite de leurs familles, ou des nouvelles de la ville ! Car dès que l'on a dit « un tel est mort il a fait son testament », « une telle se marie à un homme riche et elle a des habillements magnifiques », et que l'on a dit ensuite « celui-ci s'est brouillé avec celui-là, cet autre s'en va aux champs, et cet autre a un procès », on ne sait plus de quoi parler et je sais même avec certitude, qu'en disant tout ce que je viens de dire, une jeune et belle personne ne s'en divertira point. Ainsi, il en faut toujours revenir à l'amour, soit que l'on en parle sérieusement ou non, car une folie de cette nature dite galamment parmi des dames les divertit plus que de grands raisonnements de morale et de politique ou que des conversations de nouvelles, quand même on raconterait ce qui se passe par toute la Terre.

- Je suis tellement de votre avis, reprit Sextus, que même en des visites de consolation de mort, je trouve invention de parler d'amour car, si c'est une femme qui a perdu son mari qu'elle aimait, il la faut plaindre, principalement parce qu'elle a perdu celui qu'elle a aimé, et, si elle ne l'aimait pas, il la faut consoler en lui donnant l'espérance qu'elle en trouvera un qu'elle aimera.

- Je pensais pourtant, reprit modestement Clélie, que l'on parlait moins d'amour à Rome qu'ailleurs,

- On en parle avec un peu plus de mystère, répliqua Sextus, mais après tout, on en parle par toute laTerre et on en parlera tant qu'il y aura des belles qui vous ressembleront.

- Il suffisait de dire, reprit Amilcar, tant qu'il y aura des hommes ! Comme il n'y a guère de belles qui ressemblent à celle à qui vous parlez, vous donnez une trop petite étendue aux conversations d'amour. »

Pendant que Sextus et Amilcar parlaient ainsi, il y avait une de ces dames chagrines, qui de son naturel était fière et un peu capricieuse qui,

ne pouvant souffrir alors une conversation de cette nature, querella presque Amilcar, mais comme elle était bien faite et qu'elle paraissait avoir de l'esprit, il lui répondit fort civilement, quoique ce fut avec une raillerie fort ingénieuse.

D'autre part, l'enjouée qu'Amilcar divertissait fort, s'opposait à son amie et lui disait qu'elle avait grand tort de prétendre qu'Âmilcar dut être chagrin parce qu'elle était chagrine. De sorte qu'il se fit alors une conversation tout à fait divertissante. Elle ne fut pourtant pas fort longue, car à la fin comme il était déjà tard, Sextus et Amilcar s'en allèrent, et, comme Amilcar avait fait ce qu'il voulait faire dès qu'il eut ramené Sextus à son appartement, il s'en retourna trouver Aronce. Il remarqua pourtant devant que de quitter ce prince, que Clélie touchait son cœur et il lui fit même dire qu'il la trouvait admirablement belle et que le seul défaut qu'il y voyait, était qu'il croyait qu'elle était trop sage. Cependant, comme l'amitié unissait trop Aronce, Amilcar et Célère, pour être en logis different, ils se joignirent, dès le même soir, et Artemidore et Zenocrate aussi sans qu'Aronce fut traité comme fils de roi, ni Artemidore comme prince, parce que l'état de leur fortune le voulait ainsi. Mais, comme Amilcar les connaissait tous deux, il voulut qu'ils se connussent, si bien qu'après avoir dit à Aronce tout ce qu'il avait fait et avoir remis l'espérance et la joie dans son cœur, il obligea Aronce à se découvrir à Artemidore, et Artemidore à se découvrir à Aronce qui ne sut pas plutôt sa véritable condition qu'il connut qu'il était frère de la Princesse des Léontins à qui il avait tant d'obligation. Si bien que l'embrassant alors avec tendresse, il l'assura de son amitié et lui demanda la sienne sans lui parler pourtant de la Princesse sa sœur, jusqu'à ce qu'il eût su dans quels sentiments il était alors et si ce qu'il pensait de l'agréable Zenocrate était vrai.

Cependant, comme il était extraordinairement tard et qu'ils avaient presque passé la nuit d'auparavant sans dormir, ils donnèrent le reste de celle-là au repos. Lorsque le matin fut venu, suivant ce qui avait été résolu le soir, Amilcar fut au lever de Tarquin pour lui présenter Aronce et Célère comme deux amis qu'il avait connus pendant ses voyages et comme deux hommes qui venaient lui offrir de le servir durant le siège d'Ardée, ajoutant ensuite une très humble prière de vouloir délivrer Clélie à qui il donna un autre nom, représentant à Tarquin qu'elle n'était point d'Ardée, qu'elle y avait été menée par un amant qu'elle avait qui l'avait enlevée, et qu'ainsi, étant née à Nole en Campanie, et étant sœur d'un homme qui voulait mourir pour son service, elle méritait d'être traitée d'une autre manière que ces autres captives qui étaient filles, femmes, ou sœurs de ses ennemis.

D'abord Tarquin reçut admirablement bien et Aronce et Célère et il ne rejeta pas même la prière que lui faisait Amilcar pour la prétendue sœur de ce dernier. Comme il était vrai que Clélie lui avait semblé fort belle et qu'il la voulait retenir adroitement, il dit à Amilcar que ce qu'il lui demandait était juste et qu'il déclarait à Célère que sa sœur n'était point captive. « Mais après cela, ajouta-t-il, il faut que je vous demande

une grâce à mon tour et que je vous persuade d'attendre la fin du siège d'Ardée pour la voir en liberté, car il m'importe extrêmement que les vestales ne pensent pas avoir droit de me venir demander des prisonniers de guerre, comme elles ont celui de me demander des criminels. Si je leur donnais lieu de penser qu'elles pussent avoir ce privilège, il se trouverait à point nommé une vestale au coin d'une rue dès que l'on amènerait quelque prisonnier de guerre considérable à Rome.

- Mais Seigneur, répliqua Aronce, puisque cette captive n'est pas d'Ardée, vous la pouvez délivrer sans que les vestales aient lieu de penser que ce soit en vertu de leur privilège puisque vous déclarerez que vous ne lui donnez la liberté que parce qu'elle n'est pas née parmi vos ennemis.

- Ce que vous dites est très judicieusement dit, répliqua Tarquin, mais comme la chose ne serait jamais bien éclaircie parmi le peuple et que l'on dirait seulement que j'aurais délivré une de celles que les vestales me demandaient, il faut absolument que cette belle personne demeure où elle est jusqu'à la fin du siège d'Ardée, joint que comme Célère veut voir cette occasion, il n'y aurait pas d'apparence d'envoyer cette belle fille sans une escorte aussi sûre que la sienne. Mais afin qu'elle ne souffre nulle des incommodités de la captivité et qu'elle n'ait que le nom d'esclave, j'obligerai Tullie à la traiter si bien, que peut-être trouvera-t-elle autant de douceur à Rome qu'en Campanie. »

Célère, Aronce, Amilcar, Artemidore et Zenocrate, dirent encore diverses chose à Tarquin pour l'obliger à changer d'avis, mais il commença de leur répondre si fièrement, que de peur de l'irriter et de lui faire soupçonner une partie de la vérité, ils ne s'y opiniâtrèrent plus, et Célère, agissant comme frère de Clélie, lui rendit mille grâces de la promesse qu'il faisait de la délivrer à la fin du siège d'Ardée et de la bien traiter en attendant que le jour de sa liberté arrivât. En effet, Tarquin commanda à l'heure même qu'on donnait des esclaves à Tullie pour la servir, qu'on lui laissât voir qui elle voudrait. Si bien qu'Aronce se servant de cette liberté, y fut dès l'après-dîner. Il fut mené par Célère comme paraissant être frère de Clélie et accompagné d'Artemidore, d'Amilcar et de Zenocrate afin que cette visite n'eut nulle affectation qui la rendit suspecte.

Clélie était ce jour-là en un habillement négligé, mais elle était pourtant propre dans sa négligence, et il était aise de voir qu'elle l'était naturellement et que quand elle n'aurait jamais dû voir personne elle l'aurait toujours été. Comme il n'y avait alors auprès d'elle que les autres dames captives dont elle était chèrement aimée, elle eut la liberté de recevoir Aronce comme un homme dont la vue lui était fort agréable. Elle se serait pourtant contrainte, à cause d'Artemidore et de Zenocrate, si Célère ne lui eut fait entendre en les lui présentant, qu'elle n'avait rien à craindre d'eux. De sorte que cette entrevue, malgré le pitoyable état où ils étaient, eut quelque chose de fort doux. Cependant, afin qu'ils eussent la liberté de s'entretenir, Amilcar qui avait déjà vu

ces dames le jour auparavant, commença de leur parler comme s'il les eut vues toute sa vie, car comme il se trouva entre l'enjouée Plotine et l'aimable Cefonie qui supportaient leur infortune avec plus de confiance que les autres, il lui fut aisé de tourner la conversation d'une manière agréable. Pour Artemidore, il ne s'osait pas trop hasarder de parler parce qu'il n'était pas Romain, et pour Zenocrate quoiqu'il parlât très agréablement quand il le voulait, il ne parlait jamais guère aux premières visites qu'il faisait, mais il écoutait pourtant d'une façon qui ne laissait pas de faire voir à ceux qui se connaissaient en gens d'esprit, qu'il fallait qu'il en eût beaucoup. Pour Célère, il parlait à celles de ces dames qui étaient les plus mélancoliques, de sorte que par ce moyen, Aronce entretenait seul Clélie à qui il n'avait parlé qu'un moment depuis que cet effroyable tremblement de Terre les avait séparés au bord du Vulturne. Aussi avait-il une telle satisfaction de se voir auprès d'elle, qu'elle paraissait en ses yeux, en ses actions, et même au son de sa voix : « Je vous demande pardon Madame, lui dit-il, de la joie que vous voyez sur mon visage, car il me semble que je suis criminel d'en avoir en l'état où vous êtes. Cependant, je ne suis point maître de mes sentiments en cette rencontre et je sens un si grand plaisir de me revoir auprès de vous, de ne vous voir plus en la puissance de mon rival, et de voir encore dans vos yeux quelques marques de bonté pour moi, que je ne puis m'empêcher d'abandonner mon cœur à la plus douce joie qu'il ait jamais sentie. Mais Madame, pour la rendre encore plus sensible, dites-moi que vous recevez quelque légère consolation en me revoyant, et en me revoyant avec plus d'amour que je n'en avais lorsque je vous jurais avec vérité que j'étais le plus amoureux de tous les hommes.

- Si votre vue ne me consolait point, répliqua Clélie, je serais si déraisonnable, qu'en vérité, Seigneur, je me ferais honte à moi-même.

- Ha Madame ! interrompit-il, ne me nommez point ainsi puisque je suis toujours ce même Aronce que la belle Clélie appelait encore son frère lorsqu'elle commença de le regarder favorablement comme son amant, et soyez fortement persuadée que je renoncerais avec joie à la qualité de fils de roi, si vous me vouliez être celle de votre esclave. Ne me traitez donc point avec une cérémonie outrageante, figurez-vous que vous êtes sur le trône, que je suis dans les fers, et ne me dites plus rien qui m'offense, car j'ai des sentiments si respectueux et si tendres pour vous, que si vous m'aviez encore une fois appelé comme vous venez de m'appeler, je pense que je perdrais toute la joie que j'ai de vous revoir.

- Puisque vous le voulez donc mon cher Aronce, lui dit-elle, je vivrai avec vous comme je vivais à Capoue, aussi bien, vous puis-je assurer que vous ne m'avez pas été plus considérable depuis que j'ai su que vous étiez fils de roi que vous me l'étiez auparavant, car enfin, la Fortune en vous donnant une couronne, ne vous a rien donné que je puisse le mettre en comparaison avec votre vertu.

- Eh ! de grâce Madame, lui dit-il, louez-moi un peu moins et dites-moi un peu plus clairement que vous m'aimez de la manière dont je veux être aimé. Et sans parler de ma vertu, dites-moi seulement que la tendresse et la confiance de mon amour vous touchent, que celle de mon rival n'a fait nulle impression dans votre cœur et que vous avez quelque joie de régner toujours dans le mien.

- En vous disant que je suis à Rome ce que j'étais à Capoue, répliqua modestement Clélie, c'est vous dire tout ce que vous pouvez souhaiter car puisque j'avais consenti obligeamment pour vous, au commandement que mon père m'avait fait, je n'ai plus rien d'autre à vous dire.

Après cela, Aronce dit à Clélie les choses du monde les plus tendres, et, dans le transport de sa passion, il lui parlait d'achever son mariage, bien qu'elle fût dans les fers, bien que Clélius ne put venir à Rome et bien qu'il n'osât dire qui il était, ni songer seulement à la mener à Clusium. Aussi connut-il lui-même que sa raison n'était pas libre, de sorte qu'il fut aisé à la prudente Clélie de donner des bornes à ces désirs tumultueux qui lui faisaient souhaiter des choses injustes et impossibles. Après quoi, il lui rendit compte en peu de mots, de ce qui lui était arrivé et Clélie à son tour lui apprit ce qu'il n'avait jamais su. Elle lui dit comment Horace était allé au lieu où ce tremblement de Terre l'avait mise en sa puissance pour s'éclaircir du sujet de leur voyage dont on parlait diversement à Capoue ; elle lui dépeignit quel avait été son étonnement, lorsqu'elle s'était vu sans aucun secours entre les mains d'Horace qui l'avait pourtant traitée avec beaucoup de respect ; elle lui dit ensuite que lorsque le tremblement de Terre avait cessé, Horace l'avait conduite dans une maison qui n'avait pas été abattue et qui appartenait à un de ceux qui étaient avec lui lorsqu'il l'avait enlevée. Là il avait pris un chariot, il lui avait donné une fille pour la servir et après avoir écrit à Stenius qui était à Capoue, il l'avait contrainte de suivre sa fortune. Elle lui dit ensuite, qu'Horace ayant choisi Pérouse pour sa retraite, il en avait pris le chemin. « Mais Madame, lui dit alors Aronce, quand je vous vis dans une barque sur le lac de Trasimène, et qu'Horace se défendait contre le Prince de Numidie qui l'attaquait, vous n'étiez pas au chemin de Pérouse, car il fallait aller le long du lac et non pas dessus.

- Il est vrai, reprit Clélie, mais c'est qu'en faisant ce voyage, le hasard fit rencontrer à Horace le fils de celui qui commandait dans une des îles du lac qui est au-delà de celle où l'on gardait alors la Reine votre mère. Si bien qu'ayant fait amitié avec lui et lui ayant confié tout son secret, Horace changea de dessein et prit la résolution de me mener dans cette île, où cet homme l'assura qu'il trouverait un asile inviolable. Et en effet, il me fit entrer dans une barque, où lui et ses gens, et ceux de celui que nous avions trouvé, entrèrent aussi, mais, à peine fûmes-nous sur ce lac, que le Prince de Numidie parut sur le bord, accompagné de gens armés et qui ayant trouvé une autre barque, se jeta dedans avec les siens

et vint attaquer Horace comme vous le vîtes, et je suis assurée que si tous les deux n'eussent pas eu peur de me blesser, ils seraient peut-être tous deux morts.

- Mais Madame, répliqua alors Aronce, comment le Prince de Numidie put-il se trouver là, si juste, avec des gens armés ?

- Ce que j'en puis conjecturer, répondit-elle, est que je fus cause de la chose, car vous saurez que m'étant trouvé fortuitement un crayon, lorsque je tombai au pouvoir d'Horace, je m'avisai de donner quelque chose au hasard, de sorte que m'imaginant qu'on saurait peut-être la route que j'aurais prise en sortant de Campanie et que vous, ou mon père, me suivriez, j'écrivais à tous les lieux où je passais, ou contre une porte, ou contre quelque muraille, et mon nom, et le lieu où l'on me menait. Si bien qu'ayant su le matin que nous devions aller à cette île, j'écrivis ces paroles contre une fenêtre :

Si quelque ami de Clélie passe ici, qu'il sache que l'on mène
Clélie à une des îles du lac de Trasimène.

De sorte que je présuppose avec raison que le Prince de Numidie ayant passé fortuitement en ce lieu-là, prit des gens et me suivit. Après le combat qu'Horace fit avec ce prince où il fut blessé, nous allâmes à cette île où il guérit assez promptement. Mais, comme on entendit parler de ce commandement exprès que faisait faire le Prince de Pérouse de chercher dans tout son État si Horace et moi n'y étions pas, celui qui lui avait promis que cette île lui ferait un asile inviolable, n'osant pas s'assurer de lui pouvoir tenir sa parole, l'obligea d'en partir, si bien que cherchant alors à se mettre en lieu où il pût être à couvert de la violence de Tarquin, et trouver protection contre tout le monde, il me mena à Ardée qu'il savait bien qui n'était pas en trop bonne intelligence avec le roi de Rome. Et en effet, il y fut bien reçu, mais pour moi, la mélancolie a fait que j'y ai presque toujours été malade. J'ai pourtant eu la consolation d'avoir trouvé en Cefonie que vous voyez auprès d'Amilcar, une amie tout à fait généreuse, car enfin, lorsqu'Horace a vu que selon toutes les apparences le siège d'Ardée réussirait bien à Tarquin et qu'il en a voulu sortir, Cefonie, à ma prière, en est sortie aussi et a persuadé à toutes celles que vous voyez, d'en sortir aussi bien qu'elle. De sorte que lorsque vous nous rencontrâtes, nous avions été arrêtées par des troupes de Taquin. »

Comme Clélie en était là, le Prince Sextus entra, qui fit changer la conversation mais comme Amilcar savait que Clélie plaisait fort à ce prince et qu'il voulut tâcher de l'en détourner, il fit si bien qu'il s'approcha de lui et lui parlant bas : « Seigneur, lui dit-il, cette aimable captive que vous regardez plus que les autres, est assurément la plus belle, mais l'aimable Plotine que vous voyez à sa main droite, est la plus gaie et la plus facile à gagner.

- Il est vrai, répliqua Sextus, mais la beauté de l'autre est plus charmante !

- J'en tombe d'accord, reprit Amilcar, mais le mal est que pour la gagner il faudra soupirer et pleurer longtemps et que selon toutes les apparences, on ferait la conquête de l'autre en riant et en se divertissant fort agréablement. »

Après cela, Sextus ayant pris sa place, et ce prince ayant trouvé ce qu'Amilcar lui avait dit fort plaisant, il en fit le sujet de la conversation sans en dire pourtant la véritable cause, car il fit venir à propos d'en parler comme d'une chose générale où personne de la compagnie n'avait un intérêt particulier. « Il ne s'agit pas, dit-il après avoir commencé de proposer la question dont il s'agissait, de savoir si une belle enjouée est plus aimable qu'une belle mélancolique, ou qu'une belle fière et capricieuse, mais il s'agit d'examiner laquelle est la plus propre à aimer et à donner de plus sensibles marques d'amour.

- Ha ! Seigneur, reprit Célère qui ne savait point le dessein d'Amilcar, une belle enjouée donne de l'amour sans en prendre et je ne sache rien de plus insupportable que de trouver une de ces belles d'humeur brillante et gaie qui, dès le premier jour, vous fait mille civilités obligeantes, qui fait cent parties de plaisir avec vous, qui souffre qu'on lui dise des douceurs et qui en dit elle-même à sa manière. Qui rit, qui chante, qui danse, et qui raille avec la même liberté que si vous l'aviez vue toute votre vie, qui vous fait même cent petits secrets de bagatelles, qui vous prie de l'aller voir, qui vous reçoit admirablement, qui souffre que vos yeux rencontrent les siens et leur disent mille douceurs et qui donnent enfin les plus belles espérances du monde pour rien. En effet, dès qu'elles ne vous voient plus, elles ne se souviennent ni de ce que vous leur avez dit, ni de ce qu'elles vous ont répondu.

- Pour moi, reprit Amilcar, je ne sais pas trop bien de quoi vous vous plaignez. Je ne trouve rien de si commode, que de sentir naître l'espérance avec l'amour que d'être récompensé dès qu'on commence d'aimer, rien que de trouver le plaisir au commencement d'une passion que les autres ne cherchent qu'à la fin et que de ne verser que des larmes de joie en aimant, car pour ce que vous dites que, dès que de belles enjouées ne vous voient plus elles ne savent ce qu'elles vous ont répondu, rendez-leur oubli pour oubli, et ne vous souvenez point de ce que vous leur avez dit, si elles ne s'en souviennent !

- Si j'étais de l'humeur d'Amilcar, répliqua Célère, il ne me serait pas trop difficile je vous assure, mais ce que vous dites n'est pas si aisé à définir que vous le croyez, car j'ai eu des amours de toutes les manières dont on en peut avoir. En effet, comme j'ai presque été l'amant de toutes mes amies, et l'ami de toutes mes maîtresses, je suis plus expérimenté que vous ne pensez et plus difficile à connaître. J'ai aimé des personnes enjouées et brillantes, j'en ai aimé de mélancoliques, de fières, d'inégales, de capricieuses, de petites, de grandes, de brunes, et de blondes et, ce qui est le plus surprenant, c'est que j'ai eu deux ou trois

grandes passions, que cela n'a pas empêché que je n'en aie eu aussi de médiocres et de petites et que je n'ai même été capable de faire semblant d'en avoir, quoique je n'en eusse pas.

- Cela étant, dit le Prince Sextus, vous pouvez donc nous dire bien précisément, s'il est plus doux d'aimer une personne enjouée, qu'une mélancolique ou une capricieuse !

- Il est vrai, reprit Aronce, qu'il appartient plus à Amilcar d'en parler qu'à un autre,

- Il est pourtant lui-même si enjoué et d'une humeur si égale, dit alors Artemidore, que je doute si le parti des mélancoliques est bien entre ses mains non plus que celui des fières capricieuses,

- Pour vous témoigner, répliqua-t-il en riant, que je suis assez accommodant, je vous donne le choix de ces trois choses et je m'engage à soutenir laquelle il vous plaira.

- Eh ! de grâce ! reprit l'agréable Plotine, n'abandonnez pas le parti des enjouées et laissez celui des capricieuses et des mélancoliques à soutenir aux autres !

- Vous le soutenez si bien par votre propre beauté et par l'agrément de votre humeur, reprit Amilcar, que vous n'avez besoin de personne pour cela. Cependant je consens que ce soit moi qui sois le protecteur des belles enjouées.

- En mon particulier, dit le Prince Sextus, je prétends être juge !

- Pour ce qui me regarde, ajouta Aronce, je ne veux point mettre en doute une chose qu'il y a longtemps que j'ai résolu dans mon cœur,

- Et pour ce qui me touche, dit Zenocrate, comme je suis encore fort irrésolu en matière d'amour, je ne puis prendre d'autre parti que celui d'écouter.

- Puisque cela est, dit Célère, je choisis de soutenir les mélancoliques !

- Pour faire quelque chose de plus difficile, ajouta Artemidore, pourvu qu'on me veuille pardonner quelques fautes de langage, je soutiendrai qu'il y a de plus grands plaisirs à être aimé d'une belle, fière et capricieuse, que de nulle autre, quoique je tombe d'accord qu'il y ait aussi beaucoup de douceur à être aimé d'une mélancolique sans caprice.

- Pour votre accent grec, je vous le pardonne, dit alors Amilcar, mais de grâce ! laissez-moi parler le premier car je ne hais rien davantage que de m'aller donner la peine de retenir les raisons des autres, pour y répondre.

- Mais pensez-vous, répliqua Clélie en souriant, que les autres aiment mieux retenir celles que vous leur direz ?

- Peut-être, reprit Plotine, les trouveront-ils si bonnes qu'ils n'auront pas la hardiesse de dire les leurs.

- Comme vous êtes ici la seule, répliqua Cefonie, qui pouvez raisonnablement prétendre à la qualité d'enjouée, il pourra être que les autres ne demeureront pas sans protection.

- Je vous assure, reprit Amilcar, qu'il ne leur sera pas aisé d'en trouver, car enfin, pour commencer d'entrer en matière, n'est-il pas vrai que l'amour naît parmi la joie, qu'il ne vit que dans les plaisirs, et que sa fin n'est regardée que comme la plus grande félicité du monde ? En effet, les plus grands soupireurs de la Terre ne soupirent que pour avoir de la joie, et toutes les douleurs et tous les désespoirs d'un amant ont toujours pour but l'espérance d'être heureux. Pourquoi donc ne vaut-il pas mieux trouver la joie partout, et la trouver sans douleur, que de l'aller chercher par des sentiers difficiles, et que de se mettre en état de ne rire jamais qu'après avoir pleuré ? Car enfin, de l'humeur dont je suis, si j'avais été appelé au conseil de la Nature lorsqu'elle inventa toutes les fleurs qu'elle produit, je n'aurais point donné d'épines aux roses, tant il est vrai que j'aime les plaisirs sans aucun mélange de mal et que je suis ennemi déclaré de ces amants sombres et mélancoliques, qui n'aiment que les longs chemins en amour, qui ne veulent pas un plaisir qui ne leur coûte cent douleurs, et qui aiment mieux gémir comme des tourterelles, que chanter comme des rossignols.

- Ha ! Amilcar, s'écria Plotine en riant, vous défendez si peu sérieusement votre cause, que je crois que vous la voulez perdre !

- Comme l'expérience a quelquefois plus de force que les raisons, reprit Amilcar, si vous le voulez, nous détruirons toutes celles que ces protecteurs de fières et de mélancoliques peuvent apporter. En effet, poursuivit-il, vous n'avez qu'à souffrir que je vous aime et qu'à m'aimer, pour leur donner un exemple sensible, qu'il y a plus d'avantages d'être aimé d'une personne brillante et enjouée, que d'une mélancolique ou d'une capricieuse.

- Quand vous aurez dit vos raisons, reprit-elle en souriant, nous verrons si nous les autoriseront par notre exemple.

- Je dis donc, reprit-il, que je ne sache rien de plus fâcheux que d'entreprendre d'aimer une mélancolique ou une fière capricieuse, ni rien de si doux que d'aimer une enjouée. Car, premièrement, quand on aime une mélancolique, il faut l'aimer par les formes, il faut de grands respects, il faut soupirer longtemps, il faut une déclaration d'amour adroite, il faut de grands et de petits services, il faut des louanges, des douceurs, des tendresses, des transports, de l'assiduité, et un peu de désespoir parmi tout cela. Il faut, dis-je, des billets galants, des billets doux et mille autres sortes de choses qui seraient trop longues à dire. Puis, au bout de tant de peines, vous êtes aimé ou vous ne l'êtes pas. Si vous ne l'êtes pas, poursuivit-il, c'est bien du temps perdu et si vous l'êtes pour l'ordinaire vous l'êtes trop, car, de cent mélancoliques qui aiment il n'y en a pas deux qui ne soient jalouses et difficiles, et qui ne vous fassent désespérer par leurs plaintes continuelles. De sorte que bien souvent, on est beaucoup plus malheureux quand elles vous donnent leur affection,

que quand elles vous la refusent. Pour les fières et les capricieuses, ajouta-t-il c'est bien encore pis, car on ne sait par où s'y prendre. En effet au commencement, à peine regardent-elles les cœurs qu'on leur offre ! On dirait qu'on les outrage en les adorant, ou que du moins, on leur doit un tribut d'encens qu'elles vous font trop d'honneur de recevoir. Quand vous rencontrez leurs yeux, vous n'y voyez que de la fierté. Elles détournent même bien souvent méprisemment la tête pour ne rencontrer pas les vôtres, elles vous regardent de haut en bas en cent occasions, et, on dirait, vu comme elles agissent quelquefois, qu'on leur doit rendre grâce de ce qu'elles ne vous tuent pas ! Je sais bien qu'il y a des caprices heureux et qu'en certains jours on les oblige en leur disant les mêmes choses qui les ont fâchées en une autre heure. Mais je sais bien aussi qu'en un autre temps, les mêmes choses qui leur ont plu leur déplaisent, de sorte que vous ne sauriez répondre que ce qui vous a aujourd'hui acquis leur amour, ne vous acquière pas demain leur haine. Le moyen donc d'avoir nul repos, ni nul plaisir avec elles et le moyen que leurs faveurs même vous plaisent ? Pour moi je ne pourrais souffrir d'être favorisé par une personne que je croirais qui me voudrait peut-être maltraiter le lendemain. Je sais bien que les fières et les capricieuses vont quelquefois plus loin que les autres, mais je sais aussi qu'elles s'en repentent souvent ! Qu'elles ne s'acquièrent pas sans peine, qu'elles ne se conservent que par hasard et qu'on ne peut posséder leur affection avec un plaisir tranquille. C'est pourquoi je trouve beaucoup plus d'avantages à se faire aimer d'une personne enjouée. Premièrement, la conquête en est plus facile, on la possède en paix, si elle a quelque léger sentiment de jalousie on l'apaise avec une sérénade, on n'a jamais que de petites querelles et tous les raccommodements se passent en fêtes et en divertissements. Je sais bien que ces belles enjouées n'aiment peut-être pas si ardemment, mais elles ne veulent pas aussi qu'on les aime si terriblement, de sorte que donnant autant de liberté qu'elles en prennent, il n'y a rien d'injuste ni rien d'incommode. Elles ne veulent de vous que des choses qui sont plaisantes d'elles-mêmes, elles aiment à se promener, à se divertir, à railler, chanter, et à danser. Jugez donc si tout cela est difficile à faire pour l'amour d'elles et s'il ne vaut pas bien mieux les servir que ces autres, qui ont une morale et une politique d'amour, qu'il faut savoir exactement si on en veut être aimé et où les soupirs et les larmes sont mis au rang des plaisirs ? J'aurais bien encore d'autres choses à dire, ajouta Amilcar, mais je ne veux pas me servir de toutes mes forces contre des ennemis qui ne me sont pas redoutables parce qu'ils soutiennent une mauvaise cause que je ne m'étais offert de soutenir, que pour faire voir que j'en pourrais gagner une qui ne serait pas bonne.

- Quoique je n'aie pas votre adresse, reprit Artemidore, je ne laisse pas de croire que la justice l'emportera sur des raisons ingénieuses qui n'ont aucune solidité, bien que vous les disiez avec beaucoup d'art. Car enfin, il ne s'agit pas de savoir s'il y a plus ou moins de commodité à aimer une enjouée qu'une capricieuse ou une mélancolique, mais il s'agit

d'examiner de laquelle il est plus doux d'être aimé. C'est pourquoi, je soutiens hardiment que de tous les divers tempéraments dont on peut avoir une maîtresse, il n'y en a point de si propre à donner de grands et sensibles plaisirs que celui qui fait une belle fière et un peu capricieuse. N'est-il pas vrai, que qui ôte la résistance et la difficulté à l'amour, le détruit, ou lui ôte, du moins, toutes ces douceurs, et tous ces agréables transports qui rendent les amants heureux? Je soutiens même que pour l'être entièrement, il faut que la gloire se mêle avec l'amour pour la rendre ardente et qu'une espèce d'ambition amoureuse, redouble la violence de cette passion. En effet, il y a un plaisir extrême après avoir été l'esclave de sa maîtresse, d'en être le conquérant, mais pour pouvoir mériter ce glorieux titre, il faut avoir trouvé de la résistance, il faut pouvoir s'imaginer qu'il est glorieux d'avoir surmonté un cœur qui paraissait invincible, et il faut le pouvoir dire à soi-même qu'on a mérité de vaincre. De plus, quand un sentiment de gloire ne serait pas nécessaire à cette passion pour la rendre plus ardente, il faut bien demeurer d'accord que l'amour n'est faible ou forte qu'à proportion de ce que les désirs font faibles ou forts, ainsi, il faut conclure qu'il est impossible que les désirs que l'amour d'une belle enjouée fait naître dans un cœur amoureux, puissent être aussi piquants que ceux que l'on a pour une de ces beautés fières dont les faveurs paraissent plus exquises, parce qu'elles semblent d'abord plus difficiles à obtenir. Ce n'est pas que quand un honnête homme est heureux et opiniâtre dans son amour, il ne soit presque assuré de vaincre, s'il sait bien ménager les occasions, et se servir à propos de certains moments favorables, que l'on trouve quelquefois en la conversation de toutes les fières et de toutes les capricieuses. En effet, il y a des heures où l'on dirait qu'il y a un interrègne dans leur cœur et qu'il n'y a qu'à s'en vouloir emparer pour s'en rendre maître. Je soutiens même que les faveurs les plus sensibles s'obtiennent plus souvent par caprice et par emportement, que par tendresse et par reconnaissance, et qu'une fière capricieuse fait quelquefois plus de chemin en une heure, qu'une enjouée n'en fait en un an.

- J'en tombe d'accord, interrompit Amilcar, mais pour l'ordinaire ces capricieuses se repentent, un quart d'heure après, des faveurs qu'elles vous ont faites. Elles se haïssent elles-mêmes de ce qu'elles vous aiment trop, et elles vous punissent quelquefois de ce qu'elles vous ont accordé volontairement. De sorte que le repentir d'avoir dit une chose trop obligeante, les oblige à en dire mille fâcheuses.

- Il est vrai, répliqua Artemidore, qu'il arrive souvent des querelles lorsqu'on aime une beauté fière, mais, Àmilcar, que les racommodements sont doux ! Et quel plaisir il y a de voir une de ces personnes capables d'amour et de fierté tout ensemble, se repentir de s'être repentie, se justifier avec empressement, payer les grâces qu'elle a suspendues et en faire de nouvelles pour réparer cet outrage ! Quel plaisir, dis-je, de voir ce noble orgueil assujetti à faire des excuses, et à donner des marques de déférence et de soumission ! Et quel plaisir encore de voir quelquefois que dans le même temps qu'elles vous favorisent, elles ont

des moments de dépit de sentir dans leur cœur cette obligeante faiblesse qui les force d'être favorables. De plus, dès qu'on peut se vanter d'avoir obtenu quelque faveur d'une beauté fière, sa fierté devient pour vous la plus douce chose du monde, car comme on se trompe toujours avantageusement quand on aime, on lui sait gré de toute la fierté qu'elle a pour les autres, quoiqu'elle ne l'ait que par tempérament, et on s'imagine qu'on lui en doit rendre grâce, ou au contraire, quand on aime une personne qui est presque toujours également enjouée, cet enjouement universel qu'elle a pour tout ce qui l'environne vous fait dépit, et celui qu'elle a même pour vous ne vous oblige que médiocrement. Ainsi, je conclus qu'il y a plus de gloire et plus de plaisir à aimer une fière capricieuse, qu'une personne gaie, brillante, et d'humeur égale et je soutiens même que quand on est heureux et adroit, la conquête n'en est pas plus longue à faire, que celle de ces personnes qui donnent de si grandes espérances dès le premier moment qu'on commence de les aimer.

- Si Célère, répliqua Amilcar, soutient aussi bien le parti des belles mélancoliques que vous avez soutenu celui des fières, j'aurai besoin de tout l'agrément de la belle Plotine pour gagner la cause que je défends.

- Comme les Grecs sont plus éloquents que les autres, répliqua Célère, et qu'Artemidore a infiniment de l'esprit, il pourra être que je ne dirai pas si bien mes raisons qu'il a dit les siennes. Ce n'est pas que son parti et le mien soient opposés, car il est peu de capricieuses et de fières qui aient un fort grand enjouement, et il en est peu aussi qui n'aient, du moins, quelque léger penchant à la mélancolie. Mais après tout, il n'appartient qu'à une certaine espèce de mélancolie charmante et douce, de faire naître les violences et les tendres passions dans le cœur d'une dame. Quand je parle d'une belle mélancolique, poursuivit-il, il ne faut pas qu'on s'imagine que j'entende parler de ces femmes qui ont une humeur sombre, chagrine, désagréable et rude, car je fais une grande distinction de la tristesse à la mélancolie. Au contraire, j'entends parler d'une mélancolie douce et charmante, qui n'est point ennemie des plaisirs et qui n'est point incompatible avec tous les divertissements galants et raisonnables. J'entends, dis-je, parler d'une mélancolie qui met de la langueur et de la passion dans les regards, qui fait le cœur grand, généreux, tendre et sensible et qui y met une certaine disposition si propre à aimer ardemment, que qui ne connaît l'amour d'un cœur mélancolique, ne connaît point l'amour. En effet, je soutiens qu'un amant qui connaît toute la délicatesse de cette passion, trouvera plus de plaisir à voir dans les yeux de la personne qu'il aime un certain éclat languissant et passionné, que tout l'enjouement des yeux d'une personne gaie ne lui en saurait donner en toute sa vie. Au reste, il ne faut pas qu'on s'imagine qu'on ne puisse avoir de plaisir sans rire éternellement, comme j'ai vu une femme qui le croyait et qui pensait être fort à plaindre, quand elle n'avait pas ri depuis le matin jusqu'au soir. Au contraire, je soutiens que quoiqu'on dise que les yeux et les ris sont inséparables de l'amour, il est pourtant vrai que les sensibles plaisirs que

cette passion donne, ne sont point des plaisirs qui fassent rire. En effet, si après mille et mille soupirs, et mille et mille plaintes, une belle dit une partie favorable qui donne lieu d'espérer, on ne voit pas qu'un amant qui l'écoute, et qui l'écoute avec un plaisir infiniment sensible, s'éclate de rire comme s'il avait entendu dire quelque raillerie ingénieuse et surprenante. Cependant, ce n'est pas qu'il n'ait de la joie, mais c'est que toutes les grandes et sensibles joies qui appartiennent véritablement à l'amour, ont de la langueur plutôt que de l'enjouement et que la mélancolie est si particulière à cette passion, que ses plaisirs même ont quelquefois quelque chose de mélancolique. Il est des rêveries infiniment agréables qui paraissent sombres et chagrines, il est même certains saisissements d'esprit si doux et si charmants, qu'ils sont préférables à tous les divertissements du monde. Cependant, quand on a l'âme en cette assiette, on n'a nul enjouement dans les yeux, on ne rit point et on ne laisse pourtant pas d'être heureux. Je sais bien que l'abord d'une personne enjouée plaît infiniment, qu'il y a beaucoup plus de facilité à faire connaissance avec elle qu'avec une personne plus sérieuse, car, comme l'a fort agréablement dit Amilcar, on est en familiarité avec elle dès le premier jour qu'on la connaît. On rit, on chante, on danse, on dit de petits secrets et on fait mille parties de plaisir, ou au contraire, il faut aller plus lentement avec celles qui sont du tempérament que je les veux, car pour l'ordinaire vous ne voyez le premier jour que leur beauté et une partie de leur esprit. Elles n'achèvent même de vous le montrer que dans une longue suite de temps et quand vous le connaissez tout entier, vous ne connaissez pas encore leur cœur ! De sorte que découvrant tous les jours de nouvelles grâces, vous avez tous les jours de nouveaux plaisirs. Il n'en est pas de même d'une personne enjouée, car elle vous montre presque dès la première fois que vous la voyez, toute sa beauté, tout son esprit, tout son cœur et toute son affection, étant certain que si elle ne vous aime d'abord, elle ne vous aime presque jamais. Joint que quand elle vous aimera, elle ne vous aimera guère et ne vous donnera que de médiocres plaisirs. Il n'appartient qu'à celles qui ont l'âme passionnée, de savoir faire des faveurs de toutes choses, d'inventer des plaisirs innocents et de faire durer l'espérance après qu'elles ont donné toute leur affection. Pour moi, j'avoue que j'en ai aimé d'enjouées et de mélancoliques, mais, dans les sentiments où je suis, je renonce à aimer l'enjouement pour toute ma vie. Je l'aime fort en mes amies, mais je ne veux point de maîtresse de ce tempérament-là, car il n'y a rien de plus cruel que d'aimer une personne qui ne fait réflexion à rien, qui n'observe rien et qui ne se souvient de rien. Il n'en est pas de même d'une mélancolique passionnée, car si vous lui dites une parole obligeante, elle s'en souvient cent fois, elle se la redit en secret et elle vous donne même la joie de vous faire voir qu'elle ne l'a pas oubliée, en vous disant adroitement quelque chose qui peut vous le faire connaître. Si vous jouez de la lyre en sa présence et qu'il y ait quelques endroits passionnés qui puissent convenir à l'affection que vous avez pour elle, elle y attribue des sentiments tendres, elle en est

touchée, elle s'en fait l'application et vous y répond par des regards languissants et doux, qui vous donnent un plaisir fort sensible. Au contraire, une personne gaie, sans écouter un air passionné que vous direz pour elle, commencera de chanter elle-même quelque autre chanson qui ne convient à rien. Si vous écrivez une lettre à une enjouée, elle l'ouvre en tumulte, elle la lit en courant, de même si elle a alors quelque chose de plus divertissant à faire, elle la met dans sa poche sans la lire, jusqu'à ce qu'elle ait plus de loisir, et quand elle l'a lue, elle l'efface des tablettes où elle est écrite, ou elle la jette dans une cassette sans la relire jamais. Mais, quand une femme un peu mélancolique et passionnée reçoit une lettre de la personne qu'elle aime, le cœur lui en bat, elle l'ouvre en rougissant, elle la lit avec attention et en secret, elle la relit plusieurs fois, et elle en considère jusqu'aux moindres choses. S'il y a une rature, elle la veut deviner, serre soigneusement cette lettre, la relit de temps en temps, quoiqu'elle l'ait dans la mémoire et elle fait enfin mille choses obligeantes, qu'une enjouée ne saurait faire. Au reste, vous n'avez pas même seulement obligation à ces charmantes personnes de ce qu'elles font pour vous, mais vous leur en avez encore de certaines choses qu'elles ne font pas. En effet, il n'y a rien de si doux, lorsqu'on est aimé par une de ces agréables mélancoliques vertueuses, que de voir quelle est la peine qu'elles ont à vous refuser quelque légère grâce que vous leur demandez, car elles vous la refusent d'une manière si obligeante, qu'une enjouée vous obligerait beaucoup moins en vous l'accordant. Je sais bien que comme celles que je dis aiment ardemment, elles veulent être ardemment aimées et qu'ainsi elles se plaignent souvent ! Mais, n'y a-t-il rien de si doux que de voir une personne qu'on aime qui se plaint de n'être point assez aimée et qui vous donne par-là une très sensible marque d'amour ? Une enjouée se plaint quelquefois que vous ne la divertissiez pas assez, mais elle ne s'avise point de se plaindre de ce que votre passion n'est pas assez forte. Il n'en est pas ainsi de celles dont je parle, car elles s'en plaignent, elles en sont affligées, elles en sont même malades de dépit et de douleur; elles veulent rompre avec vous sans le pouvoir faire et, quand vous les apaisez, elles vous donnent des joies infinies et vous retrouvez toute la grâce et toute l'ardeur d'une nouvelle amour en ces sortes de réconciliations. On a même l'avantage, en aimant une personne sérieuse et d'un tempérament passionné, de ne devoir rien au hasard comme on lui doit quelquefois, lorsqu'on aime une enjouée ou une capricieuse, car, pour la première, si vous vous trouvez avec elle en un de ces jours d'emportement de joie où elle n'a pas la force de refuser son cœur à ceux qui la divertissent, elle vous le donne, mais elle vous le donne plutôt par hasard que par choix. Une fière capricieuse fait aussi bien souvent la même chose, car c'est quelquefois plutôt son caprice que sa propre inclination, qui vous rend heureux. Mais, une mélancolique vertueuse, qui a l'âme tendre et le cœur noble, se défend longtemps et ne donne son affection que lorsqu'elle ne peut plus s'empêcher de la donner. Elle la donne pourtant comme si elle la donnait volontairement, mais elle

ne la donne pas tout d'un coup comme les autres. Elle vous montre son cœur peu à peu et quand elle vous le montre tout entier, vous avez la satisfaction de n'y voir rien que vous. En effet, une mélancolique passionnée, n'a que son amour dans la tête. Elle y rapporte tout ce qu'elle voit ou qu'elle fait. Son esprit est toujours avec son amant. Elle se souvient de tout les lieux où elle l'a vu, elle voudrait le pouvoir toujours voir, elle a éternellement cent mille choses à lui dire qu'elle ne lui dit pourtant jamais, et il se fait en cette sorte d'amour un si agréable mélange de joie, d'inquiétude, qu'elles se succèdent continuellement l'une à l'autre. Qu'on ne s'y trompe pas ! Je soutiens que pour connaître tous les plaisirs de l'amour, il en faut connaître toutes les peines et que quiconque ne peut se faire un grand malheur d'une fort petite chose, ne trouvera pas même un grand plaisir à une grande faveur. Cependant, pour être heureux en amour, il faut se faire de grands plaisirs de très petites faveurs, et il faut avoir le cœur si sensible, que la seule vue du lieu où demeure la personne que l'on aime donne de la joie et de la joie qui trouble le cœur. Il faut que son nom prononcé inopinément vous fasse rougir, il faut la souhaiter partout où l'on se trouve, ou se désirer en tous les lieux où elle est. Il faut en avoir le cœur tout rempli, il faut ne penser à autre chose, et il faut y penser tantôt avec plaisir et tantôt avec douleur. Cependant, il n'appartient pas, ni à une belle enjouée, ni à une capricieuse, d'avoir des sentiments si tendres et ce n'est qu'à la charmante mélancolique, dont j'entends parler, qu'il appartient d'inspirer une passion ardente, durable et divertissante tout ensemble. Pour une enjouée, on peut plutôt dire qu'elle vous prête son cœur, que de dire qu'elle vous le donne, car elle ne le donne jamais si absolument, qu'elle ne puisse le retirer toutes les fois qu'elle trouve quelqu'un qui la divertit davantage. Pour une fière capricieuse, on peut dire qu'on ne peut avoir son cœur qu'en le lui arrachant, si ce n'est qu'elle vous le jette de dépit, plutôt que de vous le donner de bonne grâce ainsi, il n'est jamais si bien à vous que vous ne puissiez le perdre, par le même caprice qui l'a mis entre vos mains. Mais, pour une mélancolique, elle vous donne son cœur tout entier et vous le donne d'une manière si engageante, qu'il n'est pas aisé de changer d'amour quand on a une fois connu toute la délicatesse de cette sorte d'affection que si peu de gens connaissent, et qui fait pourtant toute seule l'art de redoubler tous les plaisirs, et de les rendre éternels. Enfin, s'il est permis d'employer à Rome une comparaison si sainte à un usage profane, la mélancolie est la vestale qui conserve le feu de l'amour dans le cœur d'une personne qui aime, puisqu'il est vrai que sans elle, il ne peut y avoir d'amour ardente, ni d'amour durable.

- De grâce Célère, répliqua Amilcar, ne dites plus rien ! Car quoi que je sois le protecteur de l'enjouement et des enjouées, je pense bien que si je n'étais pas auprès de l'aimable Plotine, vous me persuaderiez malgré que j'en eusse.

- Il est vrai, dit Artemidore, que Célère a dit des choses qui m'ont attendri le cœur,

- Ce qu'il y a d'étrange, dit Aronce, c'est que Célère qui parle si éloquemment d'amour, n'a pourtant jamais eu de ces grandes et violentes passions qui instruisent si bien ceux qui les ont, de tous les sentiments qu'elles inspirent.

- Il est vrai, répliqua Célère, mais, quoiqu'on puisse dire que je n'aie eu que des commencements d'amour, je ne laisse pas de connaître bien cette passion, parce que si je ne m'opposais pas à mon tempérament ou que j'eusse trouvé quelque aimable mélancolique qui m'eût voulu aimer, j'aurais été le plus amoureux de tous les hommes.

- Pour moi, répliqua Amilcar, je n'ai point de peine à vous croire, car je sais bien que dans le commencement de ma vie, j'ai eu ces commencements d'amour qui m'avaient rendu aussi savant de cette passion que je l'ai été depuis après avoir aimé deux ou trois fois avec toute la violence imaginable.

- Mais à ce que je vois, répliqua Sextus, si l'on vous priait de raconter votre vie, il ne faudrait pas vous demander une seule histoire.

- Non Seigneur, répliqua Amilcar en riant, et pour parler proprement il faudrait me demander le récit de mes aventures.

- Pour moi, dit alors Plotine, j'aurais grande envie de les savoir.

- Je pense, ajouta Cefonie, que cette curiosité serait générale si on pensait qu'elle pût être satisfaite !

- En mon particulier, poursuivit Clélie, je ne sais si je me trompe, mais je suis persuadée qu'Amilcar aime bien autant à raconter les aventures d'autrui que les siennes.

- Vous avez raison Madame, répondit-il, car il est vrai qu'il n'y a rien de plus incommode que de raconter soi-même son histoire, car enfin, si l'on est modeste, on n'ose se louer, et si on ne l'est pas on se loue trop.

- Mais à ce que je vois, dit alors Plotine en parlant à Sextus, la dispute a fini sans qu'on sache si les mélancoliques ont l'avantage sur les capricieuses, et sur les enjouées,

- Il faudrait être bien hardi, dit Sextus, pour prononcer un arrêt de cette sorte devant tant de belles personnes que je connais si peu, quoique j'aie dit que je voulais être juge. Il peut être qu'il y a plus d'enjouées que je ne pense, et que celles qui me paraissent mélancoliques le sont par une cause étrangère et non pas par tempérament ; c'est pourquoi il vaudrait beaucoup mieux obliger Amilcar à nous raconter quelques-uns de ces commencements d'amour dont il nous a parlé.

- Ha ! Seigneur, reprit-il, je ne suis point propre à être mon historien, mais si c'est que vous ayez quelque envie d'entendre raconter quelques évènements de cette nature, j'ai eu cent amis en ma vie qui ont eu des aventures galantes et extraordinaires, que je sais comme les miennes propres et vous n'avez qu'à me dire de quelle sorte vous les voulez.

- Comme il s'agit de divertir des prisonnières, reprit Sextus, il ne faut point d'histoires tragiques,

- J'en suis bien aise, répliqua Amilcar, car c'est de celles-là dont je sais le moins. Mais encore, ajouta-t-il, voudrais-je bien savoir, à peu près, de quelle nature vous voulez une histoire ?

- J'en voudrais une s'il était possible, répliqua Sextus, qui ne finit ni par mort, ni par mariage.

- Ha ! Seigneur, reprit Amilcar, j'ai justement ce qu'il vous faut, car j'ai un ami ayant eu assez d'aventures en sa vie pour faire cent histoires au lieu d'une, qui n'en a jamais fini de cette sorte !

Toute la compagnie ayant ri de ce que disait Amilcar et de l'air dont il le disait, on se mit à le presser de vouloir raconter quelqu'une de ces cent histoires, si bien que, comme il croyait rendre un fort grand service à Aronce d'empêcher Sextus de parler à Clélie, il se disposa à raconter une aventure galante dont il était bien instruit et qui, par sa singularité, méritait d'être dite en une si aimable compagnie. Ainsi, après qu'Amilcar eut agréablement contrefait ceux qui se préparent sérieusement à réciter une grande histoire, il changea de visage tout d'un coup. Remettant dans ses yeux tout l'enjouement de son humeur, il commença de parler avec un air aussi libre et l'esprit aussi peu embarrassé que s'il n'eût eu que trois mots à dire. Mais comme il voulut se tourner vers Sextus pour lui adresser la parole, ce prince ne le voulut pas et l'obligea de l'adresser aux dames en général, si bien qu'Amilcar lui obéissant commença son récit en ces termes :

« Comme je suis fort sincère, il faut que je vous dise d'abord que les noms dont je me servirai en vous racontant cette aventure, sont des noms supposés et que je changerai aussi ceux des lieux où les choses que j'ai à vous dire se sont passées. Vous ne saurez même point de moi, si celui que j'appellerai Artaxandre est grand, petit, blond ou brun. Mais après cela, je puis vous assurer qu'il n'est pas plus vrai que vous êtes les plus belles captives du monde, qu'il est vrai que tout ce que je m'en vais vous raconter est positivement arrivé en quelque lieu de la Terre et depuis peu de temps, car je n'aime pas ces vieilles histoires que font certaines gens, qui ont près d'un siècle, et qu'ils n'ont fait pourtant qu'entendre dire en sortant du berceau. Ce que je m'en vais donc vous raconter, est une aventure amoureuse, une aventure nouvelle, une aventure galante et une aventure véritable. Mais enfin, après vous avoir donné le choix de tous ces titres, je vous dirai qu'Artaxandre, quel qu'il soit, étant arrivé à Crete, qui est une des villes du monde où les femmes sont les plus belles et les plus galantes, et y ayant bientôt acquis pour amis, et amies, tout ce qu'il y a d'honnêtes gens, et d'aimables femmes en ce lieu-là, sans avoir alors nul engagement d'amour dans l'âme, fut se promener avec un de ses amis à un jardin qui est hors de la ville, et un des plus aimables lieux de cette île qui, comme vous le savez, est une des plus belles de toute la mer Égée.

Comme ce jardin est à deux mille de la ville, pour compter à l'Italienne, ils y furent à cheval. En arrivant, ils virent deux chariots devant la porte, de sorte qu'Artaxandre s'informant à l'heure même à qui ils

étaient, il sut qu'il y en avait un à une dame que je nommerai Cephise, et que l'autre était à une autre femme de qualité qui avait une nièce demeurant avec elle, que j'appellerai Pasithée, parce qu'en effet, elle semble être une des Grâces à qui ce nom appartient.

À peine eut-il entendu ce qu'on lui disait qu'il en fut fort aise car, il avait fort ouï parler de Pasithée sans l'avoir vue, parce qu'elle avait toujours été à la campagne depuis qu'il était arrivé à Crete. Si bien que se tournant vers son ami qui se nommait Philionte « À la fin ! lui dit-il, je verrai donc cette belle enjouée dont j'ai tant entendu parler ?

- Vous la verrez sans doute, répliqua-t-il, et je suis le plus trompé de tous les hommes, si elle ne vous plaît à peu près autant que vous lui plairez. »

Après cela, Artaxandre qui a naturellement l'action assez libre, entra dans ce jardin. Il n'y fut pas plutôt, qu'il vit cinq ou six femmes à l'entour d'une fontaine qui parlaient assez haut et avec assez de joie. Mais, entre les autres, Artaxandre en vit une, de taille médiocre, admirable en beauté, qui, ayant l'action vive, le port agréable, les yeux brillants et enjoués, le sourire sur le visage et l'enjouement en toute sa personne, semblait contrefaire quelqu'un, en parlant à une de ces dames qui se nomme Cephise.

Artaxandre et Philionte s'étant arrêtés derrière une palissade à regarder cette belle troupe, virent qu'effectivement, Pasithée contrefaisait un amant à la vieille mode qui était alors à Crete, et qui avait un certain air contraint et ridicule qui le rendait insupportable, quoiqu'il eut de l'esprit. Pasithée le contrefaisait si admirablement, que quoi qu'Artaxandre et Philionte n'entendissent pas le nom de celui dont elle imitait si bien le son de la voix, la marche, et l'action, ils connurent sans en pouvoir douter qui était celui qu'elle représentait si parfaitement. De sorte qu'Artaxandre qui savait faire aussi quand il le voulait, une pareille chose admirablement, et qui était ami particulier de toutes ces dames à la réserve de Pasithée, se résolut à faire une galanterie qui lui réussit heureusement. Comme il connaissait fort celui que Pasithée contrefaisait, il sortit de derrière cette palissade en marchant comme lui, en faisant les mêmes mines qu'il faisait quand il voulait faire l'agréable, et, pour porter la chose encore plus loin, après avoir salué toute la compagnie en général, il aborda Pasithée en particulier, avec une éloquence si semblable à celle de cet amant qu'elle avait imité, que toute la compagnie en fut agréablement surprise.

Pasithée en fut si étonnée et elle prit un si grand plaisir à cette galanterie, qu'après avoir ri d'assez bon cœur de cette folie : « Eh ! de grâce, dit-elle à Artaxandre, devenez de mes amis, je vous en conjure ! Comme je meurs d'envie de pouvoir juger de moi-même et de savoir précisément comment j'agis et comment je parle, je vous prierai, quelque jour, de me contrefaire aussi bien que vous contrefaites celui que vous représentez et je vous promets à mon tour, de vous donner le même plaisir, si vous avez la même curiosité que j'ai.

- Pour votre ami, Madame, lui dit-il en reprenant son ton de voix ordinaire que tout le monde trouve assez agréable, je ne sais si je le pourrai être, car vous êtes bien belle pour une amie.

- Il est vrai, répliqua-t-elle en riant, qu'on fait quelquefois des maîtresses qui ne me valent pas, mais puisque tout galant que vous me paraissez je ne laisse pas de me vouloir contenter que vous soyez mon ami sans être mon amant, il ne vous sera peut-être pas si difficile que vous pensez de ne me considérer que comme votre amie.

- Quoiqu'il en soit Madame, lui dit-il, laissons l'avenir à la conduite de l'amour et de la Fortune et souffrez seulement que je vous assure, que, quoique je n'aie jamais eu l'honneur de vous voir que depuis un quart d'heure, il y a plus de quinze jours que je vous attends avec impatience. Vous m'avez même l'obligation, ajouta-t-il en riant, de n'avoir point voulu donner mon cœur à pas une des belles qui sont ici, jusqu'à ce que j'eusse eu l'honneur de vous voir, de peur d'être contraint de l'ôter à celle à qui je l'aurais donné, quand vous seriez arrivée.

- Il est vrai, dit alors l'aimable Cephise, qu'Artaxandre, tout galant qu'il est, n'a encore fait nulle galanterie particulière avec pas une de nos belles !

- Je lui en suis tout à fait obligée, répliqua Pasithée, et pour lui rendre civilité pour civilité, je veux l'assurer que durant mon voyage, je n'ai accepté pas un des cœurs que l'on m'a offerts. J'étais pourtant peut-être prête, ajouta-t-elle en adressant la parole à Artaxandre, d'en accepter un qui m'était offert d'assez bonne grâce, lorsque je reçus une lettre de Cephise qui me parlait de vous, car je ne doute nullement que vous ne soyez cet Artaxandre dont elle me disait mille biens ?

- Oui Madame, lui dit-il, je suis Artaxandre ! Mais, la difficulté est de savoir si je soutiendrai aussi bien toutes les louanges que Cephise m'a données, que vous soutenez celles que tout le monde vous donne. Mais en attendant que je le puisse savoir, poursuivit-il, souffrez que je vous dise, que comme je fais profession particulière de ne vouloir jamais qu'on perde rien pour l'amour de moi, je crois être obligé de vous donner mon cœur pour vous récompenser de celui que vous dites que vous n'avez pas accepté à ma considération, car, aussi bien quand je ne vous le donnerais pas, avez-vous bien la mine de me l'ôter malgré que j'en aie. De sorte que pour vous empêcher de faire un larcin, j'aime mieux vous faire une libéralité.

- Si vous connaissiez bien mon humeur, reprit-elle en riant, vous ne diriez pas ce que vous dites car, par un caprice dont je ne puis dire la raison, j'aime mieux ce que je dérobe que ce que l'on me donne.

- Puisque cela est, répliqua-t-il, vous n'avez qu'à me rendre mon cœur aujourd'hui et vous me le déroberez demain. »

Après cela, ces autres dames se mêlant dans la conversation et Philionte aussi, elle devint tout à fait agréable, car Artaxandre ayant un nouveau dessein de plaire et Pasithée aussi, ils se divertirent extrême-

ment, et divertirent fort les autres. Ils mirent admirablement en pratique ce que je disais tantôt en parlant des personnes enjouées, étant certain que quand Artaxandre eût connu toute sa vie Pasithée, il n'eût pu être avec plus de familiarité avec elle, qu'il était. En effet, devant qu'ils se séparassent, Pasithée lui fit tout bas une demie raillerie des dames avec qui elle était alors, et Artaxandre lui confia aussi je ne sais quelle demie malice d'une autre. Il lui apprit une chanson, elle lui en apprit une, il fit même des vers à l'improviste sur des fleurs qu'elle avait cueillies et qu'elle lui jeta, et elle essaya d'en faire pour lui répondre. De plus, elle lui donna son voile à garder durant qu'elle fît collation avec ses amies dans un cabinet de verdure. Elle lui donna une partie des plus beaux fruits qu'on lui offrît et, ayant laissé fortuitement tomber une fort jolie bague qu'il ramassa et qui n'était pas d'un prix considérable, elle souffrit qu'il la gardât. Elle la lui redemanda pourtant d'abord, mais comme il lui dit qu'il aimait autant à garder ce qu'il trouvait qu'elle disait aimer ce qu'elle dérobait, elle lui répondit qu'elle ne voulait point qu'il l'eût, s'il ne la gagnait à quelque chose. « Pourvu que vous le veuillez Madame, lui dit-il, cela ne sera pas malaisé, car vous n'avez qu'à gager cette bague contre moi, que vous n'êtes pas une des plus belles personnes du monde, et qu'à choisir des juges pour faire que je la gagne et que je ne la doive ni à vous, ni au hasard. »

Et en effet, ils firent cette gageure tout à fait plaisamment et la bague demeura à Artaxandre. Après cela, ils furent voir la maison de ce jardin, s'il est permis de parler ainsi, afin de s'y reposer et de jouir de la belle vue d'un cabinet où toute cette belle troupe s'assit. Mais, comme Pasithée y entra la dernière parce qu'elle s'était arrêtée à parler avec Artaxandre, elle trouva que toutes les places étaient prises, à la réserve de deux exposées au grand jour qui venait d'un grand balcon qui se jette hors d'œuvre. « À ce que je vois, dit Pasithée en riant, on sait bien que je n'ai pas la fantaisie de ces dames qui ne veulent jamais être vues qu'à l'ombre, puisqu'on me met le Soleil aux yeux.

- Quand on a le teint aussi beau que vous l'avez, reprit Artaxandre, qu'on a les yeux brillants et enjoués, que l'on est fort jeune et admirablement belle, on ne peut être mieux qu'où vous êtes.

- Principalement, ajouta Cephise en souriant, quand on ne hait pas à se montrer.

- Il est vrai, répliqua Pasithée, qu'il y a certains jours où je serais bien embarrassée à dire si j'aime mieux voir, qu'être vue ! Mais après tout, il faut que vous avouiez que je n'ai point de ces fortes affectations qu'ont la plupart des femmes qui veulent, à quelque prix que ce soit, montrer ce qu'elles ont de plus beau, et qui ont éternellement l'esprit occupé de ces sortes de soins qui paraissent ridicules à ceux qui s'en aperçoivent.

- Cependant, dit Artaxandre, cela est de tout pays, car je n'ai jamais été nulle part que je n'ai jamais vu nulles cherchant à se mettre sous un jour favorable comme on cherche celui d'un portrait.

- J'en connais une, à Crete, reprit Philionte, qui est une des plus ambitieuses femmes de la Terre et qui l'est si fort, que je crois qu'elle ne veut même paraître plus belle qu'une autre que par un sentiment d'ambition où la galanterie n'a nulle part, qui se trouva un jour bien embarrassée. Imaginez-vous que cette femme qui a eu cent querelles en sa vie pour vouloir passer devant d'autres, et qui dispute jusqu'à la porte des temples à celles qui sont beaucoup au-dessus de sa condition, arriva dans la chambre d'une de ses amies. Chambre qui est disposée de telle sorte, que la place d'honneur est au plus mauvais jour du monde pour une belle, car celles qui ont le teint le plus vif y paraissent jaunes à cause d'un jour de réflection qui y donne, et qui vient de ce que cette maison a une aile qui s'avance vers le jardin et fait cet effet-là. Joint que de la façon dont est la beauté de cette dame, si elle n'est en une situation avantageuse, paraît avoir les yeux creux à cause qu'elle les a toujours un peu battus. De sorte que, sachant que cette place ne lui était pas favorable, elle se trouva bien embarrassée entre l'intérêt de son ambition et celui de sa beauté car, en s'y mettant, elle savait bien qu'elle paraîtrait moins belle à ceux qui viendraient, et, en ne s'y mettant pas, elle craignait que quelque autre dame ne s'y mit, et ne fut au-dessus d'elle. Ne pouvant résoudre cela en tumulte, parce que c'était une chose qu'elle n'avait pas prévu car c'était un appartement neuf où elle n'était jamais entrée, elle se trouva en une grande inquiétude.

- Mais si elle n'y était point entrée, reprit une dame de la compagnie, comment savait-elle que cette place était si mauvaise ?

- La demande est ingénieuse, reprit Artaxandre,

- Mais la réponse est facile à faire, car vous saurez que lorsque cette dame ambitieuse entra, il y en avait une à cette dangereuse place, sur le visage de qui elle vit ce qu'elle appréhenda qu'on ne vit au sien. De sorte que ne sachant si elle devait se résoudre à s'y mettre, ou à ne s'y mettre pas, pour gagner temps, elle fit semblant d'avoir quelque chose de particulier à dire à celle qu'elle venait voir, si bien que nous laissant debout un de mes amis et moi, elle la mena à l'autre côté de la chambre pour l'entretenir. Mais, ce qu'il y eut de plaisant, fut qu'elle ne savait quel secret lui faire et que dans l'embarras où elle était, elle ne trouvait rien à lui dire qui ressemblât seulement à un secret. De sorte que celle à qui elle parlait n'était guère moins embarrassée à demander pourquoi elle lui disait tant de choses inutiles, que l'autre l'était à trouver un expédient pour ne se placer point désavantageusement. Mais à la fin, après plusieurs discours sans suite, elle lui donna lieu de le deviner, car elle se mit à trouver que la chambre qu'elle habitait auparavant était beaucoup plus belle et plus commode que celle-là. Elle la trouvait mal située, elle n'y trouvait point de place raisonnable pour mettre le lit et elle en voulait changer la porte et les croisées. Et, pour y faire un jour qui fut propre à la faire paraître belle et à contenter son ambition, elle voulait la tourner au Soleil couchant, renverser tout l'ordre des

meubles et détruire même plutôt la maison toute entière, quoiqu'elle fût admirablement belle, que de s'exposer à être quelquefois à un jour désavantageux à sa beauté.

- Je connais une dame au lieu d'où je viens, répliqua Pasithée, qui en ferait bien autant si l'occasion s'en présentait, mais j'en connais d'autres à Crete, qui sont bien aussi plaisantes à voir quand on les observe et que l'on sait leur faiblesse. Il y a une fille, que Cephise connaît aussi bien que moi, qui, parce qu'elle a les mains belles, fait éternellement quelque chose qui lui donne occasion de les montrer. Tantôt elle racommode je ne sais quoi à sa coiffure, une autre fois, faisant l'officieuse, elle en fait autant à celle de quelqu'une de ses amies ; en une autre occasion, elle laisse exprès tomber son voile, pour avoir sujet de le relever et de montrer ses mains et je suis même persuadée que quand elle est en quelque collation galante, elle mange bien plus de ce qui est loin d'elle, que de ce qui en est proche, afin d'avoir un prétexte de faire voir qu'elle a les bras beaux et les mains belles.

- Ha ! Pasithée, reprit Cephise, vous en dites trop en vérité,

- Je n'en dis pas encore assez, répliqua-t-elle, car il y en a qui ne montrent pas seulement leurs mains aux autres, mais qui les regardent continuellement elles-mêmes, tant elles les trouvent belles !

- Pour moi, dit alors Artaxandre, je connais une dame qui, sans doute, a les dents admirablement belles et n'aurait assurément jamais ri si elle les eut eues laides, car elle a tout l'air du visage froid et mélancolique. Cependant, parce qu'elle sait qu'elle a de belles dents, elle les veut montrer malgré la Nature. De sorte qu'elle s'est fait un rire artificiel qui est la plus ridicule chose du monde, car elle a toujours la bouche ouverte pour rire, sans qu'il paraisse dans ses yeux ni en tout le reste de son visage, nulle marque d'enjouement, et ses lèvres sont tellement accoutumées à ne cacher point ses dents, que je suis persuadée qu'elle dort sans les cacher. »

Toute la compagnie s'étant mise à rire de la plaisante description qu'Artaxandre faisait de cette dame, elle tomba pourtant d'accord que ce qu'il disait arrivait souvent, et que c'était une faiblesse dont une belle raisonnable se devait corriger, n'étant rien de plus désagréable que l'affectation. « Cependant, il n'y a rien de si ordinaire, reprit Cephise, principalement parmi les jeunes personnes. Y a-t-il rien de plus bizarre, que de vouloir faire un art de la conduite des yeux ? Il est pourtant vrai qu'il y a des femmes qui consultent leur miroir pour le savoir et qui se regardent longtemps pour apprendre à regarder les autres. Je suis néanmoins persuadée, ajouta-t-elle, qu'une femme ne doit chercher autre artifice pour plaire, que celui d'être propre, d'avoir bonne grâce, de ne faire point d'action qui choque les yeux, de choisir des couleurs qui siéent bien, et de cacher même avec adresse quelques défauts, si elle en a. Mais je ne puis souffrir que l'on veuille montrer avec affectation ce que l'on a de beau, comme si on le voulait vendre. Il est pourtant cer-

tain que les marchands de Tyr et de Sidon[13], ne montrent pas les riches tapis qui s'y font avec plus de soin que la plus grande partie des belles se montrent.

- Pour moi, dit Pasithée, on ne me reprochera pas l'affectation.

- J'en tombe d'accord, répliqua Cephise, mais en vous reprochant l'enjouement qui fait que rien ne vous attache, l'on vous reproche sans doute quelque chose de fort considérable.

- En vérité, reprit-elle, on a tort de penser que je ne m'attache pas fortement car enfin, je ne me détache jamais de ce qui me plaît.

- De sorte, reprit Artaxandre, que pour vous attacher pour toujours, il ne faudrait que vous plaire toute sa vie.

- Il est vrai, dit-elle en riant, et si vous me plaisez toujours autant qu'aujourd'hui, nous serons toujours bien ensemble.

- Ha ! aimable Pasithée, reprit-il, que vous me donnez de joie de parler comme vous faites ! Mais afin que vous me connaissiez mieux, sachez que je ne suis pas comme ces gens qui ne sont pas maîtres de leur esprit ! Qui sont tantôt gais, tantôt tristes et qui ne peuvent répondre de leur humeur. Pour moi, comme j'ai de quatre ou cinq sortes d'esprits, je montre précisément celui que je veux montrer. C'est pourquoi, puisque celui que j'ai aujourd'hui vous plaît, vous me le verrez toute votre vie. »

Et en effet, après cela, Artaxandre et Pasithée furent en la plus grande familiarité du monde. Pasithée lui dit où elle demeurait, Artaxandre lui demanda la permission de l'aller voir. Elle la lui accorda et lorsqu'il fallut s'en aller, il la ramena chez elle et ils se séparèrent avec tant de marques d'amitié, que jamais affection naissante n'avait paru plus empressée que celle qui paraissait être entre ces deux personnes.

En effet, dès le lendemain, Artaxandre sans se faire mener par quelqu'un de ses amis, fut visiter la tante de Pasithée pour voir Pasithée, qui le mit d'une partie de promenade dont elle était et depuis ce jour-là, ils furent presque toujours ensemble. Comme l'humeur d'Artaxandre divertissait Pasithée et que celle de Pasithée divertissait aussi Artaxandre, un intérêt de plaisir les unissait et faisait qu'ils étaient toujours en même lieu. De sorte qu'en fort peu de jours, Artaxandre sentit qu'il avait une amour assez forte dans le cœur. Il est vrai que cette passion avait tout ce qui la pouvait rendre agréable parce qu'Artaxandre pouvait raisonnablement, et sans vanité, avoir autant d'espérance que d'amour. Pasithée était si douce pour lui et il connaissait si bien qu'il lui plaisait, qu'étant assuré de plaire, il l'était presque d'être bientôt aimé. Et en effet, en fort peu de jours, Pasithée lui donna toutes les innocentes marques d'affection qu'elle était capable de lui donner. Elle l'écouta avec plaisir, souffrit qu'il lui parlât de son amour, ne lui défendit pas d'espérer et, peu de jours après, elle voulut même bien qu'il

---

13- Tyr et Sidon : villes portuaires du Liban.

crût qu'il était aimé. Il est vrai que les cœurs de ces deux personnes étaient si accoutumés au plaisir, qu'ils ne sentirent peut-être pas aussi sensiblement que d'autres, le bonheur dont ils jouissaient, car il faut tomber d'accord que quand on passe de la douleur à la joie, elle en est beaucoup plus sensible. Mais enfin, ils étaient heureux et si Artaxandre, contre sa coutume, ne se fut pas mis dans la tête un bizarre sentiment digne d'un mélancolique, l'amour qu'il avait pour Pasithée eut bien duré davantage.

Mais pour vous faire mieux entendre comment cela se fit, il faut que vous sachiez que lorsqu'Artaxandre était le plus content de Pasithée et qu'il était en effet assuré qu'il faisait tous les plaisirs de cette belle personne, il se mit à en parler avec Cephise, dont il n'était pas haï et à lui exagérer sa bonne fortune car il ne lui cachait rien de ce qu'il avait dans l'âme. Mais comme il lui sembla que Cephise n'entrait pas assez dans ses sentiments, qu'elle ne le croyait pas aussi heureux qu'il le pensait être, il lui en demanda la cause, s'étonnant fort de ce qu'elle n'admirait pas assez son bonheur. « Car enfin lui disait-il, Pasithée est belle, son humeur est brillante et agréable, je me divertis en la divertissant, elle m'estime plus que je ne mérite de l'être, elle m'aime presque autant que je le veux, et nous nous voyons éternellement.

- Vous avez bien fait, dit Cephise, de dire cette dernière chose, car sans celle-là, les autres ne subsisteraient pas, étant certain que si Pasithée était un mois sans vous voir, elle se désaccoutumerait aisément de vous, quelque agréable que vous soyez.

- Vous autres mélancoliques, reprit Artaxandre en riant, êtes si fort persuadées que les enjouées se consolent de tout, que je ne croirai pas ce que vous me dites, à moins que de m'en donner un exemple.

- S'il ne faut que cela pour vous convaincre, reprit Cephise, je vous en donne- rai un fort aisément. Mais comme vous pourriez vous imaginer que je vous déguiserais la vérité, demandez à Philionte, qui est votre ami particulier, ajouta-t-elle, ce qui s'est passé entre Pasithée et un des hommes du monde le mieux fait, qui mourut il y a quatre mois. Et pour porter encore la chose plus loin, demandez même à Pasithée un récit de son aventure avec cet illustre mort, afin que vous la puissiez mieux connaître et que vous puissiez ensuite n'engager votre cœur qu'a proportion de ce qu'elle engagera le sien. »

Artaxandre voulut alors obliger Cephise à lui dire ce qu'elle ne lui disait pas, mais elle demeura ferme dans sa résolution et il fallut qu'il eût recours à Philionte, qu'il fut chercher dès qu'il eût sorti de chez Cephise. À peine l'eut-il rencontré qu'il le pria de lui dire s'il était vrai que Pasithée eut perdu un ami ou un amant depuis quatre mois ? « Pour des amis, reprit Philionte en riant, Pasithée n'en saurait perdre, car les personnes de son humeur n'en ont jamais ! Mais pour un amant, elle en a perdu un qu'elle aimait autant qu'elle peut aimer, et qu'elle devait regretter toute sa vie.

- Mais d'où vient que vous ne m'avez rien dit de cette aventure ? reprit Artaxandre,

- Je vous ai vu d'abord si satisfait de Pasithée, répliqua Philionte, que je n'aie pas cru devoir vous dire une chose qui ne lui est pas avantageuse ! Et je ne vous en aurais jamais parlé si vous ne m'en aviez parlé le premier.

- Mais encore ? reprit Artaxandre, comment se nommait celui qu'elle a aimé ? Et comment était-il fait ?

- Il était si beau et de si bonne mine, reprit-il, qu'il n'y a jamais eu d'homme mieux fait que celui-là ! Il était d'une condition bien au-dessus de celle de Pasithée. Ils avaient commencé de s'aimer en jouant ensemble dans leur enfance. Cet aimable amant avait donné mille héroïques marques d'amour à cette personne : il avait hasardé tout son bien à sa considération, il avait exposé sa vie pour elle et il n'est point de témoignages d'amour qu'il ne lui eût rendus. Aussi, pour reconnaître son affection, Pasithée avait-elle fait pour lui tout ce qu'une personne de sa vertu pouvait faire, sans exception aucune, et je suis assuré que Philicrate, tant qu'il a vécu, n'a eu aucun sujet de se plaindre de Pasithée. Comme il ne l'avait jamais perdue de vue et qu'en la voyant il l'avait toujours divertie, il ne connaissait pas bien son cœur.

- Quoi ! reprit alors Artaxandre, Philicrate que j'ai vu il y a environ quatre mois et qui mourut au lieu où j'étais, est ce même Philicrate qui a aimé Pasithée et qui en a été aimé ?

- Oui Artaxandre, reprit Philionte, c'est ce même Philicrate qui a été si tôt oublié après sa mort, quoiqu'il eût été si chèrement aimé durant sa vie.

- Ha ! Philionte, reprit Artaxandre, il n'est pas possible qu'un homme du mérite de celui-là put être sitôt oublié, si Pasithée et lui n'avaient eu quelque démêlé ensemble en se séparant.

- Vous êtes si bien avec Pasithée, répliqua Philionte, que vous lui ferez aisément dire tout ce qui s'est passé entre eux ! C'est pourquoi je ne veux pas vous en dire davantage. »

Et en effet, quoi qu'Artaxandre pût faire, il ne pût obliger Philionte à lui apprendre ce qu'il voulait savoir. De sorte que, sa curiosité s'augmentant par la difficulté qu'il trouvait à la satisfaire, il se mit cette bizarre fantaisie dans la tête de vouloir savoir bien précisément comment il était possible que Pasithée eut été si tôt consolée de la mort d'un amant d'un si grand mérite. De sorte que, l'étant allé voir suivant sa coutume et l'ayant trouvée seule, il fit si bien que, ne faisant d'abord aucun semblant de savoir rien de l'amour que Philicrate avait eue pour elle, il fit venir à propos de le nommer comme un homme qui avait été de ses amis. Mais à peine l'eut-il nommé, que Pasithée prenant la parole : « Quoi ? lui dit-elle sans aucune émotion extraordinaire, vous avez connu Philicrate ?

- Oui, répliqua-t-il, il mourut entre mes bras. J'eus beaucoup de douleur car c'était un fort honnête homme,

- En mon particulier, répliqua Pasithée, il m'avait fort divertie durant longtemps, mais pour vous, ajouta-t-elle en souriant, je ne sais si vous avez tant de sujet de le regretter, car je crois que vous n'eussiez pas été amis si vous l'eussiez vu à Crete !

- Je vous entends bien Madame, répliqua Artaxandre, et à dire vrai, vous avez raison, car ce n'est guère la coutume que deux rivaux soient amis.

- Vous en savez beaucoup pour un étranger, lui dit-elle,

- Je ne sais si j'en sais beaucoup pour un étranger, reprit-il, mais je trouve que je n'en sais guère pour un homme à qui vous avez fait la grâce de donner votre cœur ! C'est pourquoi je vous conjure, aimable Pasithée, de me dire ingénument tout ce qui s'est passé. Pour ce qui s'y passe je ne vous le demande point, parce que je suis persuadé que je ne l'ignore pas. Dites-moi donc sincèrement tout ce qui s'est passé entre vous et Philicrate jusqu'à son départ de Crete, sans craindre que j'en sois jaloux, car vous jugez bien qu'il n'est pas aisé de l'être d'un rival mort ! »

D'abord, Pasithée fit quelque difficulté de satisfaire la curiosité d'Artaxandre, parce qu'elle ne trouvait rien de plus mal à propos que de s'amuser à parler de choses passées, si ce n'était qu'elles pussent servir à l'avenir ou au présent. Mais à la fin, se laissant vaincre aux persuasions d'Artaxandre, elle se mit à lui raconter tout ce qui s'était passé de l'amour que Philicrate avait eue pour elle. Principalement, tous les divertissements qu'il lui avait donnés et toutes les conversations galantes et enjouées qu'ils avaient eues ensemble. De sorte que, comme ils en avaient eu de fort plaisantes, et qu'ils avaient eu cent aventures divertissantes et agréables, elle riait encore d'aussi bon cœur en lui racontant toutes ces choses, que si celui avec qui elles lui étaient arrivées n'eut pas été mort, et mort depuis assez peu de temps. Mais, ce qu'il y avait de plaisant à ce récit était qu'elle avouait ingénument qu'elle avait eu une affection très forte pour Philicrate, qu'il ne lui avait jamais donné nul sujet de plainte, qu'ils s'étaient séparés comme deux personnes qui s'aimaient chèrement et qu'elle lui avait même eu de l'obligation après sa mort, parce qu'ayant fait son testament en partant, il lui avait laissé tout ce qu'il lui pouvait laisser de son bien. « De sorte, lui di alors Artaxandre, que la mémoire de Philionte vous est fort chère ?

- Je vous assure, reprit-elle, que je m'en souviens quelquefois avec beaucoup de plaisir car il est vrai que nous avons bien ri ensemble. »

Et alors, se souvenant encore de certaines choses qu'elle n'avait pas dites, elle se mit à les dire mais avec une telle liberté d'esprit, qu'il ne semblait pas qu'elle eût jamais eu nul intérêt à tout ce qu'elle racontait. Si bien que, tant que ce récit dura, Artaxandre ne vit ni dans ses yeux, ni sur son visage, nulles marques de chagrin et de douleur. Au

contraire ! Il y avait des instants où il y avait un enjouement extrême en ses paroles, au son de sa voix et dans ses yeux, de sorte que tout enjoué qu'il est, et quelque joie qu'il dût avoir de voir que même le souvenir de ses rivaux morts ne touchait plus le cœur de sa maîtresse, il en devint assez rêveur. Pasithée pensant que c'était parce qu'il s'imaginait qu'elle se souvenait trop obligeamment de celui dont elle venait de lui raconter l'aventure, affecta de montrer toute son insensibilité en montrant tout son enjouement. Pour cet effet, elle se mit à dire cent agréables folies ! Elle railla même sur une chose que cet amant qu'elle avait perdu lui avait dite autrefois, qu'elle raconta à Artaxandre. « Car imaginez-vous, lui dit-elle, que comme Philicrate me parlait le jour qui précéda son départ, il me dit que, quoique la mort semblât lui devoir être égale partout, il serait pourtant bien plus fâché de mourir loin de Crete, que de mourir auprès de moi. Je vous assure, lui répliquai-je, que je n'en comprends pas trop bien la raison, puisque je vous déclare que si vous étiez dangereusement malade, je ne vous irais pas voir, car quelque plaisir qu'on s'imagine aux soupirs d'un amant, je ne voudrais jamais être présente à votre dernier soupir. C'est pourquoi je ne vois pas qu'il vous importât beaucoup de mourir à Crete ou au fond de l'Afrique. - Mais, Madame, me dit-il, si je mourais à Crete, j'y aurais un tombeau, ainsi je pourrais espérer que peut-être, la vue de mes cendres vous empêcherait de vous engager en une nouvelle affection. De sorte, Artaxandre, ajouta-t-elle en riant, que lorsque vous avez eu soin de la sépulture de votre rival, vous ne saviez pas que vous feriez une chose contre son intention et qui vous servirait un jour. Cependant, puisqu'il avait à mourir, je suis tout à fait aise qu'il soit mort en Afrique ! Effectivement ! j'aurais eu la peine de m'empêcher de passer par le lieu où l'on aurait bâti son tombeau, parce que je n'aime point les objets funestes et, en effet, je ne sache pas de plus grande folie que celle de s'affliger inutilement.

- Ha ! de ce côté-là Madame, reprit brusquement Artaxandre, vous êtes la plus sage personne de la Terre !

- Vous me dites cela d'un ton si plaisant, dit-elle, qu'on dirait que vous trouvez fort mauvais que je ne pleure point votre rival ?

- Je ne sais Madame, répliqua-t-il, si je trouverai fort bon que vous le pleurassiez, mais je vous avoue que je trouve un peu étrange que vous l'ayez si peu regretté et, à vous dire ce que je pense, il n'est rien que je ne fisse pour pouvoir, du moins, me persuader que c'est moi qui vous ai consolée de sa perte. Mais Madame, il n'y a pas moyen que je me le persuade, car la première fois que j'eus l'honneur de vous voir dans ce jardin où vous contrefaisiez si plaisamment cet amant ridicule de qui toutes les galanteries sont hors de mode, vous aviez plus d'enjouement dans les yeux et dans l'esprit, que je ne vous en ai jamais vu. Cependant il y avait si peu que mon rival était mort, qu'on pouvait presque encore s'imaginer qu'il ne l'était pas. Ainsi il faut que je conclue, cruellement pour moi, que je ne vous ai point consolée de sa perte et que vous ne l'avez été que par votre propre tempérament qui fait que vous

n'aimez que ce qui vous divertit, sans aimer même ceux qui vous donnent quelque divertissement, si ce n'est qu'il soit directement attaché à leur personne. De sorte que ceux qui se seraient mis dans la fantaisie d'être tendrement aimés de vous, seraient bien attrapés et bien malheureux car puisque mon rival n'a pu être aimé plus parfaitement, il ne faut pas qu'un autre y prétende, et à n'en mentir pas, je crois que ce serait être fort sage, que de se dégager d'avec une personne aussi peu capable que vous, d'une violente affection.

- Comme vous trouvez sans doute ce sujet de plainte nouveau, capricieux et plaisant, répliqua-t-elle, je ne m'étonne pas que vous veuillez vous en divertir et je veux bien entendre raillerie et vous répondre, si vous le voulez, comme si je croyais que vous parlassiez selon votre véritable sentiment.

- Sérieusement Madame, reprit Artaxandre, je suis tout à fait affligé de voir que vous sachiez si mal aimer, et que vous ayez si peu aimé le plus aimable de tous les hommes !

- Je vous assure, répliqua-t-elle, que je sais aimer autant que je puis aimer, et que je ne vous aime pas davantage.

- Je le crois Madame, répondit-il, et je le crois aisément, car mon rival était incomparablement mieux fait que moi. Il vous avait rendu mille services, il avait fait mille choses pour vous que je n'ai pas faites et je ne doute nullement que vous ne l'ayez plus aimé que vous ne m'aimez. C'est pourquoi vous ne devez pas trouver étrange si je suis affligé du peu d'affection que vous avez eu pour lui, et du peu de sentiment que vous avez de sa perte. Car Madame, je vous le dis encore, je voudrais vous en avoir consolée, je voudrais vous avoir vu pleurer la première fois que j'eus l'honneur de vous voir au lieu de vous avoir vu rire, et je voudrais que vous m'eussiez l'obligation d'avoir essuyé vos larmes.

- Mais si vous m'aviez vu pleurer, répliqua-t-elle en riant, vous ne m'auriez point aimée et bien loin de me chercher avec empressement comme vous avez fait, vous m'auriez fuie avec soin ! Ainsi je ne vois pas bien de quoi vous vous plaignez.

- Je me plains Madame, reprit-il, de ce que vous n'avez pas assez aimé mon rival car, puisque je suis persuadé que vous m'aimez moins que lui, il importe étrangement à mon repos que je crois que vous l'avez fort aimé. C'est pourquoi il n'est pas si bizarre que vous pensez, d'avoir de la douleur de ce que vous n'en avez point eu de sa perte.

- Je ne vous dis pas, répliqua-t-elle, que je vous aime moins que je ne l'ai aimé mais comme je suis sincère, je vous avoue que je ne vous aime pas plus et que je ne puis aimer davantage.

- Je vous crois Madame, je vous crois, répliqua brusquement Artaxandre, et je ne vous crois que trop pour mon repos, car quand je m'imagine qu'un amant absent est presque un amant mort pour une personne de votre humeur, que je pense ensuite que dès que je ne vous verrai plus, vous ferez comme si vous ne m'aviez jamais vu, je sens un

dépit que je ne vous puis représenter. De plus, comme j'ai l'imagination assez vive et assez forte, je me figure que si j'étais mort ou absent, vous recommenceriez dans un mois une nouvelle affection avec quelque autre, et que vous lui raconteriez toute notre aventure aussi plaisamment que vous venez de me raconter celle de mon malheureux rival. De sorte qu'à vous dire les choses comme elles sont, il n'y a rien que je ne sois résolu de faire, pour tâcher de dégager mon cœur, et dans les sentiments où votre peu de sensibilité vient de me mettre je pense que si je pouvais ressusciter mon rival je le ferais, afin qu'il vous fît mille reproches de l'affection que vous avez pour moi.

- En vérité, dit-elle en riant, vous m'embarrasseriez fort si vous faisiez ce prodige et je ne sais si je ne serais point obligée de vous quitter également et s'il ne me serait point plus aisé d'en choisir un troisième, que de choisir entre vous deux.

Comme Pasithée parlait ainsi, il vint assez de monde chez elle, de sorte qu'il fallut de nécessité que la conversation devint générale. Mais, comme le hasard se mêle de tout, elle se tourna d'un côté qui convenait en quelque façon à ce qu'Artaxandre et elle venaient de dire, car Cephise qui était là, se mit à parler d'une dame qui, après avoir perdu son mari, avait fait des choses tout à fait extraordinaires pour témoigner l'excès de sa douleur et qui s'en était après si bien consolée, qu'on eût dit qu'elle ne s'en souvenait plus. « Pour moi, dit alors Pasithée, je n'ai jamais ouï parler d'une injustice égale à celle du monde pour ces sortes de choses, car quand on fait quelque perte de cette nature, on voit un empressement universel dans toute la ville d'où l'on est pour aller consoler la personne qui est affligée. Vous rencontrez quelqu'un de ceux qui y vont pour cela, et vous lui demandez où il va ? Il vous dira qu'il s'en va consoler celle qui a fait une semblable perte. Demandez-le encore à un autre, il vous répondra la même chose. Cependant, il se trouve que ces mêmes gens qui disent qu'ils vont consoler, ne veulent point qu'on se console, et qu'ils murmurent aussi fortement quand une affligée cesse de pleurer, que si toutes les fontaines tous les fleuves du Monde avaient taris ! L'on dirait, ajouta-t-elle en riant, que les larmes des autres sont effectivement des perles qui doivent les enrichir, tant ils sont fâchés lorsqu'ils voient qu'on se laisse consoler par la raison sans avoir besoin du secours du temps. Je suis pourtant fortement persuadée que la plus grande folie est celle de s'affliger avec excès de ce qui n'a point de remède, et que la plus grande sagesse est de se consoler promptement. Aussi, puis-je vous assurer que je n'oublie rien pour cela et que quand j'ai perdu quelqu'un que j'aimais, je n'ai jamais manqué de me défaire de tout ce qui pouvait m'en faire souvenir.

- Il est vrai, dit malicieusement Cephise, que j'ai ouï-dire que Pasithée ayant perdu une personne qui lui était fort chère et dont elle avait un portrait et des lettres, brûla fort diligemment toutes les lettres qu'elle en avait et qu'elle se défit du portrait qu'on lui avait donné.

- Je l'avoue, répliqua brusquement Pasithée en rougissant, et je soutiens même que c'est ainsi qu'il en faut user, car de quoi servirait toute ma douleur à une personne morte ?

- Mais de quoi sert votre affection à une personne vivante, répliqua Artaxandre, puisqu'il est impossible de s'en tenir assuré ?

- Mais croyez-vous, dit-elle, que l'amitié de ces pleureuses de morts soit plus sûre que la mienne ? Car à ne vous en mentir pas, je suis persuadée qu'elles pleurent plus par tempérament que par affection !

- Je tombe d'accord qu'elles pleurent par tempérament, reprit Artaxandre, mais c'est constamment vrai, que l'on aime ardemment ou faiblement par cette même raison et qu'ainsi, comme vous n'êtes d'un tempérament à n'aimer que la joie, vous ne sauriez être capable ni de douleur, ni d'affection.

- Mais encore, dit une dame de la compagnie, voudrais-je bien savoir précisément quelles bornes on doit donner à la douleur ?

- Si vous en croyez aujourd'hui Artaxandre, dit Pasithée, il vous dira qu'il faut s'enterrer dans le tombeau de ceux qu'on aime ou que, du moins, il faut se faire fontaine et pleurer éternellement !

- Et si vous en croyez Pasithée, reprit-il, elle vous dira qu'il est permis de danser sur le tombeau de ses amis, que la douleur est une faiblesse honteuse et qu'il faut beaucoup plus s'affliger d'avoir perdu un beau jour pour la promenade, que d'avoir perdu le plus respectueux amant de la Terre, ou le plus fidèle ami du Monde.

- Pour moi, dit Cephise, qui n'aime les extrémités à rien, je trouve qu'il y a un milieu à prendre et que sans être ni désespéré, ni insensible, on peut s'affliger et se consoler raisonnablement.

- En mon particulier, dit Pasithée, je voudrais bien que vous voulussiez un peu nous dire comment vous l'entendez, afin que je susse si lorsqu'on a perdu un amant, on en peut faire un autre, si lorsqu'on a perdu un mari, on peut se remarier et si lorsqu'on perd un ami, ou une amie, on peut donner leur place à une nouvelle amie ou à un nouvel ami.

- Vous demandez bien des choses à la fois, répliqua Cephise,

- Ce qu'il y a d'admirable, ajouta Artaxandre, c'est que quand vous auriez fait les plus équitables lois du monde, elle les enfreindrait toutes, en pensant même faire une fort belle chose que de ne s'assujettir à rien.

- Comme je ne puis rien refuser à Pasithée, reprit Cephise, je veux bien la contenter, quoique je sois persuadée aussi bien que vous, qu'elle demande à savoir ce qu'elle ne veut pas apprendre, ou du moins, ce qu'elle ne veut pas mettre en pratique.

- Quand j'enfreindrai toutes ces lois, répliqua-t-elle, je ne ferai rien de fort extraordinaire puisqu'on enfreint bien celles des plus grands rois du Monde ! Parlez donc Cephise, poursuivit-elle en riant, et apprenez-nous l'art de pleurer de bonne grâce !

- Vous savez si bien celui de rire agréablement, reprit Artaxandre, que je ne pense pas que vous puissiez apprendre à pleurer.

- Quand je n'aurais point su ce que vous dites que je sais si bien, répliqua-t-elle, vous me l'auriez enseigné depuis que je vous connais. Mais enfin Cephise, poursuivit Pasithée en la regardant, répondez à toutes mes questions l'une après l'autre et pour commencer par la première, dites-moi si quand on a perdu un amant, il se faut enterrer avec lui, ou s'il faut faire vœu de n'être plus belle et de n'employer plus ses yeux qu'à pleurer ? Car je vous avoue que si cela doit être ainsi, je ne m'engagerai jamais à souffrir un amant, à moins qu'il me prouve qu'il est immortel, de peur que s'il devait mourir, je ne fusse obligée à mourir aussi, ou à mener la plus mélancolique vie du monde.

- À dire les choses comme elles sont, reprit Cephise, il faudrait ne s'engager jamais à nulle affection particulière, mais enfin, comme une amour innocente peut être permise, je crois qu'à parler raisonnablement, quand on a eu le malheur d'engager fortement son cœur à aimer quelqu'un qu'on perd par la mort sans avoir eu sujet de s'en plaindre, on doit ne s'engager plus à rien. Néanmoins, comme il est assez naturel de se consoler avec le temps des plus sensibles douleurs, je ne voudrais pas absolument condamner une personne de qui le cœur serait touché une seconde fois de quelque tendresse particulière, mais au-delà de deux, je vous déclare que je ne tiens plus une femme pour raisonnable, ni même pour vertueuse, quoique ses actions ne soient pas criminelles.

- De sorte, reprit Pasithée, qu'il est donc permis d'avoir un second amant après avoir perdu le premier?

- II serait plus beau, répliqua Cephise, de n'en avoir point ou de n'en avoir eu qu'un, mais enfin, pour accommoder mes lois à la faiblesse humaine, je souffre que l'on en puisse avoir deux, mais c'est à condition qu'il y ait un fort grand intervalle entre la mort du premier amant et la naissance de la seconde amour. Je veux même que le dernier amant soit digne de succéder au premier, je veux encore qu'on défende son cœur plus opiniâtrement cette seconde fois que la première, qu'on ait quelque secrète confusion de ce nouvel engagement, et qu'on ne s'engage enfin, qu'après que le temps et la raison ont effectivement dû vous consoler. Car je ne veux pas que ce soit le nouvel amant qui chasse le premier du cœur de la dame, au contraire ! Je veux que ce soit la raison et le temps qui l'aient consolée et qui l'aient mise en état de pouvoir aimer une seconde fois. En effet, poursuivit Cephise avec une malice extrême, je ne fais point de difficulté de dire qu'une femme qui s'engage à une nouvelle affection aussitôt après la mort de son premier amant, est une infidèle et une infidèle plus inhumaine, et plus insensible, que si elle l'était pour un amant vivant.

- On voit bien, interrompit Pasithée en riant, que tous vos amants vivent et se portent bien, car si vous pouviez seulement craindre qu'ils mourussent devant vous, vous ne parleriez peut-être pas comme vous

faites. Cependant je suis contente de cet article, car plus vous direz de choses moins je trouverais ce que je cherche. C'est pourquoi, dites-moi un peu s'il est permis d'avoir deux maris, aussi bien que deux amants ?

- Puisque l'usage a déterminé que cela ne choque point la bienséance, reprit Cephise, je n'ai garde de dire le contraire, mais si vous voulez que je vous dise positivement cc que je pense sur cette matière, je vous avouerai ingénument que je pardonne plus volontiers à une femme d'avoir deux amants en sa vie, que deux maris, car il y a encore quelque chose de moins étrange et qui blesse moins une imagination délicate de donner deux fois son cœur tout entier pour un temps, que de se donner pour toute sa vie, et je soutiens enfin que si un sentiment d'ambition ou d'amour n'excuse celles qui se remarient, elles sont inexcusables. Du moins, sais-je bien, que je trouverais plus honnête d'être ici une coquette prude, que d'être une de ces femmes qui n'ont pas plutôt perdu un mari qu'elles en prennent un autre, et qui ne pleurent celui qu'elles perdent qu'afin que leurs larmes leur servent à en trouver un qui leur soit plus agréable. Encore, pour celles qui ont deux passions innocentes en leur vie, elles ont plus de choses à dire pour excuser leur faiblesse, car on ne peut nier qu'il n'y ait quelque douceur à régner dans le cœur d'un fort honnête homme, et à en être aimée ardemment. Ainsi, le seul plaisir d'avoir un esclave fidèle et obéissant, peut, en quelque sorte, faire excuser celle à qui un long temps a ôté la plus sensible douleur de la perte qu'elle a faite, lorsqu'elle se résout à donner de nouvelles chaînes. Mais qu'une femme prenne un nouveau maître, c'est ce que je ne puis concevoir et ce que je ne croirais point possible, si l'expérience ne nous faisait voir tous les jours qu'il y en a qui se marient seulement pour se marier, sans que l'ambition ni l'amour les y porte et sans pouvoir dire une bonne raison de leur mariage. Aussi, ne me fiai-je jamais à ces grandes pleureuses qui veulent s'enfermer dans les tombeaux de leurs maris, car j'en ai tant vu qui se sont consolées trop tôt, que j'aime beaucoup mieux une douleur plus sage et plus longue et j'aime mieux aussi, comme je l'ai déjà dit, qu'une femme ait deux amants que deux maris.

- Pour cela, dit Artaxandre, je crois que Pasithée ne vous contredira point,

- Je l'avoue, reprit-elle, et pour reconnaître dignement ce que Cephise a dit sur cet article, je la dispense de se donner la peine de dire si l'on peut avoir de nouvelles amies et de nouveaux amis, quand on a perdu les premiers.

- Il est vrai, reprit Artaxandre, que vous n'avez guère à faire de le savoir !

- Je l'avoue encore, dit-elle, mais c'est parce que toutes mes amies et tous mes amis se portent si bien, que je ne serai de longtemps en la peine de délibérer si j'en veux faire d'autres, ou si je n'en veux pas faire.

- Vous devriez ajouter à ce que vous dites, répliqua Cephise, que vous savez déjà comment il en faut user car, n'avez-vous pas perdu Philicrate ?

- Il est vrai, dit-elle sans rougir et sans être déconcertée, que j'ai pris Artaxandre à sa place,

- Je ne sais pas Madame reprit-il, si je suis à la place de Philicrate, mais je suis persuadé que la sienne est presque meilleure que la mienne, car je pense qu'il est plus doux d'être dans le tombeau, que d'être dans le cœur d'une personne de votre humeur.

- Mais il me semble, reprit Pasithée en riant, que Cephise n'a pas mis Philicrate au rang où il devait être, car il était mon amant et elle ne l'a placé qu'au rang de mes amis. »

Après cela, Artaxandre qui avait l'esprit irrité de l'insensibilité du cœur de cette personne, lui dit encore cent choses où il paraissait quelque aigreur et quelque malice. Ensuite de quoi, la compagnie s'étant séparée, Artaxandre ramena Cephise chez elle. Elle avait sans doute pour lui une espèce d'amitié qui eut pu aisément devenir amour. De sorte qu'elle n'était pas marrie de lui voir l'esprit un peu irrité contre Pasithée ! Au contraire, elle lui dit encore cent choses qui l'irritèrent davantage. Elle lui apprit cent particularités de sa première galanterie, que Pasithée ne lui avait pas dites, parce qu'elle ne s'en souvenait plus. Et en effet, Artaxandre avec tout son enjouement, se mit si avant dans la tête de s'imaginer qu'il avait sujet de s'estimer malheureux de ce que Pasithée avait eu si peu de sentiment de la mort de son rival, qu'il n'eut pas été guère plus fâché si elle en eut aimé quelque autre, qu'il l'était de ce qu'elle n'avait pas assez aimé celui-là ,« Car enfin, disait-il à Philionte en lui exagérant ce qu'il souffrait, quelle sûreté puis-je jamais avoir de l'affection de Pasithée puisque je sais de sa bouche qu'elle ne peut m'aimer davantage qu'elle a aimé Philicrate qu'elle n'a point aimé, puisqu'elle s'en est si tôt consolée ?

- Mais vous en aimez quelquefois tant d'autres, reprit Philionte, qui ne vous aiment pas plus qu'elle sans que vous vous en tourmentiez,

- Il est vrai, disait-il, mais c'est que je ne les aime pas plus qu'elles m'aiment. Cependant, il n'en est pas ainsi de Pasithée, car je m'étais mis dans la fantaisie d'avoir pour elle une de ces grandes passions qu'on propose pour exemple à tous les nouveaux amants. Mais je vois bien que le mieux que je puisse faire est de tâcher de ne l'aimer plus du tout. Aussi bien me semble-t-il que je dois ce respect-là à mon ami mort, de ne contribuer en rien aux plaisirs d'une personne qui l'a si peu regretté, et, dans les sentiments bizarres où je suis présentement, il me semble que je serais bien vengé si je mettais Pasithée en état de regretter Philicrate.

- Mais pour savoir précisément, reprit Philionte en riant, si cette belle enjouée ne vous aime point mieux que son premier amant, faites mourir Artaxandre.

- Ha ! Philionte, reprit-il, ce remède est trop violent !

- Quand vous m'entendrez bien, répliqua-t-il, vous le trouverez plus doux que vous ne pensez, car enfin, ce que j'entends est que Pasithée ne trouve plus en vous durant quelque temps cet Artaxandre qu'elle aime, et qui sait l'art de lui plaire et de la divertir. Cessez donc, si vous m'en croyez, d'être enjoué, complaisant, et agréable, ne la voyez plus que pour vous plaindre d'elle, soyez rêveur et chagrin, et faites enfin mourir cet aimable Artaxandre qu'elle aime, pour voir si elle l'aimera encore après sa mort et si elle fera tout ce qu'il faut faire pour le ressusciter. »

Et en effet, comme Artaxandre quand il l'a entrepris renferme toute sa joie, et paraît tout à fait sombre et mélancolique, il commença d'agir comme un homme qui ne pensait plus à divertir Pasithée. Il ne la voyait plus qu'avec une tristesse sur le visage qui commençait de l'ennuyer dès qu'elle le voyait ; il ne disait plus rien de ce qu'il avait accoutumé de dire, il ne riait pas même de ce qu'elle disait, il ne donnait nul plaisir et il se plaignait continuellement quand il lui parlait, de sorte que Pasithée vint à trouver qu'il lui eut été bien plus commode qu'il eut été mort, que d'être auprès d'elle comme il y était. Aussi lui en dit-elle un jour ce qu'elle en pensait, comme il se mit à lui reprocher son peu d'affection : « De grâce Artaxandre, lui dit Pasithée, reprenez votre belle humeur, ou je ferai pis pour vous que pour Philicrate puisque je n'ai fait que l'oublier, alors que je vous haïrai horriblement.

- Ha ! Madame, lui dit-il, je vous en défie ! Car je suis persuadé que vous ne savez ni aimer, ni haïr. Ainsi, comme je ne puis espérer d'être fortement aimé, je ne puis craindre d'être fort haï. Mais enfin Madame, lui dit-il, si vous voulez que cet Artaxandre qui ne vous importunait pas, ressuscite, il faut, pour mettre son esprit en repos, que vous fassiez plus pour lui que vous n'avez fait pour Philicrate.

- En vérité, dit-elle, je ne saurais, car j'avais fait pour Philicrate tout ce que la vertu me permettait de faire, et je ne veux, ni ne dois faire rien davantage.

- Il faut donc que je ne vous aime plus, reprit-il, puisque je ne saurais être content d'une affection semblable à celle que vous avez eue pour Philicrate. Si je pouvais n'avoir pour vous, ajouta-t-il, qu'une amour galante et coquette comme j'en ai eu pour cent autres en ma vie, je ne vous parlerais pas ainsi, mais pour mon malheur, je me suis avisé de vouloir vous aimer d'une autre manière. C'est pourquoi, la chose n'a point de milieu car il faut m'aimer plus que vous n'avez aimé Philicrate, ou que je ne vous aime plus.

- Comme je ne saurais faire ce que vous voulez, reprit-elle, faites, si vous pouvez, ce que vous dites que vous voulez faire.

- Vous m'en défiez Madame, lui dit-il parce que vous ne croyez pas que je le puisse, mais je vous montrerai peut-être, qu'on peut rompre les fers que vous donnez, car, à n'en mentir pas, j'en ai autant rompu que j'en

ai porté et pour commencer de vous prouver que je suis maître de moi quand je le veux, je m'en vais me priver d'un fort grand plaisir en me privant de votre vue. »

Et en effet, Artaxandre se leva et sortit de chez Pasithée, et, pour lui témoigner qu'effectivement il avait dessein de rompre avec elle, il lui renvoya le portrait qu'elle lui avait donné et fut le lendemain aux champs avec Philionte, chez qui il était logé. Comme son ami était fils unique et fort honnête homme, il était presque maître de chez lui quoiqu'il eût son père et sa mère. De sorte qu'ayant une fort belle maison aux champs, il y mena Artaxandre pour un mois. Il se consola avec lui-même et avec les muses, de la perte de Pasithée, car il fit les plus agréables choses du monde pendant son séjour à la campagne. Ainsi, ce commencement d'amour n'eut point de fin, ni par mort, ni par mariage, ni par haine, ni jalousie. Mais, pour passer de celui-là à un autre, il faut que vous sachiez un accident qui arriva le soir même qu'Artaxandre et Philionte revinrent à Crete. Il faut même que je vous apprenne que depuis leur départ, il était arrivé à cette ville, une dame, qu'Artaxandre n'avait jamais vue, et qui a une fille d'une beauté si admirable, que si je n'avais pas vu ce que je vois, je dirais que c'est la plus belle fille du monde. Cependant, comme cette dame à son retour de la campagne logea devant la maison du père de Philionte et qu'elle fit amitié avec la mère de cet ami d'Artaxandre, elles se virent fort souvent pendant l'absence d'Artaxandre et de Philionte.

Pour venir promptement à cet autre commencement d'amour que je vous ai promis et à vous apprendre ce qui acheva de chasser Pasithée du cœur d'Artaxandre, il faut que vous sachiez qu'ayant eu assez de monde à souper chez Philire (c'est ainsi que j'appellerai la mère de cette belle fille que je nommerai Cynefie), le malheur voulut qu'après que la compagnie fut partie, ceux qui eurent soin d'éteindre les lampes qui éclairaient la salle ne le firent pas bien, de sorte qu'une heure après, le feu prit à cette maison avec tant de violence au commencement, que Philire et Cynefie, craignant plus pour leur vie que pour toute autre chose, en sortirent et se sauvèrent chez le père de Philionte. Sa maison était de l'autre côté d'une rue assez large, pour ne devoir pas craindre que le feu se communiquât aisément. Comme elles furent secourues promptement par tous ceux de leur voisinage, le feu s'éteignit assez tôt, mais Philire et Cynefie ne purent, pourtant, retourner coucher chez elles, parce que ne sachant pas si on pourrait éteindre ce feu, leurs gens avaient diligemment démeublé leurs chambres pour en sauver leurs meubles, si bien que la mère de Philionte, qui est une personne très officieuse, pria Philire et Cynefie de coucher dans sa maison. Il lui était d'autant plus aisé de leur faire cette civilité, qu'Artaxandre et Philionte n'étant point à Crete, leurs chambres étaient toutes préparées à recevoir ces dames. On mit Philire dans celle de Philionte et la belle Cynefie dans celle d'Artaxandre. Mais comme dans ces sortes de désordres on ne fait rien régulièrement et que Cynefie n'avait pas ses femmes pour la servir, celles de la maison où elle était ne firent que pousser la

porte de cette chambre sans la fermer tout à fait. Dans la précipitation où elles étaient de s'aller vitement coucher afin de se récompenser du temps qu'elles avaient perdu, elles laissèrent une lampe allumée dans la chambre de cette belle fille, qui ne fut pas trop marrie qu'elles l'y eussent laissée, parce qu'elle s'imagina qu'elle aurait beaucoup de peine à s'endormir après la frayeur qu'elle avait eue. La chose n'alla pourtant pas ainsi, car le silence, le repos, et la lassitude où elle était d'avoir veillé d'une manière si incommode, firent qu'elle s'endormit très profondément, aussi bien que tous ceux qui étaient dans cette maison.

Cependant, il faut que vous sachiez que comme il faisait alors fort chaud et que les nuits étaient beaucoup plus propres à voyager que le jour, Philionte et Artaxandre, afin d'éviter l'incommodité de l'excessive chaleur, s'étaient mis tous deux seuls dans une petite barque comme le Soleil se couchait, pour s'en retourner à Crete. Laissant ordre à leurs gens d'y aller par terre le lendemain, la Lune qui éclairait alors toute la nuit, fit qu'ils espérèrent beaucoup de plaisir de s'en retourner de cette façon. Et en effet, toute la commodité qu'on peut trouver en un petit voyage, se trouva en celui-là. La mer était tranquille, la nuit fort claire, il n'y avait qu'un petit vent frais qui soufflait. La barque était couverte de branches d'orangers et de myrte qui avaient une odeur admirable. Ils avaient fait mettre des carreaux sur quoi ils se pouvaient coucher quand l'envie de dormir les prendrait, et ceux qui conduisaient la barque ramaient fort également et savaient bien leur métier. Cette barque n'était pas même si petite, qu'ils ne pussent s'entretenir sans être entendus de ceux qui la conduisaient, de sorte que j'ai ouï assurer à Philionte et à Artaxandre, qu'ils n'ont jamais passé un plus agréable soir que celui-là. Il est vrai qu'ils firent tant de choses, qu'ils n'eurent pas loisir de s'ennuyer. Ils parlèrent de tout ce que deux hommes qui ont de l'esprit peuvent parler, ils chantèrent durant quelque temps, rêvèrent, firent des vers, et raillèrent avec leurs mariniers. Ils admirèrent la beauté de la mer en cet état où le brillant des astres argente toutes les ondes, et écoutèrent même cet agréable murmure que font les vagues durant le silence de la nuit pour s'endormir enfin, en écoutant le battement des rames dans l'eau, dont le bruit par une cadence mesurée, est effectivement fort propre à exciter le sommeil. Enfin, ils s'éveillèrent si à propos, qu'ils eurent le plaisir de jouir de la vue d'un des plus beaux objets du Monde en approchant de Crete, car, bien que le rivage le long duquel ils avaient été, ait presque partout de fort beaux endroits, ce n'est rien en comparaison de l'abord de Crete. Aussi, Philionte et Artaxandre dissipèrent-ils si absolument leur sommeil, qu'ils s'imaginèrent qu'ils avaient dormi autant qu'à l'ordinaire et qu'ils n'en avaient plus aucun besoin.

Enfin, ils abordèrent à Crete. Comme la ville n'a point d'autres murailles que la mer de ce côté-là, ils eurent la liberté de s'en aller chez eux et ils traversèrent toute cette belle ville sans trouver personne dans les rues, car ils y arrivèrent fort tard, et justement, une heure après que Philire et Cynefie furent couchées dans la maison du père de Philionte.

Cependant, comme ils ne pouvaient pas deviner que leurs chambres étaient occupées, ils allèrent droit chez eux. Il est vrai qu'en y arrivant, ils furent assez surpris de voir quelques marques d'embrasement dans le voisinage, mais à la fin, frappant doucement à la porte de peur d'éveiller le maître et la maîtresse de maison, un esclave qui était tout contre, entendit frapper, si bien que, s'imaginant que c'était peut-être quelqu'un de chez Philire qui venait lui dire quelque chose, il se leva à moitié éveillé et ne fut pas sitôt à la porte, que reconnaissant la voix du fils de son maître et celle d'Artaxandre, il ouvrit diligemment.

À peine furent-ils entrés, que cet esclave voulut appeler des gens pour les servir et leur aller chercher de la lumière. Mais, comme Philionte ne voulait pas qu'on éveillât personne puisqu'il n'avait point ses gens, et que la Lune éclairait comme s'il eut été jour, il le lui défendit, et, sans s'amuser avec lui, ni l'un ni l'autre, ils lui dirent qu'il se recouchât et les laissât aller. De sorte que, cet esclave leur obéît, joint que, comme c'était un homme qui ne servait qu'à ouvrir la porte et qui, de plus, était fort stupide, il ne savait point que Philire et Céphise occupaient leurs chambres respectives. Il savait bien qu'elles étaient dans cette maison car il les y avait vus entrer, mais il n'avait pas pénétré plus avant pour s'informer du lieu où on les avait logées. Si bien que Philionte et Artaxandre s'étant séparés parce que leurs appartements n'étaient pas de même côté, prirent chacun le chemin du leur.

Artaxandre fut assez surpris lorsque approchant de la porte de sa chambre, il la vit entr'ouverte et qu'il y vit de la lumière. Il le fut pourtant davantage, lorsqu'étant entré, il vit sur la table un voile de femme, avec tout ce qui a accoutumé d'être sur celle d'une dame magnifique qui s'est déshabillée, et il le fut encore incomparablement plus, de voir dans son lit une des plus belles personnes du Monde et qui semblait s'être mise exprès en une situation avantageuse pour paraître plus belle, et pour donner de l'amour à Artaxandre. Car, comme il faisait chaud, un grand pavillon de couleur de pourpre qui couvrait son lit était retroussé, et laissait à Artaxandre la liberté de pouvoir admirer sa beauté, qui lui parut d'autant plus merveilleuse, qu'il fut agréablement surpris par un si bel objet. En effet, Cynefie qui est grande et de belle taille, était couchée à demi sur le côté droit, de sorte que comme la couverture qui la couvrait était assez fine, on voyait toute la forme de son corps comme on voit celle de ces figures que les grands peintres font, qui ne laissent pas, à travers tous les plis de ces admirables draperies qu'ils représentent si bien, de faire voir la juste proportion de toutes les parties du corps qu'ils veulent représenter. De plus, Cynefie avait la tête appuyée sur un bras, et la main pendante sur le carreau qui lui servait de chevet et comme elle s'était déshabillée avec assez de tumulte, une partie de ses tresses s'étant détachées, on voyait cinq ou six grosses boucles de cheveux noirs qui lui tombaient négligemment sur la gorge qu'elle a admirable et qui était à demi découverte, parce qu'un cordon qui attachait une tunique plissée qu'elle avait, s'était dénoué. Pour le bras gauche, elle l'avait nonchalamment étendu hors du lit, ce qui fai-

sait qu'on pouvait voir qu'elle a les plus beaux bras du Monde. Artaxandre vit qu'elle avait tous les traits du visage admirables, car encore qu'il ne la vit pas les yeux ouverts, il ne laissait pas de s'imaginer qu'elle les avait fort beaux. Il trouvait même qu'elle dormait de bonne grâce, et quoique ce ne soit pas la coutume d'avoir le teint extrêmement vif en dormant, Cynefie ne laissait pas de l'avoir comme l'ont les belles, quand quelque chose d'agréable les anime. Elle avait même les lèvres si incarnates, que cela faisait le plus bel effet du monde avec son beau teint, et ses cheveux noirs.

Artaxandre étant donc fort surpris par une si belle apparition, ne savait qu'en penser et il était d'autant plus surpris, qu'il ne connaissait point Cynefie. Il jugeait pourtant bien qu'il fallait que ce fut une personne de qualité, et par ses habillements qu'il voyait, et par un petit collier de diamants qu'elle avait sur la gorge, et qu'elle avait oublié d'ôter en se couchant, et aussi, par une boîte de portrait qu'elle portait attachée au bras gauche, par un cordon noir. Encore que cette boîte ne fut pas fort riche, elle ne laissait pas de faire connaître à Artaxandre, que celle qui la portait devait être une personne de qualité, parce que celles qui n'en sont pas, ne portent point de ces sortes de choses. Artaxandre étant donc en cet état, ne savait pas trop bien ce qu'il devait faire ! Il eut volontiers éveillé cette belle endormie pour voir si elle avait les yeux aussi beaux qu'il se les imaginait, mais comme il craignait de s'en faire haïr s'il lui donnait la frayeur de l'éveiller, et de se voir en cet état avec un homme comme lui, il n'osait l'entreprendre et il imagina quelque chose de plus respectueux et de plus galant à faire.

Ayant fortuitement dans sa poche une boîte de portrait beaucoup plus riche et bien plus belle que celle que Cynefie portait attachée au bras qu'elle avait si négligemment étendu, il s'approcha doucement de cette belle endormie et, se mettant à genoux, il dénoua avec une adresse extrême le cordon noir qui tenait la boîte qu'elle portait. La changeant diligemment avec la sienne, il renoua ce cordon après avoir fait cet échange, et si adroitement, que Cynefie ne s'éveilla pas. Mais j'oubliais de vous dire que comme cette boîte qu'Artaxandre mit au bras de Cynefie avait été faite pour mettre un portrait de Pasithée qu'il lui avait rendu en rompant avec elle, il n'y avait rien dedans, de sorte que, comme il sait dessiner, quoiqu'il n'ait jamais appris et qu'il porte ordinairement un crayon, comme il a l'imagination assez vive, il écrivit ces quatre vers dans cette boîte devant que de l'attacher au bras de Cynefie.

Plus heureux la nuit que le jour,
je veux avoir cet avantage,
Que vous connaissiez mon amour,
Sans avoir connu mon visage.

À peine eut-il écrit ces quatre vers et eut-il attaché la boîte où il les avait écrits, qu'il entendit quelqu'un qui montait l'escalier. De sorte que, craignant qu'on ne vînt éveiller cette belle endormie, il fut diligemment où il entendait ce bruit et il y fut si doucement qu'il n'éveilla point Cynefie. Mais à peine fut-il au haut de l'escalier qu'il rencontra son ami, de qui l'aventure avait été bien différente de la sienne, car, au lieu de trouver une très belle personne dans son lit, il y avait trouvé la mère de Cynefie que le temps avait rendue une des plus laides femmes de la Terre !

Néanmoins, comme il l'avait reconnue parce que la Lune éclairait sa chambre comme s'il eut été jour, il en était ressorti tout doucement, sans vouloir troubler son repos, et était allé voir si celle de son ami était aussi occupée. Si bien que l'ayant rencontré au haut de l'escalier, et s'étant raconté l'un à l'autre leurs aventures différentes, Artaxandre, à qui sa belle endormie éveillait l'esprit, pria son ami de vouloir ressortir avec lui, d'ordonner à celui qui leur avait ouvert la porte de ne dire point qu'ils fussent revenus, et de s'en aller coucher tous deux chez un de leurs amis. Et Philionte trouvant quelque chose de plaisant à faire que Cynefie ne sut pas d'abord comment on lui aurait donné une boîte pour la sienne, consentit à ce que son ami lui proposa. De sorte que la chose fut exécutée comme Artaxandre l'entendait. Ils sortirent de la maison où ils étaient, ils défendirent au portier de dire qu'ils étaient revenus de la campagne et ils furent passer le reste de la nuit chez un parent de Philionte.

Mais, afin de n'aller que le soir chez eux, ils envoyèrent au-devant de leurs gens qui devaient venir par terre pour faire qu'ils n'arrivassent qu'à la fin du jour, leur défendant de dire qu'ils étaient venus dans une barque, et leur commandant, au contraire, de dire qu'ils étaient venus par terre avec eux. Ce qu'il y eut de plaisant à cette aventure, fut que comme Artaxandre avait dormi dans la barque, il n'était point accablé de sommeil, de sorte qu'il ne fit autre chose que parler à Philionte de cette belle endormie, et lui en demander cent particularités. « Mais de grâce, lui disait-il, ne m'en dites rien qui m'empêche de l'aimer, car je vous assure qu'il m'ennuie si fort quand je ne suis point amoureux, que c'est me rendre le plus agréable office du monde, que de contribuer quelque chose à me donner de l'amour ! Mais à vous dire la vérité, poursuivit-il, je voudrais bien que cette belle personne ne fusse pourtant pas de l'humeur de Pasithée, et que Pasithée, avec tout son enjouement, eut plus de dépit de me voir porter d'autres chaînes que les siennes, qu'elle n'a eu de douleur de voir Philicrate au tombeau.

- Je vous assure, reprit Philionte, que vous avez trouvé tout ce qu'il vous faut car, premièrement, toutes les belles en général n'aiment point à perdre leurs esclaves et vous êtes assuré de faire dépit à Pasithée si vous aimez Cynefie. De plus, il est encore certain que cette belle fille n'est pas de l'humeur de l'autre, car elle est de tempérament mélancolique, quoiqu'elle soit fort agréable en conversation, et qu'elle ait l'esprit très

divertissant, elle a parmi cela, quelques heures un peu capricieuses. Il est vrai que comme elle a l'âme passionnée et le cœur tendre, ses caprices ne sont pas plus longs.

- Ha ! Philionte, s'écria Artaxandre, voilà effectivement tout ce qu'il me faut, car puisque Cynefie a de la beauté, de l'esprit, de l'agrément, de la mélancolie, et un peu de caprice, par cette diversité seulement j'espère avoir mille plaisirs de l'amour que je veux avoir pour elle.

- Vous n'en avez donc pas encore ? reprit Philionte en riant,

- En vérité, dit Artaxandre, si je n'en ai, il ne s'en faut plus guère et si je l'avais vue les yeux ouverts, je ne doute point que je n'en eusse. Cependant, ajouta-t-il, je me suis engagé à en être amoureux puisque je lui ai dit que je l'étais par les quatre vers que j'ai écrits dans la boîte et attachée au bras. C'est pourquoi, quand je ne le serais pas, il faudrait que je fisse semblant de l'être durant quelques jours.

- Mais, lui dit Philionte, si vous n'étiez point amoureux de Cynefie et qu'elle gardât votre boîte de portrait, votre galanterie vous couterait un peu cher !

- Si elle la garde, reprit Artaxandre, elle me fera une faveur qui me donnera de l'amour car comme je ne suis naturellement pas cruel, je puis assurer que des faveurs et de la beauté me touchent infailliblement.

- Mais comment saura-t-elle, reprit Philionte, que c'est vous qui avez fait cet échange ?

- Il lui fera aisé de le deviner, reprit-il, car je prétends, ce soir, porter la boîte que je lui ai prise, attachée en lieu où elle la puisse voir. »

Et disant cela, Artaxandre tira cette boîte de sa poche qu'il n'avait point encore ouverte, tant il avait eu l'esprit occupé de l'aventure qui lui était arrivée. Mais il fut fort étonné lorsqu'il vint à l'ouvrir, d'y trouver le même portrait de Pasithée qu'il lui avait rendu quand ils s'étaient brouillés. Il crût pourtant d'abord que c'était que ces deux filles étaient amies sans qu'il l'eût su, et que Pasithée avait envoyé son portrait à Cynefie pendant qu'elle était à la campagne. Il est vrai qu'il ne fut pas longtemps en cette opinion, car Philionte lui dit au contraire qu'elles étaient ennemies, de sorte que, ne sachant que penser de cette aventure, il en fut assez embarrassé. « Pour moi, lui dit Philionte je croirais volontiers que comme Pasithée a une humeur qui ne la fait pas trop sévère, elle a donné ce portrait à quelque nouveau galant, qui l'a sacrifié à Cynefie.

- Mais si cela est, dit Artaxandre, il faut conclure que Cynefie a un amant qu'elle ne hait pas, car quand on prend de ces sortes de sûretés, on s'engage autant qu'on pense engager les autres.

- Ce que je vous dis, reprit Philionte, n'est peut-être qu'une imagination que je veux même croire être mal fondée, car puisque vous voulez devenir amoureux à quelque prix que ce soit, il se faut bien garder de vous dire rien qui vous en puisse empêcher.

- Il est vrai, reprit Artaxandre, qu'une passion est un grand secours contre l'ennui en un lieu où l'on n'a rien à faire, car le simple dessein de faire faire un message ou d'en recevoir un, vous occupe agréablement tout un jour. Vous n'avez pas plutôt fait une chose, que vous pensez à en faire une autre, vos propres rêveries vous divertissent et je ne trouve rien qui amuse plus doucement l'esprit qu'une galante amour ! Pour les grandes et violentes passions, elles occupent trop.

- Pour moi, dit Philionte, je suis persuadé qu'il ne faut point avoir d'amour, ou qu'il en faut avoir tout de bon, car à n'en mentir pas, il n'appartient qu'aux grandes passions de donner les grands plaisirs.

- Il est vrai, dit Artaxandre, mais elles donnent aussi quelquefois de grandes douleurs,

- Je l'avoue, répondit Philionte, mais de l'humeur dont je suis, je veux tout ou rien et je n'aime point ces affections passagères qui demandent autant de soin qu'une belle passion, qui vous emportent autant de temps et qui ne vous en récompensent point, car cent de ces demies amours, ne vous font pas seulement conquérir un cœur tout entier ! C'est pourquoi si vous m'en croyez, ou n'aimez point Cynefie, ou aimez-la tout de bon.

- J'y suis résolu, reprit Artaxandre, quand ce ne serait que pour me venger de Pasithée qui se console si aisément de ma perte, s'il est vrai qu'elle ait donné le portrait que je viens de voir, comme il y a grande apparence. »

Pendant qu'Artaxandre et Philionte s'entretenaient de cette sorte, la belle Cynefie dormait paisiblement et, par ce paisible sommeil, on peut dire qu'elle préparait de nouvelles armes pour achever de vaincre Artaxandre, car elle s'éveilla le teint plus reposé, et les yeux plus brillants. Mais, en s'éveillant, elle fut fort surprise de voir qu'au lieu d'une boîte de portrait garnie d'émeraudes qu'elle pensait avoir encore au bras, il y en avait une couverte de diamants qui était incomparablement plus riche que la sienne. À peine eut-elle vu ce changement si surprenant, qu'elle rougit et que s'asseyant sur son lit, elle avança le bras tout à fait au jour, comme si elle eut pensé n'avoir pas bien vu, mais, plus elle regarda cette boîte, plus elle connut qu'il fallait qu'il fût venu quelqu'un dans la chambre où elle était pendant qu'elle avait dormi, et elle pensa même bien qu'il fallait que ce fut un homme, ne lui semblant pas qu'une telle galanterie pût avoir été faite par une femme. De sorte qu'un sentiment de modestie lui donna, durant quelque temps, quelque espèce d'inquiétude. Néanmoins, après avoir bien pensé à cette aven-

ture, elle crût qu'il fallait que celui qui avait fait un échange si désavantageux pour lui, eut le cœur assez noble, si bien qu'elle a avoué depuis, qu'elle eut alors plus de curiosité que d'inquiétude.

Ce qui l'embarrassait, était qu'elle savait qu'il n'y avait point alors d'hommes dans cette maison que le père de Philionte, qui, étant fort vieux, n'était pas propre à être soupçonné d'une pareille chose. Elle savait bien qu'il avait un fils, car elle connaissait Philionte et elle n'ignorait pas qu'Artaxandre logeait aussi dans cette maison. Encore qu'elle ne le connût point, elle en avait entendu parler, mais elle ne songeait pas à eux, parce qu'elle avait entendu dire qu'ils étaient aux champs, et qu'ils n'avaient pas mandé quand ils reviendraient. Comme elle était dans cet embarras, une amie particulière qu'elle avait, qui se nomme Cleophile vint la voir avec empressement, pour se réjouir avec elle de ce que le feu qui avait été à la maison de sa mère n'y avait pas fait plus de désordre, et pour lui demander comment elle se trouvait de la frayeur qu'elle avait eue. Mais dès qu'elle la vit et qu'elle la vit si belle : « Ha ! Cynefie, lui dit-elle, comment est-il possible qu'il ne paraisse point à vos yeux que vous ayez mal dormi après la mauvaise nuit que vous avez eue, car pour moi si j'avais eu une semblable frayeur, il faudrait que je me cachasse le reste du jour parce que j'aurais le teint si mauvais, les yeux si battus, et que je serais si accablée que je ferais peur ! Cependant je vous vois bien plus propre à porter le feu partout, qu'à faire croire que vous ayez eu peur d'être brûlée.

- Il est vrai, dit Cynefie, que j'ai dormi aussi profondément cette nuit que s'il ne me fut rien arrivé de fâcheux et que je n'eusse point changé de lit, et pour vous en donner une preuve, lui dit-elle, il faut que je vous raconte la plus surprenante galanterie dont vous ayez jamais entendu parler. »

Après cela, Cynefie raconta à Cleophile ce qui lui donnait tant de curiosité. Afin de lui faire mieux voir cette boîte elle tendit le bras à son amie la priant de détacher le cordon qui la tenait. À peine Cleophile eut-elle détaché cette boîte que Cynefie l'ouvrit et qu'elle fut bien surprise d'y trouver les quatre vers qu'Artaxandre y avait écrits ! Elle le fut si fort, qu'elle ne pût s'empêcher de les relire tout haut après les avoir lus tout bas et, en effet, sans rien dire autre chose à Cleophile, elle se mit à les réciter de cette sorte :

Plus heureux la nuit que le jour,
Je veux avoir cet avantage,
Que vous connaissiez mon amour,
Sans avoir connu mon visage.

Après les avoir dits, elle regarda Cleophile qui n'était pas moins surprise qu'elle, toutefois, après y avoir un peu pensé, Cleophile conclut qu'il fallait que ce fut Artaxandre qui eut fait un semblable tour. « Ce

n'est pas, dit-elle, que je puisse reconnaître son style par ces quatre vers, car il en fait de plus justes et de plus raisonnables que ceux-là, mais comme ils ont sans doute été faits tout à l'improviste, il ne faut pas conclure qu'ils ne soient point d'Artaxandre, joint que je lui en ai quelquefois vu faire sur le champ, qui n'étaient guère mieux tournés. De sorte que je conclus que c'est Artaxandre qui les a faits, que c'est Artaxandre qui vous a vu endormie et que c'est Artaxandre qui est amoureux de vous.

- Mais Artaxandre, reprit Cynefie, est à la campagne !

- Artaxandre, reprit Cleophile, est donc en plus d'un lieu à la fois, car je vous réponds que ce ne peut être que lui. Et je trouve qu'il vous est fort glorieux, ajouta-t-elle, d'avoir conquis son cœur en dormant.

- Ha ! pour son cœur, reprit Cynefie, je n'y prétends rien, car on ne prend pas des cœurs en songeant, quoiqu'on en prenne quelquefois sans y songer.

- Je vous assure, reprit Cleophile, que quand vous auriez un peu moins de charmes que vous n'en avez, Artaxandre vous aimerait, car ce commencement de connaissance et d'aventure a quelque chose de si plaisant, que je ne doute point qu'il ne veuille y faire une suite qui réponde à un si agréable commencement.

- Ce qui m'embarrasse, dit alors Cynefie, est que celui qui a fait ces vers m'a laissé une boîte que je ne veux pas garder, et ce qui me fâche encore, est que dans celle qu'il m'a prise, le portrait de Pasithée y est. De sorte que, comme nous ne sommes pas trop bien ensemble cette fille et moi, ceux qui ne savent pas exactement cette aventure, croiront que je l'ai montré malicieusement, car on sait bien qu'aux termes où nous en sommes, elle ne peut pas m'avoir donné son portrait.

- Quoi, s'écria Cleophile, vous aviez le portrait de Pasithée et il est dans la boîte qu'on vous a prise ?

- Oui, reprit-elle, et c'est ce qui fait une partie de mon inquiétude, car je n'aime pas qu'on me puisse soupçonner d'avoir fait une malice,

- Mais comment avez-vous eu cette peinture ? répliqua-t-elle,

- Ha ! Cleophile, répondit Cynefie en rougissant, je ne sais pas trop bien comment vous le dire,

- Il faut pourtant que je le sache, répondit-elle, ou vous ne saurez jamais rien de moi,

- Puisqu'il vous le faut donc dire, reprit Cynefie, il faut vous le dire en deux mots,

- Pourvu que je le sache, dit alors Cleophile, il ne m'importe si c'est en deux mots ou en mille, mais de peur que nous ne soyons interrompues, hâtez-vous donc de parler.

- Vous savez, il y a longtemps, répliqua Cynefie, que Clidamis a quelque affection pour moi, et vous vous souvenez bien que tout le monde lui a toujours fait la guerre de ce qu'il avait été toute sa vie malheureux en amour,

- Il est vrai, répondit Cleophile, qu'on ne peut pas l'être davantage, car je crois que depuis que Clidamis est au Monde, il a aimé cent femmes sans avoir jamais été aimé d'aucune ! Cependant il est très bien fait et il a de l'esprit, et j'avais cru que son malheur finirait en votre personne et que vous ne le haïriez pas, car j'avais su qu'il vous avait vu souvent à la campagne,

- Il est vrai, reprit Cynefie, qu'il m'a vue souvent, mais il est vrai aussi que, plus je l'ai vu, moins je l'ai aimé, et à mon avis la raison qui fait que Clidamis ne fait jamais nul progrès, c'est que, qui le voit un jour, le voit éternellement de la même manière. Il est toujours également propre, il est toujours également civil et respectueux, il ne vous aime jamais ni plus ni moins, et il n'a jamais plus d'esprit à un jour qu'à un autre. De sorte que, je crois qu'on s'accoutume tellement à le voir dans cette grande égalité, qu'il vient à ne divertir plus dès la quatrième visite, et à n'être pas plus aimé après qu'on l'a vu mille fois, que lorsqu'on ne l'a vu qu'une. Mais quoi qu'il en soit, ajouta-t-elle, ce n'est pas de cela dont il s'agit et pour en revenir où j'en étais, vous saurez que Clidamis me pressant un jour étrangement de lui dire pourquoi je ne l'aimais pas, je lui répondis assez brusquement que c'était parce que je savais qu'il n'avait jamais été aimé. En effet, lui dis-je, Clidamis, quand je voudrais vous aimer, je ne l'oserais car, en vérité, après tous les malheurs que vous avez eus en amour, il me semble qu'il me serait honteux d'être plus indulgente qu'une autre, ou moins difficile, et je suis tellement incapable de vouloir faire ce que les autres ne font point, que je ne me mêle jamais d'inventer de mode à ma fantaisie. Jugez donc si ne voulant pas seulement porter un ruban que les autres ne portent point, je voudrais donner mon cœur à un galant malheureux, à qui on n'en a jamais donné ? C'est pourquoi si vous voulez que je vous aime, faites-vous aimer de quelque autre, afin qu'ayant un exemple à suivre, je puisse plus aisément me persuader que ce ne fera pas faire une chose déraisonnable !

- Mais Madame, me dit-il, pour se faire aimer d'une autre, il faudrait agir comme ne vous aimant plus !

- Agissez comme il vous plaira, lui dis-je, mais je vous assure que je ne vous aimerai jamais, si vous n'avez été aimé et si tout le monde ne l'a su.

- Je vois bien Madame, me dit-il, que tout ce que vous me dites n'est qu'une raillerie ingénieuse, car étant persuadée que je ne puis aimer que vous et qu'on ne peut être aimé sans aimer, vous jugez bien qu'il me fera difficile de vous donner l'exemple que vous demandez, joint que quand je vous en aurais donné un, vous ne le suivrez pas.

- Sincèrement, lui dis-je en riant, je pense que je vous aimerais plus que je ne fais si vous aviez été aimé,

- Nous le verrons Madame, me dit-il, car je m'en vais à Crete durant que vous n'y êtes pas, et je m'en vais avec la résolution de tâcher de me faire aimer de quelque aimable personne, à condition que vous me saurez gré de la contrainte que je me ferai en la servant, et en feignant d'avoir de l'amour pour elle. »

Comme je ne cherchais qu'à me défaire de Clidamis et que je ne pensais pas effectivement qu'il put être plus heureux à l'avenir que par le passé, je lui dis que je le voulais bien, de sorte qu'il me laissa à la campagne et qu'il s'en revint à Crete, justement comme Artaxandre, à ce que j'ai su, rompit avec Pasithée parce qu'elle n'avait pas assez regretté Philicrate. Si bien que, le hasard ayant fait que Clidamis sut le désordre qui était entre eux, et qu'il connaissait l'humeur de Pasithée, il s'attacha à la voir et il trouva son cœur si bien disposé pour lui, que soit pour se venger d'Artaxandre, en lui faisant voir qu'elle l'oubliait encore plus promptement tout vivant qu'il est, qu'elle n'avait oublié Philicrate mort, ou pour quelque autre cause, elle l'a fort bien reçu et elle lui a donné son portrait, qu'il m'envoya hier, en me sommant de ma parole, en m'assurant qu'il était aimé de Pasithée et qu'il m'aimait toujours. De sorte que, comme le hasard se méfie de tout, il a fait qu'ayant attaché ce portrait à mon bras, afin de le rendre à Clidamis quand je le verrais, il se trouve qu'on me l'a pris de la manière que je vous l'ai dit.

- En vérité, reprit Cleophile, cette aventure est tout à fait agréable car si c'est Artaxandre qui a ce portrait comme je n'en doute point, il est bien embarrassé à deviner par où vous l'avez eu, n'étant pas possible qu'il ignore que vous n'êtes pas trop bien avec Pasithée, joint que cela pourrait encore être plus plaisant, car, si Pasithée est peinte avec une guirlande de fleurs sur la tête, il y a apparence que c'est un portrait qu'elle lui a donné et qu'il lui a rendu. Du moins sais-je bien que le peintre qui la peignit lorsqu'elle donna sa peinture à Artaxandre, me dit qu'il l'avait peinte ainsi.

- Assurément, reprit Cynefie, c'est ce portrait-là, de sorte que si c'est Artaxandre qui me l'a pris, il aura été bien étonné de revoir entre ses mains, un portrait qui a déjà été à lui.

- Quoi qu'il en soit, dit Cleophile, je suis assurée que vous ne serez point trop marrie de voir Artaxandre dans vos fers !

- Si cela faisait dépit à Pasithée, répliqua-t-elle, j'avoue que je n'en serais pas trop fâchée.

- En vérité, reprit Cleophile, quand cela ne ferait dépit à personne, vous n'en seriez pas encore trop marrie, car Artaxandre est un si honnête homme, qu'il est difficile de n'être pas bien aise d'avoir conquis son cœur.

- Mais de grâce, reprit Cynefie, ne parlons plus d'Artaxandre car peut-être n'est-ce pas lui qui est venu dans cette chambre et quand ce serait lui, il pourra être que mes yeux détruiront un si galant commencement d'aventure.

- Vous les avez si beaux, reprit Cleophile, que vous savez bien que si le cœur de celui qui ne les a vus qu'endormis n'est pas encore tout à fait à vous, ils achèveront de le vaincre. Cependant ajouta-t-elle, comme il y a grande apparence que vous verrez aujourd'hui celui qui vous a vue cette nuit et que vous ne vîtes jamais, coiffez-vous avec soin si vous m'en croyez. »

Comme Cleophile disait cela en souriant, Cynefie en sourit aussi, mais elle ne laissa pas, à ce qu'elle a elle-même avoué depuis, de s'habiller avec un peu plus de dessein d'être bien, que quand elle n'avait qu'un dessein général de plaire à tout le monde. Comme elle n'était pas chez elle, dès que sa mère et elle furent habillées, elles remercièrent ceux qui les avaient secourues et s'en retournèrent dans leur maison. Cependant, Cynefie ne montra point la boîte qu'Artaxandre lui avait laissée au lieu de la sienne, de peur qu'on ne changeât cette aventure en la publiant, et qu'on en dit quelque chose à son désavantage. Ce qui embarrassait fort Cynefie, était qu'elle ne savait que dire à Clidamis qu'elle jugeait bien qui la viendrait voir, car elle ne pouvait lui rendre le portrait de Pasithée et elle ne voulait pas qu'il crût qu'elle le voulut garder comme une sûreté de son amour. De sorte que, pour gagner du temps sur le prétexte qu'il fallait tout ce jour-là à remeubler leur maison, elle obligea sa mère à aller passer l'après-dîner chez une de ses amies, au lieu d'attendre dans sa chambre les visites de ceux qui viendraient se réjouir de son retour. Si bien que, de cette façon, Cynefie ne retourna chez elle que le soir, ainsi Clidamis fut inutilement la demander.

Artaxandre et Philionte ayant été avertis que leurs gens étaient à la porte de la ville, les furent joindre par une rue détournée et, traversant alors une grande place, il arriva qu'ils passèrent justement devant la porte de cette dame, chez qui Cynefie, sa mère, et Cleophile avaient passé le jour. Si bien que, comme ces trois dames sortaient dans le même temps qu'Artaxandre et Philionte passaient en habit de campagne et comme les gens qui arrivaient, Cleophile fut fort surprise, car elle ne savait plus qu'imaginer sur l'aventure de son amie. Elle lui montra pourtant Artaxandre, qui ne prit pas garde à ces dames, non plus que Philionte parce qu'ils partaient alors ensemble avec assez d'attachement. Comme ils étaient à cheval et qu'elles étaient à pied, elles les perdirent de vue, et comme il n'y avait guère loin chez eux, ils furent entrés devant qu'elles pussent être à leur porte. Comme Cleophile avait une curiosité fort grande d'être éclaircie de cette aventure, et que l'arrivée d'Artaxandre l'embarrassait, elle fit que Cynefie obligea adroitement sa mère à prier Cleophile de passer le soir chez elle, et en effet la chose se fit ainsi. Mais à peine ces dames eurent-elles soupé, que Clidamis vint avec des femmes de qualité du voisinage, pour témoigner à la mère de Cynefie, et à elle, combien il avait de joie de leur retour. À

peine ces dames et Clidamis eurent-ils pris leur place, que Philionte et Artaxandre entrèrent, ce premier, présentant son ami à la mère et à la fille comme un étranger que leur ville avait acquis pendant leur absence, Philionte disant ensuite mille choses avantageuses d'Artaxandre à ces deux personnes qui le reçurent très civilement. Mais Cynefie, après le premier compliment fut étrangement étonnée de voir la boîte de portrait qu'on lui avait prise, qu'Artaxandre portait attachée avec un cordon de couleur fort vive afin d'attirer davantage les yeux de Cynefie, qu'il voulait qui la vit. Si elle fut surprise de la voir, Clidamis le fut bien encore davantage car, il ne pouvait comprendre par quelle aventure cette boîte qu'il avait envoyée à Cynefie, pouvait être entre les mains d'Artaxandre qu'elle n'avait jamais vu qu'alors, et qu'on lui présentait comme un homme qui effectivement lui était inconnu. Cependant, Cynefie ne pouvant plus douter que ce ne fut Artaxandre qui fut venu dans la chambre où elle avait couché, en rougit par un sentiment de modestie. Et pour cacher sa rougeur, elle se mit à parler bas à Cleophile qui étant fort aise d'avoir si bien deviné, lui demanda en riant, après qu'elle eut cessé de parler, ce qu'il lui semblait de son nouvel amant ?

- Je suis si embarrassée de l'embarras de Clidamis, reprit-elle, que je n'ai pas loisir de répondre à la folie que vous me dites.

- Pour Clidamis, répliqua Cleophile, il ne s'en faut pas mettre en peine car puisqu'il sait que vous ne connaissez pas Artaxandre, il ne peut tirer nulle conséquence fâcheuse pour vous, de cette plaisante aventure. »

Après cela, tout le monde ayant pris sa place et Artaxandre ayant si bien fait qu'il se mit auprès de Cynefie, il commença de lui parler sans que Clidamis pût entendre ce qu'il lui disait car Philire, mère de Cynefie, s'étant mise à lui raconter avec exagération l'accident qui était arrivé chez elle, et qu'elle avait été la frayeur que cet embrasement lui avait donnée, il en eut presque pour tout le soir sans pouvoir l'interrompre, ni cesser de l'écouter, car c'est une des femmes du monde qui parle le plus, et dont les récits sont les plus longs. Pendant que le pauvre Clidamis l'écoutait malgré lui, et que les autres dames qui étaient là l'écoutaient aussi, Cleophile parlait à Philionte, pour tâcher de savoir comment l'aventure de la dernière nuit était arrivée, et Artaxandre parlait à Cynefie qui, n'ayant rien plus fortement dans la pensée que de rendre à Artaxandre la magnifique boîte qu'il lui avait laissée, et de pouvoir retirer celle qu'il avait pour la rendre à Clidamis, était fort aise qu'il lui parlât en particulier, espérant qu'elle trouverait occasion de faire ce qu'elle voulait. Il ne lui fut pourtant pas aussi aisé qu'elle se l'était figuré, car Artaxandre tourna la conversation d'une manière qui ne lui permit pas de faire tout ce qu'elle souhaitait. En effet, suivant son enjouement ordinaire, il se mit à lui faire autant de reproches de ce qu'elle avait été trop longtemps aux champs, que s'il eut été le meilleur et le plus ancien de ses amis, et à faire une satyre de la vie de la campagne, la plus agréable du monde.

- Mais, lui dit alors Cynefie en riant, de quoi vous plaignez-vous ? Car enfin vous ne me connaissiez pas hier et vous ne me connaissez encore guère aujourd'hui.

- C'est de cela dont je me plains Madame, reprit-il, puisque si j'avais eu l'honneur de vous connaître plus tôt, je n'aurais pas la honte d'avoir porté d'autres chaînes que les vôtres et j'aurais peut-être la gloire d'avoir déjà acquis quelque place en votre cœur. Mais, afin que vous ne pensiez pas que je sois un de ces diseurs de flatteries qui les disent bien souvent sans savoir à qui, souffrez que je vous assure que vous ne m'êtes pas aussi inconnue que vous le pensez, et qu'il y a plus de dix-huit heures que j'ai de l'admiration pour vous et quelque chose de plus ! Cependant, ajouta-t-il en la regardant attentivement, souffrez s'il vous plait, que je me réjouisse avec vous de ce que vous avez encore les yeux plus beaux que je ne me les étais imaginés, quoique je me fusse pourtant imaginé que vous aviez les plus beaux yeux du monde. Et certes, ce n'était pas sans raison que je me l'imaginais, car quelle apparence y aurait-il que les dieux vous eussent donné tout ce qui peut faire une grande beauté sans vous donner de beaux yeux? Aussi vous puis-je assurer charmante Cynefie, que dès que ma bonne fortune m'eut conduit en un lieu où je vis la plus belle endormie que je verrai jamais, je ne doutai point que vous n'eussiez les plus dangereux yeux de la Terre.

- Eh ! de grâce Artaxandre ! s'écria Cynefie en détournant la tête, ne me faites point rougir !

- Eh ! de grâce Madame ! reprit-il, sachez-moi quelque gré d'avoir attendu dix-huit heures à voir vos beaux yeux et d'avoir été si respectueux, que, quelque envie que j'eusse de les voir, je n'osai vous éveiller.

- En vérité, répliqua Cynefie en rougissant, j'ai la plus grande confusion qu'on puisse avoir la hardiesse que vous avez eue.

- Ha ! Madame, dit alors Artaxandre, j'ai été heureux sans être hardi, et si vous voulez me pardonner la témérité que j'ai de vous dire que selon toutes les apparences je serai fort amoureux de vous, je vous apprendrai quelle a été mon aventure.

- Comme je suis persuadée, reprit-elle, que je ne puis jamais donner d'amour, il ne serait pas aisé que je crusse que vous sentez quelque disposition à en avoir, mais je vous avoue, qu'il est peu de crimes que je ne vous pardonnasse, à condition de me dire précisément la bizarre aventure qui vous a fait faire une action de libéralité en faisant un larcin. Je vous déclare pourtant par avance, ajouta-t-elle, que la boîte que vous avez prise n'est pas à moi et que celle que j'ai à vous n'y fera jamais.

- Je vous assure Madame, reprit Artaxandre, que je ne me souviens point que vous ayez rien à moi que mon cœur, que je vous prie pourtant très sérieusement de ne me rendre point, car en vérité, je ne saurais le mettre ni en de meilleures, ni en de plus belles mains.

- Quoi qu'il en soit, dit-elle, apprenez-moi par quel enchantement cette aventure est arrivée ?

- Vous avez raison Madame, répliqua-t-il, de la nommer un enchantement car depuis qu'il est des amours, on n'en a jamais vu naître de cette manière.

- De grâce, répliqua Cynefie, laissez les amours avec leur mère, et dites-moi seulement ce que je veux savoir. »

Artaxandre se mit à lui faire un fidèle récit de son aventure, mais il le lui fit avec tant de bonheur pour lui, et si flatteusement pour Cynefie, qu'elle y prit quelque plaisir. Elle l'interrompit pourtant lorsqu'il voulut lui représenter combien il l'avait trouvée belle : « C'est assez Artaxandre, lui dit-elle alors, c'est assez, car je ne voulais savoir autre chose que ce qui vous pouvait justifier, et pour vous témoigner que je ne suis pas injuste, je veux bien vous traiter en innocent, et vous conjurer de me mettre en état de vous avoir une obligation.

- Quoiqu'il me fût plus agréable de vous en avoir qu'il ne le sera que vous m'en ayez, reprit-il, je vous assure toutefois qu'il n'est rien que je ne sois capable de faire pour votre service.

- Si cela est, ajouta-t-elle, vous me rendrez le portrait de la boîte que vous avez, et vous reprendrez celle que j'ai, que je vous rendrai même sans l'avoir ouverte car, comme je vous l'ai déjà dit, ce que vous m'avez pris n'est pas à moi, de ce que j'ai à vous ne m'appartient pas.

- Pour le portrait qui est dans la boîte que je vous ai prise, reprit-il, je n'aurai nulle peine à vous le rendre, et pour la boîte, puisqu'elle n'a pas l'honneur d'être à vous, je vous la rendrai aussi fort aisément. Ce sera pourtant à condition que vous aurez la bonté de me dire à qui elle est, car je ne serai pas trop marri de savoir à qui Pasithée a donné cette peinture ! Mais Madame, pour l'autre boîte que vous avez, puisque vous ne l'avez pas ouverte ouvrez-la ! et croyez que ce qui est dedans est encore plus vrai qu'il ne l'était quand je l'ai écrit.

- Si je ne connaissais Artaxandre par autrui, reprit Cynefie, je pourrais peut-être n'entendre pas tout à fait raillerie, mais comme je sais qu'elle est son humeur, je veux l'entendre admirablement aujourd'hui, et pour vous le témoigner, ajouta-t-elle, je veux me confier à vous, et vous avouer que ce portrait de Pasithée est à Clidamis.

- Quoi ! reprit Artaxandre, Clidamis est mon successeur ? Grâces aux dieux il ne sera jamais mon rival s'il ne devient amoureux de vous.

- Vous me parlez si peu sérieusement, reprit Cynefie en souriant, que je ne sais si je fais bien de vous faire une confidence de cette nature, cependant, comme diverses raisons font que je serai bien aise que Clidamis ait le portrait qui lui appartient, et qu'il ne sache pas par quelle bizarre aventure vous l'avez eu, je vous prie s'il vous en parle, de lui dire que vous l'avez trouvé à votre retour sur la table de votre chambre où je l'ai oublié sans y penser, quand j'en suis sorti.

- Je veux bien Madame, répliqua Artaxandre, lui dire ce que vous me dites pourvu que vous me disiez aussi pourquoi Clidamis a remis ce portrait entre vos mains, car il n'ignore pas que vous et Pasithée n'êtes pas trop bien ensemble, de sorte que s'il aime Pasithée, il est fort imprudent de vous confier sa peinture.

- Il y a encore si peu que nous nous connaissons, répliqua-t-elle, qu'il faudrait que j'eusse perdu la raison pour vous dire tout ce que vous me demandez.

- Vous m'avez donc ôté toute la mienne, répliqua Artaxandre, car quoique je ne vous connaisse que quelques heures plus tôt que vous ne me connaissez, je suis pourtant tout prêt à vous confier tout ce qu'il y a de plus secret dans mon cœur. Mais pour en revenir à Clidamis, ajouta-t-il, je m'aperçois qu'il me regarde de temps en temps avec beaucoup de curiosité et je vois même qu'il vous regarde d'une certaine manière, qui me fait croire que, s'il est mon successeur dans le cœur de Pasithée, il peut être mon rival pour Cynefie. »

Comme Artaxandre disait cela, Cleophile qui avait enfin obligé Philionte à lui dire comment leur aventure de nuit s'était passée, s'approcha d'eux et se mit à faire la guerre à Artaxandre. Philionte s'y étant aussi joint, il se fit une conversation fort agréable entre ces quatre personnes. « Pour moi, disait Artaxandre, je suis plus persuadé que jamais de l'infaillibilité du destin car enfin, si le hasard eut fait que l'on eut fait coucher la belle Cynefie dans la chambre de Philionte, ce serait peut-être lui qui en serait amoureux, et non pas moi.

- De grâce ! interrompit alors agréablement Cynefie, ne pensez pas être engagé à dire que vous m'aimez parce que vous me l'avez dit par quatre vers ! Et de peur que cela ne soit, reprenez-les, ajouta-t-elle, en lui voulant rendre sa boîte.

- Mais Madame, lui dit-il, vous disiez il n'y a qu'un moment, que vous ne l'aviez point ouverte !

- Il est vrai, dit-elle, mais puisque je veux bien vous pardonner tous les mensonges flatteurs que vous m'avez dits depuis que vous me parlez, il faut que vous me pardonniez celui-là.

- Ha ! Madame, reprit-il, je vous le pardonne de tout mon cœur, pourvu que vous croyiez que je ne vous mentirai jamais quand je vous parlerai de vous. »

Après cela, Cynefie venant toujours à lui redemander la boîte qu'il lui avait prise et à lui vouloir rendre la sienne, il lui dit qu'il ne fallait pas faire tant de choses en un jour et qu'il la priait d'attendre à lui rendre celle qu'elle avait à lui, qu'il fut assez bien avec elle, pour l'obliger à la lui rendre avec son portrait. Et en effet, quoi que Cynefie pût faire, elle ne put la lui faire reprendre ce soir-là et il fallut qu'elle se contentât qu'il lui rendit celle de Clidamis qui était si épouvanté de voir une conversation si particulière entre Artaxandre et Cynefie, qu'il ne savait qu'en penser. Mais à la fin, comme il était tard, la compagnie se sé-

para. Cependant, comme Cynefie ne voulait pas que Clidamis s'amusât à vouloir pénétrer plus avant dans cette aventure, elle fit qu'il alla reconduire Cleophile chez elle et que cette dame se chargea de lui rendre sa boîte de portrait, et de lui dire suivant son intention, qu'Artaxandre l'avait trouvée fortuitement sur la table de sa chambre et qu'il ne s'en devait pas inquiéter parce que Cynefie n'avait pas dit à Artaxandre que ce portrait fut à lui.

Pour Artaxandre il trouva Cynefie encore plus charmante éveillée qu'endormie et il s'en retourna chez son ami, avec une fort grande disposition à l'aimer. En effet il s'aperçut aisément de cette amour naissante, car quoique cette passion ne l'empêche pas souvent de dormir, il ne dormit pourtant guère cette nuit-là. Quand il pensait qu'il était dans la même chambre où il avait vu Cynefie et qu'il était couché dans le même lit où il avait vu cette belle endormie, son imagination la lui représentant parfaitement, il ne pouvait trouver de repos, quoiqu'il n'eût que des rêveries agréables. D'autre part, Cynefie qui avait ouï-dire qu'Artaxandre n'avait pas toujours été haï, le trouvait plus aimable que Clidamis, qui l'avait toujours été, et n'était pas marrie d'avoir acquis cette nouvelle connaissance. Comme elle ne voulait pas garder la boîte qu'elle avait à lui, elle la lui renvoya le lendemain, et elle la lui renvoya si adroitement, qu'il ne pût s'empêcher de la recevoir parce qu'elle fut baillée à un de ses gens qui la lui rendit sans savoir ce que c'était. De sorte que, comme Cynefie n'était pas une personne à qui on pût faire un présent de cette nature, Artaxandre n'osa s'opiniâtrer à la lui vouloir faire garder. Ainsi il fit une galanterie qui le fit passer pour libéral, sans qu'il lui en coûtât rien. Il est vrai qu'à parler raisonnablement il lui en coûtat quelque chose de plus précieux que cette boîte, puisque pour avoir vu Cynefie, il perdit son cœur et sa liberté.

Artaxandre ne sentit pourtant pas d'abord son malheur, au contraire il se trouvait si heureux de sentir cette amour naissante dans son cœur, qu'il ne pouvait cacher la joie qu'il en avait. De plus, la pensée de se venger de Pasithée lui donnait encore beaucoup de satisfaction, car il avait un secret dépit de la faiblesse de cette personne, qui, lui faisait connaître que si Cynefie n'eut achevé de la lui faire oublier, il n'eut pas été impossible qu'il eut renoué avec elle. D'autre part, Pasithée qui ne cherchait jamais guère en aimant qu'un amusement agréable qui la divertit, et qui pensait être aimée de Clidamis, se consolait de la perte d'Artaxandre, quoiqu'il y eût pourtant toujours quelques heures au jour où elle le regrettait, parce qu'elle ne trouvait pas que les autres la divertissent autant avec lui. Pour Clidamis, il était très malheureux, car il n'était pas aimé où il eut voulu l'être et il l'était d'une personne pour qui il n'avait pas le cœur touché, ainsi, il avait presque toutes les faveurs que l'amour peut faire obtenir sans être heureux, et il avait aussi toutes les douleurs que cette passion peut faire sentir, car il aimait sans être aimé. Il était jaloux sans savoir bien précisément la cause de sa jalousie, la nouvelle connaissance d'Artaxandre lui déplaisait, il était fâché que le portrait de Pasithée eut été en ses mains. Il ne savait s'il de-

vait cesser de feindre de l'aimer, ou s'il devait faire semblant de n'aimer plus Cynefie pour voir si elle ne le rappellerait point, et il était enfin si embarrassé, qu'on ne pouvait pas l'être davantage. Pour Cynefie, elle avait aussi quelque secrète agitation de cœur, toutefois, comme cette agitation n'avait rien de désagréable, elle ne s'en inquiéta pas au commencement. Mais pour Artaxandre, il était si aise d'être amoureux, comme je l'ai déjà dit, que ne pouvant cacher la joie qu'il en avait, il la montra toute entière à Cynefie, le quatre ou cinquième jour de leur connaissance. Se trouvant seul auprès d'elle, il se mit à lui faire des remerciements et il les lui fit avec tant d'exagération, qu'elle crût effectivement qu'elle avait dit ou fait quelque chose qui l'avait obligé, dont elle ne se souvenait plus. Aussi cherchait-elle dans sa mémoire avec assez d'attention, pour tâcher de trouver ce qui faisait qu'il la remerciait avec tant d'empressement. Mais après y avoir bien pensé, elle ne trouva autre chose, sinon qu'ayant dit beaucoup de bien de lui à tous ceux à qui elle en avait parlé, il pouvait l'avoir su par quelqu'un de ses amis. Néanmoins, comme elle ne pensait pas que ce fut une cause assez forte pour obliger Artaxandre à lui faire tant de remerciements, elle lui demanda à la fin ce qu'elle avait fait pour lui ? D'abord il ne voulut pas le lui dire : « car enfin Madame, lui dit-il, je crains que vous ne vous repentiez de ce que vous avez fait pour moi, si je vous le dis et que cela ne diminue ma joie.

- Ce n'est guère ma coutume, répliqua-t-elle, de me repentir d'avoir fait une chose qui plaise aux gens que j'estime ! Je puis vous assurer que la véritable cause qui me porte à vouloir savoir ce qui vous a obligé, est afin de faire encore une autre fois la même chose.

- Ha ! Madame, s'écria Artaxandre, je n'ai que faire de vous dire ce que vous avez fait pour moi, pour vous obliger à le faire encore, car vous ne sauriez vous en empêcher, et malgré vous, vous ferez toute votre vie la chose du monde qui m'est la plus agréable.

- Eh ! de grâce, reprit alors Cynefie, dites-moi un peu plus précisément ce que j'ai fait qui vous plait, et que je ne puis m'empêcher de faire ?

- Vous m'avez donné de l'amour Madame, répliqua-t-il, et en m'en donnant, vous m'avez rendu tous mes plaisirs et vous m'avez délivré d'un ennui effroyable, car je croyais que je n'en pourrais plus avoir à Crete. Ainsi Madame, ajouta-t-il sans lui donner loisir de lui répondre, je vous ai des obligations infinies, car il est vrai que vous m'avez tiré d'une langueur d'esprit qui est la plus insupportable chose du monde.

- Quand je tomberais d'accord, répliqua-t-elle, de vous avoir donné de l'amour je n'avouerais pas que vous m'en dussiez remercier. À moins, poursuivit-elle en souriant, que d'être assuré d'être traité favorablement, je ne vois pas que vos remerciements soient raisonnables. Cependant je suis assurée que vous ne le sauriez savoir, puisque je ne le sais pas moi-même.

- Ha ! Madame, reprit-il, je n'ai que faire de faveurs pour être plus heureux en vous aimant, que je ne le serais en n'aimant rien ! C'est que

l'amour a certains charmes secrets pour moi qui font que je préfère tous ses supplices à tous les autres plaisirs ! Ainsi sans savoir si vous me serez douce ou rigoureuse, je vous remercie de m'avoir donné de l'amour comme de la plus agréable chose que vous pouviez jamais faire pour Artaxandre.

- quoique je sache bien, reprit agréablement Cynefie, que la bienséance veut qu'on ne reçoive nul amant, je pense pourtant n'être pas tout à fait obligée à vous traiter aussi sévèrement qu'un autre, car puisqu'il vous suffit d'aimer pour être heureux, on ne doit pas craindre d'être importunée de vos plaintes.

- Je ne vous ai pas dit Madame, reprit Artaxandre, que j'étais tout à fait heureux dès que j'avais de l'amour, mais je vous ai fait entendre, que je suis tout a tait malheureux quand je n'en ai pas, et que je suis beaucoup moins misérable quand j'en ai, que quand je n'en ai point. »

Après cela, Cynefie lui répondit avec toute la modestie de son sexe, mais ce fut pourtant sans aigreur, et sans rudesse, et, si elle lui défendit de lui parler de sa passion, ce fut d'une manière à ne lui faire pas craindre d'être haï quand il ne lui obéirait pas. Aussi Artaxandre continua-t-il de lui dire qu'il l'aimait, et il le lui dit tant de fois, qu'il le lui persuada. Comme Artaxandre, tout enjoué qu'il est a pourtant l'esprit sérieux quand il veut, il trouva en Cynefie tout ce qu'il fallait pour lui plaire, car elle a un certain esprit où l'on trouve tout ce que l'on y veut chercher. En effet, ceux qui y veulent trouver de l'enjouement, en trouvent, ceux qui veulent y chercher de la mélancolie douce, ne cherchent pas inutilement car, elle en a une si passionnée dans l'âme, qu'on n'en peut trouver qui le soit davantage. De plus, elle a beaucoup de modestie, mais c'est pourtant une modestie qui ne met pas son esprit à la géhenne et laisse à son imagination une honnête liberté qui rend sa conversation particulière tout à fait divertissante. Elle a même certains petits caprices de délicatesse d'amitié, qui servent merveilleusement à redoubler l'amour qu'on a pour elle, mais, ces agréables caprices ne paraissent qu'à ses amants, et ne paraissent point du tout dans sa conversation ordinaire. Le mal est que Cynefie est sujette à se laisser emporter à ses inclinations et si elle ne les avait pas très vertueuses, toute sa raison ne les pourrait retenir, tant elle les a fortes. Cependant Cynefie est assurément une des personnes du monde la plus aimable, aussi fut-elle fort aimée d'Artaxandre qui, voulant s'en faire aimer en peu de temps, et faire dépit à Pasithée, n'oublia rien de tout ce que font ceux qui veulent être aimés, et qui se veulent venger d'une première maîtresse. Pour Clidamis, il fut si mal traité de Cynefie depuis qu'elle connut Artaxandre, qu'il chercha soigneusement les voies de lui nuire, puisqu'il ne pouvait trouver celles d'en être aimé. Et pour Pasithée, il n'est point d'invention malicieuse qu'elle ne cherchait pour faire dépit à Artaxandre et à Cynefie. Mais au lieu de leur en faire, elle leur donnait du plaisir, car Artaxandre n'était pas marri de voir qu'il lui tenait plus au cœur qu'il n'avait pensé et Cynefie était assez aise d'avoir ôté un esclave à cette belle enjouée. De sorte que toutes ces petites choses

jointes ensemble, firent qu'il y eut entre Artaxandre et Cynefie un commencement d'amour fort tendre, fort galant, et fort public, car Clidamis et Pasithée les observaient ou les faisaient observer si soigneusement, qu'ils ne manquaient pas de publier jusqu'aux moindres petites choses qui se passaient entre eux. Ainsi, ils ne faisaient pas une partie de promenade qui ne fut sue, ils n'avaient pas une conversation particulière qu'on ne le dit, et Artaxandre était si généralement connu pour amant de Cynefie, qu'il ne l'était pas plus par son nom. Bien loin de s'en fâcher, il en était fort aise, car Cynefie était une personne illustre en toutes choses. En effet, elle était de très grande qualité, elle était admirablement belle, elle avait infiniment de l'esprit et dans le même temps qu'on disait qu'il en était amoureux, on ne disait pas qu'il en fut haï. Les choses étant donc en ces termes, il en arriva une qui apporta bien du changement dans le cœur d'Artaxandre, qui était sans doute, alors, assez chèrement aimé de Cynefie. Mais avant que de vous dire précisément ce qui le causa, il faut que vous sachiez qu'il y a un homme à Crete qui se nomme Alphimedon, qui a le malheur de n'être estimé de personne. Il n'est pourtant pas trop mal fait et à parler raisonnablement, il n'est guère plus sot que mille autres, dont on ne dit ni bien ni mal. Il a même assez de condition pour faire valoir le médiocre mérite, s'il en avait l'adresse, mais après tout, il est mis au rang des fâcheux par ceux qui le sont eux-mêmes et il n'est point du tout estimé. De sorte qu'Artaxandre en arrivant à Crete, l'avait vu comme les autres et en avait raillé mille fois en sa vie, sans prévoir qu'il prendrait un jour quelque intérêt à Alphimedon. Mais enfin, Artaxandre étant avec Cynefie aux termes où je vous ai dit qu'il en était, il fut un soir se promener dans un jardin avec Philionte, avec qui il s'entretenait alors de la joie qu'il avait d'aimer Cynefie, et de pouvoir espérer d'en être aimé, exagérant, avec beaucoup de plaisir, la gloire qu'il y avait à toucher le cœur d'une personne si illustre. Après avoir donc marché assez longtemps, ils entrèrent dans un cabinet de verdure avec intention de s'y reposer. En y entrant, ils y trouvèrent Cephise et Pasithée. D'abord, ils voulurent se retirer comme si c'eut été par respect, mais, comme Pasithée se trouva avoir ce soir-là toute son humeur enjouée et malicieuse, elle appela Artaxandre : « Eh ! de grâce, lui dit-elle, ne fuyez pas Cephise qui est votre amie, en attendant votre nouvelle maîtresse.

- Comme je n'aime pas à troubler les plaisirs des autres, reprit-il en riant, je voulais me retirer de peur que vous n'attendissiez ici mon successeur, à qui je veux céder toutes choses.

- Je vous assure, répliqua brusquement Pasithée, qu'il vous est plus glorieux que Clidamis soit votre successeur, qu'il ne vous l'est d'être le successeur d'Alphimedon ! Et à dire les choses comme elles sont, je trouve qu'il m'est plus avantageux que vous m'ayez reproché de n'avoir pas assez aimé un fort honnête homme, qu'il ne l'est à Cynefie d'en avoir aimé un qui l'est si peu, et je trouve enfin, qu'il vous est plus honteux d'avoir succédé à Alphimedon, qu'il ne vous l'était de n'être pas plus aimé que Philicrate. »

Le discours de Pasithée surprit d'une telle sorte Artaxandre, qu'il ne savait quelle réponse y faire, car il connut bien qu'elle n'aurait pas eu la hardiesse de lui parler ainsi en présence de Cephise et de Philionte, s'il n'y eut eu quelque fondement véritable à l'accusation qu'elle faisait contre Cynefie. Il s'en tira pourtant avec adresse, car sans paraître touché de ce qu'elle lui disait : « Si vous saviez, lui dit-il, quel avantage je tire de tout ce que vous dites et contre Cynefie et contre moi, vous ne me le diriez pas et vous vous résoudriez plutôt à donner mille et mille louanges à Clidamis qu'à blâmer Cynefie, dont le mérite et la vertu ne peuvent être mis en contestation.

- Je ne dis rien du mérite de Cynefie, répliqua malicieusement Pasithée, au contraire, j'avoue qu'elle en a infiniment et c'est pour cela que je la blâme d'avoir aimé un homme qui n'en a point. »

Comme Artaxandre allait répondre sans qu'il sût pourtant ce qu'il allait dire - je sais tous ses sentiments comme les miens propres - une grande troupe de dames conduites par Alphimedon vinrent dans ce cabinet. Mais à peine y furent-elles entrées, qu'Alphimedon dit diverses choses si mal à propos, qu'Artaxandre fut contraint d'en sortir, pour savoir diligemment s'il était vrai que Cynefie qui était une personne si pleine d'esprit put avoir aimé un tel homme. De sorte que dès qu'il fut à une allée solitaire qui n'était pas loin de là, il se mit à regarder Philionte qui l'avait suivi, et prenant la parole : « De grâce, lui dit-il, tirez-moi de la peine où je suis et m'apprenez avec sincérité si ce que Pasithée m'a dit de Cynefie a quelque fondement véritable ? Comme je suis étranger à Crete, je n'en sais pas bien l'histoire, c'est pourquoi je vous conjure, au nom de notre amitié, de vouloir m'apprendre s'il est vrai que Cynefie a aimé Alphimedon ?

- Tout ce que je vous en puis dire, reprit Philionte, est que toute la ville l'a dit et que tout le monde le croit,

- Mais d'où vient donc, reprit brusquement Artaxandre, que vous ne me le dites point lorsque je commençai de connaître Cynefie ?

- Vous me priâtes si instamment, reprit-il en riant, de ne vous dire rien qui vous put empêcher d'avoir de l'amour pour elle, que j'eusse été mauvais ami de vous en parler. Joint qu'à dire les choses encore plus sincèrement, je ne crus pas que je dusse vous apprendre une aventure passée, qui n'était pas avantageuse à Cynefie, que j'aime infiniment et qui a infiniment du mérite. Après tout, si elle a aimé Alphimedon, elle ne l'aime plus, et la médisance même n'a jamais dit que l'affection qui a été entre ces deux personnes ait été une affection criminelle.

- Ha ! Philionte, reprit brusquement Artaxandre, une femme d'esprit ne peut jamais être innocente dès qu'elle aime un homme comme Alphimedon, quand elle serait aussi modeste que Diane ! Et j'aimerais beaucoup mieux être le successeur d'un fort honnête homme qui aurait obtenu de la personne que j'aimerais quelques faveurs considérables, que d'être le successeur d'un sot rival, car enfin, il y a quelque chose à

cette cruelle aventure qui me blesse tellement l'imagination, que de l'heure que je parle, mon cœur qui était si fort assujetti à Cynefie, commence de se révolter.

- Mais que vous importe, répliqua Philionte, qui Cynefie a aimé, puisqu'elle vous aime ?

- Il m'importe tellement, reprit-il, que je ne pense pas que je puisse continuer de l'aimer. Du moins sais-je bien, que de la manière dont Alphimedon est dans mon esprit, il est impossible, puisqu'il a été aimé de Cynefie et que tout le monde le sait, qu'elle me puisse jamais faire nulle faveur qui m'oblige, ni qui me soit glorieuse. Quand je me souviens de tout ce que j'ai vu faire mal à propos à Alphimedon, et de tout ce que j'en ai entendu dire, et je ne me souviens positivement de tout ce qu'on m'en a jamais dit, et de tout ce que je lui ai vu faire, j'ai une telle confusion de lui avoir succédé dans le cœur de Cynefie, que toute belle, et toute charmante qu'est cette personne, elle cesse de m'être agréable, dès que je pense qu'Alphimedon le lui a été. En effet, je regarde son cœur comme un lieu profané où je ne voudrais plus régner, je crois même que je ne trouverai plus ses yeux beaux, parce qu'ils ont regardé Alphimedon favorablement, et il me semble enfin, qu'elle me fait une injure de m'aimer puisqu'elle a aimé Alphimedon.

- En vérité, reprit Philionte, ce serait une plaisante chose, si après avoir rompu avec Pasithée, parce qu'elle n'avait pas assez aimé un fort honnête homme, vous alliez rompre avec Cynefie, parce qu'elle en a aimé un qui ne l'est pas, et qu'elle n'aime plus.

- Ha ! Philionte, reprit Artaxandre, cette dernière aventure est bien plus fâcheuse que l'autre, puisqu'elle choque tout à la fois et la gloire, et l'amour. Car à n'en mentir pas, la haine de Cynefie me serait plus glorieuse que son affection, puisqu'elle a aimé un homme qui ne la mérite point et, dans les sentiments où je suis, je pense que je souffrirais moins si j'apprenais que Cynefie me fit quelque infidélité en partageant son cœur avec quelqu'un de mes rivaux, qui fut un galant homme, que de savoir qu'elle ait été fidèle à Alphimedon, et si je puis guérir de la passion que j'ai pour elle, je fais vœu de ne m'engager jamais à en aimer une autre, sans m'informer soigneusement sur qui elle aura aimé ! Car, encore une fois, être le successeur d'un sot rival est la plus fâcheuse qualité du monde, et je trouve qu'il est moins honteux d'avoir eu un père qui n'était pas honnête homme, que de se résoudre à succéder à Alphimedon. Pour le premier on n'en est pas maître, puisqu'on ne peut s'empêcher d'être fils de son père, mais pour le second, on peut n'offrir pas son cœur, ou le retirer quand on l'a offert, dès qu'on apprend qu'on ne peut être aimé sans être le successeur d'un homme sans mérite ! Cependant, ajouta-t-il, comme on dit quelquefois beaucoup de choses qui ne sont pas, je veux savoir de la bouche de Cynefie, si ce qu'on dit d'elle est vrai, comme je sus de celle de Pasithée ce qui s'était passé entre Philicrate et elle. »

Ainsi, dès le lendemain, Artaxandre fut chercher l'occasion de voir Cynefie en particulier mais par malheur pour cette belle fille, il ne la trouva point, si bien qu'Artaxandre étant allé faire quelques visites dans son voisinage en attendant qu'elle revînt chez elle, ne fit autre chose qu'entendre parler désavantageusement d'Alphimedon. Les uns disaient qu'il était malpropre, les autres qu'il était grossier, les autres qu'il avait une grande médiocrité d'esprit, les autres qu'il était trop brusque, d'autres qu'il était déréglé dans ses mœurs, et tous enfin en faisant une terrible peinture, donnaient une douleur si sensible à Artaxandre qu'il n'avait jamais eu plus de dépit en sa vie. Car encore qu'on aime pour l'ordinaire à trouver des défauts en ses rivaux et à en entendre dire des choses fâcheuses, il était dans des sentiments bien éloignés de ceux-là, car il croyait que tout ce que l'on disait au désavantage d'Alphimedon, était au sien et qu'on ne lui attribuait nulle mauvaise qualité, qui ne lui fut honteuse. De sorte qu'ayant l'esprit fort irrité, il retourna chez Cynefie, qu'il trouva cette seconde fois, et qu'il trouva seule car Philire était allée en un lieu où elle n'avait pas mené cette belle fille. Elle reçut Artaxandre avec toute la joie qu'elle avait accoutumé d'avoir en le voyant, mais pour lui, il avait je ne sais quelle fierté dans les yeux et je ne sais quoi de sombre dans l'humeur, qui donna bientôt la curiosité à Cynefie de lui en demander la cause. Si bien que sans se donner la peine de chercher un grand détour, pour s'éclaircir de ce qu'il voulait savoir, il prit la parole en la regardant attentivement : « De grâce, Madame, lui dit-il, ayez de la sincérité je vous en conjure, et promettez-moi de répondre précisément à ce que je vous demanderai.

- Je vous le promets, répliqua-t-elle en rougissant, car je suis assurée que vous ne me demanderez rien que je ne vous doive dire.

- Non, non, Madame, reprit-il, ne vous y trompez pas, car ce que je vous veux demander est d'une nature à ne devoir jamais être dit si vous ne vous y étiez engagée par serment, et c'est pour cela que je veux que vous me promettiez de me dire ce que je veux savoir avant que je vous le demande.

- Si vous y pensiez bien, reprit Cynefie, vous verriez que ce que vous me dites est si étrange, qu'il mériterait que je vous refusasse ce que vous me demandez, car enfin, vous me dites que vous voulez que je vous promette de vous dire une chose que je ne vous devrais jamais dire, si je ne m'y étais pas engagée par serment ! Comment voulez-vous donc que je vous promette de vous dire ce que la raison ne veut pas que je vous dise ? Pensez donc mieux à ce que vous dîtes, poursuivit-elle, et sans m'obliger à vous rien promettre, dites-moi ce que vous voulez savoir et puis, après cela, je verrai si je dois satisfaire votre curiosité ou non.

- Ha ! Madame, s'écria-t-il, si vous n'aviez rien de fâcheux à dire, vous m'auriez promis une seconde fois ce que je veux, ainsi en ne me disant rien vous me dites tout, je n'ai plus rien à vous demander. »

Artaxandre dit cela d'un ton si fier et si mutin, que Cynefie en étant en peine, et sachant bien qu'elle n'avait rien fait depuis qu'elle connaissait Artaxandre qui l'eut pu fâcher, se résolut enfin à lui promettre de lui dire sincèrement la vérité d'une chose qu'il demandait. De sorte qu'Artaxandre reprenant la parole : « Je vous conjure donc Madame, lui dit-il, de me dire ingénument s'il est vrai qu'Alphimedon aie été aimé de vous ?

- Alphimedon, reprit-elle en rougissant, m'a vue si jeune, qu'on peut dire que nous avons commencé de voir le jour ensemble,

- Il ne s'agit pas, reprit-il, de savoir quand il a commencé de vous connaître, mais il s'agit de me dire si vous l'avez aimé, ce qui vous l'a fait aimer, combien il y a que vous ne l'aimez plus, et par quelle raison vous avez changé de sentiments pour lui ?

- Vous me demandez cela d'un ton si fier, reprit-elle, et ce que vous me demandez est si fâcheux à dire, que si je n'avais pour vous une indulgence extrême et une bonté infinie, je ne vous dirais rien de tout ce que vous voulez savoir. Mais comme vous pourriez penser que j'aurais bien des crimes à cacher si je ne satisfaisais pas votre curiosité, je veux bien vous contenter. Je vous dirai donc, poursuivit-elle, que dès que j'ai ouvert les yeux, j'ai connu Alphimedon et je vous avouerai même que j'avais pour lui, dans le commencement de ma vie, une inclination si forte, qu'elle me fit souffrir agréablement d'en être aimée. Et pour porter la confiance que j'ai en votre discrétion aussi loin qu'elle peut aller, je vous avouerai que la longueur et l'assiduité de ses soins fortifiant encore mon inclination, je vins enfin à l'aimer et que je l'aurais toujours aimé, s'il n'eut pas été capable d'une légèreté qui me rebuta l'esprit et qui m'obligea de rompre avec lui. En effet, et quoique je sache bien qu'Alphimedon n'a pas dans le monde une fort grande réputation, je n'eusse pas de laisser de lui être fidèle s'il l'eut été, car après tout je suis obligée de dire pour ma justitification, que le monde fait tort à Alphimedon et qu'il est beaucoup plus aimable qu'on ne le croit, pour une personne qu'il aime, étant certain qu'il est fort civil, fort doux, et fort complaisant.

- Ha ! Madame, s'écria Artaxandre, Alphimedon est encore moins aimable pour celles qu'il aime, que pour celles qu'il n'aime pas, parce qu'il les voit plus souvent, mais il l'est sans doute pour celles dont il est aimé et c'est ce qui fait que vous ne le trouvez pas aussi désagréable que tout le monde le trouve.

- Avec la même ingénuité que j'ai à vous avouer que j'ai eu de l'affection pour lui, reprit-elle, je vous dis ensuite que je n'en ai plus,

- Je le veux croire Madame, reprit-il, mais il suffit que vous l'ayez aimé pour me rendre le plus malheureux de tous les hommes et dans les sentiments où je suis, je serais beaucoup moins misérable si vous aimiez quelqu'un qui fut digne de vous, que je ne le suis de savoir que vous avez aimé le plus indigne de tous les amants que vous avez jamais eus. Au reste, Madame, j'avoue que je ne conçois point comment j'ai pu

toucher votre cœur, puisqu'Alphimedon l'a touché ! Je ne suis point fait comme lui, je ne sais rien de ce qu'il sait, je ne dis rien de ce qu'il dit, je ne pense rien de ce qu'il pense et je ne sache rien enfin de si opposé qu'Alphimedon et Artaxandre ! Comment est-il donc possible qu'il vous ait plu et que je vous plaise ? Que vous l'ayez aimé et que vous m'aimiez ? Et que l'homme du monde que je méprise le plus, ait été l'homme du monde que vous ayez le plus estimé ?

- Ha ! pour cela, dit-elle, je n'en tombe pas d'accord, car pour vous expliquer l'affection que j'ai eue pour Alphimedon et celle que j'ai pour vous, je n'ai qu'à vous dire que je l'ai aimé par inclination et que je vous aime et par inclination, et par connaissance.

- De grâce Madame ! lui dit-il, ôtez-moi votre inclination, car je ne veux rien avoir de commun avec Alphimedon.

- Je vous ôterai même mon cœur, reprit brusquement Cynefie qui se fâcha du ton dont Artaxandre lui parlait, car on s'en peut rendre indigne par caprice aussi bien que par défaut de mérite.

- Quand je commençai de vous aimer, reprit Artaxandre, je vous remerciai de m'avoir donné de l'amour comme d'une grande faveur, mais puisque vous avez aimé Alphimedon, je vous avoue Madame, que si vous pouvez m'ôter l'amour que vous m'avez donnée je vous en remercierai bien davantage, puisqu'il est vrai que je ne sache rien de plus cruel que d'être le successeur d'Alphimedon, car enfin Madame, ce bien heureux Alphimedon ne peut avoir gagné votre cœur qu'en vous disant mille sottises et mille impertinences, et qu'en faisant devant vous les mêmes choses qui l'ont fait mépriser de toute la ville, jugez donc Madame quelle gloire peut être la mienne, d'avoir fait la même conquête que lui. »

Cynefie se sentant alors offensée de ce que lui disait Artaxandre s'emporta, et sans lui pouvoir dire une bonne raison pour excuser l'affection qu'elle avait eue pour Alphimedon, ils se querellèrent jusqu'au retour de Philire, qui fit changer la conversation. Mais au sortir de là, il fut chez Cephise qui, comme je l'ai déjà dit, avait une espèce d'amitié pour Artaxandre, qui eut pu devenir un peu trop tendre si elle ne se fut opposée à cette inclination naissante. De sorte que lorsque Artaxandre, qui l'aimait fort, lui racontait ses démêlés avec ses maîtresses, Cephise sans avoir dessein de l'irriter, ne laissait pas de le faire et de donner toujours le tort à l'amante pour flatter l'amant qui était son ami. Si bien que comme elle n'avait point vu Artaxandre depuis que Pasithée, en sa présence, l'avait fait désespérer en l'appelant « successeur d'Alphimedon » elle ne le vit pas plutôt entrer dans sa chambre, où elle était seule, que se mettant à sourire : « En vérité Artaxandre, lui dit-elle, vous m'avez bien de l'obligation, car enfin, quoi que ce que Pasithée vous dit devant moi fut assez plaisant pour en rire, je n'en ris point du tout et au contraire, quand vous fûtes parti je la grondai de vous l'avoir dit et je me brouillai presque avec elle à votre considération,

- Je vous en suis bien obligé, reprit Artaxandre, mais je vous le serais bien davantage, ajouta-t-il, si vous me pouviez ôter l'amour que j'ai pour Cynefie.

- Ha ! Artaxandre, répliqua Cephise, vous ne songez pas à ce que vous dites !

- Je n'y songe que trop, répondit-il, car plus j'y songe plus je trouve qu'il m'est honteux d'être le successeur d'Alphimedon et je suis tellement rebuté de mes deux dernières aventures, que je suis presque résolu de changer ma forme de vie. Si vous voulez bien, poursuivit-il, que j'ai pour vous une de ces amitiés tendres qui tiennent le milieu entre l'amour et l'amitié ordinaire, et que vous veuillez bien endurer que je sois coquet et que je vous rende compte de toutes mes folies, je renoncerai à toutes les grandes passions qu'on dit seules à pouvoir donner de grands plaisirs.

- Pour moi, dit Cynefie, j'accepte volontiers le parti que vous m'offrez, mais à vous dire la vérité, je ne crois pas que vous soyez en état de faire ce que vous dites.

- Je ne le suis pas encore, reprit-il, mais selon toutes les apparences je le serai bientôt, car enfin je ne puis plus trouver ni plaisir ni gloire à être aimé de Cynefie puisqu'elle a aimé un homme indigne de son affection. J'ai même une imagination dans l'esprit, ajouta-t-il, dont je ne me puis défaire, qui servira encore à me guérir de la passion que j'ai pour Cynefie puisqu'à n'en mentir pas, je suis presque persuadé qu'une femme ne peut avoir d'affection innocente pour un amant qui n'est pas un fort honnête homme. En effet, poursuivit Artaxandre, il n'appartient qu'à ceux qui ont de l'esprit, qui l'ont galant et bien tourné, de se faire mille chemins agréables depuis le premier jour d'une passion naissante jusqu'à celui où ils peuvent trouver place dans le cœur des personnes qu'ils aiment, et il n'appartient encore qu'à eux, d'imaginer cent plaisirs qui n'ont rien de criminel, et de se contenter de cent saveurs qui ne choquent ni la vertu, ni la bienséance. Mais pour un sot amant, je suis persuadé que dès qu'il a dit grossièrement qu'il aime, il dit brutalement qu'il veut être récompensé de son amour et effectivement si on ne l'en récompense, il échappe à sa maîtresse.

- Ha ! pour cela, dit Cephise, vous allez trop loin car Cynefie a de la vertu.

- Je le crois quand j'y pense bien, reprit Artaxandre, mais quand je n'y pense guère, ajouta-t-il, il s'en faut peu que je n'en doute ! Car que peut dire une femme d'esprit à un homme tel qu'Alphimedon ? De quoi la peut-il entretenir agréablement, et quels plaisirs innocents imaginez-vous qu'un amant qui n'a rien de galant puisse donner ?

- De grâce Artaxandre, reprit Cephise, ne demandez jamais quel plaisir on trouve à aimer, car l'amour porte son plaisir avec soi et dès qu'on a le cœur occupé de cette passion, l'esprit se préoccupe aisément. On ne voit plus les choses comme elles sont, on les voit seulement comme on

veut qu'elles soient. Ainsi, l'aimable Cynefie étant fort jeune, se trouva avec une inclination très forte pour Alphimedon, qui ne permit pas à sa raison de lui en faire voir les défauts. Ce n'est pas, ajouta-t-elle, que je ne la condamne, car je ne puis souffrir que l'on aime ce qui n'est point aimable.

- Vous avez raison, répliqua Artaxandre, puisqu'en vérité s'il se faut donner à quelqu'un, il faut se donner à propos et ne se donner pas comme j'ai fait. Il est vrai que j'ai à dire pour ma consolation, que tout autre que moi y eut été attrapé. En effet, le moyen alors de deviner que ce qui m'afflige m'affligerait ? Aussi craignais-je bien d'autres choses en commençant d'aimer Cynefie : je craignais qu'elle n'eût l'esprit trop délicat et trop difficile, qu'elle ne me trouvât pas assez honnête homme, que ma galanterie ne lui semblât un peu trop enjouée, qu'elle n'eut l'esprit engagé pour quelque rival qui eut eu un si grand mérite que je ne pusse le chasser de son cœur ou qu'elle fut insensible à la passion que j'avais dans l'âme. Mais j'appréhendai tout ce que je ne devais pas appréhender et je ne craignis point la seule chose que je devais craindre. Il est vrai qu'il n'y avait apparence aucune d'avoir cette crainte, car le moyen de penser que Cynefie qui a infiniment de l'esprit et qui paraît glorieuse, peut jamais avoir aimé Alphimedon que tout le monde n'estime pas, et qui n'est effectivement pas digne d'être estimé ?

- Il est vrai, dit Cephise, que cela ne se pouvait pas deviner et que cela serait même difficile à croire si l'on n'en savait pas cent circonstances qui ne permettent pas d'en douter.

- Pour moi, reprit Artaxandre, j'en suis bien mieux instruit que les autres car Cynefie m'a fait l'honneur de m'avouer qu'elle a aimé Alphimedon et elle me l'a dit peut-être avec les mêmes paroles dont elle m'a dit quelques choses avantageuses à moi, dis-je, qui ne ressemble point à Alphimedon, qui ne lui ressemblerai de ma vie et qui ne veux rien avoir de ce qui a été à lui. »

Après cela, Artaxandre se mit à se promener en rêvant, comme s'il eut été seul dans la chambre, quoiqu'il fût dans celle de Cephise et, nommant tantôt Alphimedon, et tantôt Cynefie, selon les pensées qui lui passaient dans l'esprit, il fut plus d'un quart d'heure dans cette rêverie que Cephise ne voulait pas interrompre parce qu'elle trouvait cela assez plaisant à voir et que, de plus, elle n'était pas trop marrie que le cœur d'Artaxandre se dégagea de l'amour de Cy-nefie.

Mais à la fin, Artaxandre s'apercevant de sa rêverie, en revînt et dit encore cent plaisantes choses sur le chagrin qu'il avait d'être successeur d'Alphimedon. Après quoi, il s'en retourna au lieu où il logeait, mais, en y allant, il rencontra Alphimedon qui l'irrita encore par sa vue seulement, car il était suivant sa coutume, malpropre et fort négligé. Il lui fit même un certain compliment brusque et grossier, qui semblait ne pouvoir être fait par un homme de qualité et en arrivant chez le père de Philionte, il entendit faire cent contes d'Alphimedon. De sorte qu'Artaxandre s'aigrissant de moment en moment et trouvant de plus en

plus qu'il ne devait plus aimer une personne qui avait pu aimer Alphimedon, résolut effectivement de rompre avec Cynefie. « Car enfin, disait-il à Philionte qui voulait l'en dissuader, j'aurai la satisfaction de savoir, si je romps avec cette injuste personne, que dans le même temps que l'on dira qu'elle m'a voulu faire le successeur d'Alphimedon, on dira aussi que je ne lui ai pas voulu succéder et que j'ai renoncé à sa succession.

- Vous donnerez un si grand plaisir à Pasithée, répliqua Philionte, si vous quittez Cynefie, que si vous étiez vindicatif, vous ne le feriez pas.

- Je suis plus vindicatif que vous ne pensez, reprit-il, mais je ne veux pas me venger sur moi-même, et si je continuais d'aimer Cynefie de peur de donner de la joie à Pasithée, je me couvrirais de la honte d'être le successeur d'Alphimedon.

- Mais, lui dit alors Philionte, aime-t-on quand on veut et cesse-t-on d'aimer quand on en a envie ?

- Je ne le sais pas trop bien, reprit-il, mais je le veux essayer. »

Et en effet Artaxandre ne fut plus chez Cynefie, et il alla tous les jours chez Cephise, cherchant à se consoler, par son amitié, de la perte de son amour. Cependant Clidamis qui sut bientôt le changement qui était arrivé entre Artaxandre et Cynefie, retourna chez elle et quitta Pasithée. Mais, comme Cynefie ne trouvait pas que Clidamis la pût consoler d'avoir perdu Artaxandre, elle le maltraita fort, s'imaginant qu'Artaxandre lui en saurait gré.

D'autre part, Pasithée était en colère de voir que Clidamis l'abandonnait et que cela divertissait Artaxandre, qu'elle eut volontiers rappelé. Pour Cynefie, elle ne savait qu'imaginer pour guérir Artaxandre, car elle ne pouvait plus lui dire qu'elle n'avait pas aimé Alphimedon puisqu'elle le lui avait avoué, et elle ne pouvait pas faire qu'Alphimedon fut plus estimable ni plus estimé qu'il était. De sorte qu'elle ne pouvait faire autre chose, comme elle était glorieuse, que faire semblant de ne se soucier pas de ce qu'Artaxandre ne la voyait plus. Cependant, comme Artaxandre n'est pas inconsolable en matière de galanterie, l'amitié de Cephise le consola effectivement de cette cruelle aventure, car, ayant commencé quelque temps après cette espèce de vie coquette et galante dont il lui avait parlé, il s'en trouva si bien, qu'il ne la changea point tant qu'il fut à Crete. Ainsi il rendait compte à Cephise de toutes les folies qui lui arrivaient et il avait quelquefois plus de plaisir à lui raconter ce qui lui était arrivé, que la chose même ne lui en donnait. Comme Cephise a l'esprit galant et agréable, qu'elle avait de l'amitié pour Artaxandre, et qu'il en avait pour elle, leur conversation avait une certaine liberté qui la rendait tout à fait agréable et qui fit que lorsqu'Artaxandre fut obligé de partir de Crete, il regretta plus son amie que toutes ses maîtresses, et je suis même assuré, que de l'heure que je parle, il se souvient plus agréablement de Cephise, que de Pasithée, et de Cynefie, avec qui il a eu ces commencements d'amour que

vous avez voulu savoir et que j'ai raconté avec si peu d'art, que j'ai sujet de craindre que toutes les illustres personnes qui m'écoutent ne se soient repenties de leur curiosité.

- En mon particulier, dit Clélie voyant qu'Artaxandre n'avait plus rien à dire, je ne me repens pas d'avoir souhaité de les savoir, car je suis persuadée que ces deux commencements d'amour valent bien une histoire entière.

- Pour moi, dit le Prince Sextus, je me suis fort affectionné d'Artaxandre, principalement parce qu'il me semble qu'il ressemble à Amilcar !

- Il est vrai, reprit Aronce, que tout ce qu'a fait Artaxandre est assez de son caractère,

- J'en tombe d'accord, dit l'enjouée Plotine, mais il me semble pourtant que si Amilcar eut été à la place d'Artaxandre, il n'aurait point quitté Pasithée si légèrement, ou qu'il serait retourné à elle, après avoir quitté Cynefie, car il ne me semble pas qu'il fut aussi propre à avoir des amies que des maîtresses.

- J'ai encore si peu l'honneur d'être connu de vous, reprit Amilcar, que vous en parlez un peu bien hardiment !

- Quoi qu'il en soit, dit Cefonie, je voudrais bien savoir qui est cet Artaxandre,

- Pour moi, dit Artemidore, j'ai la même curiosité,

- En mon particulier, ajouta Zenocrate, je voudrais aussi connaître Pasithée et Cynefie,

- J'aurais même quelque curiosité pour Cephise, ajouta Clélie, car il me semble qu'une amie qui peut consoler deux maîtresses doit avoir bien du mérite.

- Sincèrement, dit alors Plotine, il est peu de choses que je ne fisse pour savoir les véritables noms de toutes ces personnes,

- En vérité, dit Amilcar, votre curiosité est mal fondée puisque vous n'en connaîtriez guère quand je vous les aurais nommées.

- Si vous le voulez, dit alors Célère en parlant bas à Plotine, je vous donnerai la clef de cette histoire, pourvu que vous fassiez semblant de l'avoir eue par enchantement. »

Comme Plotine a l'esprit gai et agréable, elle imagina qu'elle ferait une plaisante chose si Célère lui tenait sa parole. Si bien que s'empressant obligeamment, il lui dit tous les véritables noms de ceux qu'Amilcar avait introduits dans l'aventure qu'il avait racontée, après quoi il se retira adroitement d'auprès de Plotine à qui Amilcar n'avait pas pris garde qu'il eût parlé bas, parce que dans le dessein qu'il avait d'empêcher Sextus de parler à Clélie, il s'était attaché à parler à ce prince. De sorte que lorsque Célère fut hors d'auprès de Plotine, elle recommença de presser Amilcar de leur dire les véritables noms d'Artaxandre, de Pasithée de Cynefie, de Cephise et des autres dont il avait parlé, et

comme il continuait de s'en défendre, elle lui dit qu'elle lui demandait une chose qu'elle pouvait savoir sans lui. « Et pour vous témoigner, lui dit-elle, que je cherchais seulement à vous avoir obligation, si vous me promettez d'avouer la vérité, je m'engage, ajouta-t-elle en riant, à faire certains caractères sur des tablettes qui sont dans ma poche, qui ne seront pas plutôt faits, que toute la compagnie saura les véritables noms de ceux qui lui donnent tant de curiosité !

- Ha ! aimable Plotine, reprit Amilcar, si vous faites ce que vous dites, je m'engage aussi non seulement à vous dire la vérité, mais je m'engage encore à être toute ma vie amoureux de vous, quand même vous auriez trop peu aimé quelque autre Philicrate ou trop aimé quelque autre Alphimedon.

- Je n'en veux pas davantage, reprit-elle. »

Et en effet, prenant des tablettes qu'elle avait, elle se retira vers les fenêtres pour aller écrire les noms que Célère lui avait dit, et, après les avoir écrits, elle donna ces tablettes à Zenocrate afin qu'il lût tout haut ce qu'elle y avait mis. De sorte que, toute la compagnie s'empressant pour entendre ce que Zenocrate allait dire, il commença de lire ce que Plotine avait écrit dans ces tablettes, qui était conçu en ces termes :

La véritable clef de l'histoire d'Artaxandre. Artaxandre : Amilcar, Pasithée : Belise, Cynefie : Lindamire, Cephise : Liriane, Alphimedon : Phelinix, Clidamis : Alberite, Philionte : Timaïde, Crete : Sidon.

Mais à peine Zenocrate eut-il achevé de lire, que tout le monde s'empressa à dire à Amilcar, qu'on avait bien connu qu'il était Artaxandre.

- Eh bien, dit alors Amilcar, je serai Artaxandre si vous le voulez, car je suis le plus complaisant de tous les hommes ! Mais je voudrais bien savoir par quel enchantement, Plotine qui ne trouvait pas il n'y a qu'un moment que je lui ressemblasse tout à fait, a pu deviner ce qu'elle vient de dire. »

Après cela, Amilcar rêva quelque temps puis, regardant Célère qui ne pût s'empêcher de sourire, « Ha ! Célère, lui dit-il, vous avez trahi mon secret, car je viens de me souvenir que je vous ai autrefois raconté toutes les folies que je viens de dire.

- Mais encore voudrais-je bien savoir, dit alors Clélie, pourquoi vous vous êtes donné la peine de changer tous les véritables noms de toutes ces personnes, et de changer le vôtre, car nous ne connaissons non plus Belise que Pasithée.

- Il est vrai, répliqua-t-il, mais vous connaissiez mieux Amilcar que vous ne connaissiez Artaxandre et c'est pour l'amour de lui seulement que j'avais déguisé les autres. Mais ce qu'il y a de rare est que dans la précipitation où j'ai fait ce changement, j'ai fait une chose où personne n'a pris garde, qui est assez plaisante, car j'ai donné un nom grec à un Africain !

- Pour moi, dit Sextus, je ne vois pas trop bien non plus que le reste de la compagnie, par quelle raison vous ne nous avez pas donné la joie de savoir que vous aviez intérêt à tout ce que vous nous racontiez,

- Je vous ai déjà dit Seigneur, répliqua-t-il, avant que de vous raconter ces deux bizarres commencements d'amour, que je n'aimais pas à être moi-même mon historien, et je vous dis encore que je ne le ferai jamais et que ceux même qui veulent faire des livres de la nature de ceux d'un illustre aveugle dont la Grèce adore les ouvrages, doivent presque toujours introduire quelques personnes qui racontent les aventures des autres. Car lorsque l'on en use ainsi, on loue ou blâme tous ceux dont on parle selon qu'ils le méritent. L'on peint même les personnes qu'on introduit dans un récit, on raisonne sur les choses, on mêle ses sentiments aux leurs et on leur fait exactement dire et penser tout ce qu'elles ont dit et pensé. Mais quand on dit soi-même son histoire, tout ce qu'on dit à son avantage est suspect à ceux qui l'écoutaient et il est si difficile, si c'est une femme qui fait une narration, de lui faire dire de bonne grâce « j'ai donné de l'amour » et si c'est un homme de lui faire raconter à propos qu'il a été aimé, ou qu'il est brave, qu'il est mille et mille fois plus raisonnable que ce soit une tierce personne qui raconte, que de raconter soi-même.

- Ce que vous dites est assurément fort raisonnablement dit, répliqua Aronce, mais je crois pourtant que s'il se trouvait des gens qui voulussent faire des livres de la nature que vous l'entendez, il y en aurait d'autres qui trouveraient étrange que ces tierces personnes sussent tant de particularités de choses où elles n'ont pas le principal intérêt.

- Je suis persuadé de ce que vous dites, reprit Amilcar, mais ce serait pourtant un scrupule mal fondé, car outre qu'on sait quelquefois mieux les aventures des autres que les siennes, parce qu'on les peut savoir de la bouche de toutes les personnes intéressées, il est encore vrai qu'il faut que ceux qui lisent entrent dans les sentiments de celui qui a fait l'ouvrage, et qu'ils lui sachent gré de ce qu'il n'en use ainsi que pour leur donner plus de plaisir qu'ils n'en auraient, si la chose était autrement. Il y a pourtant certaines observations judicieuses à faire, que ceux qui auraient quelque adresse feraient infailliblement c'est pourquoi je ne les dis pas, mais après tout, quand il faudrait avoir quelque indulgence pour cela, j'aimerais beaucoup mieux l'avoir que d'entendre une femme raconter les conquêtes que sa beauté a faites, ou que d'ouïr un homme qui raconte la grandeur de ses exploits. Ce n'est pas que quand on se trouve forcé de le faire il ne s'en faille tirer comme on peut, et qu'il ne fut même bon qu'un homme qui écrirait des aventures de la nature que je l'entends en fit réciter quelqu'une aux personnes intéressées, pour faire voir qu'il aurait assez d'art pour le faire bien, mais il n'en faudrait pas abuser. Et pour mettre en pratique ce que je dis pour les autres, je me promets à moi-même de ne raconter jamais rien qui me soit arrivé, si ce n'est à une seule personne à la fois et de le faire le moins qu'il me sera possible,

- Je suis tout à fait aise de la résolution que vous prenez, dit alors Plotine en riant, car comme il y a apparence que nous aurons quelque aventure ensemble, je serai en sûreté, et je ne craindrai pas que vous racontiez ce qui se passera entre nous si ce n'est sous des noms supposés qui me mettront à couvert de toute dangereuse explication.

- En vérité, dit Cefonie, je ne pense pas que vous fussiez bien aise qu'on racontât votre aventure de cette sorte, et je suis même persuadée que si cela était, vous vous empresseriez adroitement à en donner la clef comme vous avez donné celle de l'histoire d'Artaxandre.

- Pour moi, dit une de ces dames mélancoliques qui supportaient leur captivité avec tant de chagrin, je ne comprends pas trop bien l'excessive curiosité que j'ai remarqué que toute la compagnie a eu de savoir les véritables noms des personnes qu'Amilcar a introduites dans son récit, car, cela ne changeant rien ni à l'aventure ni aux sentiments, que vous importe que ceux, entre qui ces choses qui vous plaisent se passent, soient Grecs ou Africains ? Et pourquoi se tourmenter tant pour savoir ce qui ne peut donner un divertissement effectif ? Pour moi, ajouta-t-elle, quand Amilcar eut dit en commençant son récit « je m'en vais vous raconter une aventure que j'ai inventée » je l'aurais écoutée aussi paisiblement et avec autant de plaisir que j'en ai eu. J'en aurais même eu davantage, poursuivit-elle, car j'aurais eu celui d'admirer l'art de celui qui aurait si heureusement inventé des aventures si ingénieusement conduites.

- Quoi que vous en veuillez dire, reprit Plotine, il y a sûrement plus de plaisir à écouter une chose que l'on sait qui est vraie, qu'une que l'on sait qui n'a jamais été.

- Il y a des choses véritables, répondit Clélie, qui sont si peu agréables et si éloignées de toute vraisemblance, et il y en a d'inventées qui sont si divertissantes, et si vraisemblables qu'on peut dire que, quelquefois, le mensonge est plus agréable que la vérité et qu'il ressemble mieux à la vérité que la vérité même !

- Comme chacun a sa fantaisie, dit Plotine, je n'entreprends point de disputer jamais rien par raison, parce que je suis persuadée que chacun a la sienne pour soutenir ce qui touche son inclination.

- Ce que vous dites est tout à fait bien dit, reprit Sextus, c'est pourquoi il ne faut jamais condamner les plaisirs de qui que ce soit. De l'humeur dont je suis, je ne condamne jamais rien en autrui, mais aussi, ne puis-je souffrir que les autres trouvent à redire à ce que je fais.

- Pour moi, dit Zenocrate, j'avoue que je vois quelquefois diverses choses qui ne me plaisent pas, mais la paresse naturelle que j'ai pour toutes les choses qui ne me donnent pas un fort grand plaisir, fait que je ne les condamne pas et que je n'en dis rien,

- En mon particulier, dit Amilcar, je condamne toujours ceux qui condamnent les autres.

- Il faut sans doute être fort réservé à dire son sentiment des plaisirs d'autrui, ajouta Aronce,

- C'est pourtant une chose que peu de personnes font, reprit Célère, car il n'y a rien qui soit plus sujet à la censure que les plaisirs.

- Ce que vous dites est vrai, répliqua Artemidore, mais aussi faut-il avouer qu'il n'y a rien qui fasse mieux connaître les gens jusqu'au fond du cœur et qu'ainsi, ce n'est pas sans sujet si on s'est accoutumé à les observer, car enfin, dans les affaires solides et sérieuses, on a l'esprit concerté, et on ne connaît point ceux qui les font. Mais dans les plaisirs, on abandonne son cœur et son esprit, on se découvre tout entier et c'est véritablement par là qu'on connaît les mœurs, et les inclinations des gens.

- C'est sans doute ordinairement par les petites choses, reprit Clélie, que l'on vient à connaître les grandes.

- Pour moi, dit Amilcar, on se trouverait bien attrapé à me juger par mes plaisirs, car je m'en fais de tant de manières différentes, que quand la Fortune me met en un lieu où je n'en puis apparemment avoir, je m'en fais des affaires qu'elle me donne, plutôt que de n'en avoir pas. Car enfin, on ne peut vivre sans plaisir et ceux qui pensent n'en point avoir et qui sont naturellement sombres et chagrins, en trouvent assurément dans leur propre mélancolie. »

Après cela, Sextus voyant par le silence de Clélie et des autres dames qu'elles trouvaient qu'il était assez tard pour finir la conversation, il se leva et s'en alla suivi d'Aronce, d'Artemidore, d'Amilcar, de Zenocrate, et de Célère qui, après avoir accompagné ce prince chez lui, s'en allèrent chez eux. Mais ce qu'Aronce eut de plus doux ce soir-là, fut que lorsque Sextus se leva, Amilcar l'ayant adroitement engagé à parler à Plotine, trouva moyen d'entretenir un moment Clélie sans être entendu que d'elle, de sorte que ce précieux moment qu'il avait eu, lui fit passer toute la nuit avec beaucoup de plaisir.

Cependant comme le siège d'Ardée pressait et que la présence de Tarquin y était nécessaire, il fallut qu'il se disposât à partir. Il avait pourtant trouvé Clélie si belle qu'il eut volontiers différé son départ de quelques jours, si l'ambition n'eut pas toujours été la plus forte dans son cœur, car encore que Tarquin n'eut jamais eu l'inclination fort amoureuse, il sentait pourtant quelque chose d'extraordinaire pour cette belle captive qu'il fut voir le lendemain, donnant ordre qu'on la servit avec soin, et accordant même beaucoup de grâces aux autres à sa considération. Comme la fière et cruelle Tullie le sut, elle fit encore instance, sur le prétexte des vestales, pour obliger Tarquin à délivrer ces captives. Elle fit même que Verenie vint une seconde fois trouver ce prince, mais il s'emporta plus encore contre elle à cette seconde visite qu'à la première, car il lui dit que, pour la récompenser dignement des soins qu'elle prenait de faire un soulèvement à Rome, il allait envoyer chercher son frère en quelque lieu de la Terre qu'il fut, pour l'exterminer, avec toute sa famille. Après quoi, se disposant à partir, il partit ef-

fectivement le lendemain, suivi du Prince Sextus, du Prince de Pometie, du Prince Titus, de Collatin, des jeunes fils de Brutus, qui faisaient leur première campagne, de deux autres jeunes gens de qualité de la maison des Aquiliens, de tous les braves de Rome, d'Aronce, d'Artemidore, d'Amilcar, de Zenocrate, de Célère, et de beaucoup d'autres.

Ce départ fut même si précipité, que Sextus ne pût revoir les captives, mais comme Célère passait pour être frère de Clélie, il y fut pour y mener Aronce qui eut la consolation de lui pouvoir dire adieu. Il est vrai que cet adieu fut si triste, qu'on peut dire qu'ils ne firent que se communiquer leur douleur et faire un échange de leurs déplaisirs. Car, quand Clélie pensait qu'elle était sous la puissance de Tarquin qui haïssait si horriblement son père, qu'elle songeait que ce fier tyran la regardait trop favorablement, que le Prince Sextus faisait la même chose, que la cruelle Tullie ne lui avait fait nulle civilité, qu'Aronce s'en allait à la guerre où il pouvait mourir, que Célère, qui disait être son frère, y pouvait périr aussi bien qu'Amilcar et qu'ainsi elle était exposée à demeurer sans aucun secours entre les mains des plus méchantes gens du monde, il n'était pas possible qu'elle n'eût une douleur très violente. Aronce qui sentait beaucoup plus les malheurs de la personne qu'il aimait, que des gens propres sans songer à ce qu'on pouvait dire de lui à la Cour du Roi son père, et sans penser à ce que ce Prince en disait lui-même, ne songeait qu'au pitoyable état où il voyait Clélie. Néanmoins, comme Tarquin avait promis de la délivrer à la fin du siège d'Ardée, cette espérance modérait une partie de son chagrin. Il est vrai que la crainte qu'il avait qu'elle ne fut reconnue pour être fille de Clélius, lui ôtait la plus sensible douceur de cette espérance joint que le seul déplaisir de s'éloigner d'elle, et de la laisser sous le pouvoir de la fière Tullie était si grand, qu'on pouvait dire qu'il suffisait seul à le rendre digne de compassion, aussi se dirent-ils en cette rencontre les plus douloureuses choses du monde pendant que Célère et Amilcar qui avaient été de cette visite, faisaient leurs adieux aux autres captives. Il est vrai que l'adieu de Plotine et d'Amilcar, fut aussi enjoué que l'autre fut mélancolique, puisqu'ils se dirent cent agréables folies en se séparant. Amilcar prit pourtant un visage plus sérieux lorsqu'il prit congé de Clélie car malgré son enjouement, il sentait fort obligeamment les malheurs de cette belle personne.

Mais après l'avoir quittée, Aronce, Célère et lui n'osèrent aller voir Verenie, de peur que si cela eut été su, ils n'eussent été suspects à Tarquin, mais ils furent secrètement chez la vertueuse Sivelia, afin de l'obliger de faire savoir à Verenie que son illustre nièce avait en leurs personnes des défenseurs contre le tyran, ensuite de quoi ils se rendirent auprès de ce prince aussi bien qu'Artemidore et Zenocrate.

Cependant on vit sortir de Rome ce jour-là, le plus magnifique équipage de guerre que l'on eut vu depuis la fondation de cette superbe ville car, sous les premiers rois, les Romains, soit par impuissance ou modération, n'avaient eu nulle superfluité à rien. Au reste, comme Amilcar était également agréable et à Tarquin, et à Sextus, et au Prince de Po-

metie, et à Titus il se partagea durant cette marche, car il était tantôt avec l'un, et tantôt avec l'autre et il divertissait si bien sa conversation entre ces personnes d'humeur différente, qu'il leur disait précisément ce qu'il leur fallait dire pour leur plaire. Pour Aronce, il était si occupé de sa douleur, qu'il s'entretenait lui-même. Quant à Artemidore, il parlait avec Zenocrate, car ils avaient tous deux assez de sujets de s'entretenir, où les autres ne pouvaient prendre de part, et pour Célère, il entretenait Collatin sur les causes du siège où ils allaient.

Cependant, comme le quartier de Tarquin était entre Ardée et Rome, le camp était si proche de cette fameuse ville, qu'il n'y avait point de jour qu'on n'y put aller et revenir, mais comme la raison ne voulait pas qu'Aronce en usât ainsi de peur de se rendre suspect, on peut dire qu'il était aussi malheureux que s'il eut été fort éloigné de Clélie, puisqu'il ne l'osait aller voir. À peine Tarquin fut-il arrivé au camp qu'il donna tous ses ordres pour le siège. Il fut reconnaître tous les divers postes et il voulut que ces étrangers y fussent, afin de voir si la manière que les Romains avaient de faire la guerre, avait quelque rapport avec celle des Grecs et celle des Africains.

Pour Aronce, quoiqu'on ne le dise pas d'un pays si éloigné, il ne laissa pas d'accompagner Tarquin et il raisonna si juste, et donna des avis si utiles à ce Prince, qu'il commença dès ce jour-là, à ne le regarder pas comme un homme ordinaire. Mais comme Tarquin et cette vaillante troupe, étaient sur une hauteur, dont Aronce disait qu'il se fallait emparer, ceux d'Ardée firent une sortie. Ils la firent même d'abord si avantageusement pour eux, à la faveur d'une coline qui était sur la gauche, que Tarquin se vit attaqué sans avoir prévu qu'il le dut être. De sorte qu'il fut alors bien heureux d'avoir auprès de lui des gens aussi braves que ceux qui l'environnaient. Car enfin, malgré la vigoureuse attaque de ses ennemis qui étaient la moitié plus fort en nombre que ceux qu'ils attaquaient, ils les repoussèrent, et Aronce fit des choses si prodigieuses ce jour-là, qu'il donna de l'admiration à tous ceux qui le virent. Comme il savait qu'Horace était dans Ardée, il avait une secrète haine pour ceux qui la défendaient. Quand il pensait pourtant qu'elle servait d'asile à son illustre ami, que Tarquin haïssait pour sa vertu seulement, il sentait ralentir une partie de cette héroïque ardeur qui lui faisait faire de si grandes choses. Mais après tout, quand il pensait que la fin du siège d'Ardée devait délivrer Clélie, il ne considérait plus rien que ce qui pouvait servir à faire prendre cette ville. De sorte que s'agissant ce jour-là de défendre celui qui l'assiégeait, il le défendit comme s'il l'eut infiniment estimé, qu'il l'eut aimé chèrement, et qu'il eut eu pour lui une tendresse incomparable, quoique dans le fond de son cœur, il eut une aversion horrible pour ce fier tyran. Si bien que se voulant signaler en cette occasion, il fit, comme je l'ai déjà dit, des choses si merveilleuses, qu'il se fit admirer des amis et des ennemis. Tous ceux qui accompagnaient Tarquin firent aussi des actions dignes d'une mémoire éternelle et l'on eut dit que les Romains, les Grecs et les Africains, avaient entrepris de se surmonter en valeur, en surmontant ceux qui les

attaquaient. De sorte que, tant de braves gens combattant ensemble, battirent les autres, tous braves, et tous forts qu'ils étaient, et les repoussèrent jusque dans leurs portes, après en avoir beaucoup tué, et avoir fait plusieurs prisonniers. Mais, entre ceux qu'Aronce avait pris de sa main, il s'en trouva deux qui lui apprirent des choses bien différentes, car après qu'il fut venu des troupes de Tarquin pour le soutenir, et comme il se retirait sans craindre de pouvoir être attaqué par d'autres troupes de ceux qu'il venait de vaincre, il demanda à ces prisonniers des nouvelles de l'état de la ville et du nombre de gens qu'il y avait sous les armes pour la défendre.

- Seigneur, dit un de ces soldats, il y en a assez pour vous donner bien de la peine et si le vaillant Horace échappe de ses blessures comme on l'espère, lui et Herminius se joignant à ceux qui commandent nos troupes, vous feront apparemment acheter la victoire un peu cher.

- Quoi ! s'écria Tarquin en rougissant de colère, Horace et Herminius sont tous deux dans Ardée ?

- Oui Seigneur ! reprit fièrement ce courageux soldat, et s'ils avaient été à la tête des troupes que vous venez de battre, vous ne les auriez peut-être pas repoussées si facilement !

Tarquin irrité de la hardiesse de ce prisonnier, commanda qu'on le fit mourir, mais, comme Aronce était celui qui l'avait pris :

- Ha ! Seigneur, dit-il à Tarquin, avec une générosité extrême, puisque c'est à moi que ce prisonnier s'est rendu, je supplie votre majesté de ne le traiter pas si cruellement, car je crois être obligé de défendre sa vie. Je puis vous assurer qu'il l'a si courageusement défendue, qu'il mérite que vous ne le traitiez pas ainsi !

- Je le donne à votre valeur, répliqua brusquement Tarquin, quoique son insolence méritât la mort, car, enfin, il ose louer deux de mes plus fiers ennemis en ma présence, citant, certain que je ne hais guère plus Clélius, que je hais Horace et Herminius. »

Après cela Tarquin ayant jeté les yeux sur cet autre captif qu'Aronce avait fait, il se mit à lui demander qui il était, car il lui sembla qu'il avait l'air étranger.

- Seigneur, lui dit-il en assez mauvais langage romain, quoique j'aie été pris parmi vos ennemis, je n'en suis pourtant pas ! Car je suis au Prince de Numidie qui m'envoyait dans Ardée, pour savoir si une fille qu'on a enlevée y était. »

À peine eut-il dit cela, qu'Aronce, Amilcar, et Célère, le reconnaissant effectivement pour l'avoir vu auprès du Prince de Numidie, eurent un étrange battement de cœur, car ils crurent qu'il allait peut-être dire quelque chose qui donnerait lieu à Tarquin de penser que Clélie était fille de Clélius. Mais par bonheur, celui qui parlait avait autrefois été au maître d'Amilcar si bien que, tournant alors fortuitement les yeux vers lui, il lui fit tant de signes de se taire et il les lui fit si diligemment et d'une manière si menaçante que, ne sachant ce qu'il fallait dire ou ne

dire pas, il ne dit plus rien. Il est vrai que Tarquin voyant que ce prisonnier était étranger, et qu'il ne savait rien de ce qu'il voulait savoir, ne s'y arrêta pas davantage et le laissa avec les autres prisonniers, ce dont Aronce eut une joie extrême. Mais comme il voulait apprendre un peu plus précisément les desseins du Prince de Numidie, lorsque Tarquin fut retourné à son quartier, il fut à celui où l'on gardait les prisonniers afin de parler à cet Africain qui pouvait contenter sa curiosité, et il fut avec Amilcar, et lui fit dire que le Prince de Numidie cherchant à se mettre dans le parti opposé à celui d'Horace, avait voulu savoir s'il était vrai qu'il fut dans Ardée comme on le lui avait dit. De sorte qu'Aronce se vit exposé à voir arriver son rival au camp de Tarquin et à y arriver même d'une manière à le faire connaître pour ce qu'il était. Cependant il fallut qu'il déguisât ses sentiments et que pour l'intérêt de Clélie, il fut de tous les plaisirs du Prince Sextus parce que c'était plus de lui que des autres dont il fallait attendre protection pour Clélie, si Tarquin apprenait par malheur qu'elle fut fille de Clélius. Outre qu'il ne s'amusait pas à avoir de cette haine de politique dont le Roi son père était capable, il était encore certain, que puisque Clélie était belle et qu'elle lui plaisait, il serait d'humeur à la défendre contre lui s'il la voulait perdre ou s'il l'aimait trop, car Aronce le voyait exposé à craindre ces deux sortes de malheurs, pour l'admirable personne qu'il aimait. Si bien que quoiqu'il fût très mélancolique, il fallait qu'il fit comme s'il avait été fort gai, que sans aimer le libertinage, il vécut avec le plus libertin de tous les hommes. Car comme Tarquin n'avait pas dessein de prendre Ardée par la force, parce que la première attaque lui succéda mal, qu'il y avait déjà quelque temps que cette ville était investie et qu'il n'y avait pas de fréquentes occasions, Sextus introduisit au camp une espèce de vie plus voluptueuse qu'à Rome puisque ce n'étaient que festins continuels de tente en tente, et de quartier en quartier.

Cependant il fallait s'accommoder à son humeur, quoiqu'on n'en fût pas, car en ces sortes de rencontres, il y a quelquefois beaucoup de sagesse à n'être pas trop sage. Ainsi Aronce étant tout ensemble et amant, et prudent, s'accommodait au temps et était de toutes ces fêtes tumultueuses, dont Sextus était le chef. Il traita même toute cette troupe guerrière dans sa tente et il la traita avec une magnificence qui étonna les Romains, et une politesse qui donna de l'admiration aux Grecs qui s'y trouvèrent. Artemidore, Amilcar, et Zenocrate, traitèrent aussi à leur tour comme des gens qui savaient bien faire toutes les choses dont ils se mêlaient. Comme Sextus mêlait toujours l'amour à toutes choses, les conversations qui suivaient ces festins étaient ordinairement sur la beauté, ou l'humeur des femmes, soit en les louant ou en les blâmant. De sorte que, comme toute cette troupe enjouée avait un jour soupé chez le Prince Sextus, il se mit à faire la guerre à Collatin, de ce qu'on ne voyait point sa femme, quoiqu'elle eût la réputation d'être la plus belle femme de Rome. « Car enfin, disait-il à Aronce, à Artemidore, à Amilcar, à Zenocrate, et à Célère, bien que Collatin soit neveu du Roi mon père, que par conséquent Lucrèce soit d'une qualité

à être connue dans Rome jusqu'aux plus vils esclaves, elle n'est presque connue de personne que par sa réputation qui paraît établie par enchantement. Car comme elle ne voit point la reine, parce qu'elle ne l'a pas autrefois bien traitée, on ne la voit en nulle part où l'on puisse juger de sa beauté. En effet, si elle va dans les rues pour aller au temple, elle a son voile abaissé et elle ne va presque en nul autre lieu. Si elle fait quelques promenades, ce sont des promenades solitaires et Lucrèce enfin n'est vu que de cinq ou six personnes, que personne ne voit. Cependant elle ne laisse pas d'avoir la réputation d'être la plus belle femme qu'on ait vue à Rome, mais à vous dire la vérité, ajouta-t-il en riant, je ne le crois point, car si elle était si belle, je suis persuadé qu'elle se montrerait malgré toute l'austérité romaine, malgré tous ses parents qui la gardent, et malgré Collatin lui-même, et toute sa jalousie, car je conclus hardiment que si Lucrèce est belle, il faut assurément qu'il soit jaloux puisqu'on ne la voit point.

- Ha ! Seigneur, s'écria Collatin, vous me faites une injustice étrange de m'accuser de jalousie puisqu'il faudrait que j'eusse perdu la raison pour être jaloux de Lucrèce.

- Je vous assure, reprit Amilcar en riant, qu'une belle solitaire et solitaire volontairement, est une des plus rares choses du monde et qu'ainsi s'il est vrai que vous ne soyez point jaloux, le Prince Sextus est fort excusable de vous soupçonner de l'être.

- Pour moi, dit le Prince de Pometie, qui sait un peu plus des nouvelles de Lucrèce que vous, je suis assuré que sa retraite ne vient point de la jalousie de Collatin, mais seulement de sa modestie et de ce qu'elle s'est mis dans la fantaisie qu'il doit y avoir une grande différence entre une belle maîtresse, et une belle femme.

- En mon particulier, dit Sextus, je ne suis pas de ce sentiment-là, car je trouve qu'il faut qu'une femme soit la maîtresse de son mari et qu'il ne faut jamais qu'une maîtresse soit la femme de son amant.

- En effet il ne faut point, dit Artemidore, qu'une femme cesse d'être galante pour son mari dès qu'elle est mariée et il ne faut point qu'une maîtresse s'accoutume si fort à son amant qu'elle en devienne la femme par le peu de soin qu'elle apporte à lui plaire, quelque longue que soit leur amitié.

- C'est pourtant une chose, reprit Aronce, qui arrive très souvent.

- Pour ce qui me regarde, dit Amilcar, je voudrais que la dame se réglât sur l'amant, car si le mari cesse d'être amant dès qu'il est marié, je trouve bon que la femme cesse d'être maîtresse, mais en galanterie je ne puis jamais trouver bon qu'il y ait rien qui ressemble à ce qui est ordinairement si opposé à l'amour.

- Je confesse, dit le Prince Titus, que je ne puis pas trop souffrir ces gens qui quand ils voient des dames, disent quelquefois « j'aimerais bien celle-là pour ma maîtresse, mais je ne la voudrais pas pour ma femme » et qui disent au contraire, « je voudrais bien celle-ci pour ma femme,

mais je ne la choisirais pas pour ma maîtresse » car il est vrai que je trouve que tout ce qui peut rendre une femme agréable, convient à une maîtresse et que tout ce qui peut faire aimer une maîtresse, rend une femme plus charmante, étant certain que de l'humeur dont je suis, je ne veux non plus que ma maîtresse soit coquette que ma femme et que je voudrais que ma femme fut aussi charmante qu'une maîtresse.

- Il ne faut donc pas, reprit Sextus, qu'elle ait toute l'austérité des prudes, qu'elle soit solitaire, sauvage, scrupuleuse, aisée à scandaliser, impérieuse, critique, condamnant aisément les autres, pensant mal d'autrui sur les moindres conjectures, mélancolique, et chagrine du propre chagrin que son austère vertu lui donne, et qu'elle se prive de tous les plaisirs qu'elle aime, pour avoir seulement celui d'être en si grande réputation d'honnête femme, qu'elle puisse, quand la fantaisie lui en prend, dire qu'il n'y en a point au Monde.

- Ha ! Seigneur reprit le Prince de Pometie, Lucrèce n'est pas de cette humeur car elle est très propre à la société, quoiqu'elle soit solitaire elle n'est sévère que pour elle seulement, elle pense toujours bien d'autrui, elle soutient même qu'il n'est ni honnête ni modeste à une femme de soupçonner celles de son sexe en général d'une grande faiblesse, elle ne condamne jamais les plaisirs des autres, elle explique toutes choses en bien, elle n'est ni sombre, ni mélancolique et si elle n'était pas solitaire, elle serait adorée de toute la Terre.

- Vous aimez tant sa belle-sœur, reprit le Prince Sextus, que vous n'êtes pas croyable de tout ce que vous dites à l'avantage de Lucrèce.

- Si un mari pouvait avec bienséance louer sa femme, reprit Collatin, je dirais que le Prince de Pometie ne flatte point Lucrèce et que l'affection qu'il a pour ma sœur, ne lui fait rien avancer contre la vérité.

- Pour moi, dit Sextus, qui ne m'attache pas tant aux formalités, je vous dispense de cette bienséance ordinaire, c'est pourquoi, sans penser que vous êtes mari de Lucrèce, dites-moi ingénument s'il est vrai qu'elle approche de la beauté de cette belle captive que vous vîtes, lorsque les vestales demandaient sa liberté, et celle des autres prisonnières ? Car pour moi je vous déclare, que je ne crois point qu'il puisse y avoir rien de si beau au Monde.

- Il est certain qu'elle est très belle, reprit Collatin, toutefois je ne sais si c'est que j'aime mieux les beautés brunes que les beautés blondes, mais je vous déclare que je suis persuadé que Lucrèce est aussi belle pour brune que cette captive l'est pour blonde et qu'entre les deux je laisserais la blonde, et prendrais la brune.

- Pour moi, dit Aronce malgré qu'il en eût, je crois que je n'en ferais pas autant que vous. »

Après cela, le Prince Sextus qui mourait d'envie de voir Lucrèce, fit signe à tout ce qu'il y avait là de jeunes gens, de seconder son dessein, de sorte que chacun se mit à soutenir que Lucrèce n'était point si belle

qu'on le disait. « Si elle est comme il me l'a représentée, dit alors Zenocrate, je suis assuré qu'elle n'est pas si belle qu'une personne que j'ai vue en Sicile,

- En mon particulier, dit Artemidore, j'en connais une qui ne lui céderait pas

- Et pour ce qui me regarde, dit alors Amilcar, je sais une Lucrèce pour le moins dans chaque pays où j'ai été, mais je ne connais qu'une belle captive au Monde.

Aronce eut bien voulu en dire autant, mais il n'osait de peur de se découvrir, de sorte qu'il laissait parler les autres, qui avouèrent, tous, quoiqu'ils eussent des maîtresses, que la belle captive était la plus belle chose qu'on eut jamais vue. Pour le Prince de Pometie, il ne contredisait pas sa grande beauté, mais il disait seulement que celle de Lucrèce et la sienne ne pouvaient être comparées, parce qu'elles étaient si opposées, que rien ne le pouvait être plus, l'une ayant les cheveux blonds et les yeux bleus, l'autre les yeux noirs et les cheveux bruns. Cependant comme le grand festin du Prince Sextus avait mis dans l'esprit de Collatin quelque disposition extraordinaire à la joie, il entendit tout à fait bien raillerie ce jour-là, de sorte que le Prince Sextus ayant recommencé de lui faire la guerre de sa prétendue jalousie, quoiqu'il sût pourtant bien qu'il n'était pas jaloux, se détermina tout d'un coup, et regardant toute cette troupe enjouée de jeunes gens : « Pour vous témoigner, leur dit-il, que je ne suis point jaloux, et pour vous faire savoir si Lucrèce mérite toute la réputation de beauté qu'elle a, je m'offre, si vous le voulez, à monter à cheval à l'heure même et à vous mener chez moi. »

À peine Collatin eut-il dit cela, que Sextus ravi de joie le prit au mot, et quoiqu'il fût déjà assez tard, ils montèrent tous à cheval pour Rome, qu'ils traversèrent sans s'arrêter, afin d'aller à Collatie où était alors Lucrèce. Elle n'attandait pas une si grande compagnie, et travaillait avec ses femmes à un ouvrage admirable, dont elle faisait une des occupations de sa solitude. Cependant, comme elle était naturellement propre, quoiqu'elle eût crû ne voir personne ce jour-là, elle n'était pas dans une négligence qui dérobât à sa beauté. Au contraire, elle avait un habillement qui lui était très avantageux, de sorte que comme toute cette troupe, en arrivant, fit un fort grand bruit et qu'elle sut que c'était son mari qui l'amenait, elle se disposa à la bien recevoir. Lucrèce quittant son ouvrage, fut au-devant de ceux qui venaient, jusqu'à l'entrée d'un grand vestibule situé au-delà de sa chambre, quand elle sut que les fils de Tarquin y étaient, ne voulant pas manquer d'aller au-devant d'eux. Ainsi, sans savoir que sa beauté était la cause de ce voyage, elle fut la leur montrer avec tout son éclat. Elle avait deux esclaves qui marchaient devant elle pour l'éclairer, faisant voir d'abord à ceux qui venaient, qu'elle méritait toute la réputation de beauté qu'elle avait, et qu'il n'y avait que Clélie au Monde, qui put disputer avec elle d'être la plus belle personne de la Terre. Aussi le Prince Sextus en fut-il si surpris, qu'il en devint aussi interdit qu'il l'avait été, la première fois qu'il

avait vu Clélie. Si bien que comme Amilcar le remarqua, il le fit remarquer à Aronce qui en fut fort aise, dans l'espérance qu'il eut que, peut-être, l'inclination qu'il avait pour Clélie deviendrait plus faible, s'il en pouvait avoir pour Lucrèce. De sorte qu'Amilcar, après avoir demandé tout bas pardon à Aronce de l'injustice qu'il allait avoir pour sa maîtresse, se mit à s'écrier que la belle captive était vaincue, que Lucrèce était victorieuse, et que Collatin était le plus heureux de tous les hommes. Comme Célère comprit le dessein d'Amilcar, il dit diverses choses qui convenaient à son intention, Zenocrate loua aussi avec exagération la beauté de Lucrèce, Artemidore fit la même chose, les jeunes fils de Brutus qui s'y trouvèrent en firent autant, les deux jeunes Aquiliens n'en firent pas moins, le Prince de Pometie demandait aux autres ce qui leur en semblait, Titus disait ce que disaient tous ceux avec qui il était, et Collatin lui-même, en ne disant mot, disait pourtant que Lucrèce n'avait jamais été plus belle qu'elle l'était ce soir-là.

Cependant, cette sage et modeste personne était si surprise de voir un si grand emportement, et d'entendre toutes les louanges tumultueuses qu'on lui donnait, qu'elle ne savait qu'en penser. Néanmoins, comme elle avait infiniment de l'esprit, et qu'elle n'avait pas même oublié l'esprit du monde dans sa solitude, elle se tira admirablement de cette conversation interrompue, où tous les discours n'avaient nulle liaison, et elle fit si bien les honneurs de chez elle, qu'elle ne charma pas moins tous ceux qui la virent, par sa civilité et par sa bonne grâce, que par sa beauté. Aussi, n'y eut-il personne de la compagnie qui s'avisât de lui faire un compliment sur ce qu'ils venaient chez elle à une heure où ils troublaient son repos. Au contraire, ils se mirent en conversation, comme s'il eut été l'heure de faire une visite régulière, de sorte que la première pointe du jour commença de paraître que l'on n'avait pas encore songé à parler de dormir. Toutefois, à la fin, le Prince de Pometie ayant remarqué que les beaux yeux de Lucrèce avaient une langueur qui témoignait qu'elle avait besoin de repos quoiqu'elle n'en ôtât pas la beauté, il proposa à la compagnie de se retirer. Comme le Prince Sextus était aussi charmé de la beauté de Lucrèce qu'il l'avait été de celle de Clélie, il ne s'y pouvait résoudre et il fît une satyre de la solitude avec Amilcar, qui dura encore fort longtemps. « Car enfin, disait ce dernier à Lucrèce pendant que Collatin parlait avec les autres qu'il avait amenés, n'est-il pas vrai que vous êtes la plus criminelle personne de la Terre, de cacher comme vous faites la plus grande beauté du monde ? De quelque côté que vous le veuillez prendre, la solitude n'est bonne à rien

- Elle est, du moins, propre à satisfaire celles qui la cherchent, et celles qui l'aiment, répliqua Lucrèce,

- Mais celles qui l'aiment, qui la cherchent, répondit Sextus, ne doivent ni la chercher, ni l'aimer si elles sont faites comme vous.

- Il est vrai, ajouta Amilcar, que la solitude n'est propre ni à faire paraître la beauté, ni à faire éclater la vertu et qu'elle n'est bonne à autre chose qu'à faire dire qu'un mari a de la jalousie quand il a une femme belle et solitaire.

- Quoique je ne sois pas fort exposée au monde, reprit Lucrèce, je pense pourtant qu'on ne dit pas que Collatin soit jaloux,

- Si on ne le dit point, répliqua Sextus, c'est que lorsque l'on parle de vous, on ne peut jamais dire autre chose, sinon que vous êtes la plus belle personne qu'on ait jamais vue,

- Mais encore, dit Amilcar, voudrais-je bien savoir quels plaisirs la solitude peut donner ?

- Quand il n'y en aurait point d'autre, reprit Lucrèce, que celui d'être assuré de n'importuner personne et de n'être importune de qui que ce soit, il y aurait toujours lieu de s'en louer, car ce sont deux choses qui arrivent souvent à tous ceux qui sont fort exposés au monde.

- Encore, dit Amilcar en riant, si je voyais dans toutes vos chambres, de grands et magnifiques miroirs qui fissent que vous vous vissiez partout, je ne chercherais pas quel plaisir vous pouvez avoir dans votre solitude, car je suis persuadé que vous en avez infiniment à vous regarder, et que ceux qui vous regardent, n'en ont guère plus que vous. Mais que vous passiez toute votre vie à regarder votre ouvrage, et qu'un tissu de diverses couleurs, puisse également occuper vos yeux et votre esprit, c'est ce que je ne puis concevoir. Je comprends bien, ajouta-t-il, qu'une personne qui aurait quelque attachement secret dans le cœur, qui lui donnerait sujet de rêver agréablement ou de refuser avec chagrin, pourrait aisément passer les journées entières à travailler à quelque bel ouvrage, parce que ce serait un prétexte de s'entretenir elle-même, et de ne parler guère. Mais de s'imaginer une femme d'esprit qui trouve un fort grand plaisir à passer toute sa vie les yeux baissés et les mains occupées à des choses moins difficiles à faire et moins ingénieuses que celles que font les abeilles qui bâtissent dans leurs ruches avec la rosée qu'elles prennent sur les fleurs, c'est ce que je ne saurais comprendre. Ainsi, je conclus hardiment que celles qui passent toute leur vie de cette sorte, s'ennuient, ou n'ont qu'un médiocre esprit ou qu'elles ont quelque secret sujet de rêverie qui les occupe, qui les divertit.

- Pour moi, reprit Lucrèce en rougissant, qui n'ai ni attachement secret, ni aucun chagrin, il faut de nécessité conclure que c'est par la médiocrité de mon esprit que je me divertis à mon ouvrage,

- Ha ! Madame, dit Sextus, je croirais bien plutôt que vous vous ennuyez en travaillant, que je ne croirai ce que vous dites.

- Vous avez raison Seigneur, reprit Amilcar, car à parler raisonnablement, c'est que Lucrèce s'est mis dans la fantaisie qu'on dise par le monde qu'elle a encore plus de vertu que de beauté, si bien qu'ayant pris d'abord une forme de vie solitaire, elle ne lui a pas semblé rude au commencement, parce que toute nouveauté n'ennuie pas, et qu'il y a

toujours quelque plaisir à faire ce que l'on veut. Mais Madame, ajouta-t-il, après que le temps a fait trouver que la solitude est fâcheuse, on ne sait plus comment rentrer dans la société, et pour l'ordinaire, toutes les belles prudes se rendent les plus malheureuses personnes du monde, pour avoir voulu commencer une forme de vie trop austère. C'est pourquoi Madame si vous m'en croyez, n'ajoutez rien à la sévérité romaine, ne soyez pas plus austère que les vestales, quittez Collatie, et revenez à Rome ! Ne prévenez pas la vieillesse par une mort avancée car, vous voulez bien que j'appelle la solitude ainsi.

- Pour moi qui la trouve infiniment douce, reprit Lucrèce, je ne puis pas lui donner un nom si terrible, car à vous dire la vérité, ajouta-t-elle en riant, je la trouve si agréable, que je puis vous assurer que depuis que je suis solitaire à Collatie voici la seule mauvaise nuit que j'y ai passée. »

Lucrèce dit cela d'un air si spirituel que, quoique ce fut dire au Prince Sextus qu'il était fort tard, et qu'il était temps qu'il se retirât, il ne trouva pas qu'il eut lieu de le trouver étrange, et il se sépara de Lucrèce avec tant d'estime pour elle, que tous ceux qui étaient avec lui, à la réserve de Collatin qui n'y prenait pas garde, connurent qu'elle avait touché son cœur. Il est vrai que ce n'était pas une chose fort difficile à faire, car l'amour de Sextus n'était jamais une amour détachée des sens où l'esprit eut une part considérable. Toute cette troupe après avoir laissé Lucrèce à son appartement, se reposa seulement une heure, et, après avoir fait un repas aussi magnifique que le permettait la précipitation de la chose, elle s'en retourna au camp. Mais en s'y en retournant, Artemidore, Amilcar, Zenocrate, et Célère, qui avaient envie de mettre Lucrèce dans le cœur de Sextus afin d'en chasser Clélie qui ne faisait que d'y entrer, ne firent autre chose que louer la beauté de Lucrèce et qu'estimer Collatin heureux. Ils disaient même tout bas à Sextus, qu'assurément Lucrèce avec toute sa vertu, était d'un tempérament passionné, ajoutant que cela se voyait en ses regards et qu'elle ne serait pas si difficile à vaincre que Clélie, qui était une personne plus froide. Si bien que Sextus qui était d'un naturel impétueux, abandonnant son cœur à la beauté de Lucrèce sans en chasser tout à fait Clélie, s'en retourna au camp sans savoir bien précisément s'il était plus touché de la beauté brune que de la beauté blonde. Il est pourtant vrai que comme il avait vu Lucrèce la dernière, il semblait qu'elle eut l'avantage sur l'autre, joint qu'entendant tant louer la beauté de Lucrèce, il en était encore plus touché, n'y ayant rien qui augmente davantage une nouvelle passion, que les louanges que l'on entend donner à celle qui la cause. Pour Aronce, quoiqu'il souhaitât fort que Sextus aimât plutôt Lucrèce que Clélie, il ne pût jamais obtenir de lui de dire que Clélie était moins belle que Lucrèce, ainsi il s'en retourna au camp, presque sans parler. Mais comme il en fut assez proche et qu'il marchait vingt pas derrière les autres, parce qu'il aimait mieux rêver que d'être obligé de se mêler dans une conversation si tumultueuse, il remarqua que cette troupe s'arrêtait. Si bien que, la joignant, il vit que c'était un officier de chez le Roi de Rome qui disait au Prince Sextus qu'il venait

d'arriver au camp un envoyé du Roi de Clusium, venant de la part du Roi son maître, avertir Tarquin, qu'on lui avait assuré que le Prince son fils qui s'était dérobé de sa Cour, était inconnu dans son armée, et pour le prier, s'il y était, de s'en assurer de peur qu'il n'eut la douleur de lui voir épouser la fille d'un homme qui était son ennemi dont on l'assurait qu'il était amoureux. Cet envoyé ajoutant que cette fille se nommait Clélie, qu'elle était fille de Clélius, qu'elle avait été enlevée par Horace et qu'elle devait être dans Ardée si elle n'en était sortie depuis peu. De sorte, poursuivit cet envoyé, qu'on n'a pas plutôt eu dit cela à Tarquin, qu'il s'est imaginé que la fille de Clélius doit être une de ces dames captives qui sont à Rome, et c'est pour cela que je m'en vais en diligence, afin de donner ordre qu'on les resserre fort étroitement. S'étant souvenu combien instamment la grande vestale demanda la liberté de ces captives, le roi ne doute point que Clélie n'en soit une et il paraît si animé contre elle, quoiqu'il ne sache encore laquelle c'est, qu'il jure qu'il la fera mourir, quand même il n'y aurait nulle autre raison qui l'y obligeât, que celle d'empêcher le fils du Roi de Clusium de la pouvoir épouser. « Mais, dit alors le Prince Sextus, le roi croit-il que le fils du Roi de Clusium soit dans son armée ?

- Oui Seigneur, reprit-il en lui parlant bas, car il a dit à cet envoyé qu'il y avait beaucoup d'étrangers avec vous qui avaient assez bonne mine, pour être dignes d'être fils de roi. Si bien que cet homme attend fort impatiemment votre retour à l'entrée de votre tente, pour voir à l'improviste si quelqu'un de ceux qui sont avec vous, sera le fils du Roi de Clusium ».

Cependant, quoique cet officier de Tarquin dit cela bas, Aronce l'entendit, et l'entendit avec une douleur incroyable. Comme il jugea qu'il lui importait extrêmement de ne découvrir pas son chagrin et son étonnement, il se retint autant qu'il pût et lorsque cet officier eut quitté ce prince, et qu'il eut poursuivi son chemin, il remarqua que Sextus regardait tantôt Amilcar, tantôt Célère, et tantôt lui, car il ne pouvait pas s'imaginer qu'Artemidore ni Zenocrate pussent être fils du Roi de Clusium, parce qu'ils avaient l'accent purement grec et qu'il savait bien que le fils de ce prince n'avait pas été élevé en Grèce. Mais enfin, voulant parler de cela avec les princes ses frères, quoiqu'ils n'eussent jamais guère de commerce ensemble, il les sépara des autres, et marcha vingt pas devant sans prendre garde à ceux qui le suivaient. Il ne pensait pas que la dernière chose que lui avait dite cet officier du Roi son père, eut été entendue. Si bien qu'Aronce profitant de cette occasion, fit signe à Célère, et demeurant quelques pas derrière, ils marchèrent si doucement, qu'ils étaient éloignés des autres de plus de cent pas lorsqu'ils arrivèrent à un petit bois fort touffu et fort épais. Aronce qui cherchait à pouvoir être dans la liberté de penser à ce qu'il avait à faire, prit un petit sentier détourné avec Célère qui, après cent détours, les mena dans un petit vallon solitaire, où il n'y avait que quatre ou cinq cabanes de bergers au bord d'un petit ruisseau. Ils n'y furent pas sitôt, que s'arrêtant en ce lieu-là où ils ne pensaient pas que Sextus les irait chercher,

Aronce commença de regarder son ami avec une mélancolie si touchante, qu'il ne fallait que rencontrer ses yeux pour avoir le cœur attendri. « Eh bien Célère, lui dit-il, que dites-vous de la cruauté de ma Fortune ?

- Elle est sans doute bien cruelle, reprit Célère à qui Aronce avait dit en marchant ce qu'il avait entendu, car enfin je vous avoue que je ne comprends point ce que vous devez faire, ni seulement ce que vous pouvez faire.

- Je puis mourir Célère, reprit-il, et voilà sans doute la plus raisonnable résolution que je puisse prendre. Considérez bien l'état où je me trouve, ajouta-t-il, et vous trouverez que j'ai raison, car de la manière dont cet officier a parlé, Tarquin sait presque de certitude que la fille de Clélius est sous sa puissance, et il lui sera aisé de savoir bientôt que Clélie est effectivement la fille de son ennemi. De plus, si je retourne au camp j'y serai prisonnier, car je serai reconnu, et si je n'y retourne pas, on me suivra, et, ce qui est le plus considérable, je ne rendrai nul office à Clélie puisque je ne pourrai pas retourner à Rome. Nous passerons même vous et moi pour des fourbes, et Amilcar aussi, car nous avons dit à Tarquin que vous étiez frère de Clélie. Cependant en n'y allant pas, je vois encore plus de péril pour elle, car il pourra être que parlant à Tarquin je l'empêcherai de se porter à la dernière violence contre cette admirable fille.

- Ce qui vous doit donner quelque consolation, reprit Célère, est que comme Tarquin a assurément quelque inclination pour Clélie, il ne la traitera pas si cruellement.

- Ha ! Célère, s'écria Aronce, quelle consolation est celle de voir un tyran amoureux de sa maîtresse ? Cependant j'avoue que présentement je suis presque fâché que la beauté de Lucrèce plaise plus à Sextus que celle de Clélie car, je ne sache que lui capable de s'opposer au Roi son père s'il veut s'emporter contre elle. Mais hélas ! s'écria-t-il, en quel pitoyable état suis-je réduit, de souhaiter des rivaux, et des rivaux insolents, pour le salut de Clélie ! »

Comme il en était là, il entendit un assez grand bruit qui lui fit tourner la tête et à Célere aussi, mais, à peine l'eurent-ils tournée, qu'ils virent sortir d'un coin de ce vallon, le Prince de Numidie et Horace qui se battaient, et Herminius qui les voulait séparer, quoiqu'ils fussent les rivaux de son ami et quoique par leur mort il se fût délivré de deux ennemis redoutables. Cette vue surprit si fort Aronce en l'état où il avait l'esprit, qu'il ne savait si ce qu'il voyait était véritable, car il ne comprenait pas qu'Horace put être si tôt guéri. Il est vrai qu'il paraissait assez que ces deux fiers rivaux n'avaient pas toute leur force puisque quoiqu'ils combatissent avec grand cœur et animosité, on voyait pourtant qu'ils étaient tous deux faibles, mais principalement Horace, car, pour le Prince de Numidie il y avait déjà assez longtemps qu'il était guéri de ses blessures pour avoir recouvré ses forces, si la mélancolie ne l'eût pas empêché de se fortifier. Aronce et Célère voyant ce combat, et

voyant Herminius fort occupé à séparer ces deux fiers rivaux, ce premier se trouva assez embarrassé. Cependant comme un homme de grand cœur qui voit battre des gens n'a que deux choses à faire, à les séparer, ou à prendre parti. Aronce ne pouvant faire le dernier parce qu'il n'est pas aisé de choisir entre deux rivaux, et parce qu'il n'eut pas été capable d'en attaquer un avec avantage, fut droit à eux avec Célère, à qui il dit son intention. Mais quoiqu'ils y allassent comme des gens qui voulaient aider Herminius à les séparer, ils ne le crurent pas d'abord, de sorte que se reculant de quelques pas, ils se tournèrent vers Aronce, comme vers celui qui leur était le plus redoutable et lui demandèrent en même temps auquel des deux il en voulait ? Aronce, sans écouter ce qu'ils lui disaient, leur cria qu'il n'était pas temps de s'entretuer lorsqu'il s'agissait de délivrer Clélie et qu'ainsi ils suspendissent leur animosité, comme il suspendait la sienne jusqu'à ce qu'elle fût libre. Mais à peine eut-il dit cela, qu'il vit paraitre le Prince Sextus à l'autre bout du vallon, suivi de toute sa troupe. Il s'était aperçu qu'Aronce n'avait pas suivi, et cela lui avait fait croire que c'était lui qui était fils du Roi de Clusium, si bien qu'il était retourné sur ses pas et était arrivé justement comme ces trois rivaux étaient en présence.

Cependant, comme en cette occasion Aronce et Horace avaient tous deux intérêt de ne tomber pas entre les mains de Tarquin, ils voulurent prendre un même chemin pour s'enfoncer dans le bois et le prirent en effet, aussi bien qu'Herminius. Mais comme Aronce vit que le Prince de Numidie demeurait, il dit adieu en tumulte et à son ami et à son rival, et retourna sur ses pas, ne pouvant se résoudre de laisser un aussi redoutable ennemi que celui-là auprès de Tarquin, de peur que s'il n'était pas assez cruel pour faire mourir Clélie, il ne fût du moins assez injuste, pour la vouloir faire épouser au Prince de Numidie. Si bien que trouvant encore plus de sûreté pour elle à retourner auprès de Tarquin puisque son autre rival y devait être, qu'à n'y être pas, il fut au-devant de Sextus et par un sentiment d'amitié pour Herminius, de générosité pour Horace, lorsque ce prince lui demanda qui étaient ceux qui s'enfonçaient dans ce bois, il lui dit que c'était des gens qu'il ne connaissait pas, et de qui il s'était séparé en les rencontrant, jugeant bien que Sextus ne les avait pû discerner parce qu'ils n'avaient pas le visage tourné vers lui. Après cela, Aronce lui présenta le Prince de Numidie, tout rival qu'il était, car il s'était séparé de lui d'une manière qui ne lui permettait pas de le traiter en ennemi. Ensuite de quoi, Sextus tirant Aronce à part, lui demanda s'il n'était pas vrai qu'il fut le fils du Roi de Clusium ? « Je l'ai demandé à Amilcar, à Artemidore, et à Zenocrate, lui dit-il, ce sont vos amis, mais ils ne m'ont rien voulu dire ! Cependant comme j'ai de l'amitié pour vous, je serai bien aise de le savoir pour vous pouvoir servir ».

Aronce se trouva alors bien embarrassé, car dans l'inclination que Sextus avait témoigné avoir pour Clélie, il croyait qu'il n'était pas trop prudent de lui apprendre qui il était puisqu'il y avait apparence qu'il saurait bientôt que Clélie était cette fille de Clélius qu'on ne voulait pas

qu'il aimât. Néanmoins, la nouvelle inclination de Sextus pour Lucrèce l'assurait, et ne jugeant pas même qu'il pût se cacher, il lui avoua qu'il était le fils de Porsenna. Mais à peine le lui eut-il avoué, que Sextus rougit et que regardant Aronce : « Avouez la vérité, lui dit-il, cette prétendue sœur de Célère est la fille de Clélius ! Ainsi je ne cherche plus pourquoi vous n'avez pas dit que Lucrèce vous semblait plus belle qu'elle. Cependant, ajouta-t-il sans donner loisir à Aronce de lui rien dire, je ne vous conseille pas de vous venir remettre entre les mains du Roi mon père, si vous ne voulez hasarder la vie de Clélie que je vous promets de protéger autant que je pourrai, et même de l'enlever ! si Tarquin se portait à la dernière extrémité contre elle. C'est pourquoi, quand je recommencerai de marcher, dérobez-vous de moi une seconde fois et je vous promets de ne vous faire point suivre. Comme ce que disait Sextus paraissait obligeant, Aronce l'en remercia et sans lui dire bien précisément s'il ferait ce qu'il lui conseillait ou s'il ne le ferait pas, ils recommencèrent de marcher. Amilcar s'étant approché d'Aronce, il lui rendit compte de ce qu'il lui venait d'arriver, ensuite de quoi, marchant un peu séparés des autres, il se mit à examiner le pitoyable état où il se trouvait, et l'irrésolution où il était sur ce qu'il devait faire. « Car enfin, dit-il, celui qui me conseille de m'éloigner est un prince violent, qui ne connait ni la justice, ni la générosité, qui a paru avoir de l'amour pour Clélie mais qui est capable d'aimer autant de belles qu'il en voit, et d'aimer par conséquent en même temps et Clélie, et Lucrèce ! Qui parle d'enlever la personne que j'aime pour lui sauver la vie, et qui, sans doute, ne me la rendrait pas s'il l'avait enlevée. Mais aussi, si je vais me mettre entre les mains de Tarquin je deviens son prisonnier, et celui du Roi mon père tout à la fois, et je ne serai peut-être que le spectateur inutile des supplices que le tyran voudra faire souffrir à Clélie sans avoir seulement la liberté de pouvoir mourir. D'autre part, je viens de laisser échapper un rival qui a mille intelligences dans Rome, je viens d'en présenter un autre au Prince Sextus qui peut se rendre considérable à Tarquin par divers intérêts, de sorte que si je suis prisonnier, on fera mille choses contre moi à la ville et au camp où je ne pourrai m'opposer. Mais hélas, ajouta-t-il, quand je m'enfuirai, quand je me cacherai, que pourrai-je faire pour Clélie ou pour moi-même ? Je ne pourrai aller à Rome pour tâcher de délivrer Clélie, je ne pourrai aller au camp pour faire périr Tarquin s'il la voulait faire périr ! et de quelque côté que je considère la chose, je ne vois que malheurs inévitables. »

Comme Aronce disait cela et qu'Amilcar allait lui répondre, ils se trouvèrent en un endroit du bois où diverses routes se croisaient, si bien que Sextus tournant alors la tête, fit signe à Aronce qu'il fallait que ce fut en ce lieu-là qu'il se séparât de lui, n'en ayant plus d'autre où il le pût faire commodément. Mais ce qui sembla lui devoir faire prendre plus promptement sa résolution, fut ce qui le rendit plus irrésolu, ne pouvant s'imaginer que Sextus put avoir assez de générosité pour n'avoir nul intérêt au conseil qu'il lui donnait de sorte qu'il s'arrêta en cet en-

droit avec Amilcar, sans savoir lui-même ce qu'il voulait faire, tant son âme était fortement agitée par les divers sentiments que son amour lui donnait.

Table des Matières

Livre second 7
Livre troisième 115

- Imprimé sur les presses des Éditions l'Escalier -
Papier de couverture : Awagami Bamboo 170 g.
Papier pages intérieures : Bouffant Olin Bulk 80 g.
Police : Goudy Old Style dans ses trois fontes principales.
Impression numérique laser pour les pages intérieures
et jet d'encre pour la couverture.
Reliure dos carré collé.

Dépôt légal : avril 2023



Madeleine de Scudéry
(1607 - 1701)

Comme l'amour était la plus forte dans le cœur d'Aronce, il en revenait toujours à Clélie et trouvant son intérêt à tout ce qu'il avait à faire, on peut dire qu'il pensait toujours à elle, sans pouvoir presque penser à autre chose. Le Prince de Numidie de son côté, ne songeait non plus que lui, qu'à l'admirable Clélie, et il souhaitait avec passion de pouvoir revoir Aronce, pour tâcher de se consoler en l'entretenant de son amour. Pour la Princesse des Léontins, elle avait tant de divers sujets de s'entretenir elle-même, que si elle n'eût pas été infiniment généreuse, elle n'eût pu trouver le temps de penser aux malheurs d'Aronce comme elle faisait. Célère, en son particulier, n'ayant alors nulle passion violente dans le cœur et étant plus capable d'amitié que d'amour, ne songeait qu'à soulager le malheureux Aronce, de sorte que se joignant à Sicanus, à Aurélie, à Nicius et à Marcia, qui n'avaient autre pensée, ils ne faisaient tous ensemble que raisonner sur l'état présent des choses. Mais à la fin, les amis de Porsenna qu'on attendait étant arrivés, Sicanus les présenta à Aronce, après que Nicius et Marcia leur eurent appris toutes les choses qui leur pouvaient faire voir avec certitude qu'il était effectivement fils de Porsenna. Si bien que, regardant alors l'état des affaires, il y eut une assez grande contestation entre eux.

Éditions l'Escalier
Saint-Didier - Vaucluse - France
www.editions-lescalier.com

ISBN 978-2-35583-337-3 23€
9 782355 833373

Couverture :
Autoportrait - Élisabeth-Sophie Chéron (1672)